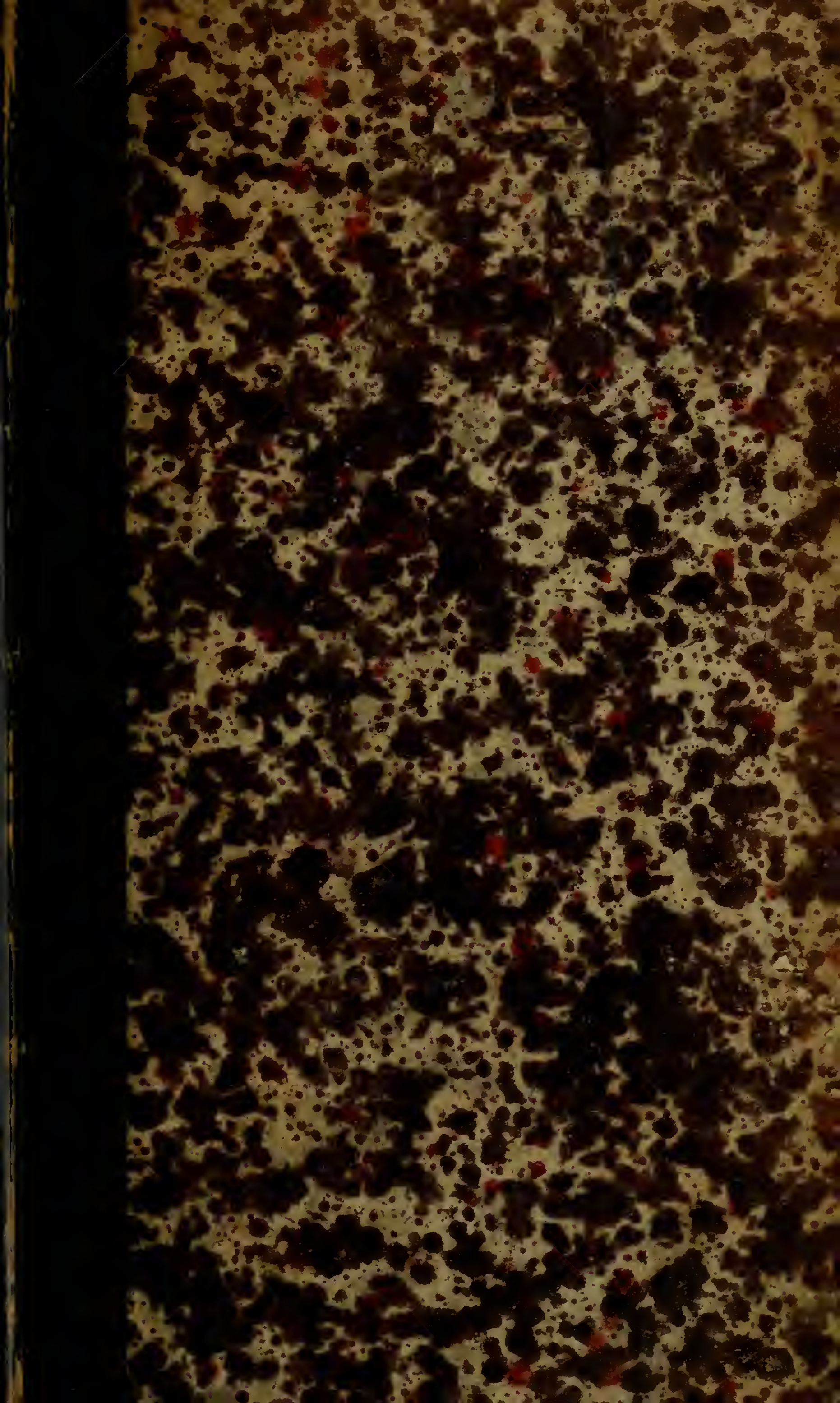


Sand 367-370 / L. Floriani
Rose au Bl[illegible]

— Isidora 103-104

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX

PUBLIÉS

PENDANT L'ANNÉE 1846,

RÉDIGÉE

Par Joël Cherbuliez.

14e ANNÉE.

GENÈVE,

JOEL CHERBULIEZ, LIBRAIRE.

PARIS,

MÊME MAISON, PLACE DE L'ORATOIRE, 6.

—

1846

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Janvier 1846.

Genève, 1er Janvier 1846.

Après avoir favorisé longtemps la marche des idées, après avoir donné l'impulsion la plus féconde à toutes les branches du domaine intellectuel, la liberté semble vouloir aujourd'hui détruire ses œuvres et faire rétrograder l'esprit humain vers la barbarie. Sa bienfaisante lumière s'est changée en un brandon d'incendie qui menace d'embraser l'édifice social. On dirait que l'esprit humain, las d'être guidé par la raison et la foi dans la recherche de la vérité, veut abandonner la route qu'il a jusqu'à présent suivie, pour se lancer dans des sentiers inconnus, poussé par je ne sais quel vertige d'orgueil et de folie. Dédaignant tout à coup ces grands principes dont la conquête lui a coûté tant d'efforts pénibles, à peine a-t-il vaincu les principales résistances qui s'opposaient à leur application, que déjà les foulant aux pieds, il s'en fait

comme un échelon pour s'élever à des théories nouvelles, qui n'ont de bases visibles ni dans l'expérience du passé, ni dans la nature de l'homme. Il renouvelle la lutte des Titans. Les civilisations enfantées par l'état social sont les rochers qu'il entasse pour escalader le ciel, et, ne pouvant réussir à percer le mystère du Tout-Puissant invisible, il se proclame Dieu lui-même, il aspire à se faire Créateur, il prétend usurper le rôle de la Providence.

Le domaine de la politique ne suffit plus à la démagogie, elle envahit celui de la religion, parce qu'elle sent bien que là se trouve la véritable source des principes qui lui résistent et des idées morales qui la gênent. Dans son délire elle veut en finir avec le pouvoir d'un seul pour le gouvernement de l'univers, aussi bien que pour celui de la petite partie du globe sur laquelle s'agitent ses partisans. La puissance d'un Dieu unique, suprême arbitre des destinées du monde, l'offusque comme un symbole de la monarchie, les doctrines chrétiennes sont un frein à l'essor populaire. Il lui faut le panthéisme afin que le suffrage universel devienne la manifestation de la volonté divine. Ce n'est pas assez de la liberté de la pensée, il lui faut encore la liberté des instincts et des passions, afin que l'homme n'ait plus d'autre loi que celle qu'il s'impose, plus d'autre maître que lui-même. Alors règnera l'égalité absolue dans les excès de la licence, et la matière déifiée effacera bientôt jusqu'aux derniers vestiges de l'élément spirituel.

Voilà le but vers lequel tendent évidemment les efforts du communisme qui, par ses rêves de bien-être universel et de jouissances égales pour tous, séduit l'imagination du peuple, captive surtout les sympathies de la classe pauvre dont il flatte les préjugés, attise la haine contre les riches, contre les intelligents, contre toute espèce de supériorité quelconque. Il représente l'état social comme un système d'oppression habilement conçu au profit de quelques privilégiés qui exploitent le genre humain à l'aide des principes de la religion et de la morale. Et malheureusement ses déclamations trouvent de l'écho jusque dans la partie intelligente et éclairée de la société. La littérature elle-même se laisse envahir par des idées dont le triomphe lui porterait un coup mortel. Des romanciers encore plus avides d'argent que de gloire, mettent leur talent au service d'une propagande funeste qui travaille activement à détruire, par le sophisme et la fausse sentimentalité, les dernières notions morales et religieuses auxquelles se rattachent encore les esprits. On spécule ainsi sur les mauvaises tendances de l'époque, on exploite l'erreur au lieu de la combattre, et tout semble concourir à hâter la catastrophe qui doit tout engloutir.

Ce n'est pas la première fois sans doute que la littérature se fait l'instrument servile des préjugés et des passions. Elle se montra toujours assez disposée à flatter le pouvoir, quelle que fut sa nature, et c'est aujourd'hui le peuple qu'elle encense, parce que c'est le peuple qui paie le mieux ses hommages.

Mais, dans les siècles passés, l'indépendance trouvait du moins un refuge chez quelques écrivains d'élite, et l'on devait croire que la liberté de la presse augmenterait le nombre de ces hardis penseurs, dévoués sans crainte ni réserve à la recherche de la vérité, à la défense des principes éternels de la justice et du bon sens.

Or nous voyons arriver précisément le résultat contraire. A mesure que les moyens de publicité se multiplient, l'indépendance devient de plus en plus rare. Les journaux, qui absorbent la plus grande part du mouvement intellectuel, représentent des intérêts et non des idées. Ils sont les organes exclusifs de tel ou tel parti, de telle ou telle coterie dont le but particulier n'a rien de commun avec le bien général. De là des vues étroites, égoïstes, des luttes stériles, de vaines disputes, dans lesquelles se dissipent et s'épuisent inutilement les efforts de la pensée. De là surtout ce funeste penchant à transformer les entreprises littéraires en des spéculations purement industrielles. C'est tout simple, une fois qu'on perd de vue la haute mission de l'écrivain, qu'on ne tient compte ni des convictions, ni des principes, ni de la moralité du but, le journalisme ne peut plus être qu'une affaire d'argent. Il faut qu'il soit payé par les intérêts partiels qu'il défend, ou, s'il ne peut vivre à leur charge, qu'il se crée à tout prix des ressources; autrement il tombe bientôt devant l'indifférence du public, qui n'éprouve aucune espèce de sympathie pour lui. Aussi voyez combien d'ingénieuses

combinaisons destinées à lui procurer des moyens d'existence. On aggrandit le format et l'on baisse le prix[1], on allèche les lecteurs avec l'appât du feuilleton rédigé par les écrivains à la mode, on lui promet par dessus le marché toute une bibliothèque. Tous ces frais énormes, que le produit des abonnements ne saurait jamais couvrir, doivent l'être par celui des annonces. Le journal est descendu au rang des *petites-affiches ;* la politique et la littérature ne sont plus que des accessoires propres à rehausser l'effet de l'annonce, qui est l'unique source des bénéfices, et par conséquent l'objet principal de l'entreprise. Il ne s'agit plus de soutenir avec talent et conscience la cause de la justice et de la vérité ; il s'agit de faire le plus d'argent possible, et les colonnes du journal sont à la disposition de quiconque paie largement le droit de s'en servir pour vanter sa propre marchandise. Moyennant quelques centaines de francs, cette voie de publicité s'ouvre aux œuvres les plus médiocres, au charlatanisme le plus effronté ; tandis que le résultat précieux de travaux remarquables et vraiment utiles ne pourra s'y faire jour. Sauf de bien rares exceptions, les éloges et les critiques des journaux s'achètent à tant la ligne, et sont rédigés par les auteurs eux-mêmes, obligés de fournir l'article et d'en payer l'insertion. Ces turpitudes de la presse ne sont plus un mystère pour personne. Elles ont été dévoilées naguère par un pauvre ouvrier qui, avec une persévérance étrange, a consacré pendant six années tout le fruit de ses épargnes à

remplir les journaux de son nom et de ses productions poétiques pour se donner le plaisir d'une vengeance éclatante, en publiant les preuves de la vénalité du journalisme. Or l'esprit mercantile de notre époque ne favorise que trop cet abus; on l'accepte comme une chose toute naturelle. Nous avons eu souvent nous-mêmes l'occasion de repousser les offres d'argent qui nous étaient faites pour dire du bien d'un livre que nous n'avions pas seulement ouvert, et chaque fois l'on s'est presque scandalisé de notre refus. Il est évident qu'avec de pareilles allures la presse ne saurait jouer le rôle qu'on attendait d'elle, remplir la mission qu'on lui attribuait d'améliorer les hommes en les éclairant, de briser le joug de l'ignorance et d'assurer le triomphe de la vérité. Comment les journaux pourraient-ils soutenir une semblable cause, à moins de renoncer au trafic lucratif sur lequel repose aujourd'hui leur existence? Ils trouvent bien plus de profit à caresser les instincts de la foule et ils se soucient fort peu du mal qu'ils causent, pourvu que leur recette n'en souffre pas. Aussi l'état social ne rencontre parmi eux que de tièdes amis, qui ne défendent ses intérêts que dans ce qui les touche personnellement, et dont le zèle très-modéré s'arrête devant la crainte de heurter les sympathies populaires. La liberté de la presse semble paralysée en présence de la souveraineté du peuple, et à mesure que celle-ci se développe, l'indépendance de la pensée plie bagage, comme si la noble lutte qu'elle a soutenue pendant des siècles n'avait

eu pour but que de substituer ce nouveau despotisme à l'ancien. La pente est rapide, et au fond du précipice se trouve la barbarie du communisme, qu'il faudra bientôt subir si l'on persiste à fermer les yeux pour ne pas la voir.

Déjà se manifestent plusieurs symptômes inquiétants : la décadence des lettres d'abord, puis celle des sciences morales et politiques, qui semblent frappées de stérilité, tandis que les utopies de quelques rêveurs socialistes s'emparent des esprits, excitent l'enthousiasme, ébranlent l'opinion et ne rencontrent presque nulle part de résistance sérieuse. On reconnaît bien le danger de leurs projets, mais on se fie sur le bon sens populaire pour en rendre la réalisation impossible, et l'on dédaigne d'entrer en lice contre les ennemis de l'état social. Or, qu'est-ce que le bon sens populaire lorsqu'il est abandonné à lui-même, lorsqu'il n'est pas dirigé par l'influence des classes éclairées? Ce n'est plus qu'une vaine formule sous laquelle se cache la force aveugle et brutale du plus grand nombre, le despotisme de la majorité, le plus abrutissant de tous. Il serait temps de renoncer à ces illusions sentimentales, à ces vieilleries philosophiques du dix-huitième siècle. A toutes les époques, le bon sens fut l'apanage d'un bien petit nombre d'hommes supérieurs, qui trop souvent succombèrent victimes des préjugés et des passions de la foule. Les Athéniens condamnèrent Socrate à boire la cigüe; Jésus-Christ, reconnu innocent par Pilate, fut sacrifié aux exigences du peuple qui criait : crucifiez-le, crucifiez-le!

le supplice de Jean Huss, le massacre de la Saint-Barthélemy, les auto-da-fé de l'inquisition eurent l'assentiment non équivoque de la majorité. Les conquêtes de l'esprit humain ont toujours été le résultat de victoires individuelles, il a fallu des martyrs pour éveiller les sympathies du peuple, moins sensible à l'excellence de la vérité en elle-même qu'à la grandeur des efforts et des sacrifices que s'imposent ses courageux disciples.

Malgré les progrès accomplis, le bon sens populaire ne peut pas plus maintenant qu'autrefois se passer d'un guide ferme, vigilant, dévoué, qui le stimule et le soutienne sans cesse. Autrement il retombe bientôt dans ses anciennes erreurs, il flotte au gré de la déclamation passionnée, il devient un instrument docile entre les mains du premier ambitieux qui sait adroitement flatter ses instincts et surprendre son ignorance.

Les idées nouvelles propagées par ceux qui prétendent faire sortir des masses l'expression de la volonté divine, sont aussi funestes à la liberté que contraires à toutes les lois de la nature humaine. Elles sacrifient le développement de l'individu à celui de l'espèce, ce qui fait descendre l'homme au rang des animaux. Introduire le suffrage universel et la loi des majorités dans le domaine intellectuel et moral, c'est vouloir étouffer l'essor de l'intelligence, l'asservir à l'instinct, assurer le triomphe de la matière sur l'esprit. Qui oserait nier que, chez les peuples même les plus avancés en civilisation, les bons et les intelligents

forment toujours une petite minorité, puissante par son influence sans doute, mais bientôt écrasée par la force brutale du nombre, dès que l'on fait de celui-ci la base de l'autorité suprême. L'égalité absolue du communisme ne peut se réaliser que par l'anéantissement de toutes les supériorités. Il ne suffirait pas de niveler les fortunes, d'assurer à chacun une part égale de bien-être. Pour maintenir cet équilibre il faudrait encore détruire les inégalités naturelles qui résultent de la répartition des facultés de l'âme, des dons plus ou moins abondants que chacun apporte avec lui dans ce monde. Et le seul moyen d'y parvenir serait de comprimer l'essor de tous, afin que nul ne pût s'élever au-dessus des autres. Aussi les écrivains communistes ne reculent point devant cette conséquence. Leur système devant produire la plus grande somme de bonheur, la perfection sociale, ils abordent nettement la question d'interdire toute idée qui ne serait pas en harmonie avec leurs principes. M. Cabet, entre autres, expose un ingénieux procédé, d'après lequel la presse serait soumise à la censure du suffrage universel, c'est-à-dire que le savoir serait contrôlé par l'ignorance, les lettres dirigées par ceux qui savent à peine lire, le génie et l'imagination conduits en lesse par la médiocrité. C'est tout simple, la liberté de la pensée est l'ennemie de toute espèce de despotisme; s'il ne réussit à l'enchaîner, elle le tue bientôt.

Mais, dira-t-on peut-être, jamais la pensée n'a supporté

longtemps les chaînes de la tyrannie; elle brisera celles du communisme ainsi qu'elle a brisé déjà toutes les autres. Oui, nous en sommes convaincus aussi, c'est là l'écueil inévitable contre lequel échoueront les fauteurs de la désorganisation sociale. Cependant, prenons-y garde, jamais le passé ne vit de tyrannie semblable à celle qu'on nous prépare. Il ne s'agit plus du pouvoir d'un seul, facile à ébranler parce qu'il repose sur un prestige qu'on peut détruire, sur une convention que l'on peut annuler. Ce sera la puissance réelle de la force numérique, opprimant en quelque sorte par l'unique action de son propre poids, sans avoir besoin de recourir à des moyens factices, ni de s'appuyer sur des chartes ou des constitutions. La volonté du peuple fera et défera la loi au gré de ses caprices, ou plutôt il n'y aura point de loi, il n'y aura que des actes aussitôt exécutés que conçus, suivant le droit du plus fort. Et ne peut-on pas craindre que la minorité découragée ne se lasse d'une lutte dans laquelle ses nobles efforts viendront sans cesse se briser contre la brutalité toujours croissante du grossier matérialisme?

Ah! ce ne sont pas les armes du dédain ni les timides ménagements de la sentimentalité humanitaire qui nous sauveront de ce joug honteux. Quand on considère, d'une part, la fièvre de spéculation qui pousse les esprits à la poursuite acharnée d'intérêts purement matériels, et de l'autre, la marche que suivent tous nos écrivains, littérateurs, moralistes, romanciers, poètes, philosophes même,

on ne peut se défendre d'une secrète terreur. Les merveilles de l'industrie ne sauraient nous rassurer sur l'avenir. Ce n'est qu'une écorce brillante qui recouvre mais ne guérit pas les plaies intérieures. Il faut des remèdes plus héroïques pour prévenir la dissolution du corps social, et nous cherchons vainement les médecins capables de les appliquer. Où trouver des convictions fermes, des dévouements énergiques et purs? La vérité n'a plus guère de disciples fervents. Son culte est abandonné pour celui du veau d'or. Le talent n'est considéré que comme un capital qu'on place à fonds perdu, afin d'en retirer les plus gros intérêts possibles. Jouir de la vie devient le principal but de tous les efforts, parce que de jour en jour la foi en l'immortalité s'affaiblit davantage, et que l'âme obsédée par le doute cherche à s'étourdir en oubliant les destinées mystérieuses qui l'attendent au delà de son existence terrestre.

Cette funeste tendance est manifeste en particulier dans le mouvement littéraire de notre temps. Elle explique sa stérilité au milieu de ressources plus abondantes qu'à nulle autre époque, au sein d'une liberté qui devrait au contraire inspirer le génie et féconder ses œuvres. L'art, dépouillé de l'élément spirituel qui seul peut lui donner une direction élevée et salutaire, n'est plus qu'un moyen d'exalter les passions et de corrompre le cœur. Lorsque l'écrivain recule devant les pénibles mais glorieux devoirs de sa mission, lorsqu'il renonce à la lutte et succombe aux séductions d'une éphémère popularité, il sacrifie l'indépen-

dance de la pensée, il fait des nobles dons de l'intelligence le servile instrument des plaisirs et des caprices de la foule. La littérature est alors une marchandise soumise à toutes les fantaisies de la mode, sans valeur intrinsèque, sans mérite réel et durable. Son influence ne s'étend pas au-delà de l'engouement du jour, et, sous peine de voir tarir bientôt la source des bénéfices qui sont l'unique objet de sa poursuite, il faut qu'elle se plie sans cesse aux exigences de l'opinion publique, si mobile et si inconstante dans ses goûts comme dans ses désirs. Ainsi la supériorité intellectuelle, qui devrait s'atteler au char de l'humanité, pour la conduire sur la route du perfectionnement et de la véritable civilisation, se laisse traîner à la remorque, accepte volontairement les chaînes aujourd'hui dorées d'un esclavage qui l'étouffera plus tard sous son joug de plomb. Si l'on en veut des preuves, qu'on se donne seulement la peine de jeter un coup d'œil sur les divers domaines dans lesquels s'exerce l'activité de l'esprit humain. Sauf de bien rares exceptions, les sciences morales et politiques sont à genoux devant les priviléges du monopole. La plupart de leurs adeptes se condamnent au silence, partagés qu'ils sont entre la crainte d'ébranler des abus qui les font vivre aujourd'hui et celle de heurter des erreurs qui, si elles remportent la victoire, pourraient se venger d'eux en les privant d'un bien-être qui leur tient beaucoup plus à cœur que le triomphe de la vérité. Quelques-uns même ne se bornent pas à ce rôle passif, aspirant à s'assurer un avenir

plus certain, entassent sophisme sur sophisme pour concilier les utopies socialistes avec la science dont ils se prétendent les disciples et les défenseurs. S'il s'en trouve un assez courageux pour stigmatiser ces transactions mensongères, pour attaquer l'ennemi de front et le combattre résolument, sa voix demeure sans écho, il ne rencontre ni appui ni sympathie, on ne voudrait pas même être soupçonné de faire cause commune avec lui.

Les lettres nous présentent un spectacle plus désolant encore; car ici, non-seulement on n'essaie pas de résister à la corruption, mais on la propage, on la pare des plus belles couleurs, on lui donne des attraits séduisants. La littérature se garde bien de faire de la morale, elle craindrait trop d'ennuyer le public fashionable dont la faveur lui ouvre les salons du grand monde et lui assure une modeste place entre les paris du jokey-club et les jeux de la Bourse, entre les souvenirs du bois de Boulogne et les préoccupations du bal. Mais, en même temps, pour plaire au grand nombre qui achète, et rend les succès productifs, il faut bien qu'elle aborde les idées du jour, les questions qui se discutent partout; elle ne peut paraître indifférente à la solution du problème social. Alors, pour satisfaire cette double exigence, elle accumule les tableaux licencieux, les peintures voluptueuses, les scènes ignobles et repoussantes, de manière à satisfaire à la fois l'imagination blasée des uns et les passions haineuses des autres. Puis elle ajoute à cela une forte dose de déclamations

contre les institutions de la société actuelle, contre le mariage, contre la famille, contre la richesse, contre les règles du travail, et peu lui importent les conséquences qu'en tireront ses lecteurs, pourvu qu'elle réussisse à se procurer la plus grande somme de bien-être avec le moins d'étude et le moins de travail possible. Des talents du premier ordre cèdent aux appas de ce charlatanisme lucratif, et quand on voit ainsi l'élite de la nation déserter le culte du beau et du vrai pour encenser les aveugles instincts de la multitude, ne doit-on pas désespérer de l'avenir? Tous les principes sont ébranlés, les liens se relâchent de plus en plus, l'édifice social craque de toutes parts. Déjà le communisme athée ou panthéiste croit pouvoir lever sa tête hideuse au milieu des ruines de la religion et de la morale. Faisant appel à toutes les misères, à toutes les souffrances, grossissant chaque jour son armée de prolétaires auxquels il promet un paradis terrestre, une vie pleine de jouissances, sans lutte ni devoirs, il semble prêt à triompher de la civilisation que nul ne songe à défendre contre un choc si redoutable.

Mais, heureusement, l'homme n'est pas le maître de ses destinées. Le libre arbitre qui lui a été laissé ne s'étend pas jusqu'à pouvoir changer les conditions essentielles de son être. Il peut modifier sans doute les formes de la vie sociale, mais non point la détruire. Au-dessus de ce suffrage universel, dont la force aveugle nous pousserait fatalement vers les ténèbres de la barbarie, règne une Pro-

vidence éternelle et toute puissante qui veille au salut de l'humanité, la relève de ses chûtes, et fait servir celles-ci mêmes à la ramener dans la voie du perfectionnement. Tandis que l'orgueil humain se révolte contre Dieu, nie son existence, lui substitue la matière inerte ou je ne sais quelle essence universelle dont notre âme ferait partie, la volonté divine sait trouver précisément dans cette rébellion l'instrument convenable pour accomplir ses desseins. Parcourez l'histoire, et vous verrez qu'à toutes les époques d'ébranlement général, de corruption menaçante, le sentiment religieux s'est réveillé tout à coup, a ranimé le corps social de son souffle régénérateur, a suscité des sauveurs à la civilisation chancelante. Les mythologies antiques nous en ont conservé de nombreux souvenirs dans leurs fables ingénieuses; mais nous en avons deux exemples plus frappants encore dans l'action du christianisme sur le monde moderne, et dans l'influence de la Réformation au seizième siècle. Aujourd'hui c'est un phénomène semblable qui se prépare. La religion sort de son sanctuaire, où les orages politiques l'avaient forcée de se réfugier; elle aspire à reprendre son rôle, à ressaisir son empire sur les esprits, fatigués de leurs efforts stériles pour reconstruire sans son secours l'organisation de la société. La philosophie du dix-huitième siècle, qui semblait lui avoir porté des coups mortels, n'a fait en définitive que balayer le sol sur lequel ses semences fécondes ne risquent plus autant d'être étouffées par les mauvaises herbes. Elle

a déraciné l'arbre de la superstition, à l'ombre duquel la foi prospérait sans doute, mais ignorante et grossière, tandis que les besoins religieux qu'elle n'a pu ravir à notre âme s'épanouissent maintenant au grand jour des lumières de la raison et de la liberté. Ses attaques contre le christianisme n'ont frappé que Rome, et, en la poussant à réagir avec toute la rigueur de ses principes absolus, elle a favorisé sans le vouloir le réveil de cette Réforme qu'elle dédaignait comme une rivale impuissante.

C'est au protestantisme qu'appartient l'avenir, parce que son principe, à peine développé, jeune encore, plein de vigueur, est bien loin d'avoir porté tous ses fruits, et que le principe contraire a fait son temps, est usé, ne peut plus se concilier avec la marche des idées. L'autorité de Rome est désormais incapable de raffermir la société sur ses bases. Le libre examen peut seul braver l'orage qui la menace. Il fut toujours la source des vrais progrès de l'esprit humain, il a combattu tous les despotismes du passé, il a défié leurs entraves, rompu leur joug; il ne faiblira pas davantage devant celui de la multitude, il sera l'ancre de salut du perfectionnement individuel, menacé de nouveau d'être comme autrefois écrasé par la force brutale. S'il n'a pas présenté d'abord cette unité puissante que le catholicisme doit à sa hiérarchie oppressive, à sa discipline asservissante, c'est qu'il fallait que la tolérance pénétrât dans les mœurs, pour lui permettre de remplacer la contrainte par l'association et de grouper les hommes autour

de la seule autorité de l'Evangile. Déjà commence cette nouvelle phase de la Réforme. En présence du danger commun, les divisions s'effacent, les diverses fractions du protestantisme tendent à se rallier, on peut prévoir l'époque prochaine d'une fusion générale, dans laquelle chacun, conservant son indépendance, apportera sa part d'efforts et de sacrifices à la cause de la civilisation chrétienne. Et ce n'est pas seulement la papauté qui succombera devant une si redoutable alliance. Les nouveaux ennemis que la démagogie suscite à la liberté de la pensée y trouveront l'écueil contre lequel viendront échouer leurs tentatives anti-sociales. Autour de l'étendard du libre examen se formera un noyau de résistance auquel se joindront bientôt tous les esprits éclairés, les cœurs droits, les âmes pures que la tyrannie révolte et que l'esclavage indigne. L'autorité absolue du peuple, aussi bien que celle du pape, trouvera son frein dans la véritable indépendance religieuse qui brave le jugement des hommes et ne compte qu'avec Dieu.

REVUE CRITIQUE

DES

LIVRES NOUVEAUX.

Janvier 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Œuvres d'Horace, traduction nouvelle, avec le texte et des notes, par M. Ferdinand Collet; Paris, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. — **Perse**, traduction nouvelle par M. F. Collet. — **Juvénal**, traduction de Dusaulx, revue et corrigée, avec le texte et des notes; Paris, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. — **Catulle**, traduction nouvelle, par M. C. Denanfrid. — **Tibulle**, traduction de Mirabeau, revue et corrigée. — **Properce**, traduction de Delonchamps, revue et corrigée. — **Veillée de Vénus**, traduction nouvelle, avec le texte et des notes; Paris, chez Lefèvre, 6, rue de l'Eperon, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c.

Nous avons consacré naguère un article assez étendu aux deux comiques latins; maintenant nous allons passer en revue les poètes lyriques, satiriques et élégiaques de l'ancienne Rome, dont les œuvres sont parvenues jusqu'à nous. C'est une autre source non moins abondante de données propres à faire connaître l'état de la civilisation, le cachet particulier qui caractérise sa marche, soit dans la tendance des idées, soit dans la direction des mœurs. S'il n'est pas juste de dire d'une manière absolue que la littérature est à toutes les époques l'expression vraie et

complète de la société, il est bien certain que, prise dans son ensemble, elle exprime l'influence générale des conditions sous l'empire desquelles s'est développé le génie d'un peuple, elle porte l'empreinte des principes qui l'ont dirigé, elle atteste les résultats qu'ils ont produits. Quoiqu'elle soit fortement influencée sans doute par des impressions individuelles, elle n'en offre pas moins cependant une espèce de miroir où vient se réfléchir l'image de la culture intellectuelle et morale, qui est la véritable mesure de la civilisation.

L'étude des poètes eux-mêmes est, sous ce rapport, un complément précieux de l'histoire, dont elle peut souvent combler les lacunes. Elle vient parfois jeter la lumière sur bien des points obscurs, en nous faisant connaître la vie intérieure de l'homme, la nature des sentiments qui dominent son cœur, la tendance de ses idées, l'empire de ses préjugés et la valeur de ses croyances. Il est vrai que l'imagination joue le principal rôle dans la poésie, et revêt les objets de couleurs brillantes qui leur donnent plus de saillie qu'ils n'en ont réellement, qui, exagérant les contrastes, les font ressortir plus fortement. Mais l'imagination ne crée rien qu'à l'aide d'éléments qui existent déjà; ses produits ne sauraient donc échapper à l'influence des principes qui règnent sur l'époque au sein de laquelle s'exerce son activité. Les œuvres du génie même le plus élevé, le plus indépendant, sont l'expression des sentiments et des idées qui préoccupent l'attention générale ou qui vont bientôt s'en emparer. On peut dire que c'est tour à tour le foyer qui concentre les lumières éparses dans le monde, et le phare qui sert de guide aux progrès de l'humanité. Et lors même que la littérature ne cherche qu'à plaire, lorsqu'elle n'est qu'une simple récréation de l'esprit, elle n'en doit pas moins porter la marque bien prononcée de son temps, car ce n'est qu'à cette condition

qu'elle a pu se concilier la faveur du public. Ainsi, dans ses productions les plus légères, nous retrouverons précisément maints détails curieux propres à nous instruire, si ce n'est sur les faits, du moins sur les mœurs, sur les usages et les institutions du passé. Les poésies fugitives de Catulle, par exemple, nous en apprennent plus que les éloquentes pages du meilleur historien, sur l'état de la société au milieu de laquelle il vivait. On y rencontre sans cesse cet étrange contraste d'une civilisation élégante et raffinée, avec des coutumes barbares, des habitudes brutales, qui caractérisait la corruption romaine. Vivant avec tout ce que la capitale du monde renfermait de plus distingué par la fortune et par l'esprit, il nous en dévoile les faiblesses et nous montre les excès de la débauche, la luxure effrénée, qui s'alliaient aux recherches du luxe, à l'urbanité du langage, au goût des beaux arts et des lettres. Son talent se distingue par la pureté du style et la délicatesse du sentiment ; il porte l'empreinte d'une âme noble et tendre; et cependant il ne craint pas de souiller ses chefs-d'œuvre pleins de grâce par de hideuses obscénités. Ce mélange qui nous révolte paraissait tout naturel aux Romains. Chez eux, l'amour ne connaissait guère d'autres allures ; ils n'en appréciaient que la jouissance matérielle, et recherchaient surtout les moyens de la rendre plus grande. Quant à l'union des âmes, quant aux sympathies des cœurs, ils en faisaient peu de cas, parce que l'état d'infériorité de la femme ne permettait pas en général que de semblables rapports pussent s'établir. D'ailleurs, la facilité commode avec laquelle la mythologie païenne admettait des dieux pour présider à toutes les passions, à tous les penchants de l'homme, sanctifiait en quelque sorte les excès de la débauche comme appartenant au culte de Vénus. L'imagination du poète pouvait donc s'abandonner sans scrupule aux fantaisies les plus licen-

cieuses. L'amour tout sensuel que chante Catulle était celui des jeunes patriciens avec les courtisanes de Rome; et sous ce rapport les choses ont peu changé, quoique aujourd'hui la corruption du grand monde se cache sous des apparences plus décentes. Mais c'était alors aussi celui qui servait de base à la famille; seulement, lorsque le poète parle du lien conjugal, il modifie légèrement son langage, voile un peu ses images, et relève l'hymen en lui donnant un cachet religieux. Ainsi *l'épithalame de Julie et de Mallius* débute par une invocation tout à fait irréprochable :

« Fils d'Uranie, toi qui habites l'Hélicon, toi qui entraînes la tendre vierge aux bras d'un époux, Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée!

« Ceins ton front des fleurs de l'odorante marjolaine; prends ton voile couleur de feu, accours plein de joie avec tes brodequins d'or sur tes pieds si blancs.

« Tressaille d'allégresse! que ta voix argentée chante l'hymne nuptial; frappe la terre en cadence et agite le flambeau qui brille à ta main.

« Car Julie, vierge heureuse, va s'unir à Mallius sous les plus heureux auspices, Julie, belle comme Vénus, reine d'Idalie, quand elle s'offrit à son juge Pâris;

« Belle comme un myrte-asia, aux rameaux fleuris, favori des Amadryades, qui se plaisent à l'abreuver de brillante rosée.

« Porte ici tes pas; quitte les grottes Aoniennes des rochers de Thespies, que l'Aganippe arrose et rafraîchit;

« Appelle dans sa nouvelle demeure la vierge qui soupire après l'époux qu'elle redoute; enchaîne son âme de lacs d'amour, comme la tige amoureuse du lierre s'enlace autour de l'ormeau.

« Et vous, vierges pures qu'attend un pareil jour, chantez en chœur : Hymen, ô Hyménée! Hymen, ô Hyménée! »

Et l'auteur conserve ce même ton jusqu'au bout de sa pièce, en sorte qu'il se montre plus chaste que ne le serait peut-être un poète de nos jours, sur le sujet qui semble prêter à la licence plus que nul autre. C'est un trait bien caractéristique des mœurs romaines que cette espèce de respect qui entoure la famille au milieu de la corruption la plus dégoutante. Elle était comme le sanctuaire des nobles affections de l'âme, et lorsque Tibulle, dans ses élégies, parle de sa dernière heure, ce n'est pas à sa maîtresse qu'il songe d'abord, c'est à sa mère et à sa sœur :

« Sombre mort, entends ma prière! écarte de moi tes mains avides. Je n'ai point ici de mère pour recueillir mes cendres dans son sein navré de douleur ; ni de sœur pour pleurer, les cheveux épars, sur mon tombeau, et pour répandre sur ma cendre les parfums d'Assyrie. »

Et cependant Tibulle aussi consacrait sa lyre à chanter des amours fort peu scrupuleux ; il ne craignait pas non plus d'exposer au grand jour les hideux mystères de la luxure. Mais chez lui, la sensibilité se manifeste plus fréquemment ; il aime avec une tendresse vive et touchante, il y a dans son abandon quelque chose de plus délicat et de plus féminin ; la rude énergie romaine lui fait peur, il déteste la guerre et ne rêve d'autre bonheur que celui d'une vie obscure, partagée entre les douces jouissances d'un amour fidèle et les plaisirs pacifiques de la campagne. Chose singulière, sous sa plume le sentiment paraît s'épurer en même temps que disparaît la vigueur du caractère républicain. Tout se tient dans une civilisation, et il est difficile de changer l'un de ses éléments sans compromettre aussitôt tous les autres. La décadence romaine commença par l'amollissement des mœurs, qui fit naître dans l'élite de la société un essor intellectuel fort remarquable. L'esprit sembla se réveiller un instant pour lutter contre la matière, mais il manquait de principes assez

puissants, et ses efforts ne servirent qu'à ébranler davantage encore l'édifice qui déjà penchait vers sa ruine. En vain le poète cherchait-il à prendre un vol original et élevé, il retombait presque toujours dans l'imitation des Grecs, et ne pouvait rompre les liens de la sensualité, qui enchaînaient son imagination à la débauche du corps, comme le malheureux Prométhée sur le rocher fatal où l'avait cloué la vengeance des dieux.

C'est ainsi que Properce, avec plus d'art encore que Tibulle, ne sait chanter que la volupté matérielle, et que son imagination, quelque brillante qu'elle fut, ne réussit pas à revêtir sa Cynthie d'autres traits que de ceux d'une courtisane semblable à toutes celles qu'avaient chantées avant lui les poètes de la Grèce et de Rome. Sa poésie savante et richement colorée n'est elle-même qu'une imitation trop évidente pour permettre d'avoir une grande confiance dans l'exactitude des sentiments qu'elle décrit. Toute cette littérature produit l'effet d'un élégant manteau jeté sur les turpitudes de la société romaine. Les broderies en sont pleines de goût et de délicatesse, mais le tissu est si léger, si diaphane, qu'il ne dissimule rien. On voit que la corruption des mœurs ne cherchait pas à se cacher, et que le progrès intellectuel n'avait point réveillé le sens moral. Dans la poésie légère, Horace seul fait exception à cette commune tendance, et c'est précisément là ce qui constitue la supériorité de son génie. Il n'est pas seulement un poète, il est un philosophe, peu austère sans doute, assez épicurien, mais toujours aimable, ingénieux, penseur profond sans pédanterie, écrivain enjoué sans trop de licence. Son âme est d'une nature vraiment élevée, ouverte aux sentiments généreux, aux inspirations nobles et fécondes. Son talent flexible sait prendre tous les tons avec une égale aisance, et quel que soit le sujet qu'il traite, il se montre toujours harmonieux, élégant, guidé par un

goût pur et par un tact parfait. Sous sa plume enchantée le monde romain s'idéalise, ses ignobles réalités s'effacent pour ne laisser paraître que les débris de sa grandeur, de ses vertus, et tout ce qu'il offre encore de propre à lui mériter l'estime des cœurs honnêtes. Horace était sensuel assurément, mais avec esprit, avec modération et délicatesse. Si l'amour le maîtrise, il ne l'aveugle pas au point de lui faire oublier que le principal charme de ses jouissances gît dans le mystère qui les cache aux yeux des profanes. Il ne se plaît point à déchirer le voile, il ne décrit pas les égarements de la passion, il n'étale pas à plaisir ce qui doit demeurer secret. Son imagination se garde bien d'aller remuer la fange de la débauche pour en faire sortir des tableaux devant lesquels tombe toute la poésie de l'amour. Chez lui le sens moral est assez développé pour ne pas confondre les sentiments avec les sens et pour assigner aux premiers le rôle qui doit leur appartenir dans le cœur de l'homme, s'il ne veut pas descendre au rang de la brute. En ceci Horace est moins l'expression de son temps que de ses propres qualités individuelles, qui font de lui un écrivain réellement original. Son caractère doux, affectueux, assez indépendant pour résister aux offres d'Auguste et préférer la liberté dans une modeste retraite à l'esclavage doré d'une place à la cour, intéresse vivement. On aime à retrouver au milieu des fantaisies du poète, la sage philosophie qui prend la modération pour guide à travers les écueils de la vie; on se le figure volontiers mettant en pratique les principes qu'il expose si bien dans son *Eloge de la médiocrité :*

« Loin d'ici, vulgaire profane! faites silence, prêtre des muses, je chante aux vierges et aux jeunes Romains des vers que jamais n'entendit l'oreille de l'homme.

« Les rois redoutables sont maîtres de leurs troupeaux humains; Jupiter est le maître des rois; ce dieu triompha

des géants; le froncement de son sourcil fait trembler l'univers.

« Que l'homme l'emporte sur l'homme par l'étendue de ses plantations; que l'un, fier de sa naissance, descende au champ de Mars pour briguer les suffrages; que l'autre lui oppose ses mœurs et sa bonne renommée, un troisième la foule de ses clients; l'impartiale fatalité tire au sort les grands et les petits: point de nom qu'elle n'agite dans son urne immense.

« Celui qui, sur sa tête impie, voit suspendue l'épée nue, ne trouve aucune saveur aux mets siciliens. Le chant des oiseaux, les accords de la lyre ne lui rendront point le sommeil.

« Le doux sommeil ne dédaigne point l'humble toit de l'homme des champs, ni la rive ombreuse, ni le vallon où se jouent les zéphyrs.

« Qui ne désire que le nécessaire s'inquiète peu de la mer en courroux, des vents orageux au coucher de l'Arcture ou au lever des Chevreaux, de la grêle qui fouette les vignes ou des guérets trompeurs, quand l'arbre stérile accuse les pluies, ou les astres brûlants, ou les ravages des tempêtes.

« Les poissons sentent resserrer leur domaine par des môles immenses. L'abîme se comble de matériaux qu'y jettent une foule de surveillants et d'esclaves, sous l'œil d'un maître dégoûté du continent. Mais les soucis et la peur suivent le maître dédaigneux jusque sur sa trirème éperonnée d'airain; le chagrin vogue avec lui, monte en croupe avec lui.

« Ah! si les marbres de Phrygie, si la pourpre éblouissante, si les vins de Falerne et les parfums d'un Achéménès ne peuvent charmer nos douleurs, pourquoi irais-je irriter l'envie, en élevant, sur de superbes colonnes, un portique grandiose et d'un style nouveau?

« Pourquoi changer ma vallée de Sabine contre des richesses qui me donneraient plus de tourments? »

Horace affectionne cet ordre d'idées, il y revient volontiers, et l'on voit que c'était la tendance naturelle de son esprit.

« Pour bien diriger ta vie, Licinius, n'affronte pas toujours la haute mer; mais qu'une crainte excessive de la tempête ne te fasse pas raser de trop près le rivage perfide.

« Heureux qui aime la douce médiocrité! L'aisance n'habite pas la vieille masure que l'on dédaigne, ni la modération les palais que l'on envie.

« Le pin altier est plus souvent battu par les vents, les tours orgueilleuses s'écroulent à grand fracas; c'est au sommet que la foudre va frapper les montagnes.

« Espérer dans les revers, craindre dans les succès, c'est avoir l'âme préparée à tout. Jupiter amène les rigoureux hivers; Jupiter les chasse. »

On dira peut-être que cette résignation n'était pas difficile au poète, qui comptait de nombreux amis riches et puissants, qui menait une existence fort agréable et pouvait s'abandonner à ses goûts littéraires, donner libre essor à son génie. C'est vrai; Horace ne connut ni les privations de la misère, ni les luttes de l'ambition; mais de son temps et placé comme il l'était, il lui fallut une certaine force d'esprit pour résister aux séductions de l'opulence et se maintenir constamment sur la ligne moyenne qu'il avait choisie. Ses *Epîtres* sont pleines de sages conseils, de réflexions saines et judicieuses, qui montrent combien la raison avait d'empire sur lui. Jamais poète ne sut si bien allier le bon sens avec l'inspiration, les charmes de l'imagination avec la justesse du raisonnement. Aussi était-il mieux doué que nul autre pour exposer les règles de l'art poétique. Il est certainement très-supérieur

à Boileau par exemple, et se garde bien d'entraver le génie, de prétendre comprimer son essor en lui fixant des limites étroites, en l'obligeant à jeter ses œuvres dans des moules tout faits d'avance. Il se borne le plus souvent à poser des principes généraux, ou s'il entre parfois dans les détails, c'est pour donner des conseils et non pour dicter des arrêts. Jamais il ne prend le ton pédant ou doctoral. Jusque dans ses satires on le retrouve aimable, bienveillant, satisfait de son sort, se plaisant à faire rayonner son paisible bonheur sur tout ce qui l'entoure.

« O campagne, quand te verrai-je? Quand pourrai-je, lisant mes vieux auteurs, dormant, me reposant tour à tour, boire à longs traits l'oubli de cette vie agitée? Quand verrai-je, sur ma table, la fève, cousine de Pythagore, et mes menus légumes cuits avec un bon morceau de lard! O soirées! ô festins des dieux, où, moi et les miens, nous prenons nos repas devant nos propres dieux Lares; où mes esclaves, enfants gâtés de la maison, se nourrissent des mets dont les dieux seuls ont eu les prémices! Chaque convive vide son verre suivant sa fantaisie, sans se soumettre à une sotte étiquette, soit que sa forte tête supporte de grandes coupes, soit que de plus petites suffisent pour l'égayer. La conversation s'engage. Il n'y est point question d'acheter des maisons ou des terres, ni de juger si Lepos danse bien ou mal; mais, ce qui nous intéresse bien plus, et ce qu'il est honteux d'ignorer, si c'est la richesse ou la vertu qui conduit au bonheur; si, en amitié, on se laisse conduire par l'habitude ou pour la raison; quelle est la nature du bon, et quel est le souverain bien; à propos de quoi le voisin Cervius nous débite quelquefois un conte de bonne femme. »

Dans ses critiques, même les plus vives et les mieux fondées, règne constamment ce ton de gaîté enjouée qui tempère l'aigreur de la censure et l'amertume des re-

proches. Son esprit fin, délicat, sait être mordant sans fiel ni colère; il maîtrise l'indignation que lui cause l'aspect du vice et chez lui l'ironie est toujours l'arme du bon sens. Aussi ses satires, moins vigoureuses que celles de Perse et de Juvénal, l'emportent par le bon goût exquis dont elles sont empreintes, et surtout par l'impression consolante qu'elles laissent dans l'esprit du lecteur. Horace n'est pas un misanthrope chagrin, il peint les travers, il dévoile les faiblesses, mais il ne désespère point de l'humanité. Perse est plus grave, plus austère peut-être dans sa morale. C'est un stoïcien qui professe le mépris des vanités mondaines avec toute l'ardeur du jeune homme formé à l'école du triste Zénon. Mais précisément à cause de sa jeunesse, il ne connaît que la théorie du système et l'on voit que l'expérience lui manque. Il se livre à la déclamation, souvent éloquente, mais parfois vague et obscure, parce qu'il règle ses jugements d'après des principes adoptés *a priori*, plutôt que sur le résultat de ses propres impressions. Puis son talent ne possède pas l'élégance gracieuse de celui d'Horace; il y a chez lui de la raideur, le rire semble affecté, la plaisanterie est cherchée, le style un peu prétentieux. Malgré des qualités précieuses qu'on ne peut lui refuser, il nous paraît inférieur à Horace, et sa verve pâlit à côté de celle de Juvénal, ce grand maître de la satire, qui s'est donné la mission de mettre à nu la perversité de son siècle et de fustiger morts et vivants avec une égale audace. C'est chez ce dernier que se trouve le vrai, l'inimitable modèle du genre satirique. Pour lui la plume n'est pas seulement l'interprète docile des fantaisies d'un esprit observateur, ingénieux et libre, elle est l'arme acérée de la sainte colère d'une âme que révolte la corruption de son temps. Il ne ménage rien, il stigmatise le vice partout où il le rencontre, déchire les riches atours qui le recouvrent, le

poursuit jusque sur les marches du trône ou de l'autel; il ne travaille pas sa phrase, n'arrondit pas sa période, mais il obéit à l'indignation qui le domine, et la perfection littéraire du travail est le premier jet de son impétueux génie. Il est vrai que Juvénal médita longtemps avant d'écrire. Ses satires sont l'œuvre de l'âge mûr. Pendant sa jeunesse il garda le silence, étudiant les hommes et les choses, entassant avec soin les trésors de l'expérience. Puis quand il se sentit assez fort pour élever la voix, son talent se manifesta dès le début avec une chaleur et une véhémence d'autant plus grandes qu'il en avait jusque-là réprimé l'essor. En présence des honteux excès d'une dissolution de mœurs qui ne connaissait plus de bornes, la haine vigoureuse s'empara de son esprit et le fit poëte. Le ton énergique, le mâle courage qui distingue ses satires n'avait guère eu de modèle avant lui, ne trouva point d'imitateurs après lui. Ce fut comme le dernier cri de la conscience qui se faisait entendre aux Romains pour les rendre attentifs à la décadence rapide de leur civilisation, pour leur prédire sa chute prochaine. On y sent toute l'amertume d'un cœur profondément ulcéré qui ne croit plus même à la possibilité d'une réforme quelconque, et se soulage en criant malheur sur cette race maudite dont la ruine est désormais inévitable. L'âpreté du langage, la verdeur des reproches, la hardiesse des tableaux, tout est en harmonie avec le sentiment que devait faire naître dans une âme élevée et encore intacte, le spectacle hideux d'une époque de dégradation sans égale. C'est là qu'il faut aller puiser les renseignements propres à faire bien connaître l'état moral de la Rome impériale. On y voit ce qu'était devenue la société chez les maîtres du monde. Ce n'était plus qu'un corps gangrené dont la vie se retirait chaque jour. Aussi la voix de Juvénal résonna-t-elle vainement. Ses éloquentes saillies, ses nobles et

belles sentences demeurèrent sans échos, n'éveillèrent aucune sympathie marquée, et, soupçonné d'avoir dirigé ses traits contre un histrion qui faisait les délices de l'empereur, il dut aller mourir de vieillesse et de chagrin sur la terre de l'exil.

Les traductions de ces divers poëtes nous paraissent en général assez bien choisis. Trois seulement sont nouvelles : celle de *Catulle* par M. Denanfrid, celles de *Perse* et d'*Horace* par M. Collet. Si ces messieurs n'ont peut-être pas vaincu toutes les difficultés d'une pareille tâche, ils ne sont pas non plus restés au-dessous de leurs devanciers. Il est juste de reconnaître qu'ils ont été souvent heureux dans leurs efforts, pour arriver à donner une interprétation à la fois élégante et fidèle du texte, et pour l'enrichir de notes nombreuses qui en rendent la lecture, autant que possible, intelligible à tous. C'est là surtout le but qu'il importe d'atteindre dans une édition populaire des écrivains de l'antiquité. Les commentaires savants et les discussions philologiques y seraient tout à fait déplacés.

Jeanne d'Arc, par Alexandre Soumet; Paris, 1 vol. in-8°. 10 francs.

Si l'on s'en rapporte à la préface que M. J. Lefèvre-Deumier a placée en tête du poëme de son ami, voici un nouveau chef-d'œuvre, qui suffirait pour justifier la littérature française, d'aspirer à la gloire du poëme épique, lors même qu'elle ne posséderait pas déjà la *Divine Epopée*. M. Alexandre Soumet, nous dit-il, « est le seul, depuis Homère, qui se présente, comme lui, une palme épique dans chaque main.... Ce poëme résume Alexandre Soumet tout entier. Il semble qu'à la fin de sa carrière, il ait voulu

nous laisser pour adieux un spécimen complet de toutes les qualités de son génie. Il passe alternativement de la simplicité naïve de l'idylle aux larmes de l'élégie, au délire de l'ode, au pathétique du drame, au faste impérial de l'épopée. Il porte tour à tour le sceptre et la houlette. La même main, qui touche le luth fleuri des troubadours, brandit la masse d'armes ou l'épée. Il est aussi à l'aise dans les cours d'amour, vêtu, comme celles qui l'écoutent, de satin et de dentelles, que dans les tournois des chevaliers, habillé de buffle et d'acier, que dans les conseils du roi ou les conseils de Dieu, couvert de la dalmatique ou de la toge. L'auteur a tous les tons; mais son style est toujours le sien, un mélange d'élégance et de splendeur, qui n'appartiennent qu'à lui. Le caractère propre de son talent, c'est l'éclat, un éclat mélodieux, qui commence par flatter les sens, et finit par fasciner l'esprit. Alexandre Soumet s'était beaucoup occupé de la peinture et de la musique; on le devinerait en le lisant. Il sait donner du relief et de la couleur à l'harmonie, il prête à ses images une sorte de rayonnement musical, qui étonne et qui séduit. Imaginez l'âme de Mozart dans le cœur de Raphaël et demandez-lui l'expression d'elle-même! elle fera les vers de Soumet.»

Après un si pompeux éloge, la louange n'est plus guère possible, il ne reste à faire que la part de la critique. Dans la ferveur de son amitié, M. J. Lefèvre n'a pas réfléchi, sans doute, qu'il lui donnait beau jeu par ses expressions exagérées, et que plus il exaltait les mérites du poète, plus il risquait d'attirer sur lui un jugement sévère. Assurément rien n'est plus respectable que l'hommage rendu à la mémoire d'un homme de talent qui s'est fait aimer par les vertus de son cœur non moins que par les facultés précieuses de son esprit. Mais lorsqu'il s'agit d'appréciation littéraire, il faut, pour être impartial, savoir lais-

ser de côté les considérations individuelles; c'est l'œuvre qu'on doit juger et non l'auteur; l'estime qu'on a pour celui-ci ne change rien à la valeur intrinsèque de son poëme, et le public peut fort bien, tout en reconnaissant les belles qualités de M. Soumet, trouver sa *Jeanne d'Arc* médiocre ou même ennuyeuse. L'exagération du panégyrique est plutôt propre à lui inspirer de la défiance, car cela ressemble trop au charlatanisme des prospectus dont les brillantes promesses ne sont si souvent qu'un appât trompeur. D'ailleurs, quand on embouche ainsi la trompette, il faudrait du moins tâcher d'en tirer des sons justes. Or que signifie *le faste impérial de l'Epopée?* Comment peut-on employer de telles expressions qui contrastent si étrangement avec la simplicité naïve d'Homère, à côté duquel on prétend placer M. Soumet? Qu'est-ce qu'*un éclat mélodieux*, *un rayonnement musical?* Et n'est-ce pas jouer le rôle de l'ours avec l'amateur des jardins, que de vouloir accumuler sur la personne de son ami le génie du plus grand des poëtes, l'âme de Mozart et le cœur de Raphaël? En vérité, l'affection que M. Lefèvre ressent pour le poëte, l'aveugle non-seulement sur la valeur de l'œuvre qu'il édite, mais encore sur les moyens de faire partager son enthousiasme au public.

Mais laissons la préface et abordons le poëme.

M. Soumet a divisé son travail en trois parties : Jeanne d'Arc bergère, Jeanne d'Arc guerrière, et Jeanne d'Arc martyre. Ces trois phases de la vie de son héroïne lui fournissent autant de points de vue divers, à chacun desquels il consacre un certain nombre de chants ou d'actes, car il donne au dernier la forme dramatique. C'est l'*Idylle,* l'*Epopée* et la *Tragédie*. Cette division assez ingénieuse semble devoir jeter de la variété sur un si long poëme, en rompant la monotonie du style. Malheureusement l'auteur conserve à peu près, d'un bout à l'autre, le même

ton pompeux, la même coupe du vers alexandrin, fidèle aux règles étroites de l'école classique. Sa poésie, en général pure, élégante, harmonieuse, manque de mouvement et brille d'un éclat uniforme. Il y a de beaux morceaux, sans doute, et le talent de l'auteur éclate en maints endroits d'une manière remarquable; mais cela ne suffit pas pour soutenir l'attention bientôt fatiguée par la richesse même de ce langage si peu naturel, si peu d'accord surtout avec les mœurs passablement barbares et brutales de l'époque où la scène se passe. Les images que prodigue le poëte sont trop empreintes soit des découvertes de la science moderne, soit de spéculations métaphysiques qui produisent une espèce d'anachronisme et ne s'harmonisent point avec la nature du sujet. L'épopée doit, autant que possible, faire revivre à nos yeux le monde du passé tel qu'il était, avec sa physionomie particulière, avec son ignorance et ses préjugés. Jeanne d'Arc, paysanne inspirée, chez laquelle l'amour de la patrie se confondait avec l'exaltation d'une foi superstitieuse, était une femme d'action qui, l'étendard à la main, donnait l'exemple du courage et inspirait la confiance; mais ce n'était pas une âme rêveuse, développée par la méditation et le recueillement. Il ne convient donc pas de lui faire tenir de longs discours, ni surtout de mettre dans sa bouche des phrases comme celle-ci :

« Il faut tant d'espérance à qui vit dans son âme! »

M. Soumet aurait dû se borner à ces paroles simples et touchantes :

Les soirs d'hiver, au lieu des récits surprenants
De fantômes des bois, d'esprits, de revenants,
Mon aïeul nous lisait, dans la sainte Ecriture,
Du bien-aimé Joseph la touchante aventure;

Moïse au mont Horeb; Agar, loin de Memphis,
Se voilant pour ne pas voir expirer son fils;
Abraham tout armé pour cette épreuve amère
Que Dieu ne tenta point sur le cœur d'une mère;
Débora, que l'esprit du Seigneur fit parler;
Et Rachel se plaignant qu'on la vînt consoler.
Il nous lisait aussi Jérusalem en cendre.
Moi, comme Daniel, j'aurais voulu descendre
Dans la fosse aux lions; ou suivre, tout en pleurs,
La fille de Jephté sur le mont des douleurs;
Et nous parlions souvent des maux de la patrie,
Et je pleurais la France en pleurant Samarie.
Je me ressouvenais de ce qui fut prédit.
Je récitais souvent l'histoire de Judith
Immolant Holopherne; et, d'un voile couverte,
Toujours à ce verset la Bible était ouverte!

La prolixité est le défaut principal de ce poëme, et c'en est un grand, car les plus beaux vers fatiguent à la longue. L'auteur multiplie les épisodes, se plaît à décrire maints faits d'armes, entasse avec profusion les accessoires ordinaires du genre épique, en sorte que l'intérêt ne se concentre pas assez sur l'héroïne qui, du reste, ressemble beaucoup plus à quelque guerrière des romans de chevalerie qu'à la Jeanne d'Arc de l'histoire. M. Soumet nous semble n'avoir pas compris que le vrai moyen de faire ressortir *la Pucelle*, aurait été de peindre en traits fidèles l'époque à demi barbare et brutalement superstitieuse qu'elle domine par sa ferveur naïve, par ce singulier mélange de candeur et d'audace, d'innocence et de force, dans lequel gît le secret de sa puissance. Sa vie tout empreinte d'une seule idée, tout entière dans un seul acte de dévouement sublime, ne pouvait pas fournir un long poëme. Délayer la tradition, la charger d'ornements, c'est lui ôter son charme précieux, c'est détruire

le miracle pour lui substituer un merveilleux de fantaisie qui ne produit plus du tout le même effet.

Un autre reproche que nous adresserons à l'œuvre de M. Soumet, c'est de n'avoir vu dans l'histoire de Jeanne d'Arc qu'une occasion de rallumer le feu mal éteint de la haine nationale.

L'Angleterre stérile et la France féconde
Ont en deux larges parts scindé l'âme du monde,
Et les deux nations sont les représentants
De cette âme agrandie à chaque pas du temps.
L'UNE, dès le berceau, se dressa pour l'empire.
La fleur des dévouements naît dans l'air qu'elle aspire;
. . . .
La superbe Italie, à l'œil étincelant,
Du sceptre des beaux-arts doute en la contemplant.
. . . .
Criminelle toujours de lèse-humanité,
L'AUTRE fait son bonheur de sa rapacité;
Sa main ne sait tenir ni flûte, ni palette:
Comme un oiseau des mers elle est rauque ou muette.
Son soleil porte un voile, et les rois des beaux-arts,
Haïdn et Raphaël, mourraient sous ses brouillards.
Elle offre en ses aspects, immobile à sa place,
D'un temple protestant la nudité de glace;
Elle sera toujours ce que nous la voyons.
Sa Bible calviniste et veuve de rayons,
Otant toutes ses fleurs à la terre promise,
Semble, au souffle de Locke, avoir éteint Moïse!

Tel est le thème développé dans le prologue et qu'on peut regarder par conséquent comme l'idée qui a dominé la conception du poëme. M. Soumet flatte la vanité française et ne lui ménage pas les coups d'encensoir, tandis qu'il s'efforce d'humilier l'orgueil anglais en lui jetant à

la face l'insulte et le mépris. Croyait-il cet antagonisme inséparable du sujet qu'il avait chôisi, ou bien y cherchait-il un élément de succès? Dans l'un et l'autre cas, il nous semble s'être trompé, car si de tels sentiments étaient bien à leur place dans la bouche des personnages qu'il met en scène, ils sont dans celle de l'auteur un véritable anachronisme. D'ailleurs, malgré nos critiques, nous sommes loin de prétendre nier le talent réel qu'il a déployé dans cette œuvre remarquable. Seulement, M. Lefèvre ayant épuisé la coupe de l'éloge, nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à sa préface; il y trouvera de quoi compenser largement nos observations en sens contraire.

Vingt-trois ans de séjour dans le sud de l'Afrique, ou travaux, voyages et récits missionnaires, par Robert Moffat; traduit de l'anglais par H. Monod; Paris, 1 vol. in-8°, 5 francs.

C'est une étrange vie que celle de ces missionnaires qui vont évangéliser au milieu des peuplades barbares de l'Afrique. Il leur faut un zèle bien ardent pour braver les dangers de toute espèce qu'ils rencontrent à chaque pas, et pour ne pas s'abandonner au découragement en présence des faibles résultats de tant d'efforts si soutenus et si admirables. L'œuvre à laquelle ils se dévouent marche avec une extrême lenteur. S'ils réussissent à répandre çà et là quelques rayons lumineux au sein des ténèbres, combien de temps faudra-t-il encore avant que la civilisation chrétienne triomphe de cette barbarie abrutissante, qui semble avoir fait descendre les peuples africains au degré le plus bas de l'échelle sociale? M. Robert Moffat

a passé vingt-trois années à prêcher les Béchuanas, et cette longue expérience a pu lui démontrer les difficultés de la tâche, ainsi que l'étendue de ce qui reste à faire pour l'accomplir. Les succès qu'il signale ne sont guère que des faits isolés, et le sentiment qui domine son livre est celui de la nécessité d'une action plus énergique, plus puissante, pour ne pas perdre les fruits obtenus, pour féconder les semences qui commencent à peine à germer sur ce sol ingrat. Cependant loin de renoncer aux travaux pénibles d'une telle entreprise, son plus cher espoir est de retourner au milieu de ces êtres dégradés, qui lui inspirent le plus vif intérêt, afin de leur consacrer les dernières années de sa vie. On voit que les luttes continuelles du missionnaire sont devenues, en quelque sorte, un besoin pour lui. L'ardeur juvénile, qui l'avait d'abord poussé sur cette voie périlleuse, ne s'est point ralentie devant les déceptions, et le spectacle des affreuses misères auxquelles la barbarie peut réduire l'humanité n'a fait que lui inspirer un désir plus impérieux d'y apporter le seul remède efficace. Elles sont grandes, en effet, ces misères, elles sont bien propres à exciter la pitié de ceux même qui occupent le dernier rang dans nos sociétés européennes. Les peuplades africaines sont au-dessous des sauvages de l'Amérique. Chez ceux-ci du moins on trouve quelques sentiments élevés, quelques éléments de vigueur morale, l'âme n'a pas tout à fait perdu sa noblesse; tandis que chez les premiers, la corruption paraît avoir étouffé tout principe spirituel, et les passions déchaînées n'ont plus d'autre mobile que les instincts d'un matérialisme grossier. Les superstitions les plus absurdes s'y allient à l'athéisme. Il n'y a pas de prêtres, il y a des sorciers ou faiseurs de pluies, charlatans habiles à exploiter la crédulité populaire. Ces hommes, menacés de se voir enlever leur gagne-pain, sont en général les ennemis

des missionnaires et cherchent à combattre leur influence par tous les moyens possibles. Et malheureusement ils réussissent trop souvent auprès d'une population si dégradée qu'on ne peut pas plus faire appel à son cœur qu'à sa raison. En effet, principes religieux, sentiments moraux, liens d'affection, tout est également anéanti chez ces pauvres noirs courbés sous le joug de quelques misérables qui ne leur sont supérieurs qu'en méchanceté. L'élément de la famille a perdu parmi eux toute sa puissance; les femmes y sont tenues dans la situation la plus abjecte, vouées à tous les travaux pénibles, réduites à l'état de servantes que leur maître maltraite ou même tue sans pitié lorsqu'il n'en est pas content; les vieux parents, dès qu'ils ne peuvent plus se rendre utiles dans l'habitation, sont abandonnés, hors des villages, aux horreurs de la faim ou à la voracité des bêtes féroces, qui disputent à l'homme la possession de ces contrées. Et cependant, malgré cette dégénération de l'espèce humaine, la voix des missionnaires y trouve encore quelques échos, parvient à ouvrir quelques âmes à la lumière de la vérité. Les résultats qu'ils obtiennent, tout faibles qu'ils paraissent en eux-mêmes, offrent un consolant espoir, car ils prouvent que l'étincelle divine survit à tous les excès du matérialisme, et peut toujours fournir le moyen de relever l'âme et de lui rendre son empire. Le récit de M. Moffat en présente maints exemples remarquables. Les missionnaires ont réussi à établir plusieurs stations qui prospèrent, et lui-même, dans ses courses aventureuses, a rencontré plus d'une fois des occasions de se réjouir et de bénir Dieu du bien qu'il lui était donné de faire. Rien de plus curieux que l'empressement avec lequel est accueilli parfois le prédicateur ambulant qui va de lieu en lieu, annonçant l'Evangile et s'efforçant de mettre ses sublimes leçons à la portée des simples et des

ignorants. On ne se lasse pas de l'écouter, à peine a-t-il fini son discours, qu'on lui demande d'en commencer un autre. L'attention est vivement excitée, l'intelligence se réveille, chacun veut apprendre à lire ou du moins à chanter avec lui les louanges de ce Père céleste si bon et si miséricordieux. M. Moffat raconte plusieurs scènes de ce genre, bien propres à captiver l'intérêt du lecteur. Les détails qu'il donne sur les mœurs des différentes peuplades qu'il a visitées, les incidents variés de son voyage, les périls qu'il a courus, les souffrances qu'il a endurées jettent également un grand attrait sur sa narration. Il est impossible de ne pas éprouver une profonde sympathie pour ce dévouement si noble et si désintéressé. Le livre de M. Moffat ranimera le zèle de ceux qui ont foi dans l'efficacité des missions; et chacun, en le lisant, sentira du moins combien il est urgent de faire briller sur l'Afrique le flambeau de la civilisation chrétienne.

Palestine, description géographique, historique et archéologique, par S. Munk; Paris, 1 vol. in-8°, fig., 7 fr.

La Palestine, pays peu important sans doute par lui-même, réveille une foule de souvenirs pleins de grandeur, fait naître en nous les sentiments les plus élevés. Et l'intérêt qu'elle inspire est en quelque sorte universel, car les trois principaux cultes qui se partagent le monde professent un respect égal pour cette ancienne patrie du peuple hébreu. « Le flambeau sacré qui éclairait le sanctuaire de Sion a répandu ses clartés sur les peuples de la terre; Jérusalem fut la première chaire des apôtres, et c'est dans la religion de Moïse, dans celle de Jésus, que Mahomet vint chercher ses inspirations. Les sectateurs

des trois religions se tournent vers ces ruines de deux mille ans avec des sentiments de vénération ; tous y cherchent des consolations, les uns par les souvenirs, les autres par l'espérance ; le Turc qui écrase sous son joug les faibles restes des anciens dominateurs, le Bédouin qui établit sa tente dans les plaines désertes, jadis bénies du ciel, foulent avec un pieux respect les tombeaux des prophètes. Ceux-là même dont les croyances se sont effacées devant l'esprit sceptique du siècle, aiment encore à chercher dans la Palestine des impressions poétiques ; ils rendent une justice historique aux grands événements dont ce pays a été le théâtre, et aiment à s'y arrêter comme à des souvenirs d'enfance. » Vainement l'esprit voltairien a-t-il déversé l'injure et le sarcasme sur tout ce qui touche à l'histoire des Juifs, son influence n'a pu être que très-passagère à cet égard, et l'attention s'est bientôt reportée avec une nouvelle ardeur vers ce peuple, dont les merveilleuses destinées occupent tant de place dans les premiers âges du monde, vers ce pays où « chaque pierre est un symbole de la révélation divine, chaque ruine un monument de la colère céleste. » C'est que tout grossiers qu'ils furent, les Hébreux nous offrent la seule nation de l'antiquité chez laquelle se soit conservée la croyance au vrai Dieu, unique, tout puissant, plein de justice et de miséricorde. Ce sont eux qui nous ont transmis ce précieux dépôt à travers les ténèbres de l'idolâtrie qui avaient envahi le reste du monde. En considérant même leur histoire sous un point de vue purement rationaliste, on ne saurait méconnaître l'importance d'un tel bienfait. Le polythéisme a trouvé là une résistance qu'il n'a jamais pu vaincre, et au sein de laquelle a germé la semence féconde du principe chrétien auquel nous devons toute la supériorité de notre civilisation moderne. Ceux qui ne veulent pas y voir l'action spéciale de la Providence divine, sont

obligés du moins de rendre hommage au prodigieux génie du législateur, qui, d'un troupeau d'esclaves, fit un peuple indépendant et redoutable, le constitua gardien du culte d'un Dieu unique, immatériel et invisible, et, par l'action simultanée des mœurs et de la religion, créa une nationalité tellement vivace, qu'elle a survécu même à la ruine de la nation, et demeure empreinte comme un cachet indélébile chez ses membres dispersés depuis des siècles sur toute la surface de la terre. D'ailleurs nous ne sommes plus au temps où la critique, enivrée de ses premiers succès, s'imaginait pouvoir refaire entièrement l'histoire depuis l'origine du monde, avec les seules lumières de la raison. De quelque côté qu'il dirige ses investigations, l'homme, dès qu'il en creuse un peu profondément le sujet, rencontre des phénomènes qui dépassent les bornes de son intelligence. De toutes parts, dans le domaine de la science, le merveilleux s'offre à lui, il se voit entouré d'une barrière infranchissable, devant laquelle il est bien forcé d'avouer son impuissance. Pourquoi n'en serait-il pas de même dans l'histoire de l'humanité, dans les destinées de l'homme, dont la nature présente des mystères encore plus insondables que tous les autres mystères de la création? Evidemment c'est surtout ici que la raison humaine doit s'humilier devant les desseins inconnus de la Providence et renoncer à tout expliquer, à tout ramener aux mesquines proportions de sa faiblesse et de ses facultés imparfaites. Sans doute il faut faire la part des tendances superstitieuses, des préjugés populaires, des erreurs souvent exploitées par l'intérêt aux dépens de la crédulité, mais prétendre nier d'une manière absolue tout événement historique qu'on ne peut soumettre à l'analyse rigoureuse du raisonnement, c'est à peu près comme si l'on niait les effets de la foudre, parce qu'on ignore la cause de l'électricité. La critique doit donc, tout en accomplis-

sant sa tâche utile, se tenir en garde contre une présomption qui ne l'éloignerait pas moins du chemin de la vérité. M. Munk a suivi cette ligne moyenne en évitant avec sagesse de tomber dans l'un ou l'autre extrême. Le texte de la Bible sert de base à son travail, et c'est là qu'il puise ses principaux documents, surtout pour les temps primitifs. Appelant à son aide toutes les ressources de l'érudition, il en éclaircit autant que possible les points obscurs et cherche à combler les lacunes que présentent les livres saints. Pour les passages qui lui paraissent décidément avoir un sens allégorique, il donne l'interprétation la plus conforme à la grande idée religieuse qui domine les destinées du peuple juif. Mais lorsqu'il se trouve en présence de faits miraculeux attestés par les écrivains de l'Ancien Testament, il se contente de citer sans commentaire, ou si parfois il émet un doute respectueux, ce n'est jamais avec le ton de l'incrédulité railleuse et tranchante, c'est seulement afin de mettre ses lecteurs en état d'envisager les questions sous toutes leurs faces et de se former une opinion vraiment éclairée. Loin de vouloir ébranler la foi, il fait ressortir avec soin ce qu'il y a de providentiel dans l'histoire des Hébreux, il montre une grande admiration pour l'œuvre de Moïse, pour le dévouement de Samuel et des autres prophètes. Comprenant que le rôle de l'historien n'est ni celui du théologien qui ne voit que le dogme, ni celui du sceptique philosophe, pour lequel le doute est un dogme non moins étroit; il n'exerce sa critique que sur ce qui est du domaine purement rationel et laisse en dehors tout ce qui touche à l'intervention divine, tout ce qui ne peut s'expliquer que par une révélation. Aussi son livre nous semble-t-il digne à tous égards d'être recommandé. C'est une lecture très-intéressante, non-seulement parce qu'il résume dans un récit bien complet et bien lié tous les matériaux épars, soit dans la Bible, soit dans les

historiens profanes, mais encore parce qu'il renferme une foule de détails curieux sur les mœurs, les coutumes et les usages de la vie habituelle du peuple juif.

Feuille du jour de l'an, offerte à la Suisse romande par la section lausanoise de l'Union fédérale; Lausanne, in-4°, fig.

Le numéro 4 de cette publication annuelle, qui a été mis en vente pour le 1er janvier 1846, renferme une notice sur *Nicolas de Flüe et son époque.* Le sujet ne pouvait être mieux choisi. En présence des éléments de discorde qui menacent de troubler la paix de la Suisse, il est bon de rappeler l'influence qu'exerça jadis, dans des circonstances à peu près semblables, la voix d'un homme de bien que ses vertus et son amour de la patrie faisaient dominer au-dessus des partis et rendaient également respectable à tous. Les Suisses du quinzième siècle ne demeurèrent pas sourds à l'appel de la religion et du patriotisme, peut-être ceux du dix-neuvième seraient-ils encore capables d'imiter l'exemple de leurs ancêtres, si un semblable médiateur apparaissait au milieu d'eux. Il est vrai que Nicolas de Flue était entouré par la superstition de son temps d'un prestige qui ne peut plus se reproduire. C'était un saint qui avait vécu vingt années dans la solitude, sans boire ni manger. Aussi l'on conçoit que son apparition au sein de la Diète dût y exciter une vive sensation. L'autorité du miracle dont il offrait, en quelque sorte, le vivant témoignage, impressionna sans doute les députés plus fortement encore que la sagesse de ses paroles. « C'était un homme d'une haute taille, que l'âge n'avait point courbé; sa peau brune ne couvrait que des

os; sa chevelure, qui commençait à grisonner, descendait sur ses épaules en longues mèches plates; de son menton s'échappait en deux pointes une barbe peu fournie; son regard, d'une lucidité extraordinaire, exprimait la charité et le sérieux; pour costume il portait sa longue robe. Lorsqu'il entra dans l'assemblée et la salua d'une voix lente et mâle, tous les députés se levèrent de leurs siéges et s'inclinèrent. »

Le crayon habile de M. Hébert a fort heureusement rendu cette scène imposante. Mais combien cela diffère de l'aspect que présentent aujourd'hui nos assemblées délibérantes, toutes plus ou moins issues du suffrage universel. Alors même que le formalisme règlementaire ne s'opposerait pas à l'intervention d'un nouveau Nicolas de Flue, il n'est que trop douteux que les oreilles habituées au langage déclamatoire de la passion et aux insidieuses métaphores du sophisme pussent comprendre et même écouter l'éloquence simple de ce touchant discours :

«Chers seigneurs, fidèles Confédérés, je viens ici, faible vieillard, appelé de ma solitude par mon meilleur ami et frère, pour vous parler de la patrie. Je vous souhaite beaucoup de bien, et si je pouvais vous en procurer, je voudrais que mes paroles vous engageassent à la paix. Je suis, à la vérité, un homme ignorant, mais mon conseil est en bonne conscience, comme je pense que Dieu m'a instruit. Confédérés, pourquoi avez-vous fait des guerres? Parce qu'il ne pouvait en être autrement. Qui vous a donné la victoire? Dieu et la force de vos bras réunis. Et maintenant vous voulez vous diviser pour l'amour du butin. Confédérés, ne laissez pas dire cela de vous. En toute loyauté et fidélité je vous conseille, à vous des villes, je vous conjure instamment de renoncer à un traité qui afflige les anciens cantons. Vous, des cantons primitifs, songez comme Soleure et Fribourg ont combattu à

côté de vous et recevez-les dans l'alliance. Vous tous, Confédérés, dans les différends qui peuvent s'élever entre des frères, accordez, selon l'équité, un droit égal aux deux parties. Que dans les guerres, les conquêtes soient partagées par cantons, le butin par têtes. En outre, n'élargissez pas trop la barrière qui vous environne; évitez les affaires étrangères; soyez des voisins paisibles; et si quelqu'un veut vous opprimer, qu'il trouve des hommes. Loin de vous de recevoir de l'argent pour la patrie; gardez-vous de divisions : elles vous détruiraient. Aimez-vous les uns les autres, Confédérés, et que le Dieu tout-puissant vous garde en sa bonté, comme il l'a fait jusqu'à aujourd'hui. »

Peut-être quelque moderne orateur de la démagogie se hâterait de se lever pour répondre qu'évidemment il y a confusion, que le préopinant n'entend rien à la question, et protesterait de son ardent patriotisme tout en soufflant le feu de la discorde par ses insinuations perfides et ses paroles irritantes.

Mais les anciens Suisses n'avaient pas encore appris l'art du sophisme. Quoique parfois maîtrisés par la passion, leurs cœurs étaient toujours franchement ouverts à tous les sentiments nobles et généreux. Aussi lorsque Nicolas de Flue quitta la salle, l'impression produite par son discours demeura générale et profonde. « La voix de la religion et de la patrie ne s'était pas inutilement fait entendre. A la haine avait succédé l'affection; les députés avaient retrouvé un cœur suisse; il ne fut pas difficile de s'unir sur la forme. En moins d'une heure tous les points en litige furent réglés. » Ainsi parle la tradition, dont l'auteur a su conserver le ton naïf et à laquelle il ajoute des développements pleins d'intérêt. C'est un morceau très-remarquable par le style, non moins que par l'excellent esprit qui l'a dicté. Puissent ces étrennes vraiment suisses

trouver leur place dans les familles et y réveiller des sentiments de paix et d'union, sans lesquels il n'y a point de prospérité possible pour un peuple.

Dr J. Niederers Briefe, von 1797 bis 1803, an seinen Freund Tobler; herausgegeben von seiner Wittwe Rosette Niederer; Genf, 1 vol. in-8°, avec portrait.

Le docteur Niederer était un de ces hommes dont le type ne se trouve guère ailleurs que dans les cantons allemands de la Suisse. Doué d'un cœur noble et généreux, d'une grande âme, de facultés remarquables développées par l'étude et la méditation, il a concentré toute son activité féconde dans le cercle restreint d'une vie obscure, consacrée à la pédagogie et aux douces jouissances de l'intimité. La chaleur de ses sentiments, la vivacité de ses impressions, la largeur de ses vues le portaient à s'intéresser vivement, sans doute, aux destinées de l'humanité, et surtout à celles de sa patrie à laquelle il avait voué l'amour le plus ardent. Mais, bien différent de ces rêveurs humanitaires qui veulent le bonheur de l'espèce aux dépens des individus, il envisageait au contraire l'homme dans son individualité, il y voyait l'élément véritable du perfectionnement moral, le signe de sa supériorité sur les animaux, le trait de ressemblance qui le rapproche de son Créateur. Traduire en faits, mettre en pratique dans ses relations habituelles les belles pensées que lui inspiraient le spectacle du monde et la méditation de l'Évangile, former des âmes chrétiennes, des cœurs vertueux, préparer au pays des citoyens utiles et dévoués, tel était l'objet de ses constants efforts.

Chez lui les opinions politiques, aussi bien que les opi-

nions religieuses, reposaient sur un immense amour qui embrassait tous les hommes et ne permettait point à l'esprit de parti d'exercer jamais la moindre influence sur son jugement. Les lettres que publie sa veuve, et qui datent de sa jeunesse, lors de son début dans la carrière pastorale, témoignent que cette tendance fut toujours la sienne. Elles le peignent chaleureux, sensible, plein d'ardeur pour le bien, ne se lassant pas d'aspirer vers le mieux, éprouvant sans cesse le besoin d'épandre autour de lui sa bienveillance inépuisable. Et tel il était alors, tel il est demeuré jusqu'à son dernier jour. L'âge avait mûri son expérience sans refroidir ni resserrer son cœur. Aussi, à défaut d'un ouvrage dans lequel M. Niederer aurait déposé tous les fruits de ses études intellectuelles et morales, travail qu'il reculait toujours dans l'espoir de le rendre plus complet et plus digne, sa veuve ne pouvait offrir à ses amis un souvenir meilleur que cette correspondance où ils retrouvent son image non moins fidèle que dans l'excellent portrait qui l'accompagne. C'est un hommage pieux rendu à la mémoire d'un homme de bien, mais c'est en même temps un bon livre dont la lecture ne peut inspirer que des sentiments élevés et purs.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Février 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

La Grèce tragique, chefs-d'œuvre d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, traduits en vers par Léon Halevy; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

Le théâtre antique n'est guère connu du public non savant que par les imitations plus ou moins infidèles qu'en offre la littérature française. Le génie des écrivains grecs ne se présente en général à nous qu'affublé des vêtements de cour et des formes conventionnelles du siècle de Louis XIV. C'est, dit-on, la source où l'école classique puisa ses inspirations, sa loi des trois unités, ses règles sévères, le modèle du moule dans lequel elle a prétendu forcer le talent à jeter toutes ses œuvres. Aussi, lorsque le poids du joug, devenu insupportable, a produit la réaction, celle-ci s'est manifestée par une espèce de révolte contre les traditions de l'antiquité, auxquelles on a voulu substituer celles du moyen âge; elle s'est opérée contre le principe même du beau et du vrai, qu'on a remplacé par les fantaisies étranges d'une époque à demi-barbare. Or, c'est précisément là l'erreur qui a rendu stériles tant d'efforts louables et dignes d'un meilleur succès. L'école

romantique s'est fourvoyée en confondant les imitateurs avec les originaux, en attribuant à ces derniers des inventions auxquelles ils ne songèrent point, au lieu d'étudier de nouveau leurs ouvrages et de retremper l'art à la source vive et pure du génie créateur. L'essai que tente aujourd'hui M. Léon Halevy, de faire passer dans la poésie française les beautés des tragiques grecs, contribuera certainement à rectifier les idées à cet égard. Il n'imite pas, il traduit et cherche à rendre son interprétation aussi fidèle que possible, en conservant les allures de la muse antique, les formes variées du rhythme et le cachet particulier de chacun des auteurs dont il reproduit les chefs-d'œuvre. C'est un travail précieux qui a dû exiger de longues et profondes études. L'introduction et les notes de M. Halevy prouvent qu'il n'a pas reculé devant les difficultés d'une tâche pareille. Il débute par une appréciation fort intéressante du génie de ces trois grands écrivains qui représentent la tragédie grecque dans son ensemble et permettent de suivre les phases successives de son développement. Euripide est évidemment celui qu'il préfère comme le plus habile peintre du cœur humain, ou, selon l'heureuse expression d'Aristote, « le plus tragique des poètes. » C'est en effet celui qui, pour l'effet dramatique et l'intérêt des situations, se rapproche le plus de nos idées modernes, sait le mieux éveiller nos sympathies, émouvoir notre sensibilité. Il nous offre l'art perfectionné dans ses détails, ayant perdu, avec son énergie primitive, sa rudesse un peu sauvage et sa pompe religieuse, pour s'humaniser en quelque sorte, s'identifier d'une manière plus intime avec les relations ordinaires de la vie, et se mettre à la portée de tous. Mais la supériorité d'Euripide, sous ce rapport, n'ôte rien au mérite de ses devanciers. Chacun, à sa place, brille d'un éclat glorieux, et l'on peut dire qu'ils se succédèrent au premier rang, sans que la gloire de l'un effa-

çât celle des autres. Le génie d'Eschyle nous apparaît d'abord entouré du prestige qui accompagne l'essor de l'esprit humain dans les temps primitifs. Les premières lueurs de l'intelligence sont accueillies comme des émanations divines, et l'art naît dans le sanctuaire de la religion. A son origine, le théâtre se montre à nous comme un accessoire du culte. Ainsi le *Prométhée* d'Eschyle est un mystère qui s'accomplit sur le théâtre en présence du peuple, auquel le poète laisse le soin d'en deviner le sens obscur. Mais quelle distance entre ce mystère et ceux qui, au moyen âge, furent les informes et grossiers débuts de la renaissance de l'art. Le poète grec ne se contente pas de faire descendre les dieux sur la terre pour jouer un miracle à l'aide de l'illusion scénique; son œuvre recèle une pensée grande et puissante qui saisit les imaginations et jette un germe fécond dans les esprits. C'est la lutte des Titans contre Jupiter, c'est Prométhée ravissant le feu du ciel, c'est l'homme émancipé de la tutelle des dieux par la révélation de la science et des arts.

J'ai fait du bien à l'homme, et ce bien, je l'expie!...
J'ai transmis aux mortels l'héritage des dieux,
Le feu, trésor divin, que j'ai ravi pour eux!....
Et ce présent, des arts source pure et féconde,
Est devenu la vie et la gloire du monde!....
Oui, voilà pour quel crime, au malheur destiné,
Sur ce rocher fatal je demeure enchaîné!....

Ainsi se plaint Prométhée dont Vulcain vient de river les fers. Sa douleur s'exhale en menaces, en projets de vengeance. Il défie Jupiter, il prédit sa chute, il se sent égal à lui, immortel comme lui, et cependant il ne peut maîtriser la souffrance que lui fait endurer son supplice.

Celui qui sut à l'homme asservir la nature,
Ne trouve aucun remède aux tourments qu'il endure!

Son orgueil irrité repousse toute consolation et tout conseil. Il n'y a qu'une seule pensée qui le soulage, c'est que Jupiter, l'usurpateur du trône de l'Olympe, sera renversé à son tour. Il prédit à la malheureuse Io, dont les clameurs viennent s'unir aux siennes sur le sommet de son rocher, que l'un de ses descendants doit accomplir cet acte de justice. Et quand Mercure, envoyé par Jupiter, vient le sommer de s'expliquer plus clairement, Prométhée s'écrie :

Va dire à Jupiter que ruse, ni tourment,
Ne me feront livrer le secret qu'il attend,
Avant qu'il ait brisé cette chaîne sanglante!....
Que maintenant sur moi la foudre étincelante
Tombe en éclats!.... Vomis du gouffre des enfers,
Que les feux souterrains se mêlent dans les airs
A la grêle, à la neige!.... Et qu'en la nuit profonde
Un immense chaos bouleverse le monde!
Je ne fléchirai pas!... Rien ne m'arrachera
Le nom du Dieu vengeur qui le renversera!

Alors Mercure proclame l'arrêt de Jupiter, qui condamne Prométhée à être dévoré sans cesse par un vautour, et déclare que ce supplice ne prendra fin que lorsqu'un dieu sauveur s'offrira en sacrifice pour le racheter.

Ainsi, nous trouvons à la fois, dans cette pièce d'Eschyle, comme une image confuse de la chute de l'homme, causée par l'introduction de la science dans le monde, et l'idée de la nécessité d'une rédemption divine. A défaut d'action et de mouvement dramatique, ces deux grandes données saisissent l'imagination et jettent un puissant intérêt sur les lamentations de Prométhée, qui sans cela seraient monotones et fatigantes. En effet, il occupe la scène d'un bout à l'autre, et la seule innovation que se permette Eschyle consiste à lui donner pour interlocuteurs le chœur des nymphes océanides, l'Océan, Io, Mercure, tandis que la

tragédie, dans son enfance, n'admettait qu'un seul personnage à la fois. Ce premier pas fait, le dialogue ne tarda pas à se développer. Nous voyons déjà Sophocle user habilement de ses précieuses ressources pour donner au drame la vie et la variété d'aspects nécessaire pour captiver l'intérêt sans détruire l'unité de l'action. Ses personnages ont encore quelque chose de la majesté monumentale de ceux d'Eschyle. Ce sont des statues antiques, qui dans leurs caractères et leurs passions représentent plutôt l'idéal de l'art que l'image de la réalité. On peut dire qu'ils sont plus grands que nature, mais ils n'en paraissent pas moins vrais si l'on se place au point de vue du poète, qui nous les montre aux prises avec la fatalité païenne et admet sérieusement l'intervention directe des dieux dans les volontés des hommes. D'ailleurs il laisse voir une tendance bien marquée vers la transformation morale du drame. Dans *Electre*, le seul Oreste est l'instrument aveugle et passif des décrets de la justice divine, les autres personnages pensent, agissent et sentent plus librement; nous pouvons sympathiser avec eux, partager leurs angoisses et leurs émotions. Mais laissons parler M. L. Halevy. Nous ne saurions mieux signaler les mérites de cette belle tragédie qu'en reproduisant ici l'analyse rapide et saisissante qu'il en fait lui-même.

« A chaque instant, l'action, toujours dirigée vers le même intérêt, vers le même but, change cependant de face et d'aspect; le poète, avec un art infini, et sans s'éloigner jamais de sa grave et sévère ordonnance, ne laisse reposer ni la curiosité ni l'émotion. Electre est d'abord livrée à toute la violence de son désespoir. Plus de doute, son frère l'a oubliée, ou il ne vit plus. Soudain un éclair d'espérance vient luire pour elle. Clytemnestre a vu en songe Agamemnon; ce songe, c'est la promesse de l'expiation et de la vengeance. A peine Electre est-elle rani-

mée par cette pensée, que l'arrivée du gouverneur lui apprend la mort supposée d'Oreste et la replonge dans toute l'amertume de sa douleur. Pendant qu'elle se désole avec ses compagnes et qu'elle maudit cette mère pour qui la mort d'un fils n'est qu'un sujet d'exécrable joie, Chrysothémis (dont le personnage s'anime et se transforme aussi par cette soudaine illusion trop tôt déçue), Chrysothémis vient annoncer à sa sœur qu'Oreste est vivant. Quand elle a reconnu sur quels faibles indices repose cette croyance de Chrysothémis, quand elle a détrompé sa sœur en lui annonçant l'affreuse nouvelle qu'elle vient d'apprendre, des étrangers se présentent apportant l'urne d'Oreste. Et qui reconnaît-elle (après une longue anxiété, une longue et pathétique hésitation) dans ce messager funèbre? Son frère, le fils d'Agamemnon, Oreste lui-même. Clytemnestre, de son côté, passe tour à tour de la terreur à la joie, de la joie à l'expiation et à la mort. Troublée par le songe qui lui a fait apparaître sa victime armée du sceptre, épouvantée par sa conscience plus encore que par les menaçants reproches d'Electre, à peine s'est-elle réfugiée au pied de l'autel d'Apollon pour confier à ce dieu ses craintes et ses vœux secrets, qui sont encore des crimes, le gouverneur d'Oreste vient lui annoncer que le fils d'Agamemnon n'est plus! Elle rentre triomphante dans son palais après avoir insulté à la pieuse douleur, aux larmes d'Electre; elle rentre pour tomber sous le fer vengeur d'Oreste, et sa voix n'arrive plus au public que brisée sous le poignard, entrecoupée par l'agonie, à demi éteinte par la mort.

« Egisthe, qui n'apparaît qu'à la dernière scène, mais qui cependant remplit l'œuvre par l'épouvante et l'horreur qu'il inspire, et dont l'absence, par une heureuse et habile préparation, est annoncée dès le début, Egisthe revient joyeux dans Mycènes, à la nouvelle du trépas d'Oreste.

Il demande à Oreste lui-même de lui montrer le corps de son ennemi. Il soulève le linceul funèbre qui cache un cadavre sous le portique de son palais.... Que découvre-t-il? le corps de Clytemnestre. Admirable dénouement, dont l'art moderne n'a jamais surpassé la sombre et énergique terreur! »

Telle est la pièce d'*Electre*, qu'on voudra lire dans la traduction remarquable de M. Halevy, où le caractère noble et sévère du style original est aussi bien rendu que le comporte le génie de la poésie française.

Si la supériorité d'Euripide dans la peinture du cœur annonce un grand progrès de l'art, elle dénote aussi l'affaiblissement des antiques croyances. Le drame s'humanise, devient plus passionné, tend à se rapprocher davantage de la vie commune. C'est pourquoi il excite un intérêt plus vif, et la plupart des lecteurs partageront sans doute la prédilection marquée de M. Halevy. Les *Phéniciennes* sont en effet une œuvre pleine de charme, très-supérieure à toutes celles que le même sujet a inspirées à nos écrivains modernes. « Pourrait-on citer un exemple plus remarquable de cette familiarité noble et choisie, pour ainsi dire, qui convient à la tragédie, que cette scène, si heureusement imitée d'Homère, où Antigone contemple du haut du palais, avec son vieux gouverneur, l'armée des Argiens, se fait dire les noms des principaux chefs, et s'attendrit à l'aspect de son frère, de Polynice, qu'elle entrevoit dans la plaine? C'est encore, et sous un autre aspect et avec une nuance différente, le génie familier d'Euripide qui se montre dans les transports passionnés et naïfs de Jocaste embrassant son enfant, puis dans cet épanchement intime de la mère et du fils, dans cette causerie tendre et pathétique, où Jocaste interroge le proscrit qu'il lui est permis de revoir, sur les tourments de l'exil, sur la vie qu'il a menée pendant ses longs jours de

proscription. Le poète qui a su trouver alors des accents si simples et si touchants, est-il le même qui, dans cette célèbre scène de l'entrevue d'Etéocle et de Polynice, va s'élever jusqu'aux plus sublimes beautés du genre tragique, et nous faire entendre ce dialogue vigoureux, concis, véhément, où la colère des deux frères, longtemps contenue, se fait jour soudain, tandis que la prière maternelle se jette impuissante entre ces deux voix qui tonnent, éclatent et se croisent comme le choc de deux épées? »

Puis quelle grande conception que cette figure d'Œdipe qui apparaît à la fin, lorsque tout est consommé, lorsque viennent de s'accomplir les derniers actes de la vengeance divine sur cette race infortunée que le destin poursuit depuis si longtemps.

Pourquoi donc ces plaintes funèbres,
Qui m'arrachent à mes ténèbres,
A la sombre retraite où je dors dans ma nuit?....
Chancelant, je me lève à cet étrange bruit,
Et j'expose aux rayons de la clarté perdue
Ma tête aveugle et nue!...
Je viens, pâle fantôme, échappé de l'enfer,
Ombre vaine qui passe, et disparaît dans l'air!

Le désespoir de ce vieillard, sa noble résignation, le dévouement de sa fille Antigone effacent l'horreur des crimes accumulés dont il est l'agent involontaire, et ne laissent dans l'âme qu'une profonde impression de pitié. Mais le génie d'Euripide éclate avec plus de puissance encore dans *Hippolyte*, et c'est là qu'on peut le mieux apprécier la distance qui sépare les chefs-d'œuvre du théâtre grec de ceux de notre école classique. Il y a une grande différence entre la Phèdre d'Euripide et celle de Racine. Chez la première domine vraiment un amour qui

n'est ni des sens ni de l'âme, mais qui est inspiré par une fatalité souveraine; la victime, instrument de la colère de Vénus, se débat sous une étreinte puissante et invincible. L'aveu fatal lui est arraché par sa nourrice, et son amour est enveloppé de honte. Outragée par Hippolyte, elle le calomnie et cause sa mort; mais en même temps qu'elle commet ce crime, on peut dire qu'elle l'expie par le suicide. Chez la Phèdre de Racine, la passion a de tout autres allures; c'est un amour terrestre, un amour français avec ses illusions, ses dépits, sa jalousie, qui affronte le grand jour et manque parfois de dignité. Elle se tue bien aussi, mais c'est après avoir perdu Hippolyte; et le remords est étouffé en elle par la rage qu'elle ressent en voyant dans Aricie une rivale préférée. Euripide a bien mieux conçu le personnage d'Hippolyte en le peignant comme un adorateur fidèle de la chaste Diane. C'est un trait de mœurs dont il a su tirer un heureux parti, soit pour la marche de l'action, soit pour les détails accessoires. D'ailleurs la couleur locale dont sa pièce est empreinte d'un bout à l'autre, a complétement disparu dans celle de Racine. Assurément M. L. Halevy n'a pas la prétention de lutter avec l'admirable poésie du grand tragique français; mais son style animé, souple, passant tour à tour du genre lyrique au genre familier, suivant avec aisance les tons divers de l'auteur grec, offre un attrait original bien fait pour captiver l'attention. On lira, nous en sommes persuadés, cette traduction avec un vif plaisir, et l'on reconnaîtra que l'école classique, en imitant les anciens, n'a pas été toujours inspirée par un goût irréprochable. La tragédie grecque, dégagée des formes conventionnelles de l'étiquette du siècle de Louis XIV, reproduite ainsi dans sa noble simplicité, brille d'un éclat glorieux et nous apparaît de nouveau comme l'idéal de l'art, comme la source du vrai et du beau. M. Léon Halevy

caractérise avec bonheur les trois fondateurs de la tragédie, en disant: « Poète créateur, Eschyle a fondu la statue de bronze; Sophocle lui a donné le mouvement et la vie; Euripide l'a peinte et ornée. »

La Floride, par Méry; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Un vaisseau prend feu en pleine mer; malgré les efforts de l'équipage l'incendie le dévore, et trois personnes seulement réussissent à se sauver sur un radeau. Ce sont deux hommes et une femme: sir Edward, gentleman anglais, que dix années de voyages autour du monde ont familiarisé avec les plus grands périls, avec les positions les plus désespérées; Lorédan, Français qui a quitté sa patrie pour aller chercher au loin la fortune et l'honneur qu'une désastreuse faillite a ravis à son père; enfin Ritta, jeune créole qui se rendait au cap de Bonne-Espérance avec son oncle, pour y trouver un époux à elle destiné, mais qui se voit maintenant sans autre appui sur la terre que la protection de ses deux compagnons de naufrage. Le radeau, après avoir erré quelque temps sur les flots, est poussé vers la baie d'Agoa, sur la côte d'Afrique. Les naufragés éprouvent un vif sentiment de bonheur en se trouvant à terre, en étendant leurs membres fatigués sur des lits de mousse à l'ombre d'une forêt. Mais de nouveaux périls s'offrent bientôt; la contrée ne présente pas le moindre vestige d'habitation humaine, et le rugissement du lion se fait entendre. Lorédan perd courage, désespéré d'avoir vu le fruit de ses efforts, la cargaison sur laquelle il comptait pour rendre la vie et le bien-être à son père, engloutie au sein de la mer: il veut mourir. Mais sir Edward le ra-

nime par son sang-froid énergique, par ses conseils affectueux et sa noble confiance en la bonté de Dieu, qui ne peut pas les avoir sauvés du naufrage pour les abandonner à une mort plus lente et plus cruelle. Il continue à explorer la côte, et finit par trouver une ferme où l'hospitalité la plus bienveillante accueille les malheureux voyageurs. C'est une petite colonie américaine, composée d'une seule famille avec quelques serviteurs nègres. Le capitaine Jonathan, malgré son goût pour la solitude, qui lui a fait choisir cette contrée déserte pour y fonder la Floride, n'est pas fâché de trouver dans sir Edward un partner capable de lui tenir tête au jeu d'échecs. Le bouillant Willy, l'impétueux chasseur, éprouve bientôt une vive sympathie pour Lorédan, qui partage ses goûts aventureux ; enfin la charmante Elmina devient une compagne et une confidente pour Ritta, qui ne tarde pas à reprendre sa gaîté de jeune fille et ses belles couleurs. L'occupation principale des habitants de la Floride est la chasse aux éléphants pour se procurer l'ivoire, que deux fois l'an des vaisseaux chinois viennent chercher. Edward et Lorédan prennent part à ces expéditions périlleuses ; le dernier y voit un moyen de réparer la perte de sa cargaison, car rétablir la fortune de son père est toujours l'objet de toutes ses pensées. Cependant l'amour aussi se glisse dans son cœur, et les charmes de Ritta le font souvent rêver. Mais voici que Willy, auquel il l'a présentée comme sa sœur, vient lui demander sa main, car il l'aime, et il est certain d'en être aimé. Cruelle position pour Lorédan. Heureusement sir Edward, qui se trouve dans une situation à peu près semblable, ayant découvert que la belle Elmina, pour laquelle son cœur commençait à parler, aime Lorédan, propose, dans sa générosité chevaleresque, un moyen d'arranger les choses. Willy épousera Ritta, Lorédan trouvera le bonheur auprès d'Elmina,

et sir Edward retournera en Europe porter au père de son ami les fonds nécessaires pour se réhabiliter entièrement. Ce sont là de nobles caractères, élevés et purs, à la peinture desquels on pardonne volontiers quelque exagération. Ce sont des tableaux qui reposent la vue et produisent une impression tout à fait favorable. Il n'y manque cependant ni de l'énergie, ni du mouvement, ni même de l'intérêt dramatique. Mais l'auteur, au lieu d'en chercher les éléments dans l'essor des mauvaises passions, les puise dans la lutte de l'intelligence humaine contre les forces de la nature. Quel dommage, seulement, qu'à la suite de ce roman, remarquable à bien des égards, se trouve un long et ridicule article de journal, au sujet d'un encrier dont *la Presse* a fait présent à M. Méry. Cette réclame officieuse, ce trait de charlatanisme éminemment parisien, cause une désagréable surprise. Aussi nous conseillons aux lecteurs de fermer le livre dès qu'ils auront vu sir Edward arrivé sain et sauf en Europe, afin que les éloges d'un ami maladroit ne viennent pas ébranler la bonne opinion qu'ils pourront avoir conçue du talent de M. Méry.

Les Perce-neige, poésies par J. Petit-Senn; Genève, chez Ch. Gruaz, 1 vol. in-8°.

Sur la plaine glacée et blanche
Une petite fleur se penche
En butte au souffle des autans,
Et, courageuse messagère,
Aux yeux ravis de la bergère
Annonce la verte fougère
Et les chauds soleils du printemps.

C'est la perce-neige éclose sous le ciel brumeux de

l'hiver, et M. Petit-Senn l'a choisie pour emblème de ses poésies.

. . . . Filles aux pas chancelants,
Sombres et plaintives pensées,
Pâles fleurs comme vous glacées,
Ecloses sous mes cheveux blancs.

L'allégorie est gracieuse et juste. L'âge a refroidi l'ardeur de sa muse, réprimé ses joyeux élans, remplacé les chants frivoles de la jeunesse par des pensers sérieux et de graves méditations. Et s'il ne saurait être question d'annoncer le retour du printemps, on peut dire que l'âme, loin de vieillir, semble au contraire prendre un nouvel essor et s'épurer au contact d'idées mieux en harmonie avec son origine divine et avec son immortalité.

Ainsi j'achève ma carrière,
Le regard au ciel adressé,
Sans que je le tourne en arrière
Pour regretter le temps passé.

Mon âme monte et se dirige
Loin d'un corps presque inanimé,
Comme une flamme qui voltige
Sur le tison noir consumé.

Mais cette flamme vacillante
Qui brille et disparaît aux yeux,
Elève sa lueur mourante
A l'azur infini des cieux.

Cette pensée de renoncement aux choses de ce monde et d'aspiration vers la vie à venir domine aujourd'hui chez M. Petit-Senn. Elle donne à sa poésie un caractère religieux, et lui imprime un cachet d'individualité bien prononcée. Le moi y tient la plus grande place ; c'est son pro-

pre cœur que le poète étudie et analyse sans cesse ; abandonnant ses allures, il suit toujours plus la tendance subjective de l'école rêveuse et sentimentale dont Lamartine est le chef. Au point de vue moral, on ne peut assurément qu'applaudir cette métamorphose, et au point de vue littéraire, il est juste de reconnaître la souplesse avec laquelle le talent de l'auteur se plie aux exigences d'une pareille transition. On rencontre bien çà et là quelques traces de gêne ou de contrainte ; le langage est parfois audessous de l'idée, la forme un peu prosaïque ou trop familière. Mais sous ce rapport il y a progrès évident ; le poète s'élève et se perfectionne, et ses efforts le font souvent atteindre avec succès aux rares qualités du genre lyrique. Son *Epître à M. de Lamartine* en offre un bel exemple, en même temps qu'elle renferme de nobles regrets dignement exprimés, et une critique fort judicieuse dictée par le sentiment véritable de la haute mission assignée à la poésie. Plusieurs autres pièces du recueil sont également remarquables, et les *Perce-neige* nous paraissent en général mériter d'être bien accueillies du public.

Histoire de la Poésie provençale; cours fait à la Faculté des lettres de Paris, par M. Fauriel. Paris, 3 vol. in-8°, 24 fr.

Les contrées au sein desquelles se développa la poésie provençale avaient, déjà sous la domination romaine, brillé de quelque éclat par la culture des arts et des lettres. L'influence grecque surtout s'y était fait assez vivement sentir, et tout semble attester que les goûts littéraires y avaient pris un grand essor. La plupart des villes du midi de la Gaule possédaient des théâtres, des écoles,

et l'on sait que les Gaulois montraient en général beaucoup plus d'aptitude que les Romains pour les travaux intellectuels. L'invasion des Barbares arrêta sans doute cet essor. Le latin, qui était devenu le langage commun des trois peuples primitifs de la Gaule, désignés par César sous les noms d'Aquitains, de Celtes et de Belges, fit place à une nouvelle langue formée du mélange de ses débris avec les idiomes originaires qui s'étaient conservés dans quelques contrées montagneuses ou écartées des grandes voies de communication. Comme il arrive souvent, la langue et les usages des vaincus triomphèrent de ceux des vaiqueurs. Le provençal, issu du latin et du gaulois, s'imposa bientôt aux conquérants de race germanique, et l'on ne tarda pas à voir naître une littérature nouvelle au milieu de ce chaos, dans lequel on avait pu craindre que tout élément de civilisation fût pour longtemps détruit. C'est dans les productions des moines que s'en trouvent les premiers essais. Les hymnes qu'ils composaient à l'usage du culte offrent un curieux specimen du travail de transition que subissait la langue. On y peut retrouver la marche suivant laquelle le latin corrompu se transformait par l'influence d'éléments étrangers qui altéraient graduellement ses formes grammaticales et modifiaient de plus en plus son génie pour le plier aux exigences du nouvel ordre social. Il est impossible de marquer d'une manière certaine l'époque où la transformation fut complétement opérée. Le plus ancien monument qui nous soit resté de la poésie provençale date de la fin du onzième siècle. C'est Guillaume IX, comte de Poitiers, qui figure en tête de la liste des troubadours. Or il n'est pas douteux qu'il y eut avant lui non-seulement des hommes versés dans cet art de *trouver*, mais encore qu'il existait déjà des écoles ou un enseignement traditionnel de cet art. Plusieurs poëmes des Minnesänger al-

lemands portent des traces évidentes d'une origine provençale, mais les œuvres qu'ils avaient traduites ou imitées sont perdues, ou du moins on n'a pu jusqu'à présent en retrouver aucun fragment. On sait seulement que la famille des vicomtes de Ventadour comptait parmi ses membres des chanteurs distingués dont le souvenir s'est conservé dans la tradition populaire. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le goût de la poésie se développa promptement chez la noblesse, et cette circonstance dut contribuer pour une bonne part à l'éclat brillant que jeta la littérature provençale. La poésie, s'alliant à l'esprit chevaleresque, trouva dans le régime féodal un auxiliaire puissant. Elle fut à la fois le délassement des fatigues de la guerre, l'organe de l'amour, le stimulant de la gloire. L'institution de la chevalerie avait rapidement pris racine dans les mœurs du midi de la France. Les femmes y étant habiles à posséder des fiefs, le mariage devenait pour les chefs de seigneurie le moyen le plus ordinaire et le plus sûr d'accroître leurs domaines et leur autorité. C'était donc une espèce de marché, de traité de paix ou d'alliance dans lequel le sentiment ne jouait aucun rôle. L'amour respectueux et dévoué, banni de telles unions conjugales, se réfugiait dans la passion chevaleresque, et la poésie provençale en fut l'expression la plus complète. Le chevalier tint à honneur de connaître l'art de faire des vers, afin de pouvoir célébrer lui-même les louanges de sa dame et rendre un digne hommage à sa beauté. Des seigneurs ne crurent point déroger en se faisant troubadours, et même jongleurs, allant de château en château colporter leurs chansons et leurs ballades. C'était d'ailleurs une ressource dont usaient sans scrupule ceux que la division des héritages réduisait à un état voisin de l'indigence. D'une autre part, les fils de paysans qui se sentaient quelque talent pour la poèsie trouvaient dans la

profession de troubadour une carrière lucrative et honorable. Ils étaient bien accueillis par les seigneurs, qui les attachaient volontiers à leur personne, les emmenaient à la guerre, et pour peu qu'ils eussent l'humeur belliqueuse ils pouvaient ainsi parvenir au rang de chevalier. On conçoit que sous l'influence d'une telle émulation la littérature prit un grand essor. Les troubadours se multiplièrent et la poésie se perfectionna. Comme la galanterie chevaleresque dont elle s'inspirait, elle adopta certaines formes déterminées dans lesquelles dut strictement se renfermer l'imagination de chaque auteur. De là ce cachet d'uniformité qui rend la poésie provençale monotone et peu attrayante, surtout pour notre goût moderne, auquel la variété semble le plus indispensable élément de l'intérêt. Les chants des troubadours se ressemblent presque tous par le fond de la pensée aussi bien que par l'expression du sentiment. L'amour s'y comporte toujours à peu près de même, et l'on n'y rencontre guère l'originalité qui naît de l'individualisme. Le talent des poètes ne diffère que par le plus ou moins de richesse dans les ornements, par le plus ou moins de raffinements subtils dans les délicates recherches de la galanterie. Seulement le genre de vie qu'ils menaient les portait en général à entremêler à leurs peintures de l'amour celles du charme et des beautés de la nature à son réveil du printemps. « Un troubadour passait toute la belle saison hors de chez lui. Seul, s'il était obscur et pauvre; en compagnie d'un ou de deux jongleurs, s'il était riche et renommé, il allait de château en château, de contrée en contrée, cherchant, trouvant partout des prôneurs anciens ou nouveaux. C'était une vie enivrante, une vie d'attente et d'exaltation continues; chaque halte de son voyage était une fête, dont il était l'âme et dont on lui faisait les honneurs.

« Aux approches de l'hiver, tout cela changeait. Le

troubadour, rentré dans son foyer, retombait dans le tracas et l'obscurité de la vie vulgaire. Il devait se mettre à travailler péniblement ; il lui fallait composer des chants nouveaux pour sa campagne poétique prochaine. L'hiver était pour lui un temps obligé de fatigue et d'ennui ; et ce printemps, dont il épiait avidement le retour, avait à ses yeux un autre charme encore que celui de la nature. C'était le moment où allaient recommencer ses jouissances favorites, où il allait se sentir de nouveau vivre pleinement.

« De là l'enthousiasme avec lequel ces hommes, d'ailleurs très-sensibles aux effets de leur beau climat, chantaient le printemps. La verdure, les fleurs, le chant des oiseaux, l'azur du ciel, le parfum de l'air, étaient devenus pour eux comme des symboles de l'amour et de la vie ; et l'on sent, au peu d'efforts qu'ils faisaient pour varier le tableau de ces objets, combien leur imagination était restée jeune et facile à satisfaire. »

A côté des chants d'amour qui tenaient le premier rang dans la poésie, se trouvent les *sirventes*, chants d'un ordre inférieur, comme leur nom l'indique, inspirés par l'ardeur belliqueuse, destinés à célébrer la gloire des combats et à consacrer la mémoire des brillants faits d'armes. Puis, l'exagération des sentiments poussés à l'excès avait enfanté la satire, dans laquelle plusieurs troubadours déployèrent autant de courage que d'esprit, attaquant la corruption des mœurs, les désordres et les vices dont la noblesse et le clergé donnaient trop souvent le funeste exemple.

Ce sont là les trois genres auxquels on rattache d'ordinaire toutes les productions de la poésie provençale. Mais M. Fauriel en ajoute deux autres encore. Ses recherches l'ont conduit à penser que les troubadours cultivèrent aussi avec succès le genre épique. Les romans dits de la *Table ronde*, et d'autres antérieurs, lui semblent devoir

être regardés comme de véritables poëmes. L'analyse de quelques-uns d'entre eux donne une grande force à son assertion, et l'origine, évidemment provençale de poëmes allemands des onzième et douzième siècles, prouve qu'il en existait d'autres qui ne sont point parvenus jusqu'à nous. Enfin il a retrouvé lui-même une chronique en vers sur la croisade contre les Albigeois, qui est une espèce d'épopée très-remarquable. L'autre genre que signale M. Fauriel se compose de productions publiées sous le singulier titre de *Trésors*, dans lesquelles se trouve une sorte d'aperçu encyclopédique des connaissances de l'époque, et qui marquent la transition des temps purement poétiques à ceux où l'esprit commence à se tourner vers la science et à manifester quelques symptômes de curiosité sérieuse. C'est aussi le signal de la décadence, car la transformation ne put s'achever. Des causes de diverses natures vinrent précipiter la chute de cette littérature, frapper de mort son développement, et détruire même la langue qui l'avait créée. La principale de ces causes fut la sanglante croisade à laquelle donna lieu le schisme des Albigeois. Le pays fut mis à feu et à sang, la poésie provençale s'éteign t au milieu des horreurs de la guerre la plus impitoyable, et tous les éléments de civilisation qui avaient favorisé son essor disparurent avec elle. Le pape, profitant de l'occasion pour se venger des traits mordants que les troubadours avaient plus d'une fois décochés contre l'Eglise, déclara la langue d'*oc* hérétique, et dès lors celle-ci dut faire place à sa rivale la langue d'*oïl*, et se résigner à la condition humiliante d'un patois obscur et stérile.

« Dès la seconde moitié du treizième siècle, dit M. Fauriel, la décadence de la poésie provençale est irréparable, et ce n'est plus que par une sorte d'exception que l'on trouve encore çà et là quelques troubadours ingénieux

conservant les traditions de leur art. Au quatorzième siècle, il n'y a plus rien, dans tout le Midi, qui ressemble à de la poésie. Il s'établit, il est vrai, en 1323, ou peut-être existait-il auparavant à Toulouse, une académie provençale qui se nomma l'Académie du *gai savoir*, et fit des règlements qu'elle intitula *lois d'amour*. Ces deux dénominations, tradition isolée d'une civilisation déjà morte, sont, je crois, tout ce qu'il y eut de poétique dans l'existence de cette académie.»

L'ouvrage de M. Fauriel offre un vif intérêt sous le rapport historique, non moins que sous le rapport littéraire. On y trouve des vues fécondes sur les influences qui dominèrent la poésie provençale, et sur la réaction qu'à son tour celle-ci exerça ; des détails curieux sur les institutions, les mœurs, la vie de l'époque où parut ce glorieux météore. Quoique l'auteur, enlevé malheureusement trop tôt à ses amis et à ses études, n'ait pu surveiller lui-même la publication de son livre, et qu'il y soit resté quelques lacunes que lui seul pouvait combler, on saura gré à M. J. Mohl du soin qu'il a pris de mettre au jour le résultat de travaux si importants et si consciencieux. D'ailleurs si le style manque parfois d'élégance et de pureté, la richesse des idées et l'art avec lequel sont mis en œuvre des matériaux inédits ou peu connus en font une lecture pleine d'attrait pour tous ceux qui cherchent dans la littérature autre chose qu'un amusement frivole.

Un homme de bien, comédie en trois actes et en vers, par Emile Augier; Paris, 1 vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Véline, l'homme de bien, est un caractère assez commun dans le monde, quoiqu'il ne soit pas toujours facile

de le reconnaître et de le juger. C'est un homme qui capitule volontiers avec ses passions toutes les fois que cela peut se faire sans que personne en sache rien, trompe aisément sa conscience sur les motifs qui dirigent ses actions, et redoute beaucoup moins d'être vicieux que de le paraître. Pourvu que l'honneur soit sauf aux yeux du public, peu importe le reste. Moralité, délicatesse, vertu même n'existent pour Véline que dans la crainte de l'opinion. Ce n'est pas la valeur intrinsèque des sentiments et des actes qu'il examine, c'est leur valeur relative, en vue de l'auréole de considération et d'estime dont il tient à se voir toujours entouré Il veut accaparer l'héritage de son oncle Bridaine en détachant de lui une pauvre nièce, qui n'a pas d'autre appui sur la terre, et afin de sauver les apparences, il ne trouve rien de mieux que de désigner l'innocente Juliette comme une proie facile à un certain mauvais sujet d'Octave

. . . . Fieffé vaurien,
Qui se rit de l'honneur des femmes et des filles,
Et traite ses noirceurs d'aimables pécadilles.

La jeune fille sera peut-être séduite, perdue, puis abandonnée sans ressources, mais l'oncle Bridaine la déshéritera, et le contraste fera d'autant plus ressortir l'homme de bien aux yeux du monde. C'est un calcul détestable sans doute. Aussi Véline est-il obligé d'entasser sophisme sur sophisme pour combattre les objections qui se présentent à lui. Il est en quelque sorte réduit à user d'hypocrisie envers lui-même, et ce n'est qu'à force d'arguties subtiles qu'il apaise les scrupules de sa conscience. Un semblable caractère n'est peut-être pas très-propre à être mis sur la scène, parce qu'il ne se manifeste guère au dehors, et qu'il faut en aller chercher les principaux traits dans les replis les plus cachés du cœur. Mais, on ne sau-

rait le nier, il est vrai, il est fondé sur l'observation, il offre un sujet d'étude très-piquant. On rencontre souvent des hommes de bien de cette trempe-là, qui, dans certaines circonstances où leur intérêt se trouve en jeu, pactisent avec le mal et dévient du droit chemin sans vouloir se l'avouer à eux-mêmes, se persuadant qu'ils demeurent purs et irréprochables aussi longtemps que l'opinion ne les condamne point. Que de fois l'orgueil se satisfait ainsi sous le manteau de l'humilité, l'envie ou la haine sous celui du zèle religieux, la médisance sous celui de la morale austère. Véline recouvre soigneusement sa cupidité des apparences du désintéressement; il est même tout prêt à la sacrifier plutôt que de porter la moindre atteinte à sa réputation d'homme de bien. Aussi va-t-il abandonner ses vilains projets, dévoiler la conduite d'Octave, se résigner noblement à partager avec Juliette l'héritage de leur oncle, lorsque Bridaine vient lui annoncer sa résolution d'adopter Juliette et de lui laisser tout son bien. Alors les mauvaises pensées reprennent le dessus :

J'en ai les bras cassés et l'âme anéantie.
Quoi! dix ans employés à faire sa partie,
A lire ses journaux, à lui donner le bras,
Et d'excellents dîners qu'il ne me rendait pas!...

Il est vrai que la conscience est là qui le menace de remords, mais ce n'est pas pour lui qu'il convoite cette fortune, c'est pour sa femme, pour ses futurs enfants qui, eux aussi, pourraient lui reprocher un jour de ne s'être pas conduit en bon père, d'avoir sacrifié leur intérêt à des sentiments exagérés de délicatesse et de grandeur d'âme.

Ils me reprocheraient avec sévérité
De les avoir aimés moins que ma vanité;

Car, j'en dois convenir, c'est par orgueil extrême,
Et pour avoir le droit de m'admirer moi-même;
Que je m'abandonnais follement à l'attrait
D'agir mieux qu'à ma place un autre n'agirait,
Et cette extrémité, pour être généreuse,
Au véritable honneur n'est que plus dangereuse.
J'ouvre les yeux à temps pour éviter l'écueil,
Grâce au ciel! — Si quelqu'un souffre de mon orgueil,
Que ce soit moi, non pas mes enfants et ma femme,
Cette chair de ma chair, cette âme de mon âme.
Abandonnons Juliette; il faut bien le vouloir:
Ce n'est pas seulement un droit, c'est un devoir.

Voilà bien comment finit d'ordinaire la lutte d'une âme qui ne sait opposer à ses méchants instincts d'autre frein que la crainte du qu'en dira-t-on. Les prétextes spécieux ne lui manquent pas, et elle se montre ainsi toujours ingénieuse à colorer habilement aux yeux du monde les actes les plus honteux. Véline réussit donc à perdre Juliette dans l'esprit de Bridaine sans avoir l'air d'être mu par aucun autre motif que la sollicitude prévoyante d'un honnête homme. Sa femme seule devine à peu près le fond de sa pensée, et le désir de se venger la fait prêter l'oreille aux instances d'Octave, qui prétend aussi la séduire Elle n'est pas réellement coupable, mais elle veut le paraître, afin de punir son mari en le blessant à l'endroit le plus sensible. Véline amenant Bridaine chez Octave où il croit surprendre Juliette, trouve à sa place Rose, dont l'imprudente démarche fournit ample matière aux sarcasmes de l'oncle. Tout s'explique cependant, parce que Juliette paraît à son tour, déclare qu'elle ne veut pas d'autre époux qu'Octave, et finit par obtenir le consentement de Bridaine. Fidèle jusqu'au bout à son caractère, Véline, certain de l'innocence de sa femme, joue le rôle de mari généreux, pardonne à Rose, intercède pour les deux jeu-

nes gens, et, comblé de bénédictions qu'il ne mérite guère, s'écrie en terminant :

Parbleu ! j'étais bien sûr que je suis honnête homme !

Cette pièce offre malheureusement peu d'intérêt. Le comique ne se trouve ni dans les caractères ni dans les situations ; il ne consiste que dans quelques boutades éparses çà et là pour exciter le rire. L'action manque de mouvement, le dialogue est froid, le style médiocre et passablement négligé. Nous ne blâmons certes pas M. Augier d'aspirer à faire revivre la haute comédie ; mais nous attendrons pour juger son talent une œuvre plus mûrie et mieux travaillée que ce premier essai.

Analogies constitutives de la langue allemande avec le grec et le latin, expliquées par le sanskrit ; par C. Schœbel. Paris, imprimerie royale, 1 vol. gr. in-8°, 10 fr.

L'étude comparative des langues est une mine féconde dont l'exploitation, poussée avec vigueur et bien dirigée, promet les découvertes les plus intéressantes sur l'histoire du genre humain. La formation du langage fut certainement l'œuvre importante que dut accomplir d'abord chaque peuple avant de faire aucun progrès dans la civilisation. Ce travail primitif est encore entouré pour nous d'un profond mystère. Cependant, depuis que l'attention des savants s'est dirigée sur ce point, l'on est parvenu à soulever un petit coin du voile qui le recouvre, et à se faire une idée assez juste des procédés par lesquels l'intelligence de l'homme réussit à se manifester au moyen de la parole. Les recherches nombreuses dont les langues primitives de l'Asie ont été l'objet sont venues fournir des

données curieuses sur les rapports qui existent entre les noms des choses et les choses elles-mêmes, entre les mots et les idées. On a saisi le lien de parenté qui rattache les divers idiomes à une origine commune, et rétablissant la filiation, d'une manière encore bien incomplète sans doute mais parfois très-frappante, on a pu mettre en lumière la portée des termes employés pour rendre telle ou telle impression. La connaissance du sanskrit a surtout été précieuse sous ce rapport. On y a trouvé, plus que nulle part ailleurs, des éléments propres à faire comprendre la marche qu'avait suivie la formation du langage, tandis que l'étude des hiéroglyphes amenait à reconnaître la différence qui sépare la langue écrite de la langue parlée, et à dégager celle-ci des altérations que lui ont imposées les exigences de la représentation graphique. La science de l'étymologie a fait ainsi de rapides progrès, parce qu'on a pu déterminer avec une certaine précision les éléments constitutifs des radicaux et réduire à un nombre assez restreint les sons auxquels se rapportent la plupart des consonnes dont se compose l'alphabet.

Mais ces rapports sont difficiles à saisir; il faut une grande habitude, et il est bon d'initier les jeunes gens à ce genre d'étude aussitôt qu'ils commencent à pouvoir comparer plusieurs langues entre elles. C'est à la fois leur faciliter singulièrement l'intelligence des formes grammaticales, et les préparer d'une manière très-heureuse à des investigations savantes dont les résultats pourront être de la plus haute importance. Le livre de M. Schœbel est rédigé dans ce but. Il présente un vocabulaire de mots allemands avec leurs analogies sanskrites, grecques et latines, les racines germaniques et l'interprétation française de leurs diverses significations depuis le sens primitif jusqu'au plus éloigné. On comprend l'utilité d'un semblable tableau, qui permet de suivre en dé-

tail le développement de l'idée fondamentale et d'en déterminer toute l'étendue. L'esprit s'accoutume ainsi au travail de raisonnement par lequel on arrive à rétablir la filiation des langues et à retrouver au milieu des modifications qu'elles éprouvent sans cesse les traits communs qui prouvent leur parenté. Pour rendre l'application de son système plus féconde, M. Schœbel annonce qu'il publiera bientôt les Eléments de la grammaire sanskrite. C'est, en effet, le complément nécessaire de ce premier essai, dans lequel il se borne à donner une explication sommaire de l'alphabet si riche et si compliqué de cette langue mère de presque toutes les autres.

Annuaire des voyages et de la Géographie, pour l'année 1846, par une réunion de géographes et de voyageurs, sous la direction de M. Frédéric Lacroix; Paris, 3e année, 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

Le goût des voyages utiles, qui peuvent produire quelques résultats scientifiques, semble devenir moins rare qu'autrefois. On voit d'année en année s'accroître le nombre de ces explorateurs courageux, qui ne craignent pas d'aventurer leur vie au milieu des périls de toutes sortes pour aller étudier des contrées nouvelles ou peu connues et recueillir des notions exactes sur la géographie, sur l'histoire naturelle, sur les mœurs et les usages des différents peuples de la terre. M. Fréd. Lacroix donne en tête de son *Annuaire* un intéressant résumé des principales tentatives de ce genre exécutées pendant l'année 1845. C'est l'ancien monde qui est aujourd'hui l'objet des recherches les plus actives. On abandonne un peu l'Amérique et l'Océanie pour reporter l'attention des savants

sur l'Afrique et l'Asie, où il y a tant de découvertes à faire encore, tant de mystères à percer. La Sibérie, les côtes de la mer glaciale, la région caucasienne, l'Yemen, l'Abyssinie, l'Algérie, voilà les points sur lesquels se dirige surtout l'exploration scientifique. Le rapide aperçu que M. Lacroix donne des expéditions de M. Middendorf au nord et au sud-est de la Sibérie, de M. le docteur Schrenk dans le Turkestan septentrional, de M. Louis Arnaud à Mareb (l'ancienne Saba), de MM. Beck, Rochet d'Héricourt, Krapf et Sapeto en Abyssinie, enfin des travaux de la commission scientifique de l'Algérie, nous promet une série de publications intéressantes. En attendant, l'Annuaire lui-même renferme plusieurs relations ou fragments inédits bien propres à piquer au plus haut degré la curiosité des lecteurs. Au premier rang se place un morceau sur l'étude de la nature, extrait de l'ouvrage du *Cosmos* de M. Alex. de Humboldt. Ce fragment plein de pensées profondes, de vues grandes et ingénieuses, rappelle, par la majesté de la forme, le style si poétique et si pittoresque des *Tableaux de la Nature*. On y reconnaît le génie supérieur, maître de la science, qui observe de haut et embrasse d'un coup d'œil l'ensemble des choses. A la suite de cette espèce d'introduction dans laquelle sont si noblement appréciés les fruits que le penseur doit retirer de l'étude de la nature, se trouvent la relation du naufrage de *l'Astrolabe* et de la *Zélée* dans le détroit de Torrès, par l'amiral Dumont d'Urville; un article de M. Dubois de Montpéreux, sur les tumulus, les forts et les remparts de la Russie occidentale; un Voyage dans le Bondou, par M. Raffenel; de curieuses recherches de M. d'Avezac sur l'Atlantide et le périple de Hannon; le récit d'un séjour à Messawah, par MM. Galinier et Ferret; la description du passage des montagnes du Caucase dans la province du Daghestan, par M. Fontanier, et plusieurs

autres notices sur les découvertes géographiques les plus récentes.

Pour compléter son travail, M. Lacroix le termine par un aperçu des principales publications de l'année dernière, avec le catalogue des voyages qui ont paru en 1845 et la liste des cartes et plans publiés par le ministère français.

Cet annuaire nous paraît destiné à obtenir un grand succès. Plus que nul autre il s'adresse à toutes les classes de lecteurs, et si sa rédaction continue à être soignée comme elle l'a été jusqu'ici, ce sera une collection précieuse, une petite bibliothèque non moins amusante qu'instructive, qui aura le double avantage d'être peu embarrassante et peu coûteuse.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Sophismes économiques, par Frédéric Bastiat; Paris, 1 vol. in-32, 1 fr.

Au premier abord, ce titre effrayera peut-être bien des lecteurs. A quoi bon des sophismes, dira-t-on, pourquoi ne pas nous donner plutôt des vérités? L'erreur n'est-elle pas assez répandue déjà sans qu'il soit besoin encore de la propager ainsi dans de petits livres à la portée de tous? C'est fort bien raisonner, sans doute; mais patience, cher lecteur, attendez de savoir quel usage M. Bastiat fait du sophisme. La vérité toute nue n'obtient en général pas grand succès dans le monde, il faut souvent pour lui procurer bon accueil la parer des attraits de la fiction, la cacher sous le masque des préjugés populaires, qu'elle jette ensuite lorsqu'une fois elle a pu pénétrer ainsi là où, sans

ce déguisement, la porte lui serait fermée. Si M. Bastiat énonce des sophismes, c'est pour les combattre, et cela de la manière la plus piquante, en montrant comment leurs conséquences mènent à l'absurde. Il attaque ainsi le système protecteur, auquel la France semble toujours moins disposée à renoncer, et s'efforce de rendre parfaitement clairs à toutes les intelligences les avantages de la liberté pleine et entière du commerce. Ses prétentions ne vont pas jusqu'à demander dès à présent l'abolition des douanes, et il admet qu'elles peuvent être une machine fiscale aussi bonne qu'une autre pour fournir au gouvernement les revenus dont il a besoin. Mais il nie leur utilité comme moyen de protéger l'industrie et de favoriser son essor. Suivant lui, dire que l'on craint de voir le marché national inondé des produits de l'étranger, c'est dire qu'on préfère la disette à l'abondance, et de ce premier sophisme, basé sur une fausse idée de l'échange dans lequel on consulte exclusivement l'intérêt du producteur, qui est un intérêt anti-social, au lieu de consulter celui du consommateur, qui est véritablement l'intérêt général, de ce premier sophisme, dis-je, il fait découler toutes les erreurs, tous les préjugés qui s'opposent à l'application des principes de l'économie politique. En effet, une fois que l'on part d'un raisonnement faux, il est impossible qu'il n'en soit pas ainsi; l'on est entraîné, par la logique elle-même, toujours plus loin de la bonne route, et l'on cherche vainement à repousser les résultats qu'elle vous présente. Quand on condamne les machines comme un mal parce qu'elles font une concurrence redoutable aux ouvriers; quand on accuse les chemins de fer de nuire à la navigation; quand on préfère fabriquer chez soi pour 16 francs le produit qu'un voisin pourrait vous livrer à 8 francs, on établit évidemment que la richesse consiste dans l'intensité du travail, c'est-à-dire que plus une na-

tion a d'obstacles à vaincre pour se procurer les nécessités et les aisances de la vie, plus elle est riche. Par conséquent, il faudrait proscrire la charrue, puisque la culture à ongles atteindrait bien mieux le but de rendre le travail plus abondant; il faut préférer le char au bateau, le bât au char et la hotte à tous les moyens de transport connus, car c'est celui qui exige le plus de travail pour le moindre résultat; il faut désirer enfin que l'intelligence humaine s'affaiblisse et s'éteigne; car, tant qu'elle vit, elle cherche constamment à augmenter le rapport de la fin au moyen et du produit à la peine. C'est même en cela, et exclusivement en cela, qu'elle consiste. Objectera-t-on qu'il convient de niveler les conditions du travail? Autre sophisme non moins dangereux, car c'est attaquer le principe même de l'échange, qui repose précisément sur la diversité de ces conditions, et en tire ses principaux avantages. « Si la Guyenne envoie des vins à la Bretagne, et la Bretagne des blés à la Guyenne, c'est que ces deux provinces sont placées dans des conditions différentes de productions. » Le système protecteur n'y changera rien, il ne fera pas que le vin puisse être produit en Bretagne au même prix qu'en Guyenne, ni que le blé de cette dernière province soit jamais aussi bon marché que celui de l'autre; il ne pourra que faire hausser le prix de l'une et l'autre denrées. La libre concurrence est seule capable de niveler jusqu'à un certain point les conditions du travail, en permettant à chacun de mettre à profit toutes les ressources que lui offre sa position particulière. « Grâce à l'échange libre, nous jouirions du soleil portugais comme le Portugal lui-même; les habitants du Havre auraient à leur portée, aussi bien que ceux de Londres, et aux mêmes conditions, les avantages que la nature a conférés à Newcastle sous le rapport minéralogique. »

Les partisans de la protection ont beau déclarer qu'ils ne songent point à ressusciter les vieilles théories de la balance du commerce, leurs arguments tendent à faire regarder comme un grand malheur que le chiffre de l'importation dépasse le chiffre de l'exportation ; et il vaudrait mieux qu'ils proclamassent hardiment le vieux principe, qui en définitive se trouve à la base de tous leurs raisonnements. Ce serait plus franc, on saurait alors sur quel terrain les combattre, tandis que leurs continuels sophismes déplacent la question et jettent de la poudre aux yeux. Il ne suffit plus de prouver l'erreur de leur principe, car ils affectent de n'en admettre aucun, il faut prendre leurs assertions une à une et en démontrer l'absurdité par les conséquences qu'elles entraînent. Ainsi M. Bastiat présente, au nom des fabricants de chandelles, bougies, lampes, reverbères, mouchettes, etc., une requête pour demander qu'on les protége contre la formidable concurrence du soleil, qui porte le plus grand préjudice aux belles industries dont ils ont doté le pays. Et quelque folle que paraisse cette prétention au monopole de la lumière, les protectionnistes ne sauraient y opposer une seule objection qui ne soit tirée du système de la liberté du commerce, et qui ne puisse être retournée victorieusement contre tous les autres monopoles dont ils sont les zélés promoteurs. S'il serait absurde de repousser la lumière du soleil, qui est un don gratuit, il ne l'est certes pas moins de repousser, par exemple, les oranges de Lisbonne, qu'une chaleur naturelle, et par conséquent gratuite, permet de livrer à moitié prix des oranges de Paris. « Si la *demi-gratuité* vous détermine à repousser la concurrence, comment la *gratuité* entière vous porterait-elle à admettre la concurrence ? Ou vous n'êtes pas logiciens, ou vous devez, repoussant la demi-gratuité comme nuisible à notre travail national, repous-

ser *à fortiori* et avec deux fois plus de zèle la gratuité entière. »

En vérité, messieurs les fabricants de chandelles ne raisonnent pas mal, et nous ne voyons pas trop ce qu'on pourrait leur répondre. A moins toutefois qu'on ne veuille bien reconnaître que le système protecteur est insoutenable et que le problème à résoudre est celui-ci : « faire que le prix des choses, au lieu de consommation, se rapproche autant que possible du prix qu'elles ont aux lieux de production. » Alors il faut avouer que la première mesure nécessaire pour en obtenir la solution, serait de travailler à diminuer les obstacles naturels qui s'y opposent, au lieu d'y ajouter sans cesse des obstacles artificiels et d'augmenter ainsi les difficultés et les frais du transport. « Or, parmi ces obstacles, il en est un que nous avons jeté nous-mêmes, et à grands frais. Ce sont des hommes embusqués le long de la frontière, armés jusqu'aux dents, et chargés d'opposer des difficultés au transport des marchandises d'un pays à l'autre. On les appelle *douaniers*. Ils agissent exactement dans le même sens que la boue et les ornières. Ils retardent, ils entravent, ils contribuent à cette différence que nous avons remarquée entre le prix de production et le prix de consommation, différence que notre problème est de réduire le plus possible. »

Etrange contradiction : de grands sacrifices sont faits pour construire une belle route entre deux villes, puis à peine les bienfaits de cette voie de communication se font-ils sentir, qu'on s'empresse d'établir de part et d'autre un corps d'enrayeurs, dont la mission est de réprimer l'essor du commerce, qui était le but qu'on avait en vue lorsqu'on a construit la route. Sans doute quelques esprits sages, s'apercevant bientôt de la sottise de cette conduite, proposent de rétablir la liberté de la circula-

tion. Mais des intérêts individuels ont été créés, qui résistent et s'opposent vivement à toute mesure qui aurait pour objet de faire prévaloir le bien-être des consommateurs, c'est-à-dire le bien-être général sur celui de trois ou quatre producteurs dont le monopole assure la fortune. A défaut de bonnes raisons, ils ont recours au sophisme et s'écrient que la protection élève le taux des salaires, que la libre concurrence nuit au travail national, etc. Et toujours à cause du manque de principes, pour chaque assertion de ce genre il faut recommencer une démonstration nouvelle et complète, afin de bien mettre le public en garde contre ce qu'elle présente de spécieux, surtout dans la bouche d'hommes qui sembleraient devoir faire autorité en pareille matière. M. Bastiat ne recule point devant cette tâche fatigante. Ne pouvant combattre ses adversaires en bataille rangée, il les poursuit de retranchement en retranchement, de sophisme en sophisme, avec une persévérance opiniâtre et avec une intarissable verve de saillies piquantes, d'exemples ingénieux, qui rendent les questions admirablement claires et faciles à comprendre pour ceux-là même auxquels l'économie politique est le plus étrangère. Aussi son petit volume ne sera pas une semence perdue Dans quelque terrain qu'elle tombe, elle germera et portera de bons fruits. On peut espérer du moins qu'il obtiendra le succès modeste qu'il désire. « Je n'ai pas la prétention, dit-il, qu'en posant le livre le lecteur s'écrie : *je sais;* plaise au ciel qu'il se dise sincèrement : *j'ignore.*

« J'ignore, car je commence à craindre qu'il y ait quelque chose d'illusoire dans les douceurs de la disette.

« Je ne suis plus si édifié sur les charmes de *l'obstacle.*

« *L'effort sans résultat* ne me semble plus aussi désirable que *le résultat sans effort.*

« Il se pourrait bien que le secret du commerce ne con-

siste pas, comme celui des armes (selon la définition qu'en donne le spadassin du *Bourgeois Gentilhomme*), *à donner et à ne pas recevoir.* »

Ce serait un gain déjà que d'avoir prémuni le public contre les séductions de la métaphore, à l'aide de laquelle on change le sens de deux ou trois mots, tels que *invasion*, *inondation*, *tribut*, *tributaire*, et l'on trompe, au moyen de la ruse, ceux qu'on ne peut plus opprimer par la force. En effet, comme le dit M. Bastiat, la spoliation, qui tient une si grande place dans les annales de tous les peuples, joue encore son rôle dans l'histoire du présent. Elle n'a guère fait que changer d'agent. Le droit du plus fort est maintenant remplacé par le droit du plus fin. A la violence a succédé le sophisme. C'est donc celui-ci qu'il s'agit de tenir en échec, et pour cela il faut « rendre le public plus *fin* que les fins, comme il est devenu plus *fort* que les forts. »

La grève des charpentiers en 1845, épisode de la crise sociale de l'époque, par Julien Blanc; Paris, à la librairie sociétaire, rue de Seine, 10, 1 vol. in-12, 1 fr. 50 c.

Les Fouriéristes, quelles que soient les répugnances et les objections que puisse soulever leur système, ont du moins un mérite qu'il est juste de reconnaître. C'est la persévérance avec laquelle ils luttent pour le triomphe de leurs idées, sans jamais sortir des voies légales, sans recourir à d'autres armes que celles de la discussion libre et pacifique. Ils suivent d'un œil vigilant les diverses phases de la crise sociale, profitant de tout ce qui peut leur fournir un argument, ne laissant pas le moindre fait passer inaperçu, préconisant à chaque occasion leur remède infaillible, l'association, cette panacée universelle qui doit, selon eux, tarir la source du malaise social. Le conflit

élevé, l'année dernière, entre les entrepreneurs et les ouvriers charpentiers de Paris, ne pouvait pas échapper à leur attention. Dès le début, la *Démocratie pacifique* s'en est emparée, en a fait en quelque sorte sa propre affaire, et a généreusement consacré dans ses colonnes une large part aux incidents de cette question, dont elle avait promptement saisi la gravité. Mais il faut lui rendre cette justice, que loin d'imiter la tactique des feuilles de l'opposition, qui ne savent voir dans de tels symptômes qu'un moyen d'exciter la défiance et de fomenter le mécontentement, elle s'est au contraire posée en médiatrice, employant son influence à maintenir la lutte dans les bornes de la discussion paisible et à empêcher toute tentative de désordre, toute manifestation violente. Aussi ses efforts n'ont certainement pas été stériles. Elle a pu par ses conseils exercer quelque action, non-seulement sur les ouvriers, mais encore sur une partie des maîtres, et contribuer à la cessation d'un état de choses qui n'était pas sans danger pour la sécurité publique. Cette conduite fait honneur aux Fouriéristes, nous aimons à le dire, quoique nous ne partagions point leurs doctrines, parce qu'on est heureux de rencontrer chez ses adversaires des vues désintéressées, du dévouement et de la loyauté. On peut alors espérer d'arriver un jour à s'entendre avec eux sur le terrain de l'application pratique, où les systèmes exclusifs sont obligés de déposer leurs formes absolues, et où la conciliation peut finir par s'opérer entre ceux qui ne se proposent d'autre but que de ménager de la manière la plus équitable les intérêts de tous. Maintenant le rédacteur de la *Démocratie pacifique* publie, dans le petit volume que nous annonçons ici, la collection de ses articles sur la grève des charpentiers. Son intention est de reproduire ainsi l'historique fidèle d'un événement qui doit ouvrir les yeux sur la nécessité d'organiser le travail et de faire cesser ce qu'il appelle

les déplorables résultats de la libre concurrence. Il est certain que la Grève des charpentiers décèle un vice dans l'état actuel des relations entre les maîtres et les ouvriers. Nous sommes d'accord avec l'auteur sur ce point. Seulement nous croyons que le mal vient, non pas de ce que le travail n'est pas organisé, mais bien de ce que son libre et naturel essor se trouve gêné par les débris, encore debout, de son ancienne organisation. En émancipant le travail par l'abolition des jurandes et maîtrises, on a laissé subsister certaines institutions au profit des maîtres seuls, tandis que l'ouvrier a payé sa liberté par l'abandon de toutes les garanties que lui assurait le vieux système. Dès lors la libre concurrence n'a pu porter tous ses fruits puisqu'elle n'existe pas d'une manière complète, et la déclarer impuissante, pernicieuse, c'est la condamner sans l'entendre, la juger avant de l'avoir vue réellement à l'œuvre. M. Julien Blanc ne voit de salut que dans l'association des travailleurs avec les capitalistes. Sans doute il est évident que cet accord est indispensable pour la prospérité commune. Mais ce n'est pas un moyen nouveau, il est aussi vieux que l'industrie elle-même, qui sans lui n'aurait pu prendre aucun développement, et la libre concurrence ne s'oppose pas le moins du monde à ce qu'on le perfectionne davantage. M. Julien Blanc propose une combinaison propre à faire participer les ouvriers aux bénéfices de l'entreprise. C'est un essai à tenter, car l'expérience seule peut en démontrer la valeur exacte. Mais en attendant, nous ne voyons pas ce que cela prouve contre les principes de l'économie politique, qui, en prêchant la liberté des échanges, n'a jamais parlé de restreindre la liberté d'association, et s'est contentée de dire aux gouvernements, trop enclins à se mêler de ce qui ne les regarde pas : laissez faire, laissez passer.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mars 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Histoire de la Confédération Suisse, par Jean de Müller, R. Gloutz-Blozheim et J.-J. Hottinger; traduite de l'allemand, et continuée jusqu'à nos jours par MM. Ch. Monnard et L. Vulliemin; tome 15e, par M. Ch. Monnard; Paris et Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce, in-8°, 7 fr.

Ce volume renferme la seconde moitié du dix-huitième siècle, période féconde en déchirements, en troubles, en revers humiliants pour la Suisse, et qui se termina par la chute définitive de l'ancienne Confédération. Mais, par un singulier contraste, dont les républiques offrent souvent l'exemple, au milieu des discordes civiles et de la décadence politique, on vit se manifester un puissant essor intellectuel et surgir des individualités remarquables dans presque toutes les branches de l'activité humaine. Si l'ensemble du tableau présente l'image désolante de la corruption, de la rupture des liens sacrés sur lesquels reposait l'antique alliance, de l'abandon des nobles principes et des généreux sentiments qui avaient fait jusqu'alors sa gloire et son bonheur, on rencontre dans les détails une foule de traits qui prouvent combien l'élément

républicain avait encore de vie. Tandis que le vieil édifice craquait de toutes parts, que les gouvernements caducs des Etats confédérés étaient l'un après l'autre ébranlés par la dissolvante influence des idées nouvelles, la liberté semblait se hâter de porter ses plus beaux fruits, comme pour faire renaître au fond des cœurs l'espoir d'un meilleur avenir.

« L'Helvétie, terre forte, patrie d'hommes forts, ne fut jamais privée des dons et des manifestations de l'intelligence. Les vieux Suisses conservaient dans des chants populaires le souvenir de leurs hauts faits qu'ils ne savaient pas encore écrire; alors qu'ils rédigeaient mal les lois, ils censuraient les mœurs par des satires originales; longtemps avant l'instruction, les plaisirs de l'esprit s'associèrent à leurs rudes travaux et à leurs combats. Mais chaque fois que l'instruction se répandait en Europe, qu'une commotion remuait le monde des idées, la Suisse ne s'en ressentait pas la dernière. Elle aussi donnait parfois l'impulsion; au treizième siècle elle fut un des berceaux des troubadours germaniques; au seizième elle produisit Zwingle; puis Calvin, l'adoptant pour patrie, y bâtit la forteresse du protestantisme français.

« Cet honneur de l'intelligence, la Suisse le doit à son esprit républicain. Si les faveurs royales encouragent les sciences, les lettres et les arts à l'ombre d'un trône, la liberté les nourrit au grand air. Elle élève la pensée en l'affranchissant, elle la fortifie en lui laissant tout l'exercice de ses forces. »

Aussi les efforts de l'aristocratie, qui redoute la lumière chez le peuple et surveille d'un œil jaloux toute supériorité intellectuelle qu'elle voit surgir hors de ses rangs, ne purent empêcher la Suisse de prendre part au mouvement du dix-huitième siècle. « Cinq grands foyers répandaient la lumière: dans les Cantons allemands, les

académies de Zurich, de Berne, et l'université de Bâle; dans les pays romands, les académies de Lausanne et de Genève. Ces institutions, toutes protestantes, formaient des pasteurs; les autres études préparaient essentiellement à la théologie. Cependant l'esprit scientifique et le républicanisme entretenaient trop d'activité intellectuelle pour que la science pût se renfermer dans ce cercle. »

En effet, du sein des académies suisses sortaient des hommes distingués dans tous les genres, dont les talents et le savoir portaient la renommée bien au delà des limites de leur patrie : Zurich, par ses Gessner, Gaspard d'Orell, Breitinger, Bodmer, contribua puissamment aux progrès des fortes études et ne fut pas sans influence sur le développement de la littérature allemande. Elle eut, dans Lavater, un philosophe dont le spiritualisme élevé contrastait étrangement avec les tendances du siècle. A Berne, le grand Albert de Haller; à Bâle, les Bernoulli, les Iselin, les Euler; à Genève, Jean-Alphonse Turrettin, Jacob Vernet, Abauzit, Charles Bonnet, de Saussure, Burlamaqui; à Lausanne, mesdames de Charrière, Necker, de Staël, marquèrent cette époque par des productions très-variées qui assignaient à la Suisse une place honorable dans l'élan scientifique et littéraire dont l'Europe était alors le théâtre. Le mouvement industriel n'était pas moins fécond. Zurich, Bâle, Saint-Gall, Glaris, Neuchâtel, Genève, déployaient une activité prodigieuse, entretenaient des relations avec les contrées les plus lointaines, allaient chercher jusqu'au delà des mers les marchés favorables à leurs produits. Les gouvernements seuls semblaient frappés de paralysie, incapables de comprendre les exigences de l'esprit nouveau qui les sollicitait d'abandonner leur vieille routine, leurs priviléges exclusifs et leurs étroits préjugés. Ils ne savaient qu'imiter les allures des souverains despotiques, en résistant avec opiniâtreté à toute

espèce de réforme. Ils prenaient de rigoureuses mesures contre la liberté de la presse, restreignaient autant que possible les droits des citoyens, opprimaient sans ménagement leurs pays sujets, et entravaient par des prohibitions ou des péages le libre essor du commerce. Dans presque tous les cantons régnait l'oligarchie, et la plupart des familles dépositaires du pouvoir n'avaient malheureusement point conservé les bonnes traditions du vrai patriotisme républicain. La principale cause de cette décadence était le service étranger, qui avait été pour la Suisse une source déplorable de corruption. L'aristocratie y trouvait un double point d'appui par l'éclat militaire qui en rejaillissait sur elle, et par la protection des princes intéressés à la soutenir dans ses prétentions. A cet égard, la guerre de sept ans avait accru l'ascendant des grandes puissances sur les Etats confédérés. C'était donc un élément de discorde de plus jeté entre les cantons, déjà divisés sur tant de points. Aussi, lorsque vers le milieu du dix-huitième siècle il s'agit de réorganiser les régiments suisses au service de France, l'esprit de parti saisit ce prétexte pour agiter le peuple. La capitulation proposée devint en particulier à Schwyz l'occasion de longs troubles, qui furent comme la première étincelle d'un incendie dont on ne put plus guère arrêter la marche.

Dans de petites républiques, où l'ordre ne repose que sur la force morale, dès qu'un funeste exemple vient montrer la faiblesse de ce frein en quelque sorte purement conventionnel, une espèce de vertige contagieux s'empare des populations, et, si elles n'ont pas des griefs réels à faire valoir, elles en supposent d'imaginaires pour justifier leur soulèvement. A Zoug, des transactions relatives au sel furent le motif de l'explosion populaire. A Glaris, les agitateurs n'eurent pas même besoin d'un motif quelconque; mais heureusement cette effervescence factice

tomba devant les sages paroles du pasteur de Matt, du savant Steinmüller, qui du fond de l'une des plus pauvres vallées de la Suisse, osa faire entendre à ses concitoyens le rude langage de la vérité. « Vous êtes libres, hommes de Glaris, disait-il dans cet éloquent manifeste, parce que vous n'êtes pas soumis au pouvoir arbitraire de maîtres absolus; mais vous n'êtes pas libres à la façon des bêtes des forêts. Etres humains, vous obéissez aux lois de la raison, de l'honneur, de la justice; membres de la société, habitants de ce pays, vous obéissez aux lois que la nécessité, l'utilité, l'ordre, la sûreté de la propriété ont fait établir. Et ces lois, vous les statuez vous-mêmes à la majorité des suffrages. Mais vous violez votre liberté, vous l'opprimez, vous qui vous montrez si fiers et si insolents au nom de la liberté. Vous voulez effrayer les autres, les contraindre, leur imposer silence, étouffer leur opinion. Si le magistrat décide selon sa conscience et non selon votre fantaisie, votre fureur insulte, menace, bouleverse. Est-ce là la liberté? Non, c'est le renversement de notre libre constitution.... Les citoyens loyaux sont la bénédiction d'un pays. Souvent un seul homme de bien a protégé, conservé un peuple par son conseil et son courage; mais rarement un peuple entier a su apprécier et conserver un homme de bien. Cicéron sauve Rome, Miltiade Athènes; mais Rome ne sauve pas Cicéron, ni Athènes Miltiade. Le peuple est comme un prince imbécille : ni l'un ni l'autre ne savent distinguer leurs amis véritables et intelligents des égoïstes qui usurpent le nom d'amis. Traiter vos chefs comme vous le faites est un triste encouragement à former des hommes pour le service de la patrie. »

De tels reproches sont profondément vrais; ils pourraient s'appliquer avec non moins de justesse au peuple suisse de nos jours: car, nouveau trait de ressemblance

avec les princes imbécilles, il n'a rien oublié, rien appris. Et cela nous prouve qu'alors comme aujourd'hui l'agitation n'avait pour mobile que l'ambition désappointée ou les passions remuantes de quelques meneurs. C'est un mal chronique dont les Etats républicains ne peuvent jamais se débarrasser entièrement, mais avec lequel notre histoire nous montre du moins qu'ils peuvent vivre des siècles. Les annales de la petite république de Genève, en particulier, sont fertiles en incidents de cette nature. Ils y sont d'autant plus fréquents que les griefs ne manquaient pas, car la constitution divisant les citoyens en habitants, natifs et bourgeois, qui ne jouissaient point des mêmes droits, offrait un aliment perpétuel aux discordes civiles. La présence d'un résident français y ajoutait encore par les intrigues diplomatiques dont il ne se faisait pas faute d'user largement pour attiser le feu, dans l'intérêt de sa propre importance bien plus que dans celui de la république ou dans celui de son souverain. Grâce à de tels éléments, l'exaspération des partis fut là plus violente qu'ailleurs, et les choses en vinrent au point qu'en 1782 Genève dut subir la honte de l'intervention étrangère. Deux mille Bernois, six mille Français et trois mille Sardes occupèrent la ville, forcée de se soumettre à cette douloureuse nécessité. Avec un pareil secours le gouvernement triompha sans peine de ses adversaires, il leur imposa silence, bannit les plus turbulents, obtint les conditions qu'il voulut pour le maintien de la paix. Mais son triomphe ne fut pas de longue durée, car les mêmes difficultés subsistaient avec une forte dose d'irritation de plus. Quelques années après cette prétendue pacification, les troubles éclatèrent de nouveau plus menaçants; les natifs, dirigés par un chef habile, reprirent l'offensive, puis vint la révolution française, qui trouva dans Genève des imitateurs trop fidèles de tous ses excès,

et la république ne put acheter le repos qu'au prix de son indépendance et de sa nationalité.

Dans les cantons suisses, la propagande française éprouva plus de résistance, rencontra des obstacles plus difficiles à vaincre. Cependant, partout, jusque dans les vallées les plus reculées, jusque dans les cantons les plus démocratiques, l'esprit du siècle fit sentir son influence et la révolution française trouva de l'écho. A Lucerne, ce furent des différends entre l'autorité civile et la nonciature, puis l'ordre des Jésuites, qui d'abord établi fut ensuite supprimé, ainsi qu'à Fribourg et dans le Valais, et qui tenta vainement de s'introduire à Schwyz. Dans les pays sujets de Berne et de Bâle, à Zurich, à Saint-Gall, dans les Grisons, sur tous les points successivement éclatèrent des troubles, qui, bien que provenant de causes différentes, tendaient vers un but commun, qui était de changer les bases sur lesquelles reposait la confédération des Etats suisses. Ce vieil édifice ruiné n'était plus assez solide pour résister au souffle révolutionnaire. Les gouvernements se virent frappés d'impuissance dès que les mécontents, sûrs de trouver un appui à l'extérieur, osèrent lever l'étendard de la révolte. En vain chercha-t-on à ranimer l'esprit fédéral en faisant un appel aux cantons pour la défense de la patrie menacée de devenir bientôt le théâtre de la guerre européenne. Après la paix de Campo-Formio, l'ascendant de la France domina complétement la Suisse. Bonaparte, traversant les cantons à son retour d'Italie, parla plutôt en maître qu'en allié; les avertissements qu'il donna ressemblaient déjà plus à des ordres qu'à des conseils. Le désaccord toujours croissant des partis annonçait la chute prochaine et inévitable de la Confédération.

En retraçant le tableau de cette triste époque, M. Monnard a su vaincre avec habileté les obstacles qu'elle pré-

sente à l'historien. Le défaut d'unité s'y fait sentir plus peut-être que dans aucune autre période de l'histoire de la Suisse. Les vicissitudes particulières de chaque canton exigent un morcellement qui résiste à toute vue d'ensemble et force à rompre sans cesse le fil de la narration pour entrer dans les détails d'incidents qui n'ont entre eux point de lien commun. Ce sont plusieurs histoires assez indépendantes les unes des autres, qu'il faut mener de front, et, pour conserver à chacune d'elles sa physionomie originale, il faut nécessairement suivre la marche de toutes les petites intrigues dont elle se compose. Il en résulte pour l'écrivain l'obligation pénible de compulser d'innombrables documents, et la tâche non moins difficile de coordonner ces matériaux si divers de manière à soutenir l'intérêt au milieu d'une telle complication de faits en quelque sorte isolés et souvent peu importants en eux-mêmes. Aussi M. Monnard a-t-il fait preuve d'un talent fort remarquable en mettant en saillie tous les traits propres à captiver l'attention, et en résumant avec clarté les évènements dont chaque Canton fut le théâtre, sans négliger les considérations générales à l'aide desquelles son esprit ingénieux parvient à rétablir autant que possible l'enchaînement des causes et des effets. Il montre du reste une haute impartialité dans ses jugements, et l'on ne peut qu'admirer la sage retenue avec laquelle il s'abstient de toute allusion aux circonstances actuelles. Malgré les cruelles déceptions du temps présent, il conserve sa foi dans la démocratie et persiste à la croire innocente des absurdes conséquences que prétend en tirer aujourd'hui le radicalisme. Fidèle aux principes du vrai libéralisme, qu'il a toujours professés, il les défend avec modération, mais avec une courageuse indépendance.

Petites fleurs des bois, poésies vaudoises, par Fr. Oyex; Lausanne, chez L.-Alex. Michod, in-8°.

M. Oyex est un poète ouvrier qui trouve dans la culture des lettres un noble délassement aux travaux pénibles de sa profession. Du moins c'est là ce qui semble ressortir de la plupart des pièces contenues dans le volume que nous annonçons ici. Laboureur ou berger, il consacre ses loisirs à chanter les beautés de la nature, les souvenirs de son enfance, les mœurs simples et les naïves amours du village. Puis il s'inspire aussi du patriotisme tel qu'il le comprend et célèbre les hauts faits du peuple souverain dans le Canton de Vaud. C'est de la littérature radicale, où des sentiments élevés et généreux en eux-mêmes se trouvent parfois faussés par l'application erronée qui en est faite, et où les notions morales sont singulièrement vagues et confuses. Les idées de justice, de légalité, d'ordre et de devoir sont, pour ainsi dire, transposées; il y a manque de jugement. Mais il faut pardonner à l'auteur ce défaut, qui provient surtout du milieu dans lequel il a vécu. Imbu des préjugés et des illusions populaires, le poète les reproduit fidèlement et nous offre ainsi un curieux sujet d'étude, plus intéressant que ne sauraient l'être ses efforts stériles pour imiter la muse élégante et raffinée des écrivains de salon. Il est vrai que la critique y trouve beaucoup à reprendre. La pensée est souvent obscure, l'expression vulgaire, le style incorrect et rude. Cependant on y rencontre quelquefois aussi des passages gracieux ou énergiques. M. Oyex a certainement de l'esprit, de la verve, de l'originalité. Avec un peu plus de culture, son talent se développerait sans doute d'une manière remarquable. Qu'il travaille donc à polir ses vers, à mûrir ses idées, et surtout qu'il cherche à se tenir en

garde contre ces formules déclamatoires à l'aide desquelles on abuse et l'on opprime le peuple, en détruisant l'une après l'autre toutes les garanties de la liberté.

Elisabeth Fry. Lausanne, chez G. Bridel, in-16.

La vie d'Elisabeth Fry offre un beau modèle de zèle vraiment chrétien et de la constante pratique d'une charité non moins éclairée qu'ardente. Née dans l'aisance et douée de tous les avantages extérieurs qui assurent le succès d'une femme dans la société, elle renonça de très-bonne heure aux plaisirs du monde pour adopter les habitudes austères de la secte des Quakers. Son mariage avec un riche négociant de Londres ne la détourna point d'accomplir la tâche qu'elle s'était imposée. Tout en remplissant ses devoirs de mère de famille, elle se mit courageusement à l'œuvre pour chercher à soulager autant qu'il dépendait d'elle les misères du pauvre, si nombreuses et si cruelles, surtout au sein des grandes villes, où le contraste du luxe les rend plus affreuses encore. Grâce à son activité infatigable, ses efforts eurent un heureux succès. Profitant de la faculté qu'ont les femmes de prendre la parole dans les assemblées des Quakers, elle sut communiquer son zèle et inspirer le désir de suivre son exemple. La force et la clarté de ses expressions, la pénétrante ferveur de ses prières, le son harmonieux de sa voix, la douce gravité de sa physionomie répandaient sur ses discours un charme indicible. Elle parcourut plusieurs fois l'Angleterre, l'Ecosse, l'Irlande, diverses contrées du continent, et partout ses exhortations religieuses trouvaient un accueil distingué de la part non-seulement des Quakers, mais de tous ceux qui pou-

vaient en apprécier la valeur et qui connaissaient la sincérité de son pieux dévouement. Le sort des prisonniers était l'objet principal de sa sollicitude. Ayant obtenu le libre accès dans la prison de Newgate et dans quelques autres maisons de force où se trouvaient détenues des femmes condamnées aux travaux forcés, elle parvint à y introduire de salutaires réformes, qui furent bientôt adoptées également dans d'autres pays. Jusqu'à la fin de sa carrière, Elisabeth Fry se préoccupa constamment du soin de développer et de propager les excellentes vues que lui avait suggérées son ardente charité. Le petit livre que nous annonçons ici raconte avec simplicité le cours peu varié, mais singulièrement fécond en bonnes œuvres, de cette belle existence. L'auteur s'est attaché surtout à faire ressortir le caractère religieux qui la domine et qui est la source vive d'où jaillissent les grâces abondantes dont elle fut pleine.

La Bessarabie ancienne et moderne, ouvrage historique, géographique et statistique, par M. Bugnion; admis par la censure impériale russe. Lausanne, chez G. Bridel; 1 vol. in-12°, avec une carte.

M. Bugnion, fixé dans la colonie suisse de Chabag près Ackermann, où il exerce les fonctions de pasteur protestant, s'est proposé de faire connaître, par la publication de ce petit volume, l'histoire de la Bessarabie, les diverses vicissitudes qu'elle a éprouvées et son état actuel sous la domination russe. Cette contrée, qui paraît avoir fait partie de l'ancien pays des Scythes, tomba plus tard au pouvoir des Romains, qui en furent chassés par l'invasion d'Attila, puis devint le théâtre de longues et sanglantes luttes entre les Russes et les Turcs. Ce n'est guère

que depuis le commencement de ce siècle que la Russie y règne sans rivaux. La possession définitive lui en fut concédée par un traité de paix conclu en 1812. Dès cette époque elle en a fait une province de l'empire et s'est appliquée à la repeupler en y attirant des colons, dont elle favorise l'établissement et encourage l'industrie. La population de la Bessarabie offre un curieux mélange de toutes sortes de races. On y trouve des Moldaves, descendants des Romains, qui forment la masse principale, des Malorossiens, originaires de la Nouvelle Russie, gens grossiers et brutaux, des Moscovites, des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Allemands, des Bulgares, des Suisses et des Bohémiens ou Ziganes. Chaque peuple a conservé jusqu'à un certain point ses mœurs et son langage particulier. Cependant le russe et le français sont les deux langues dominantes. D'ailleurs l'administration russe maintient par son joug une espèce d'unité au milieu d'éléments si divers. Les différentes sectes chrétiennes et juives y jouissent d'une certaine tolérance pour l'exercice de leurs cultes. La Bessarabie compte environ 60,000 habitants. Le climat est très-variable ; la chaleur qui, vu sa latitude, devrait être très-forte, est tempérée par les vents du nord auxquels elle est ouverte et qui l'exposent à des changements subits de température. Le sol est assez fertile, quoique la végétation n'y paraisse pas très-riche ni très-variée. Mais le principal élément de sa prospérité se trouve dans les fleuves et rivières qui la parcourent, facilitent l'exportation de ses produits et favorisent l'extension du commerce, M. Bugnion fournit de nombreux renseignements sur les productions naturelles du pays, ainsi que sur les branches d'industrie au développement desquelles il semble plus spécialement propre. Il passe en revue les différents districts, décrit les principales villes et présente un aperçu de leur mouvement commercial. De toutes ces

données il semble résulter que les colonies sont en général florissantes et que des hommes laborieux et intelligents peuvent encore y trouver des chances de succès. A la vérité l'approbation de la censure impériale, inscrite en tête de ce livre, n'a sans doute été accordée qu'à la condition que l'auteur s'interdît toute critique portant sur les actes de l'administration. Aussi M. Bugnion parle-t-il fort peu du régime gouvernemental auquel les colons sont soumis. Il n'expose guère que les avantages de la vie matérielle, et pour le reste il se borne à faire appel aux sentiments religieux, qui doivent être l'appui et la consolation du vrai chrétien. Son écrit, plein de conseils pieux et de passages de la Bible, a du reste une forme assez populaire, quoiqu'il laisse beaucoup à désirer sous le rapport du style, qui est souvent très-incorrect et parfois même obscur pour les personnes qui ne connaissent pas certaines locutions usitées dans le canton de Vaud.

Œuvres dramatiques de M. De la Ville de Mirmont ; Paris, 4 vol. in-8°, 30 fr.

De nos jours les renommées littéraires passent vite, et dès que la faveur publique les abandonne un instant elles tombent dans l'oubli le plus complet. C'est ainsi que M. De la Ville de Mirmont, après avoir fourni sur la scène du théâtre français une carrière brillante, est aujourd'hui si parfaitement ignoré que la plupart des lecteurs auront pu croire en voyant paraître ses œuvres qu'il s'agissait de quelque auteur qui n'ayant pas réussi à faire représenter ses essais dramatiques, se donnait la consolation de les imprimer. Vingt ans à peine de retraite et de silence ont suffi pour effacer le souvenir de succès estimables et assez nombreux. Bien plus, le goût a tellement changé dans ce

court espace de temps que le théâtre français risquerait fort de rendre son enceinte déserte s'il essayait de reprendre ces pièces qui autrefois y attiraient la foule. C'est vers la fin de l'empire que M. De la Ville de Mirmont débuta par une tragédie d'*Artaxerce*, imitée de Métastase, qui fut jouée à Bordeaux et dans plusieurs autres villes de province avec un succès tel que la critique parisienne, dont le célèbre abbé Geoffroy tenait alors le sceptre, ne dédaigna point de s'en occuper. A cette époque, la littérature était passablement stérile et les talents supérieurs n'y abondaient pas. Aussi toute œuvre qui s'élevait un peu au-dessus de la médiocrité faisait sensation. *Artaxerce* fut accueilli avec faveur, on y trouva de beaux vers, quelques scènes pathétiques, et l'auteur vit s'ouvrir devant lui la carrière du théâtre, à laquelle il n'avait point songé jusque là. Des fonctions administratives l'en détournèrent pendant plusieurs années, car il considérait la littérature comme une recréation et non comme un métier. Mais en 1820, ayant obtenu un emploi qui lui laissait plus de loisir, il put se livrer à ses goûts et donna au théâtre français la comédie du *Folliculaire*, bientôt suivie de plusieurs autres pièces jouées avec un égal succès. La tragédie de *Charles VI*, entre autres, lui valut de nombreux applaudissements, parce qu'elle fournit à Talma l'occasion de créer un rôle nouveau. Ses ouvrages dramatiques continuèrent d'enrichir le répertoire du théâtre français jusqu'en 1830. Dès lors le triomphe de l'école romantique vint déranger sa position. Il ne trouva plus les comédiens aussi bien disposés pour lui, et reculant devant les ennuis d'une lutte pénible, il préféra se résigner à la retraite; ses dernières productions n'ont point été représentées. En ceci M. De la Ville de Mirmont a certainement fait preuve de sagesse et de tact. Il a compris que ce serait folie que de vouloir résister à l'engouement du public, et qu'il valait mieux

quitter la scène que de s'exposer à d'injustes préventions. D'ailleurs, quelles que soient les qualités estimables de son talent, il faut avouer qu'il appartient, par ses allures, bien plus à la littérature de l'empire qu'à celle de notre époque. C'est un genre froid, réservé, didactique. L'inspiration s'y fait rarement sentir, la verve est toujours subordonnée aux exigences de la forme. Il s'astreint rigoureusement aux règles de l'ancienne poétique et ne possède malheureusement pas le génie nécessaire pour triompher de ses obstacles. C'est la haute comédie qui est le but vers lequel tendent ses plus chers efforts. Il se fait de la tâche que doit remplir l'écrivain dramatique une noble et belle idée, assurément. Mais il oublie que la morale n'exclut pas la gaîté, que pour être utile il faut avant tout éviter d'être ennuyeux, et qu'une comédie en vers et en cinq actes a besoin de beaucoup de vie et de mouvement pour soutenir l'attention.

Les caractères que peint M. De la Ville de Mirmont offrent en général des traits peu saillants. Ils ne sont pas faux, mais ils n'ont rien de comique. Ce sont des individualités et non point des types; encore même l'auteur ne sait-il guère leur imprimer un cachet original. Le dialogue est facile, coulant, bien coupé, mais il manque de ces réparties spirituelles et piquantes qui forment l'un des charmes les plus précieux de la comédie. On ne peut s'expliquer le succès de ces pièces à la représentation que par le jeu d'habiles acteurs, et l'on comprend alors comment elles ont si vite disparu du répertoire. Nous doutons que la lecture leur soit beaucoup plus favorable. Les œuvres de M. De la Ville de Mirmont ont le tort de paraître vingt ans trop tard Dans ces quatre gros volumes, la tragédie de *Charles VI* et la comédie intitulée le *Roman* nous paraissent les seules qui fussent dignes d'être tirées de l'oubli.

Album de la Suisse romane, 4[e] volume; Genève, chez Ch. Gruaz, 1 vol. in-4°, fig.

Avec une louable persévérance l'éditeur de cet intéressant recueil périodique lutte depuis quatre années contre les obstacles que l'état d'agitation dans lequel se trouve la Suisse oppose au succès de toute entreprise littéraire. Au milieu de la lutte des partis, des querelles politiques et des brusques révolutions dont les cantons sont tour à tour le théâtre, l'*Album* a poursuivi paisiblement sa marche, en se renfermant avec soin dans le domaine de l'art et de la littérature, sans prendre aucune part à la fièvre qui tourmente les esprits. Cette sage direction fait son éloge, et c'est bien certainement à elle qu'il doit d'avoir pu jusqu'à présent se soutenir en dépit des circonstances si peu favorables pour les travaux de ce genre. Il en sera récompensé, nous l'espérons, par une existence durable, qui lui permettra d'atteindre des temps meilleurs où ses efforts, mieux appréciés, rencontreront plus de sympathie et d'appui. Déjà sa rédaction semble indiquer qu'il n'aura pas été inutile à l'essor des lettres, et le nombre croissant des artistes qui lui fournissent des dessins montre que l'on comprend de plus en plus l'avantage d'une pareille publication. Le volume quatrième, qui a paru dans le cours de l'année 1845, renferme plusieurs morceaux remarquables, parmi lesquels nous citerons en première ligne divers fragments du cours de littérature de M. Vinet, la notice de M. Ch. Monnard sur le major Davel, celle de M. E. Naville sur le père Girard, la mort de Zwingli à la bataille de Cappel, traduite d'Hottinger par M. A. Humbert, deux comédies de Lope de Rueda, traduites de l'espagnol par M. Richard, quelques articles de M. Delâtre et de jolies poésies de M. Petit-Senn. D'autres pièces, d'auteurs ano-

nymes, ne sont pas sans mérite et jettent de la variété dans ce recueil, dont la lecture repose agréablement des tristes préoccupations de la politique. On ne peut sans doute pas encore dire que l'ensemble de ces essais porte un cachet d'originalité bien prononcé. Ce ne sont que les premiers symptômes d'un essor littéraire dont les éléments assez hétérogènes rendent les progrès lents et peu sensibles. Cependant il s'y trouve certains traits communs qui, à défaut de centralisation, donnent une physionomie particulière à ces manifestations individuelles, et rachètent, en partie du moins, leur manque d'unité. La simplicité de la forme aussi bien que de la pensée, la chasteté de l'expression, la bonhomie et la franchise, tels sont les caractères qui nous paraissent distinguer la littérature de la Suisse romane. Ces qualités ne sont qu'à l'état de germes, mais vienne un écrivain supérieur qui les féconde par la puissance du génie, et bientôt elles porteront des fruits tout à fait différents de ceux que produisent les tendances actuelles de la littérature française. Quant aux lithographies de l'*Album*, elles témoignent de la vie et de la salutaire émulation qui animent les artistes genevois. A côté des noms d'Hornung, de Diday, de Guigon, etc., figurent plusieurs jeunes peintres, tels que Dubois, Menn, Mottu, etc., qui marchent dignement sur les traces de leurs maîtres. Les portraits de P. L. De la Rive et de J. E. Liotard sont reproduits avec talent par M. Deville, et M. Hébert a fait du Jeune Napolitain, statuette de Chaponnière, une lithographie charmante, qui rend avec bonheur la gracieuse élégance de ce précieux chef-d'œuvre.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Lettres de Jean Hus, écrites durant son exil et dans sa prison, avec une préface de Martin Luther; traduites du latin en français et suivies d'une notice sur les œuvres de Jean Hus, par Emile de Bonnechose. Paris, in-8°, 3 fr.

Après avoir, dans ses *Réformateurs avant la Réforme*, raconté la vie de Jean Hus et son martyre au concile de Constance, M. de Bonnechose a voulu compléter son œuvre par la traduction de ces lettres, qui font connaître le grand réformateur de la Bohême d'une manière plus intime, dans les épanchements des relations privées. La correspondance de Jean Hus fut publiée en latin par les soins de Luther, qui l'offrit aux uns comme un sujet d'édification pieuse, aux autres comme le document le plus propre à les éclairer sur la conduite du concile et à les tenir en garde contre l'aveuglement dans lequel la passion peut jeter une semblable réunion de docteurs illustres et de prélats vénérés. Elle se compose de lettres, adressées la plupart à ses disciples et à ses amis, qui ne furent point écrites pour le grand jour de la publicité. Quelques-unes seulement étaient destinées à être lues en chaire dans les églises de Prague pour ranimer la ferveur des fidèles, et les exhorter à la persévérance. Mais toutes présentent un vif intérêt comme témoignages irrécusables de l'esprit et du caractère de leur auteur. Elles ne brillent point par les qualités du style, ni par l'étendue de la pensée ou la hardiesse des doctrines nouvelles. C'est un latin obscur, incorrect, parfois difficile à comprendre; on y trouve les défauts de l'époque, des allures embarrassées, une argu-

mentation subtile. Leur mérite est de nous dévoiler le cœur de Jean Hus, de nous permettre d'en sonder les replis les plus cachés, et l'on peut dire qu'il s'en exhale à chaque page comme un parfum de vertu, d'innocente candeur et d'angélique piété. La pensée chrétienne y domine sans cesse et la foi s'y montre vivante, éclairée, profonde. « Nous y voyons une âme supérieure à la séduction comme à la terreur, une raison ferme et droite qui perce à travers toutes les subtilités, qui ne s'inspire que de la Bible et de la conscience, qui s'arrête et s'attache à ce qui lui semble la vérité comme au plus grand bien de l'homme, comme à ce trésor qui n'a rien à craindre *de la rouille ou des voleurs.* »

Jean Hus était un esprit contemplatif plutôt que pratique. Embrassant l'idée qu'il croyait vraie, il ne se préoccupait point des difficultés de l'application et s'inquiétait peu des conséquences. Résolu d'avance à se sacrifier, s'il le fallait, à la défense de la vérité, il semblait avoir conçu le projet héroïque d'en assurer le triomphe par son propre martyre. Mais c'était avec sang-froid et préméditation qu'il marchait vers ce but glorieux. Il n'y avait en lui ni fanatisme, ni aveugle enthousiasme, ni rien qui ressemblât à l'ambition d'un chef de secte. Ses premières querelles avec Rome furent suscitées par l'indépendance avec laquelle il osa blâmer hautement la corruption du clergé, s'élever contre les abus scandaleux qui déshonoraient l'Eglise. Aucune pensée de schisme ou de séparation n'était entrée dans ses vues : il ne voulait qu'une réforme intérieure, et s'il parut ensuite conduit à la chercher en dehors, à rejeter tout à fait l'autorité infaillible du pape, c'est qu'il n'en pouvait être autrement, dès que le pape refusait de prendre l'initiative et déclarait hérétique toute proposition de ce genre. Jean Hus hésita longtemps, les censures de Rome excitaient en lui des scrupules, il ne

savait s'il devait obéir et se taire ou continuer d'enseigner la Parole. « Je brûle, écrivait-il, d'un zèle ardent pour l'Evangile, et mon âme est triste, car je ne sais que résoudre. » Cependant l'étude des livres saints, à laquelle il s'adonnait avec zèle, ne lui permettait pas d'abandonner ses convictions, et il préférait obéir aux ordres de sa conscience plutôt qu'à ceux de ses supérieurs ecclésiastiques. Fidèle jusqu'au bout à cette ligne de conduite, il écrivait encore, après sa condamnation et lorsqu'il ne lui restait plus aucune chance d'échapper au supplice : « Je vous exhorte, au nom du Seigneur, à détester toute erreur que vous pourriez reconnaître dans mes ouvrages, mais en respectant cette vérité que j'ai toujours eue en vue ; priez pour moi. » Il ne cesse pas un seul instant de reconnaître qu'il a pu errer, et tout ce qu'il demande à ses ennemis, c'est une discussion loyale, dans laquelle il puisse défendre librement ses opinions, s'engageant à se soumettre sur tous les points sur lesquels on lui prouvera qu'il s'est trompé. On sait comment le concile de Constance répondit à cette demande ; les cris de la colère et de la haine, l'insulte et l'ironie étouffèrent la voix de Jean Hus. Il fut condamné sans être entendu et l'Eglise ne comprit pas qu'elle se portait à elle-même un coup fatal en offrant au monde le spectacle de l'injustice la plus monstrueuse. La correspondance de Jean Hus est un monument destiné à rendre plus exécrable encore le souvenir de cette assemblée où toutes les lumières du clergé romain ne surent se réunir que pour allumer un bûcher. La noble figure du pieux réformateur de la Bohême, pleine de résignation et de confiance en Dieu, forme le plus frappant contraste à côté de la violence des basses passions et de la turpitude des vils intérêts auxquels ses juges, les prélats et les docteurs, donnèrent essor sans pudeur ni mesure. C'est un enseignement qui portera ses fruits. Rome a cru pouvoir

tuer la liberté de l'esprit humain en livrant au bourreau ceux qui ont réclamé ses droits, mais voici que les morts sortent du sépulcre et leur linceul sans tache fait honte à sa pourpre souillée.

Des vertus militaires et du mérite de la carrière des armes en temps de paix, par le comte Max Caccia, capitaine au 9e régiment de hussards; Paris, chez Dumaine, 36, rue et passage Dauphine, 1 vol. in-8°, 6 fr.

L'idée de ce livre est assez originale. Jusqu'ici l'on a beaucoup écrit sur l'art de la guerre et sur les qualités nécessaires au soldat en campagne. Mais on ne s'est guère soucié des vertus dont il peut avoir besoin pendant la paix, et nul n'a songé à lui rendre la justice et l'estime qui lui sont dues. C'est cet oubli que M. Caccia entreprend de réparer. Il veut réhabiliter la profession militaire en montrant que, loin de mériter le dédain dont elle n'est que trop souvent l'objet, elle a droit, autant que toute autre, à la considération publique, par le dévouement qu'elle exige de ceux qui l'embrassent et par les sacrifices qu'elle leur impose. En effet c'est une singulière injustice que de regarder comme des oisifs inutiles ceux qui exercent le métier des armes, dès que la paix a fait rentrer l'armée dans ses foyers. On admire la bravoure et le sang-froid du soldat sur le champ de bataille, la tactique savante et les connaissances profondes que les officiers déploient, et l'on prétend ne tenir nul compte des efforts par lesquels ces qualités précieuses sont acquises et entretenues pendant la paix. Il est pourtant bien évident que les vertus militaires ne naissent pas spontanément et que c'est dans la vie de garnison qu'on en fait le difficile et pénible apprentissage. C'est là surtout, comme le remarque M. Caccia,

que le feu sacré est nécessaire pour garantir le soldat contre les atteintes du découragement. En temps de paix la carrière militaire n'offre pas d'attrait propre à stimuler l'ambition. Elle ne conduit point à la fortune; l'avancement y est d'une lenteur désespérante et ne se fait nullement en raison du mérite, qui trouve d'ailleurs peu d'occasions de se mettre en saillie. Or quelle compensation le soldat rencontre-t-il dans les devoirs monotones d'une existence obscure, qui le force à renoncer aux joies de la famille, à rompre souvent les affections les plus chères, à sacrifier son indépendance pour se soumettre à l'esclavage de la discipline? Non-seulement il se voit enlevé à ses habitudes, séparé de ses parents et de ses amis, contraint d'abandonner les espérances de succès que le monde pouvait lui offrir, mais encore c'est à peine s'il lui est permis d'écouter la voix de sa conscience; dans l'état actuel des choses, celui qui apporte à l'armée des besoins religieux ne peut les satisfaire sans s'exposer à la raillerie, au sarcasme, peut-être même au châtiment; car les exigences du service ne lui laissent guère plus de repos le dimanche que les autres jours de la semaine. Aussi M. Caccia dit-il avec raison que le courage n'est pas moins indispensable pour le soldat en temps de paix qu'en temps de guerre, et c'est un courage plus difficile, parce qu'au lieu du stimulant de l'ambition et de l'éclat de la victoire, il a pour bases l'abnégation de soi-même et le désintéressement. Pour le militaire qui prend sa profession au sérieux et qui veut accomplir dignement tous ses devoirs, il faut un dévouement complet, sans autre espoir de récompense que le sentiment de sa propre satisfaction; car les sacrifices qu'il doit faire demeurent dans l'ombre et, s'il lui arrive d'être victime de l'injustice ou de la faveur, sa position lui interdit même la plainte, dernière consolation des malheureux. En endossant l'uniforme, en jurant fidélité à son

drapeau, il abandonne une partie de son libre arbitre, il s'engage à subordonner ses actions à la volonté de ses supérieurs et perd la faculté particulière à l'homme de raisonner avant d'agir. Sur ce point M. Caccia est très-explicite; il n'admet pas que l'armée puisse avoir une opinion politique et ne lui reconnaît d'autre mission que celle de soutenir le gouvernement légal quel qu'il soit. On conçoit alors qu'il insiste avec force sur la nécessité de l'obéissance, de l'humilité, du respect, de la patience, de la résignation. Ces vertus, utiles dans toutes les conditions, ont plus de prix encore pour le militaire, dont l'existence exceptionnelle présente, en quelque sorte, chaque jour des occasions de les pratiquer. Il y ajoute la constance, la gaîté, la générosité, sources fécondes de jouissances nobles et pures pour celui qui sait y puiser avec sagesse et conserver intact au fond de son cœur le trésor de la bienveillance et de la vraie charité. D'ailleurs il veut que le militaire consacre ses loisirs à cultiver son esprit, à se perfectionner dans la théorie de son art, et qu'en attendant de pouvoir appliquer ses connaissances d'une manière plus directe, il les emploie au profit de la science, aux progrès de laquelle il peut ainsi contribuer. Alors il aura bien mérité de son pays, et si la reconnaissance est lente à se manifester, il peut être sûr qu'elle viendra, et qu'avec le temps le préjugé qui frappe d'un injuste dédain la profession militaire en temps de paix finira par s'effacer entièrement. Puissent les excellents conseils de M. Caccia hâter ce moment, en éveillant une salutaire émulation dans les rangs de l'armée. Son livre porte le cachet d'un honnête homme qui veut sincèrement le bien et ne craint pas de prendre pour but de ses efforts l'idéal de la plus haute perfection.

Bibliothèque de la jeune fille, par M[lle] S. Ulliac Trémadeure : L'Institutrice. — Simple Histoire. Paris, chez Desforges, 25, rue des Grands-Augustins, 1 vol. in-8°, fig., 8 fr.

Au lieu de faire de nouveaux livres pour les enfants, on réimprime les anciens, ce qui ne vaut que mieux peut-être, lorsque surtout ce sont ceux d'un auteur comme Mlle Ulliac Trémadeure. Ses productions, en effet, méritent d'être placées au premier rang parmi celles que l'on peut mettre avec confiance entre les mains de la jeunesse. L'idée du devoir y domine toutes les leçons morales, un sens droit dirige la plume de l'écrivain et l'on n'y trouve jamais trace de fausse sensibilité ni d'affectation pédante, deux défauts trop communs malheureusement dans les œuvres de ce genre. Il y a toujours de l'élévation dans la pensée, un esprit religieux sain et large, des vues sages et nullement exclusives en fait d'éducation. Aussi le titre de *Bibliothèque de la jeune fille* nous paraît convenir parfaitement à cette collection, qui renferme déjà *Laideur et Beauté*, *Eugénie ou le monde en miniature*, et des leçons élémentaires d'histoire naturelle, d'astronomie et de physique. Le volume que nous annonçons aujourd'hui contient *L'Institutrice* avec plusieurs autres petits contes, dont quelques-uns étaient inédits. C'est une édition de luxe, fort bien imprimée et ornée de lithographies nombreuses.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Les droits du travailleur; essai sur les devoirs des maîtres envers leurs subordonnés, traduit de l'anglais par Mlle Louise Boyeldieu d'Auvigny; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr.

En réalité les droits du travailleur se réduisent à recevoir le salaire de son travail tel qu'il se trouve déterminé par la nature même de ce travail, par le besoin qu'on en a et par les effets de la concurrence. Là se bornent les droits du travailleur. Mais l'auteur du livre que nous annonçons ici les étend plus loin et y comprend les devoirs des maîtres envers leurs subordonnés, envisagés sous le rapport intellectuel et moral. Suivant lui, le maître leur doit, outre le salaire, un patronage actif, éclairé, bienveillant, qui les accompagne hors de l'atelier dans tous les actes de leur vie. En d'autres termes, le travailleur a droit à être protégé, soutenu, prémuni contre les atteintes du désordre et de la misère, guidé par ses protecteurs au milieu des écueils dont il est entouré. Une pareille extension donnée aux droits de l'ouvrier pourrait facilement être contestée; mais nous ne disputerons pas sur les mots et nous reconnaîtrons volontiers que le patronage est en effet le remède le plus efficace qu'on puisse apporter aux maux de l'état social, Il est évident qu'à cet égard le maître est placé dans la position la plus favorable pour exercer une influence éminemment salutaire, soit par son exemple, soit par ses conseils et ses directions. Les misères des classes laborieuses peuvent se ranger sous deux chefs principaux; celles qui proviennent de leurs privations ou de leurs souffrances physiques, et celles qui ont

leur source dans l'état d'ignorance et d'abrutissement moral où les plonge une éducation vicieuse. Quant aux premières, il est certain que le devoir exige qu'on ne néglige aucun moyen de les soulager. Dans ce but, l'atelier doit offrir toutes les conditions de salubrité, le travail doit être proportionné aux forces de l'ouvrier, il faut accorder à celui-ci du repos et des récréations en quantité suffisante, l'humanité veut que l'on s'inquiète de son bien-être, et que par des constructions bien appropriées à ses besoins, on lui fournisse un logement convenable. Dans tout ce qui concerne les améliorations de ce genre, non-seulement les maîtres ont des devoirs à remplir, mais encore l'administration peut intervenir utilement. Il importe de veiller à la santé publique et de diminuer les causes de maladie en facilitant l'écoulement des égouts, les approvisionnements d'eau, les moyens de ventilation, etc. De telles mesures, avantageuses pour tous, seront déjà de véritables bienfaits pour la classe ouvrière, car c'est elle qui souffre le plus des inconvénients de cette nature, n'ayant ni les connaissances ni les ressources nécessaires pour s'en garantir. Il n'en résultera pour elle qu'un bien-être matériel sans doute, mais, ce premier point obtenu, elle sera mieux préparée à recevoir le germe du perfectionnement moral, plus capable de songer à développer son intelligence. Les misères physiques, quand elles sont excessives, éteignent l'énergie de l'âme ou la poussent à s'étourdir dans de honteux excès. L'ouvrier, en voyant les soins dont il sera l'objet, se sentira relevé à ses propres yeux, et peut-être alors éprouvera-t-il le désir de s'en rendre toujours plus digne par ses efforts pour seconder les vues du patronage. Ici son concours devient en effet indispensable, et il convient de lui parler de devoirs bien plus que de droits, car le zèle louable et les excellentes intentions du maître n'échouent que trop sou-

vent contre une résistance opiniâtre. L'auteur croit trouver la cause de cette résistance dans les barrières qui séparent les diverses classes de la société, et il propose en conséquence de les enlever, afin d'opérer une fusion complète entre les maîtres et les travailleurs. Mais, ainsi que le remarque très-judicieusement M[lle] Boyeldieu, cela est plus facile à dire qu'à faire, et il est fort douteux qu'une pareille fusion, fût-elle même possible, produisît les heureux résultats qu'on en espère, tant qu'on n'aura pas détruit ou considérablement diminué l'inégalité morale et intellectuelle qui est la vraie barrière infranchissable. L'éducation des classes ouvrières, voilà le problème qu'il s'agit de résoudre, et il faut nécessairement qu'elles s'y prêtent de bonne volonté, car l'influence morale ne s'impose guère par la force, maintenant surtout que les idées d'indépendance dominent tous les esprits. En résumé donc, tout en approuvant les sages conseils que l'auteur donne aux maîtres, nous pensons qu'il serait plus urgent encore de s'adresser aux travailleurs et de chercher à leur faire comprendre que l'adoucissement de leur sort dépend en grande partie d'eux-mêmes. Ils ont assez d'amis imprudents qui les entretiennent de leurs droits; ce qui leur manque, c'est une notion claire et précise des obligations qu'ils doivent remplir, s'ils veulent qu'en retour la société leur assure des garanties efficaces. « Le peuple, dit M[lle] Boyeldieu, est souvent très-porté à regarder le bien qui lui est fait comme une chose due, et pour l'acquittement de laquelle il ne doit avoir aucune reconnaissance. Cela explique pourquoi le bien est quelquefois mal fait : le riche trouve plus aisé de jeter son or au premier solliciteur que d'entrer en contact avec des êtres qu'il croit peu capables d'apprécier les efforts qu'il fait pour les élever à lui. Voilà pourquoi tant de nobles entreprises se trouvent souvent interrompues, abandon-

nées par le découragement qu'éprouvent les fondateurs de s'adresser à des esprits si peu dignes de les comprendre. Il faut plus que de la bienfaisance, il faut l'humilité chrétienne et la charité, dans toute la belle acception du mot, pour se résigner, en faisant le bien, à ne recevoir en échange que de la froideur, de l'indifférence ! »

Le Peuple, par J. Michelet; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Le peuple français est méconnu, calomnié par ses propres écrivains, qui le dénigrent à l'envi et le représentent aux yeux de l'Europe comme impuissant et corrompu, tandis qu'il est au contraire le premier des peuples, le peuple par excellence, le peuple généreux, dévoué, qui seul peut sauver le genre humain de sa perte. Tel est le nouveau thême que M. Michelet entreprend de développer, ou plutôt la nouvelle doctrine dont il se fait le messie, car il nous dit : « Et moi, qui en suis sorti, moi qui ai vécu avec lui, travaillé, souffert avec lui, qui plus qu'un autre ai acheté le droit de dire que je le connais, je viens poser contre tous la personnalité du peuple. »

Or, cette personnalité, M. Michelet la trouve surtout chez le paysan français, qui a l'amour de la terre et les vertus de la famille, éléments vivaces sur lesquels repose le culte de la patrie, véritable religion de l'avenir. « Vous ne sauverez vos enfants, et avec eux la France, le monde, que par une seule chose : fondez en eux la foi !

« La foi au dévouement, au sacrifice, à la grande association où tous se sacrifient à tous, je veux dire la Patrie. »

Dieu est ainsi dans la patrie, et nous voilà bien près de la religion des communistes, qui ne reconnaissent d'autre

expression de la volonté divine que la voix de la majorité. Quant aux idées chrétiennes, quant à la déchéance de l'homme et à sa rédemption, M. Michelet en parle assez légèrement, comme de vieilleries auxquelles on ne croit plus du tout. Suivant lui, la foi ne doit pas être opposée à la raison, la seule foi digne de l'homme est une croyance d'amour à ce qui peut être prouvé par la raison. Ainsi, le professeur du Collège de France, après s'être tant courroucé contre les reproches adressés à son enseignement, vient donner lui-même gain de cause à ceux qui l'ont attaqué. Non-seulement il renverse les bases de la croyance chrétienne, mais encore il jette la confusion dans les esprits en prétendant renfermer la foi dans les limites de la raison, ce qui équivaut à l'anéantir, car il n'y a pas besoin de foi pour croire ce que le raisonnement démontre. Et que met-il à la place? L'amour du sol, tel qu'il se manifeste chez le paysan, c'est-à-dire l'amour de la propriété sous sa forme la plus matérielle et la moins noble. Etrange aberration de la part d'un homme supérieur, dont l'âme élevée semble plutôt faite pour comprendre d'une tout autre manière les destinées de l'humanité. Il est vrai que son imagination revêt ce culte de la terre des couleurs les plus poétiques. C'est la source féconde des sentiments héroïques, des inspirations généreuses, des sacrifices sublimes. Son livre renferme à ce sujet beaucoup de choses qui seraient excellentes si elles étaient vraies. Malheureusement ce sont pour la plupart des illusions qui tombent devant le moindre examen attentif de la réalité. Il n'est pas nécessaire d'avoir longtemps vécu au village pour savoir à quoi s'en tenir. Et d'ailleurs le but vers lequel tend M. Michelet suffit déjà pour condamner ses efforts, car c'est la guerre qu'il veut rallumer en exaltant l'amour de la patrie comme une religion nouvelle, la guerre de propagande contre l'Europe entière, parce que c'est la

France qui doit sauver le monde. Révolution et guerre, voilà les deux idées qui dominent au milieu de ses vagues déclamations sur l'industrie, sur le commerce, sur l'aristocratie, sur les bourgeois, sur le peuple, sur les animaux, sur les mœurs de la ville et des campagnes. Or, il faut avouer que c'est un singulier moyen de travailler au bonheur des hommes et aux progrès de la civilisation. Il est bien triste de voir ainsi divaguer stérilement l'un des champions sur lesquels on croyait pouvoir le mieux compter pour défendre l'héritage de la science et des lumières contre les funestes projets de l'ultramontanisme. Pour nous, quoique prévoyant dès l'origine que la position fausse de M. Michelet le frapperait d'impuissance, nous n'avons pu nous défendre d'une pénible déception en lisant ces paroles qui terminent son livre :

« De la poétique légende à la logique, et de celle-ci à la foi, au cœur, voilà quelle fut ma route.

« Dans ce cœur même et cette foi, je trouvais des choses respectables et antiques qui réclamaient... des amitiés, derniers obstacles qui ne m'ont pas arrêté devant la patrie en péril... Qu'elle accepte ce sacrifice ! Ce que j'ai en ce monde, mes amitiés, je les lui offre, et, pour donner à la patrie le beau nom que trouva l'ancienne France, je les dépose à l'autel de la grande *Amitié*. »

SCIENCES ET ARTS.

Traité pratique des arbres résineux conifères à grandes dimensions, que l'on peut cultiver en futaie dans les climats tempérés ; par M. le marquis de Chambray. Paris, chez Pillet aîné, 7, rue des Grands-Augustins, 1 vol. gr. in-8°, avec vignettes et planches, 12 fr. ; fig. coloriées, 25 fr.

Aujourd'hui que l'aménagement des forêts est l'objet de sérieuses études, et que la nécessité du reboisement de certaines contrées est assez généralement sentie, la publication que nous annonçons ici présente un vif intérêt. Il n'existait d'ailleurs aucun traité pratique des arbres résineux conifères, autrement appelés *arbres verts*, que l'on peut cultiver en pleine terre dans les climats tempérés. La plupart des auteurs qui se sont occupés de cette famille de végétaux les ont seulement décrits en botanistes, ou bien se sont bornés à parler d'une ou deux espèces, et leurs ouvrages n'offrent que rarement des directions utiles aux personnes qui voudraient en essayer la culture. M. de Chambray, joignant les résultats de sa propre expérience aux données éparses dans les écrits de ses devanciers, traite cette matière dans son ensemble et sous un point de vue essentiellement pratique, n'omettant aucun détail propre à diriger les opérations du cultivateur et à les rendre aussi productives que possible. C'est le climat de la France qu'il a surtout en vue ; ses observations ont été faites dans une propriété qu'il possède près d'Evreux, où de temps immémorial diverses espèces de pin ont été plantées et où il cultive lui-même tous les arbres dont il parle. Son livre débute par des considérations générales sur les avantages que peut offrir l'extension d'une semblable culture, sur les moyens de reproduc-

tion, les soins qu'elle exige, la durée de la croissance, et les ravages des insectes. Il s'attache à rectifier les erreurs commises par des auteurs dont le nom fait autorité dans la science, et qui peuvent jeter la confusion dans la nomenclature et la synonimie des pins. Il relève également avec soin quelques assertions erronées touchant des faits mal observés, ou relatives à la nature du sol qui convient à certaines espèces. Il s'attache surtout à combattre des opinions trop légèrement accréditées qui pourraient tromper le cultivateur sur les résultats probables de l'exploitation. Ainsi, quant à la culture du mélèze, qu'on a beaucoup prônée, il montre qu'en plaine, dans les climats tempérés, son produit est rarement avantageux. Par contre il soutient que le cèdre du Liban peut fort bien s'élever en pleine terre dès les premières années sous le climat de Paris. Huit espèces, seulement, d'arbres résineux conifères à grandes dimensions ont été jusqu'ici cultivées dans cette zône depuis assez longtemps et en assez grand nombre pour fournir des données certaines et suffisantes sur leur exploitation. Ce sont : le pin argenté, le sapin picéa, le pin sylvestre, le pin maritime, le pin laricio, le pin de lord Weymouth, le mélèze, et le cèdre du Liban. A chacune de ces espèces l'auteur consacre un chapitre où il passe successivement en revue tout ce qui concerne les points suivants : *Noms de l'espèce; boutons et sève; feuilles, fleurs et cônes ; graines et semis naturel ; mode de végétation, description, dimensions ; climat, exposition, terrain ; création d'une futaie ; aménagement, exploitation et reproduction ; qualités et usages du bois, produits divers ; accidents, maladies, animaux nuisibles.* Mais de plus M. de Chambray mentionne encore douze autres arbres résineux conifères à grandes dimensions qu'il cultive chez lui en pleine terre et qui lui paraissent pouvoir très-bien prospérer sur le sol de la France. Il s'étend en particulier

sur le pin d'Autriche et fournit tous les détails nécessaires pour guider les personnes qui voudraient se livrer en grand à la culture de cet arbre, avantageuse selon lui, surtout dans les terrains calcaires. Tous les meilleurs procédés d'exploitation sont décrits avec soin, et afin que rien ne manque à la clarté de ses explications, l'auteur y a joint des planches fort bien dessinées. Son travail nous paraît digne d'exciter l'attention des botanistes, aussi bien que des praticiens auxquels il est plus spécialement destiné.

Le Système octaval, ou la numération et les poids et mesures réformés, par M. Colenne; Paris, chez Durand, 3, rue des Grès, in-8°, 2 fr. 50 c.

Si le système décimal a ses partisans enthousiastes, il faut bien reconnaître aussi qu'il n'est pas sans inconvénients et que, dans la pratique, il soulève des objections nombreuses. Sans doute ce sont surtout des habitudes, plutôt que des obstacles réels, qu'il rencontre et qui retardent son succès. Mais les habitudes sont précisément ce qu'il y a de plus difficile à vaincre et ce serait folie que de prétendre n'en pas tenir compte. Le système de la numération étant tout à fait conventionnel, son autorité ne repose que sur l'usage. De là vient la peine que l'on éprouve à populariser les modifications, même les plus ingénieuses, qui n'ont d'autre objet que de simplifier le calcul. Cinquante années d'apprentissage n'ont pas suffi pour faire adopter le système décimal. Vainement la loi l'a-t-elle rendu obligatoire et a-t-elle proscrit les anciens poids et mesures; le public n'en continue pas moins à suivre ses vieilles coutumes malgré les complications qui résultent de la nécessité de convertir sans cesse les mè-

tres et les kilogrammes, en pieds, en aunes et en livres. L'administration elle-même s'est vue forcée de violer la loi dans des règlements, où, pour se faire comprendre de ceux auxquels elle s'adresse, elle emploie les termes de demi-kilo, quart et huitième de kilo, pouce, mille, encâblure, etc. Il faudra bien des années encore avant que les dénominations du nouveau système aient remplacé complétement celles de l'ancien, d'autant plus que les premières, toutes empruntées au grec et au latin, ne sont pour le plus grand nombre que des mots barbares et inintelligibles. On ne saurait donc le nier, le système métrique décimal, malgré ses précieux avantages, n'a pu vaincre la puissance de l'habitude, et cependant il repose sur le même principe qui sert de base à la numération. Or voici maintenant M. Colenne qui, pour trancher la difficulté, propose de changer tout le système de la numération, de réduire à 8 le nombre des chiffres, et de substituer les huitaines aux dixaines. Cela serait, suivant lui, beaucoup plus commode, surtout dans ce qui concerne l'application aux poids et mesures, qui conserveraient ainsi de nombreux rapports avec leurs anciennes subdivisions. En effet le système octaval paraît très-ingénieux, et, dans l'emploi qu'il en fait, l'auteur a su lui donner deux mérites incontestables : celui de présenter des mesures d'un usage facile, mieux appropriées que celles du système décimal aux besoins ordinaires de la vie, et celui d'une nomenclature plus populaire, qui ne soit pas composée de mots empruntés au grec et au latin. Mais l'idée d'étendre cette réforme à la numération elle-même nous semble tout à fait impraticable, car ce serait une révolution radicale dans la science des mathématiques, et les avantages qui en résulteraient sont trop hypothétiques pour qu'on ne recule pas devant un tel bouleversement. En admettant même, ce qui est assez douteux, qu'on finît par vaincre tous les

obstacles, il y aurait une longue période de perturbation pendant laquelle l'un des instruments les plus utiles de la civilisation serait frappé d'impuissance par des complications infinies. Sans doute l'auteur est conduit à demander cette réforme complète afin que l'harmonie de son système ne laisse rien à désirer. Mais c'est précisément en cela que se montre la témérité de son entreprise. Si le système métrique, malgré ses analogies avec celui de la numération, éprouve tant de peine à vaincre les répugnances populaires, comment espérer l'adoption du système octaval, qui exigerait que chacun se remît à étudier les éléments d'une arithmétique nouvelle ? Evidemment c'est un rêve dont la réalisation est impossible. Le travail de M. Colenne n'en mérite pas moins d'être examiné sérieusement, et quoique son ensemble doive, selon toute probabilité, rester à l'état de théorie, il renferme certains détails dont on pourra tirer dans la pratique un parti avantageux. Nous croyons avec lui qu'il y a des réformes à faire dans les dénominations du système métrique et que, pour en populariser l'usage, il faudra nécessairement admettre quelques modifications au principe rigoureux de la numération décimale. C'est en vain qu'on prétendrait interdire le fractionnement du kilo, du mètre, du litre, etc., en 1/2, 1/4, 1/8, etc., et quelques-uns des noms proposés par M. Colenne pourront s'appliquer heureusement à ces mesures intermédiaires.

Cours d'Algèbre élémentaire, par Fréd. Chavannes. Lausanne, chez G. Bridel, 1 vol. in-12, 4 fr. 50 c.; Paris, Ab. Cherbuliez et Ce, 5 fr.

Le but de l'auteur, en publiant ce cours, est de mettre entre les mains des élèves un ouvrage moins coûteux que

les traités complets dont on se sert ordinairement pour les études, et qui suffise cependant par son étendue à les conduire jusqu'aux limites de l'enseignement élémentaire. Pour remplir cette condition, il faut élaguer tout développement inutile, toute donnée superflue, et se renfermer dans la déduction rigoureuse des principes essentiels qui servent de base à la science. C'est ce qu'a fait M. Chavannes. Rédigeant son travail d'après les excellentes *Leçons* de M. Lefébure de Fourcy, il en a retranché tout ce qui ne rentrait pas dans son cadre plus restreint et ne pouvait qu'embarrasser la marche de l'élève en lui présentant des difficultés qu'il n'est nécessaire de lui faire aborder que dans l'enseignement supérieur. Il a de plus cherché à mettre autant de clarté que possible dans ses explications et n'a pas craint pour cela de modifier en quelques points la méthode adoptée par M. Lefébure. Ainsi la théorie des quantités négatives lui a paru devoir être exprimée d'une manière définitive, afin de ne pas laisser l'élève en suspens et d'éviter de jeter de la confusion dans son esprit. Il a cru convenable également d'admettre la dénomination de quantités *directes* et de quantités *inverses* proposée par Carnot. Du reste, il n'a guère dépassé la résolution des équations des deux premiers degrés et s'est borné strictement dans son cours aux notions nécessaires pour arriver à la *Géométrie analytique*.

On regrettera peut-être de ne pas trouver dans cet ouvrage une série d'exercices correspondant à l'exposition. Mais l'auteur a reculé devant la crainte d'en augmenter le volume et par conséquent le prix. Il est d'ailleurs très-facile d'y suppléer à l'aide des recueils de ce genre qui existent déjà.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Avril 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Isidora, par George Sand; Paris, 3 vol. in-8°. — **Madame Jean,** par M. J. Brisset; Paris, 2 vol. in-8°.

Isidora est une courtisane, qui, maîtresse d'un grand seigneur, se fait passer pour sa femme aux yeux d'un jeune homme de lettres timide et enthousiaste, dont elle surprend ainsi l'amour, et auquel ensuite elle dévoile la vérité pour mieux pouvoir vaincre ses honnêtes scrupules et se livrer à lui sans retenue. Mais son amant ayant découvert cette intrigue, l'emmène en Italie et l'épouse au grand scandale de ses nobles parents, qui n'ont certes pas tort de trouver une pareille union très-peu convenable. Jacques Laurent, c'est le nom de l'homme de lettres, après le premier moment de désespoir que lui cause une séparation si prompte, oublie bientôt cet amour indigne de lui. Sa vie retirée, loin du monde, se partage entre la méditation solitaire et l'enseignement privé. Il connaît peu les hommes, et encore moins les femmes, sur lesquelles cependant son imagination bâtit des théories nombreuses. Il rêve un amour noble, pur, élevé, qui n'a rien de commun avec la réalité dont Isidora lui a fait goûter

l'ivresse. Une jeune veuve, belle et riche, l'ayant pris pour précepteur de son fils, il croit trouver en elle l'idéal de ses rêves, et il se met à l'aimer en secret, sans espoir de retour, car il n'ose pas même laisser paraître le sentiment qu'il éprouve, tant une première déception a rendu sa timidité naturelle plus craintive encore. Mais cet amour qu'il renferme dans son cœur le rend heureux, et il jouit avec une douce quiétude du bonheur de vivre constamment auprès de la femme qui est l'objet de son culte, lorsque Isidora, que la mort de son mari a de nouveau rendu indépendante, revient encore une fois se jeter à la traverse. Elle ressaisit aisément son empire, Jacques Laurent succombe à ses séductions, et la courtisane satisfaite de ce dernier triomphe, renonce désormais au monde, se retire dans un charmant asyle sur les bords enchanteurs d'un beau lac, et rachète les erreurs de sa vie passée en écrivant de grandes phrases sur la morale, sur l'éducation, sur la philosophie, etc., etc. Telle est la donnée de ce roman, dans lequel Mme Sand se montre bien inférieure à elle-même sous tous les rapports. C'est une ébauche incomplète, écrite avec négligence, où les caractères sont à-peine esquissés, où l'action languit et n'a point de dénouement. Le défaut d'intérêt s'y fait sentir dès l'abord, car les personnages n'éveillent aucune sympathie et l'enchaînement des circonstances est tout à fait invraisemblable. On y retrouve le thème favori de l'auteur, la révolte des passions contre le joug des convenances sociales, mais Isidora est un triste spécimen de la femme émancipée et ce n'est pas sa prétendue conversion qui réhabilitera la courtisane. Du reste, au point de vue moral, le sophisme ainsi dépouillé du prestige d'un talent supérieur et d'une brillante imagination ne présente plus le même danger et perd beaucoup de son influence délétère.

Dans *Madame Jean*, M. Brisset met bien aussi en con-

traste le développement des facultés de l'âme avec les entraves que lui oppose l'organisation de la société. Il fait ressortir la lutte pénible qui en résulte et les douloureux froissements qui en sont la conséquence inévitable. Nous ne l'en blâmerons certainement pas. C'est en effet la source la plus féconde où le romancier puisse aller puiser ses inspirations, c'est le trait le plus saillant qui frappe l'observateur, de quelque côté qu'il dirige ses regards dans ce bas monde. On peut même dire que cette lutte est le seul but de l'existence humaine qu'il nous soit donné d'entrevoir comme moyen d'épreuve et de perfectionnement. Mais M. Brisset se contente d'exposer le fait sous le jour qui lui paraît le plus propre à intéresser ses lecteurs, sans prétendre s'ériger en réformateur socialiste ou en professeur de philosophie transcendantale. Il estime que le roman doit surtout offrir une peinture fidèle de la société, et ne renfermer d'autre enseignement que celui qui ressort des leçons de l'expérience. C'est en ceci qu'il diffère essentiellement de Mme Sand, qui comprend la mission du romancier d'une toute autre manière et lui assigne un rôle important dans la lutte des idées, en la faisant servir à la propagation de certains principes, à la défense de systèmes qui n'existent encore qu'à l'état de théorie. Le roman offre en effet un moyen de popularité très-séduisant, il s'adresse à toutes les classes de lecteurs et ouvre à l'écrivain une vaste sphère d'influence. Mais alors se présentent deux écueils qu'il est à peu près impossible d'éviter. Ou bien le raisonnement domine aux dépens de l'imagination qui perd ainsi tout son charme, ou bien, ce qui est plus souvent le cas, la fiction altère les bases mêmes du raisonnement, fausse la logique, et produit une confusion dangereuse. La bonne foi du lecteur est en quelque sorte surprise par le tableau d'un monde tout à fait imaginaire, auquel on ne donne d'apparente

réalité que tout juste ce qu'il en faut pour captiver l'intérêt en éveillant les sympathies. La sensibilité mise en jeu se laisse aisément entraîner et accepte sans réflexion les hypothèses les plus extravagantes. Il nous semble donc que M. Brisset fait très-bien de ne pas s'engager dans cette voie désastreuse, et de conserver au roman le caractère qui lui est propre.

Madame Jean est une laborieuse ouvrière, qui vit du travail de ses mains, élève avec amour sa petite famille et met toute son ambition à rendre heureux l'artisan dont elle partage l'humble sort. Cependant c'est une femme richement douée, dont l'âme élevée semble faite pour une toute autre existence. Un incident fort simple, qui la met en rapport avec un peintre habile, développe en elle l'instinct du beau et donne essor aux nobles facultés qu'elle avait jusque-là renfermées dans sa vie obscure et monotone. Le peintre prend plaisir à développer ces germes féconds, il l'encourage, il la dirige, et la femme de l'artisan devient bientôt son élève favorite. Mais la gloire est souvent un fruit amer qui empoisonne l'existence de ceux qui lui ont sacrifié des biens plus modestes, mais plus sûrs. Mme Jean ne tarde pas à s'en apercevoir; la renommée de l'artiste ne grandit qu'aux dépens de celle de l'ouvrière, de l'honnête femme, de la mère de famille. A mesure qu'elle obtient les suffrages du monde, elle perd l'estime de ses égaux, elle se voit en butte aux soupçons malveillants, aux perfides insinuations de l'envie. Bientôt les attentions de son maître éveillent la défiance de son mari; elle se trouve placée entre les séductions brillantes d'une carrière conforme à ses goûts, et les exigences sévères du devoir. Dans cette alternative, elle n'hésite pas; son cœur pur et dévoué la fait renoncer aux jouissances de l'art pour suivre la destinée de son époux. La lutte est cruelle, mais elle ne recule point devant le prix d'une

semblable victoire. Sa pauvre âme blessée à mort se résigne, se replie sur elle-même, et si elle doit succomber à ce sacrifice, elle l'accomplira du moins jusqu'au bout sans murmure ni révolte.

Ce serait assurément un beau thème pour la déclamation socialiste, mais M. Brisset se garde bien de gâter ainsi l'impression touchante que son roman laisse dans l'esprit du lecteur. Il excite la sympathie, il émeut et il intéresse, sans attiser le mécontentement. Il peint une des misères les plus douloureuses de l'état social, mais il ne prétend pas en faire un acte d'accusation, ni surtout en chercher le remède en dehors des conditions de la nature humaine. Si la critique peut l'attaquer au point de vue littéraire, elle n'a sous le rapport moral que des éloges à lui donner.

Ecrivains et poètes de l'Allemagne, par Henri Blaze; 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. — **Les poètes contemporains de l'Allemagne**, par M. Martin; Paris, 1 vol. in-8°, 6 fr.

Les Français se mettent à étudier sérieusement l'Allemagne. Tandis que les ouvrages profonds des Kant, Fichte, Herder, Hegel sont traduits, commentés, expliqués par la jeune école philosophique, voici que d'autres explorateurs se lancent dans le champ fécond de la littérature et entreprennent de faire connaître à la France les riches trésors de la poésie allemande. C'est une tendance très-heureuse, car elle montre l'affaiblissement des préventions nationales et ne peut que favoriser l'essor intellectuel en reculant les limites de son domaine. Le génie français, après avoir exercé son influence sur les autres peuples, subit à

son tour la réaction bienfaisante des éléments étrangers auxquels il a donné l'impulsion par son activité puissante pendant les deux derniers siècles. A cette source vive d'inspirations originales et diverses, l'esprit se retrempe ; il voit son horizon s'agrandir, et s'élevant au-dessus des règles étroites de la routine, il embrasse le beau et le vrai dans leurs manifestations multiples, il apprend à distinguer les libres allures du génie des écarts d'une imagination désordonnée. La littérature allemande est en particulier propre à produire un tel résultat par l'abondance et la variété de ses œuvres. C'est celle qui présente le plus grand nombre d'individualités remarquables dans tous les genres. Si l'éclat et l'unité de la centralisation lui ont manqué, jamais non plus elle n'a porté le cachet de ce joug fatal à l'indépendance de l'écrivain. Ainsi, ses poètes nous offrent le développement complet des tendances les plus variées s'assujétissant les formes de l'art et y trouvant d'inépuisables ressources pour exprimer leurs idées. Chacun peut donner libre essor à sa fantaisie, sans craindre de blesser les règles d'une poétique étroite, et il n'est pas nécessaire de couper les ailes de l'imagination pour retenir son vol dans des limites déterminées d'avance. Un genre de poésie qui caractérise fort bien cette indépendance de l'esprit allemand, c'est le *Lied*, chant tour à tour grave ou léger, ironique ou sentimental, tantôt empreint d'une philosophie profonde, tantôt plein de grâce et d'enjouement. Aux qualités aimables de la chanson française il joint l'avantage de se plier mieux encore à toutes les exigences de lapensée, et souvent il jette sur elle un vague vaporeux qui la maintient dans le demi-jour le plus favorable. Ce n'est parfois qu'une note qui vous donne le ton, mais de laquelle peut, suivant la disposition où vous êtes, jaillir une source inépuisable d'harmonie. « Pour peu que la mélancolie des lieux et le penchant de votre humeur

s'y prête, le lied va vous ouvrir une porte sur l'infini. Grâce à lui, vous rêverez sans fin ; où et quand cette rêverie s'arrêtera, Dieu le sait. Qui ne connaît cette charmante légende du moyen âge : — Un matin, le moine Félix sort du cloître, et, comme il se promène dans le bois, voilà qu'il entend tout à coup un petit oiseau dont la chanson le réjouit ; le ciel est bleu, le gazon frais, l'ombre heureuse et parfumée sous les accacias en fleur, et le petit oiseau chante toujours. Quels traits ! quel gosier ! le moine n'a de sa vie entendu rien de pareil ; les orgues même du sanctuaire ne sauraient se comparer à ce gentil ramage du printemps, à cette musique en plein soleil. Il écoute, il écoute, et se laisse ravir tant qu'il peut. Enfin, l'heure de la retraite arrive, le moine s'achemine vers le couvent ; mais, ô disgrâce ! lorsqu'il se présente, le portier lui refuse l'entrée ; un dialogue s'établit, les autres frères accourent. Chose étrange, aucune de ces figures ne lui revient ; il se nomme, personne ne le reconnaît. Alors on le conduit au prieur, et le digne homme, qui tombe de vieillesse, finit par se souvenir d'avoir connu autrefois un novice appelé Félix qui ressemblait exactement à la personne qu'on lui présente. On consulte les régistres du couvent, son nom s'y trouve ; cent ans se sont écoulés pendant qu'il écoutait chanter l'oiseau bleu. — Le lied allemand ressemble au rossignol de la légende ; il chante dans les arbres, sous les fleurs, au bord de l'eau, mais pour vous attirer vers son monde à lui, la rêverie ; il appelle, et vous le suivez, vous le suivez toujours, et des heures se passent ; au moyen âge, on eut dit des siècles. »

Pour produire cette influence magique le moindre sujet lui suffit, car son but est bien moins de vous offrir un tableau de la vie réelle que de vous transporter dans les espaces sans bornes du monde imaginaire.

« Connais-tu la contrée où les citronniers fleurissent.
Où l'orange dorée brille sur le sombre feuillage,
Un doux zéphir descend du ciel azuré,
Le myrte tranquille et le majestueux laurier se dressent.
La connais-tu bien ?
C'est là, c'est là,
Que je voudrais, ô mon bien-aimé, fuir avec toi. »

Ces simples paroles, que Mignon adresse à son bien-aimé, suffisent pour évoquer devant vous l'Italie et ses splendeurs, avec son doux climat et sa terre féconde. Abandonnez-vous seulement à l'impulsion, et tout un poëme d'amour et de bonheur va se dérouler à vos regards.

D'autres fois le lied trouve le secret de sa puissance dans le contraste de la naïveté des détails et de l'expression avec la profondeur des sentiments qu'il remue, des pensées qu'il réveille.

« Trois compagnons passaient le Rhin ; ils entrèrent chez une hôtesse. — Mère hôtesse, as-tu de bon vin et de bonne bière ? Et ta belle jeune fille, où est-elle !

« Mon vin est frais et clair, ma bière aussi ; ma fille gît dans le cercueil.

« Et lorsqu'ils entrèrent dans la chambre, la vierge gisait dans la boîte noire.

« Le premier leva le voile, et la contemplant d'un œil mélancolique : — Hélas ! si tu vivais encore, belle jeune fille, je t'aimerais à dater d'aujourd'hui !

« Le second, laissant tomber le voile, se détourna et pleura — Hélas ! que tu sois étendue au cercueil, toi que j'ai aimée si longtemps !

« Mais le troisième le releva aussitôt, et baisant sa bouche livide : — Je t'ai toujours aimée, je t'aime encore, et je t'aimerai dans l'éternité. »

Pour peu que l'âme soit portée vers la méditation, disposée à la tristesse, comment résister à l'impression de ce chant qui dans ses dimensions restreintes comprend tout un passé d'amour, tout un avenir de désespoir. La souplesse du lied convient merveilleusement à l'imagination allemande, qui s'en sert pour idéaliser toutes sortes de sujets et pour faire sortir du moindre incident, de la plus petite circonstance, une source féconde de méditation. Le meunier qui regarde couler son ruisseau, le pâtre qui suit son troupeau sur la montagne, l'étoile brillant sur l'azur du ciel, la fleur cachée dans le gazon, tout lui peut également fournir le thème dont la mélodie brève, mais expressive, vient faire vibrer les cordes les plus sensibles de notre âme. Religieux et mystique au moyen âge, le lied a pris une couleur éminemment nationale dans les temps modernes, il a revêtu des allures guerrières et patriotiques lors de la guerre pour l'indépendance, et il tend aujourd'hui à devenir de plus en plus populaire sous la plume des jeunes écrivains de l'école socialiste. Aussi M. Blaze a-t-il raison de le considérer comme l'élement essentiel de la poésie allemande. Mais son admiration nous paraît un peu trop exclusive. Il ne fait point la part de la critique et suppose constamment chez le lecteur une aptitude toute particulière à cette rêverie germanique qui se plaît dans le vague de la pensée, se contente d'images confuses et se charge volontiers de compléter l'esquisse à peine ébauchée du poète. Ce caractère propre au génie allemand a sans doute un grand charme, surtout dans les œuvres des maîtres, mais il a ses inconvénients aussi, et il est particulièrement opposé à la précision de l'esprit français, qui veut comprendre avant d'admirer et ne consent à suivre le poète dans les nuages que lorsqu'il aperçoit clairement les merveilles que celui-ci prétend lui dévoiler. M. Blaze oublie que le principal mérite de la plu-

part des lieds qu'il cite gît dans l'harmonie de la langue, et disparaît entièrement dans la traduction, qu'elle soit en prose ou en vers. La précieuse clarté du français devient ici un obstacle qui l'empêche absolument de rendre le demi-jour vaporeux de la poésie allemande. La musique du rhythme ne s'interprète pas, et les efforts du traducteur pour en faire apprécier le charme n'aboutissent le plus souvent qu'à faire dire qu'il est bien ingénieux de trouver tant de belles choses dans de petites pièces si peu remarquables, dont quelquefois même on ne saisit pas le sens. Il nous semble qu'il aurait mieux valu s'attacher à présenter la littérature allemande sous une face plus propre à captiver l'intérêt du public français, et cela n'était pas difficile, car enfin elle ne consiste pas uniquement dans le lied, qui d'ailleurs offre lui-même de nombreuses productions d'un genre plus accessible que la plupart de celles choisies par M. Blaze. Le génie d'un Gœthe, d'un Schiller, d'un Klopstock, etc., a certes bien d'autres titres à l'estime universelle, et ce n'est pas le meilleur moyen de faire connaître la littérature allemande que d'insister précisément sur ce qu'elle offre de moins intelligible pour les étrangers. On retirera peu d'instruction du livre de M. Blaze, si l'on ne sait pas l'allemand, et l'on trouvera beaucoup de recherche prétentieuse dans son style qui manque de grâce et d'élégance.

Nous préférons le travail de M. N. Martin qui donne une idée succincte, mais nette et juste des tendances actuelles de la poésie allemande. Il se borne à l'étude des poètes contemporains qui, s'ils ne renferment pas dans leurs rangs des hommes d'un génie aussi supérieur que ceux de la génération précédente, offrent cependant un certain nombre de talents remarquables par leur originalité vigoureuse. D'ailleurs ils sont en général moins connus des lecteurs français, ce qui donne aux traductions de M. Mar-

tin un grand attrait de nouveauté. En Allemagne, comme en France, la littérature cherche à se frayer des voies nouvelles, mais n'ayant pas à secouer le joug d'une poétique gênante, ses efforts se portent moins sur la forme que sur le fond. C'est dans le domaine de la pensée que s'exerce l'esprit novateur en mettant la poésie au service de l'émancipation politique et des réformes sociales. Le poète s'appuyant ainsi, d'une part sur le sentiment national, et de l'autre sur l'intérêt universel qu'excitent les plus importantes questions agitées aujourd'hui, est sûr de trouver un public nombreux et d'obtenir une influence à laquelle il n'aurait sans cela jamais pu aspirer. L'élan de patriotisme qui souleva l'Allemagne contre le joug de l'empire français réagit fortement dès l'abord sur la littérature. La nationalité allemande devint le thème favori des poètes, et leur inspira des chants populaires qui trouvèrent de l'écho dans tous les cœurs. Puis, la marche des événements politiques n'ayant point satisfait les espérances que dans le premier moment d'enthousiasme on avait encouragées, la poésie se fit l'organe d'une opposition dans laquelle reparurent bientôt les idées révolutionnaires françaises. Enfin, depuis 1830, après d'infructueuses tentatives qui n'eurent d'autre résultat que de faire exiler quelques-uns des principaux écrivains dont on redoutait la popularité, l'esprit allemand toujours fidèle aux allures hardies qui le caractérisent, s'est tourné vers le communisme, et l'on a vu surgir une pléiade de poètes socialistes. M. Martin apprécie fort bien ces diverses phases successives, et il en signale avec beaucoup de sagacité les traits les plus saillants. Il rend pleine et entière justice au sentiment national qui anime la littérature allemande, mais en même temps il montre combien les tendances communistes sont fatales à celle-ci, en abaissant de plus en plus le niveau des intelligences auxquelles ses

œuvres s'adressent, et en la forçant à se faire l'organe des instincts et des passions les moins nobles. Cette décadence est en effet frappante chez les écrivains qui jouissent aujourd'hui de la renommée la plus populaire. Cependant M. Martin ne désespère pas pour cela de l'avenir. Ce n'est à ses yeux qu'une crise accidentelle, et il a foi dans la sagesse et les lumières de la nation allemande. Son livre témoigne d'une profonde sympathie pour l'Allemagne, mais ce n'est point une prédilection aveugle, et l'impartialité préside à tous ses jugements, dans lesquels le bon goût français n'est jamais sacrifié à la ridicule prétention de découvrir des trésors d'imagination et de pensée dans le moindre nuage du mysticisme germanique.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

De la répartition des richesses ou de la justice distributive en économie sociale, par F. Vidal ; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c. — **Recherches sur les causes de l'indigence**, par A. Clément ; Paris, 1 vol. in-8°, 6 fr. 50 c. — **Il y a des pauvres à Paris... et ailleurs,** par l'auteur du Mariage au point de vue chrétien ; Paris, 1 vol. in-18, 1 fr. 75 c.

M. Vidal est un partisan des doctrines socialistes, qui voudrait que la répartition des richesses fût basée sur le principe de l'égalité absolue, et que dans ce but l'on s'occupât d'organiser le travail, de détruire la concurrence, la rente, le salariat, le désordre de la production. La liberté de l'industrie est à ses yeux un grand mal, et l'économie

politique en la préconisant, s'est complétement fourvoyée; les économistes ont détourné la science de sa véritable mission, qui doit être l'étude pratique des grandes questions sociales et non pas seulement l'exposé théorique du mécanisme de la production et de la distribution des richesses, considéré en lui-même sans égard aux conséquences morales qui peuvent en résulter. En d'autres termes, M. Vidal blâme la distinction qu'on a prétendu faire entre l'économie politique et ce qu'il appelle la science sociale; il regarde cette distinction comme funeste, parce qu'elle a fait croire qu'on pouvait obtenir la solution du problème sans rien changer au principe fondamental sur lequel repose l'état social actuel. Il s'attache donc à démontrer que tous les travaux des économistes anciens et modernes n'ont point réussi à tarir les sources du prolétariat et de la misère. A cet égard sa tâche de critique n'est pas difficile, car la plupart des écrivains qu'il attaque se sont bornés à constater les faits, à déterminer leurs causes, à présenter l'enchaînement des phénomènes, et n'ont jamais songé à chercher les éléments d'un nouveau système en dehors des conditions présentes de toute société humaine. Ils ne se sont pas attribué le pouvoir de modifier à leur gré la nature de l'homme, et ils ont pensé avec raison qu'il fallait laisser aux moralistes le soin d'apprécier jusqu'à quel point une pareille tentative était possible. Seulement quelques-uns d'entre eux, tels par exemple que Sismondi, découragés en voyant le faible résultat de leurs efforts, émus de compassion pour les souffrances du pauvre, ont donné libre cours à leurs sympathies dans d'éloquentes déclamations contre les tristes nécessités du progrès industriel. Mais c'est là l'expression d'un sentiment et non point le langage de la science. Que l'homme, ignorant les desseins qui ont présidé à la création de l'univers, ne pouvant percer le mystère de sa destinée,

éprouve parfois une profonde angoisse et aspire vers un ordre meilleur, cela se comprend ; mais qu'il prétende réformer l'œuvre du Créateur, corriger à l'aide de son impuissante science la répartition inégale des facultés de l'âme, subordonner absolument le perfectionnement de l'individu au bien-être matériel de l'espèce, ce n'est qu'orgueil et folie. Autant vaudrait prétendre intervertir l'ordre des saisons ou changer les lois qui régissent le cours des astres. Aussi Fourrier, sentant la force de cette objection et fidèle jusqu'au bout à son système, n'hésitait pas à douer l'homme de la puissance créatrice ; dans ses rêves ingénieux il admettait une époque où la société, s'assujetissant les agents naturels même les plus mystérieux, serait maîtresse de modifier à son gré les climats, les productions du sol, les animaux, et les éléments constitutifs des fluides qui nous entourent. M. Vidal recule devant cette logique rigoureuse, il la trouve sans doute extravagante, et d'ailleurs l'attraction passionnelle ne lui semble, pas plus que la doctrine St.-Simonienne des capacités, propre à produire une égale répartition des richesses telle qu'il l'entend. Il veut au contraire que l'égalité parfaite du bien-être vienne compenser les inégalités naturelles des dons de l'intelligence ou des facultés de l'âme. La communauté des jouissances est un droit qui appartient à tous ceux qui, par leur travail, contribuent à la production de la richesse. La supériorité du talent ou du savoir ne crée, pour ceux qui la possèdent, qu'une obligation plus grande vis-à-vis de la société qui peut exiger d'eux davantage en raison de cette supériorité même. Il faut donc renoncer à la libre concurrence, organiser le travail, associer les travailleurs au capitaliste de manière que chacun ait sa part dans les profits, et abolir la rente afin que nul ne puisse plus vivre sans rien faire. Telles sont les réformes que propose M. Vidal en attendant d'arriver au pur

communisme pour lequel notre époque ne lui paraît pas encore assez mûre. C'est une espèce de régime transitoire, destiné à préparer les esprits en les ramenant à des idées d'ordre et de discipline. En effet le joug du communisme n'est guère compatible avec l'amour de l'indépendance si général aujourd'hui, et ceux-là, précisément, en faveur de qui surtout on l'invoque, seraient peut-être les derniers à s'y soumettre. M. Vidal blâme hautement à cet égard les meneurs qui poussent la classe ouvrière à des révolutions violentes, sans aucune chance de succès; il regarde comme beaucoup plus prudent et plus sûr de procéder par une transition habilement ménagée. Mais il ne nous dit point comment les mesures qu'il demande pourraient être mises en exécution ; cependant c'est là que gît la difficulté principale. En présence d'une démocratie de plus en plus hostile à tout frein qui la gêne, nous ne voyons pas comment il serait possible de rétablir le monopole et de faire accepter l'intervention du gouvernement jusque dans les moindres transactions de la vie habituelle. Notre auteur, qui reproche avec tant d'amertume aux économistes d'avoir envisagé les questions d'une manière trop abstraite, et négligé tout à fait le point de vue pratique, recule bien plus qu'eux encore devant cette redoutable épreuve de l'application. Il se contente de signaler le but sans indiquer les moyens, puis n'oublie pas le cortége obligé de déclamations menaçantes contre ceux qui s'obstinent à défendre le vieil édifice social prêt à s'écrouler dans le gouffre béant du paupérisme et de l'anarchie. Or si les économistes n'ont pas tari la source du malaise, ils ont du moins signalé des réformes qu'il faudrait essayer avant de les condamner, car rien n'est plus injuste que d'attribuer à la libre concurrence des résultats qui proviennent au contraire de la résistance opiniâtre que lui opposent encore les intérêts particuliers et les préjugés de la rou-

tine. On peut dire que le communisme n'est qu'une nouvelle forme sous laquelle se manifeste aujourd'hui cette résistance, et l'économie politique se voit obligée d'entrer en lice contre la prétendue science sociale, quoiqu'elle n'embrasse point un aussi vaste champ et n'ait jamais eu l'ambition de faire le bonheur du genre humain. C'est une position assez désavantageuse, parce que ce qu'elle peut offrir en fait d'améliorations matérielles est bien peu de chose à côté des séduisantes promesses de ses adversaires, mais il faut qu'elle se défende et prouve que ses vues ont beaucoup plus de chances de succès que les utopies des socialistes.

M. Clément, dans ses *Recherches sur les causes de l'indigence*, nous paraît avoir très-sagement fait la part de la science économique, montrant ce qu'on doit en attendre et traçant avec précision les limites de son domaine. Les causes de l'indigence se rangent sous deux ordres principaux : celles qui sont liées au régime industriel, et celles qui dépendent des institutions, des mœurs et des habitudes. Les premières consistent dans la misère produite par l'interruption ou la cessation des travaux, et dans l'insuffisance des salaires. Assurément elles ne sont que trop réelles, nul ne peut songer à nier leur existence. Mais est-il vrai que le système de la liberté ait rendu leur action plus intense? M. Clément ne le croit pas. Suivant lui, l'on a beaucoup exagéré l'augmentation de la misère. Les données statistiques recueillies à ce sujet sont encore très-incomplètes et l'on ne possède aucun document qui permette d'établir une comparaison quelque peu satisfaisante entre le présent et le passé. Il ne suffit pas d'ailleurs de dresser des tableaux sur lesquels se trouve inscrit le nombre des indigents secourus dans les divers pays, car ces chiffres peuvent provenir de certaines conditions tout à fait étrangères au régime industriel ; il faudrait d'abord

s'entendre sur ce qui constitue l'indigence et déterminer, pour chaque pays, la nature des privations auxquelles il faut être habituellement soumis pour être classé au nombre des indigents, puis tenir compte aussi de l'influence des institutions et des habitudes particulières aux diverses populations. En effet, la misère a de nombreux degrés, dont la valeur est plutôt relative qu'absolue. Si le développement de l'industrie a beaucoup augmenté le nombre des travailleurs qui sont exposés aux chances de ses vastes entreprises, d'une autre part il a singulièrement amélioré leur position en mettant à leur portée une foule d'objets dont jadis ils ne connaissaient pas même l'usage. Il est certain, par exemple, que le sort des classes ouvrières en France est infiniment plus heureux aujourd'hui qu'il ne l'était il y a deux siècles. Sans doute l'emploi des machines à vapeur a produit une perturbation très-grande; mais c'est un mal passager dont le plus sûr remède se trouve dans l'abolition complète de toutes les entraves qui gênent encore la liberté des échanges. Le système protecteur, en poussant l'industrie dans une fausse voie, en lui imprimant un essor factice, a préparé les résultats désastreux qu'on attribue injustement à la libre concurrence. Celle-ci, au contraire, une fois qu'elle sera généralement appliquée, rétablira l'équilibre, replacera la production dans ses conditions naturelles et lui ouvrira d'innombrables marchés. En ce sens, l'économie politique paraît à M. Clément offrir un moyen précieux de soulager la misère des classes laborieuses. On objectera peut-être que ce ne sera qu'un soulagement temporaire, et que la population s'accroissant toujours en raison de la prospérité, bientôt l'encombrement se fera de nouveau sentir. Mais cette difficulté se présente, avec bien plus de force encore, dans tous les systèmes socialistes qui n'ont pas seulement songé à la résoudre et s'ôtent même les seuls

moyens d'y parvenir, en renversant l'empire de la morale et en tarissant la source de la charité. Le communisme, avec son égalité de bien être matériel et son organisation du travail, tue l'individualité ainsi que les nobles sentiments, les sympathies fécondes et les élans généreux dont elle renferme le principe, pour y substituer le droit, essentiellement égoïste, de vivre et d'avoir sa place au grand ratelier où chaque jour le troupeau humain viendra prendre sa nourriture.

M. Clément, passant à la seconde catégorie des causes de l'indigence, montre comment le principe de l'association appliqué d'une manière sage et raisonnable peut en effet porter de bons fruits. Mais au lieu de l'envisager comme les socialistes, au point de vue de l'égalité du bien-être, il le considère surtout dans son influence morale, et s'attache à prouver qu'à cet égard les associations de prévoyance et de secours mutuels entre ouvriers peuvent exercer une action fort heureuse et offrent peut-être le frein le plus propre à contenir les passions, à réprimer les mauvais penchants. Il émet quelques idées ingénieuses sur le genre de sociétés qu'il conviendrait d'établir, et sur les moyens d'amener les travailleurs à faire un plus grand usage des caisses d'épargne. Il entre aussi dans des détails intéressants au sujet des réformes qu'exigerait l'éducation publique pour développer chez les classes ouvrières l'amour de l'ordre, le sentiment religieux, l'intelligence, et leur inculquer des notions morales, saines et fermes, qui ne s'évanouissent pas en fumée au premier souffle de l'agitation révolutionnaire. C'est une chose utile sans doute que d'attirer sur ce point l'attention des gouvernements, mais il ne faut pas se faire illusion sur ce qu'on peut attendre d'eux. La véritable influence appartient plutôt aux efforts individuels, et ces inégalités naturelles auxquelles les socialistes prétendent attribuer tous les

maux de la société doivent précisément fournir les remèdes les plus efficaces à leur opposer. Ainsi que le dit Mme *de Gasparin*, la solution du problème gît dans l'action de l'individu sur l'individu, et pas ailleurs. Il y a des pauvres, il y en aura toujours; c'est une vérité triste, mais incontestable, et le communisme, si l'on en faisait une fois l'expérience, n'aurait d'autre résultat que d'en augmenter le nombre, Mais dans l'état social actuel, à côté des pauvres se trouvent des riches, dont le devoir le plus impérieux et le plus doux à la fois est de venir en aide aux souffrances de leurs semblables. De cette espèce de solidarité résulte pour les uns comme pour les autres un enchaînement d'obligations mutuelles, qui constitue en quelque sorte l'école où l'âme s'élève et se fortifie par l'exercice constant de ses plus nobles facultés. C'est la source des dévouements généreux, des sympathies fécondes, de toutes les vertus qu'embrasse dans sa plus large acception la sublime pensée de la charité chrétienne. Il y a des pauvres, auxquels le travail le plus assidu ne peut fournir de quoi élever leur famille, que la maladie ou toute autre cause accidentelle peut d'un jour à l'autre plonger dans la plus affreuse misère; il y a des pauvres qui, découragés par un premier échec, incapables de résister aux tentations, se laissent détourner du droit chemin ou cherchent dans les excès l'oubli momentané de leurs peines et se creusent ainsi eux-mêmes un abîme d'où leurs efforts seront impuissants à les faire sortir. On peut gémir d'un tel état de choses, mais quelque organisation sociale que l'on imagine, il n'en subsistera pas moins, car il paraît être une condition inséparable de notre destinée, dont il ne nous est point donné de percer le mystère. Mais si nous ne pouvons pénétrer les vues de la Providence, ni rien changer à ses plans, nous sommes tenus d'employer les moyens qu'elle a mis à notre portée, évidemment pour

que nous les fassions servir à l'accomplissement de ses desseins. La mission du riche est d'assister le pauvre, non-seulement de sa bourse, mais aussi de ses conseils, de ses encouragements et de ses consolations. Les aumônes, quelque larges qu'elles soient, n'ont en elle-même qu'une valeur très-hypothétique. Pour qu'elles fassent du bien il faut qu'elles partent du cœur, qu'une sympathie réelle et profonde soit la base sur laquelle s'établissent les rapports entre celui qui donne et celui qui reçoit. C'est ce qu'on oublie trop souvent. « Quand le riche a laissé quelques pièces de cent sous tomber dans la main du pauvre, quand il a fait rentrer dans le logis du malheureux quelques meubles ou quelques effets engagés au Mont de Piété; quand, grâce à ses aumônes, la famille indigente a pu deux jours sur sept ajouter un peu de bouillon à son maigre potage, un peu de viande à son pain, le riche croit avoir tout fait. » Sans doute c'est bien quelque chose, mais c'est la moindre partie de l'œuvre, et ce soulagement momentané ne détruit pas les causes de l'indigence, ne change rien à sa funeste action sur le moral des individus. « Tout parle au pauvre le langage des passions grossières. Durant les heures de travail, il l'entend; il le rapporte dans sa demeure. Son ciel, chargé de méphitiques vapeurs, pèse lourdement sur lui; et jusqu'à ses jouissances subissent l'action du milieu corrompu dans lequel il vit. Comment en serait-il autrement? Qui souffle sur ces nuées épaisses pour les disperser? Qui se préoccupe de mettre son cœur et son âme au large? Qui vient le prendre par la main pour l'attirer doucement sur quelque sommité d'où il puisse contempler le soleil de l'éternelle vérité, de l'éternel amour de son Dieu?... »

Parfois les heureux du siècle semblent émus d'une subite pitié; ils organisent des concerts, des bals, des ventes au profit des pauvres, ils semblent chercher jusque dans

l'exercice de la charité l'attrait des plaisirs mondains, et ils ne songent pas qu'un tel contraste est fait pour exciter l'envie plutôt que pour éveiller le sentiment de la reconnaissance. Comment voulez-vous alors qu'il y ait régénération morale, rapprochement entre les diverses classes de la société, effort commun pour résister aux éléments de dissolution qui menacent le monde. Les riches entraînés par le tourbillon de leurs affaires et de leurs plaisirs, s'isolent de plus en plus de la foule des prolétaires qu'ils regardent comme une armée d'ennemis barbares qui leur inspirent de temps en temps un certain effroi, mais dont ils ne craignent cependant pas d'augmenter le nombre en s'abandonnant sans frein à leurs passions, en donnant l'exemple contagieux de l'immoralité, du désordre et de la corruption. Et les pauvres ainsi disposés à prendre en haine un état social dans lequel il n'y a pour eux que souffrance et privation, prêtent l'oreille aux paroles flatteuses, aux promesses mensongères du premier ambitieux qui caresse leurs préjugés ou satisfait leurs espérances par quelque séduisante utopie. Le communisme avec ses rêves d'égalité, ses droits sans devoirs, sa négation de toute morale gênante et répressive des instincts, s'empare aisément de l'imagination des classes ouvrières. Quoique l'impossibilité de son application le condamne à demeurer toujours à l'état de théorie il n'en offre pas moins un danger très-réel par les bouleversements dont il peut devenir la source incessante si on n'avise pas sans retard aux moyens de paralyser son influence. Il y a véritablement péril en la demeure, et quand nous ne verrions pas d'autres symptômes qui l'annoncent, nous en trouverions une preuve suffisante dans l'éloquent et courageux appel que Mme de Gasparin adresse à ce grand monde dont elle fait elle-même partie, dont elle connaît par conséquent les répugnances pour tout ce qui vient troubler sa vie facile

et fortunée. Il ne s'agit plus de discuter, de déclamer ou de prêcher; il faut agir, et Mme de Gasparin instruite par une expérience pratique qui se trahit en quelque sorte malgré elle à chaque page de son petit livre, indique le seul remède efficace, l'action de l'homme sur l'homme, la charité directe, d'individu à individu. Voilà ce qui renouera les liens prêts à se rompre, ce qui reconstituera la famille humaine sur le principe de l'affection mutuelle, plus fort et plus fécond que celui de la dépendance sur lequel reposait l'ancienne organisation. Les inégalités sociales loin d'y apporter un obstacle, sont au contraire indispensables à l'accomplissement de l'œuvre, et dans cette belle tâche qui semble nous dévoiler une portion de notre destinée ici-bas, chacun a sa part d'efforts à faire, de bien à opérer et de joies à recueillir.

« On est agréable à Dieu en donnant selon ce qu'on a, non selon ce qu'on n'a pas. Que toutes les familles qui possèdent quelque chose adoptent une, ou deux, ou plusieurs familles pauvres; qu'elles leur fournissent des secours, des consolations, de l'appui; que l'homme qui ne peut disposer que d'une parcelle de son temps, que d'une partie de ses forces, les consacre de bon cœur au service des indigents; choisissons parmi les demandes qui nous sont adressées; sans refuser toute aumône aux malheureux dont nous ne pouvons faire l'objet de soins spéciaux, attachons-nous plus particulièrement à soutenir, à régénérer un ou plusieurs nécessiteux; alors nos secours n'étant plus morcelés à l'infini deviendront efficaces, alors nous comprendrons quelle portion de nos biens appartient aux indigents; alors nous apprendrons à nous dépenser nous-mêmes au service de Christ : une prodigieuse transformation s'opérera dans l'âme comme dans la vie de l'indigent.

« Cette œuvre n'est pas loin de nous : nos mains la tou-

chent. Oh! voyons vrai! Pendant qu'il fait jour travaillons, travaillons avant que la nuit arrive... cette nuit qui fermera nos oreilles et paralysera nos mains, jusqu'à ce que se lève le matin de l'éternité. »

SCIENCES ET ARTS.

Cosmos, Essai d'une description physique du monde, par Alexandre de Humboldt; traduit par H. Faye; 1re partie. Paris, 1 vol. in-8°, 10 fr.

Résumer dans un brillant tableau les résultats d'une longue vie consacrée à l'étude de la nature, présenter l'ensemble des faits que l'expérience moderne est parvenue à constater, ainsi que les inductions qu'il est permis d'en tirer sur les grandes lois qui régissent l'univers, dresser en quelque sorte le bilan actuel des conquêtes de l'esprit humain dans le vaste champ de la science cosmique : tel est le magnifique plan que s'est proposé M. de Humboldt. Assurément c'est une entreprise grande et hardie. Mais elle était bien digne du puissant génie de l'auteur, et nul mieux que lui ne possède les qualités nécessaires pour l'accomplir. Au savoir le plus profond, à l'érudition la plus variée, il joint un esprit philosophique plein de sagesse, et l'habitude de l'analyse rigoureuse a réglé les élans de sa riche imagination sans en comprimer l'essor. Il sent et décrit en poëte les admirables spéculations de la science; il emploie avec un talent supérieur les ressources de l'art littéraire à revêtir de formes nobles et gracieuses les sèches démonstrations du calcul, ce merveilleux instrument à l'aide duquel l'homme sonde

l'immensité de l'espace, mesure les cieux, pèse les astres et pénètre le secret des forces mystérieuses dont l'action se manifeste dans les nombreux phénomènes qui l'entourent.

L'observation est la base essentielle de la science, elle seule peut mettre l'âme humaine en rapport avec les objets du monde extérieur, et par conséquent lui fournir les premiers éléments nécessaires pour toutes les investigations de ce genre. Mais si l'observation se borne uniquement à entasser des faits isolés, elle ne remplit que la moitié de sa tâche, et les matériaux qu'elle prépare ainsi risquent parfois de demeurer longtemps inutiles. Pour être vraiment féconde, il faut qu'elle sache s'élever des détails à l'ensemble, remonter des effets aux causes, comparer entre eux les phénomènes d'ordres divers, et rattacher ses résultats à des vues générales sur les lois organiques de la nature. Alors elle devient aussi la source abondante des plus nobles jouissances, elle élève l'âme et stimule sans cesse le développement de ses belles facultés. L'esprit philosophique donne un puissant attrait aux recherches de la science, en les faisant converger vers un but commun qui est la contemplation des forces créatrices dans leur harmonieuse unité. Les perturbations apparentes, les accidents du hasard disparaissent pour faire place au spectacle sublime de l'ordre éternel qui régit le monde. L'étude du moindre phénomène acquiert de l'importance, excite vivement l'intérêt par l'espoir d'y trouver un anneau de la chaîne qui conduit à la découverte ou à la confirmation d'une loi universelle. Les limites des spécialités s'effacent, l'horizon s'agrandit, la pensée étend ses ailes, et l'homme se pénètre et se console tout à la fois du sentiment de sa petitesse en jetant un hardi regard sur les profondeurs de l'infini. N'est-ce pas un signe éclatant de l'essence divine de notre âme que ce senti-

ment complexe qu'elle éprouve lorsqu'elle veut franchir les bornes de son domaine terrestre? Retenue dans les liens de la matière, elle s'efforce vainement de s'en dégager, mais ces aspirations impérieuses vers une économie supérieure, ces éclairs de révélation qui viennent tout à coup illuminer les ténèbres dont elle est entourée, décèlent une puissance dont l'essor ne peut pas être restreint à la courte durée de la vie humaine, et qui doit avoir, au delà, des destinées plus hautes et plus parfaites. Cependant, la science qui nous conduit à l'entrée de cet autre domaine, n'y pénètre point et s'arrête là où l'observation ne peut plus la guider. « Un tableau physique de la nature, dit M. de Humboldt, s'arrête à la limite où commence la sphère de l'intelligence, où le regard plonge dans un monde différent. Cette limite, il la marque et ne la franchit point. »

En demeurant fidèle à ce principe, le savant se met en garde contre les écarts de l'imagination, contre les impressions du sentiment, il imprime à ses travaux une marche rigoureuse, bien faite pour inspirer la confiance, et les résultats qu'il obtient ainsi sont d'autant plus précieux qu'ils nous font en quelque sorte toucher au doigt les preuves de la puissance et de la sagesse divines. Dans son ouvrage, M. de Humboldt observe strictement cette distinction entre ce qui est du domaine de la science et ce qui est du domaine de la foi ou de la spéculation purement métaphysique. Mais on se tromperait si l'on croyait que cela nuit à la grandeur du tableau et rétrécit les vues de l'auteur. Dès l'abord il s'élève au plus haut point que la science moderne ait pu atteindre, et de cette limite extrême, qui touche à l'infini, son œil scrutateur embrasse l'ensemble de l'univers, saisit les rapports qui unissent ses diverses parties, découvre la merveilleuse harmonie qui préside à leur arrangement et à leurs mo-

difications perpétuelles. Contrairement au système le plus généralement adopté dans la contemplation de la nature, qui débute d'ordinaire par les objets les plus rapprochés de l'homme pour s'élever graduellement jusqu'aux espaces célestes, il nous transporte tout de suite dans les dernières régions que la puissance du télescope lui permet d'atteindre et nous fait assister par la pensée à l'œuvre créatrice qui s'accomplit au sein des nébuleuses les plus éloignées.

« L'existence de la matière dans les profondeurs du ciel nous est révélée par le phénomène lumineux. » Tantôt elle se manifeste sous la forme de globes de grandeurs et de densités très-diverses, animés d'un double mouvement de rotation et de translation, tantôt elle apparaît disséminée dans l'espace sous forme de nébulosités phosphorescentes, qui présentent les aspects les plus différents et semblent subir des changements graduels, suivant que la matière, obéissant aux lois de la gravitation, se condense autour d'un ou de plusieurs centres. Le nombre de ces nébuleuses, que la plus forte vision télescopique n'a pu résoudre en étoiles, est d'environ 2,500. « En présence de ce développement génésique, de ces formations perpétuellement progressives, dont une partie des espaces célestes semble être le théâtre, l'observateur philosophe s'est trouvé conduit à établir une analogie entre ces grands phénomènes et ceux de la vie organique : de même que nous voyons dans nos forêts des arbres de même espèce parvenus à tous les degrés possibles de croissance, de même on peut reconnaître, dans l'immensité des corps célestes, les diverses phases de la formation graduelle des étoiles. » L'acte même de la création nous échappe tout à fait, parce que ni l'expérience ni le raisonnement ne sauraient nous en donner l'idée. Mais la science peut aspirer à découvrir la loi du développe-

ment des êtres dans l'étude des formes successives qu'ils revêtent. A mesure que les instruments qu'elle emploie se perfectionneront, de nouvelles données plus positives viendront confirmer ou détruire ses hypothèses sur le système du monde. Aujourd'hui, le champ de l'observation, quelque vaste qu'il paraisse quand on le compare aux époques antérieures, est encore bien limité; parmi ces astres qui forment notre île dans l'océan des mondes, le soleil est le seul que des observations réelles nous permettent de reconnaître comme centre des mouvements d'un système secondaire composé de planètes, de comètes et d'astéroïdes analogues à nos aérolithes.»

C'est dans l'examen approfondi de ce système partiel auquel appartient notre globe, que se trouve la seule base sur laquelle puissent reposer quelques suppositions probables touchant des vues plus générales. Nous y voyons des planètes, des lunes ou satellites, des myriades de comètes, se mouvoir autour d'un centre commun, dans des orbites très-variés, entraînant avec eux une foule d'astéroïdes qui semblent les fragments de quelque astre éteint et qui, lorsqu'ils viennent à toucher notre atmosphère, éclatent bruyamment et tombent avec une vitesse effrayante. Les nombreuses irrégularités que présente le monde des formations célestes, soit dans les rapports de grandeurs et de positions, soit dans les densités, les durées de rotation et les excentricités, sont un fait qui se dérobe aux spéculations de l'esprit et ne nous paraît pas autrement nécessaire dans la nature que la distribution des eaux et des terres à la surface de notre globe, les contours de ses continents ou la hauteur de ses chaînes de montagnes. « Ce sont autant de faits naturels produits par le conflit de forces multiples qui ont agi autrefois dans des conditions tout à fait inconnues. » Mais il est une cause générale à laquelle peuvent être rapportés les inconvénients des astres

c'est la loi de la gravitation qui explique tous les principaux phénomènes de notre système. Or, par induction, nous sommes conduits à penser que cette loi règne également dans les autres systèmes et régit peut-être aussi leurs rapports mutuels. Encouragés par cette analogie, les audacieux efforts du calcul sont même déjà parvenus à déduire des imperceptibles changements que subit la position des étoiles fixes, l'existence d'un mouvement progressif qui emporte notre système solaire dans l'espace avec une vitesse de 619,000 myriamètres par jour. Doit-on en conclure que toutes les zones étoilées dont l'univers est rempli tournent autour d'un grand corps inconnu, brillant ou obscur? Les données actuelles sont bien loin d'en établir la nécessité. C'est une hypothèse qui plaît à l'imagination sans doute, mais à laquelle la science est encore incapable de prêter aucun appui. Tout ce que l'on peut admettre, c'est que l'amas lenticulaire d'étoiles dont nous faisons partie occupe une place excentrique dans un immense anneau formé par la voie lactée qui se trouve elle-même renfermée dans un autre anneau plus vaste et beaucoup plus distant, composé d'innombrables nébuleuses.

Ce faible aperçu que l'observation permet à la science d'embrasser est bien imparfait sans doute, et cependant il donne une idée de l'infini, il ouvre aux spéculations de l'esprit humain un champ d'activité qui n'a plus de bornes possibles. On a pu compter jusqu'à 18 millions d'étoiles dans la voie lactée, on a reconnu qu'il existe dans notre amas stellaire des régions que le temps a dévastées et qui sont comme autant de trous par lesquels notre œil pénètre dans les profondeurs les plus reculées de l'univers, enfin Herschel estimait que la lumière émise par les dernières nébuleuses encore visibles dans son télescope de 40 pieds, devait employer près de deux millions d'années

pour venir jusqu'à nous. Multitudes sans nombres, distances incommensurables, et partout le mouvement, la vie, la lumière! « Supposons, un instant, qu'un rêve de l'imagination se réalise, que notre vue, dépassant les limites de la vision télescopique, acquière une puissance surnaturelle ; que nos sensations de durée se contractent de manière à comprendre les plus grands intervalles de temps, de même que nos yeux perçoivent les plus petites parties de l'étendue : aussitôt disparaît l'immobilité apparente qui règne dans les cieux. Les étoiles sans nombre sont emportées, comme des tourbillons de poussière, dans des directions opposées, les nébuleuses errantes se condensent ou se dissolvent, la voie lactée se divise par places comme une immense ceinture qui se déchirerait en lambeaux, partout le mouvement règne dans les espaces célestes, de même qu'il règne sur la terre, en chaque point de ce riche tapis de végétaux, dont les rejetons, les feuilles et les fleurs présentent le spectacle d'un perpétuel développement. » Mais ce n'est là qu'un rêve ; quoique, grâce à nos puissants télescopes, il nous soit donné de pénétrer à la fois dans l'espace et dans le temps, la faiblesse de nos organes est un obstacle insurmontable. Une heure de chemin, c'est pour la lumière 10 millions de myriamètres à parcourir. Les faits que nous transmet la vision ne serait donc jamais que comme des voix du passé qui arrivent jusqu'à nous. « Ainsi, bien des phénomènes ont disparu longtemps avant d'être perçus par nos yeux, bien des changements que nous ne voyons pas encore, se sont depuis longtemps effectués. Les phénomènes célestes ne sont simultanés qu'en apparence ; et quand on voudrait placer plus près de nous les faibles taches de nébuleuses ou les amas d'étoiles, quand même on réduirait les milliers d'années qui mesurent leurs distances, la lumière qu'ils ont émise et qui nous parvient aujourd'hui

n'en resterait pas moins, en vertu des lois de sa propagation, le témoignage le plus ancien de l'existence de la matière. C'est ainsi que la science conduit l'esprit humain des plus simples prémisses aux plus hautes conceptions, et lui ouvre ces champs sillonnés par la lumière où « germent des myriades de mondes comme l'herbe d'une nuit. »

Lorsque de ces hautes régions nous descendons sur l'étroite enceinte de notre domaine terrestre, à chaque pas nous retrouvons des indices du lien mystérieux qui unit sans doute toutes les parties de l'univers. De quelque côté que se portent nos regards, nous voyons la terre en rapport avec tous les autres astres qui brillent au firmament, par les émissions de chaleur et de lumière. La principale influence appartient au soleil ; ses rayons pénètrent l'atmosphère, éclairent et réchauffent sa surface, ils produisent les courants électriques et magnétiques, ils font naître et développent le germe de la vie dans les êtres organisés. Mais la terre renferme de plus, dans son sein même, une force cachée dont l'action continuelle modifie sans cesse les formes de sa croûte extérieure. C'est la chaleur souterraine qui se manifeste par les tremblements de terre, par le jaillissement des sources thermales, et par les puissants efforts des agents volcaniques.

« Les secousses intérieures, tantôt brusques et répétées, tantôt continues, et par suite peu sensibles, modifient peu à peu, dans le cours des siècles, les hauteurs relatives des parties solides et liquides de l'écorce terrestre, et changent la configuration du fond de la mer. En même temps, il se forme des ouvertures temporaires ou permanentes qui font communiquer l'intérieur de la terre avec l'atmosphère : alors, d'une profondeur inconnue, surgissent des masses en fusion ; elles s'épanchent en étroits courants sur les fleuves des montagnes, tantôt avec l'impétuosité d'un

torrent, tantôt d'un mouvement lent et progressif, jusqu'à ce que la source ignée se tarisse et que la lave fumante se solidifie sous la croûte dont elle s'est recouverte. Alors des roches nouvelles se produisent sous nos yeux, tandis que les forces plutoniques modifient les roches anciennes par voie de contact immédiat avec les formations récentes, plus souvent encore par l'influence d'une source voisine de chaleur; même là où la pénétration n'a pas eu lieu, les particules cristallines sont déplacées et s'unissent en un tissu plus dense. Les eaux nous offrent des formations d'une tout autre nature : telles sont les concrétions de débris d'animaux ou de végétaux, les sédiments terreux, argileux ou calcaires, les conglomérats composés des détritus des roches, recouverts par des couches formées des carapaces siliceuses des infusoires et par les terrains de transport, où gisent les espèces animales de l'ancien monde. »

Si les grands télescopes nous ont fourni les moyens d'étudier le volume des autres corps célestes, de mesurer leurs dimensions et leur densité, ils ne nous apprennent rien de leur surface, leurs propriétés physiques restent ignorées. En ce qui concerne notre globe, au contraire, c'est sa surface que nous connaissons le mieux. Par une étude constante des phénomènes au milieu desquels il vit, l'homme est parvenu à découvrir les propriétés de la matière, ses affinités chimiques, les modes d'agrégation régulière qui en réunissent les particules, ses rapports avec la lumière, avec la chaleur rayonnante, avec les forces électro-magnétiques. Ici le champ de l'observation est devenu plus fertile, parce qu'on a pu souvent multiplier les expériences à volonté par une ingénieuse imitation des procédés de la nature. Mais on n'a pu cependant l'étendre au delà de certaines limites fixées par l'impossibilité de pénétrer dans l'intérieur de la terre, et de connaître

ce qui se passe dans les profondeurs de l'Océan. Cette ignorance complète des phénomènes qui s'accomplissent dans le sein de notre globe jette même parfois beaucoup d'incertitude sur les résultats de l'investigation scientifique, parce qu'on ne peut déterminer d'une manière positive le rôle joué par la force souterraine dans les faits que l'observateur signale à la surface de l'écorce terrestre. Ainsi, par exemple, malgré les admirables progrès de la science, un voile épais cache encore la cause des merveilleux effets de l'électro-magnétisme, et l'on ne sait s'il faut chercher en dedans ou en dehors du globe le centre de cet agent dont l'action est de jour en jour mieux connue.

Les volcans et les tremblements de terre sont les moyens par lesquels d'ordinaire les forces souterraines se manifestent à nous, et quoiqu'on ait prétendu qu'elles devaient avoir perdu beaucoup de leur intensité depuis le dernier grand cataclisme, rien n'autorise une semblable supposition, car entre les bouleversements antérieurs il y avait eu aussi des intervalles de repos, et d'ailleurs ces forces n'ont pas un instant cessé d'agir. Si l'observation pouvait constater tous les faits de ce genre que présente habituellement la surface du globe, elle reconnaîtrait que pas un jour ne se passe peut-être sans que quelque coin de cette surface ne soit agité par des secousses plus ou moins violentes ou soumis à l'effort d'un soulèvement qui s'opère avec lenteur, mais avec continuité durant des siècles.

C'est ainsi que la forme de l'écorce terrestre subit de continuelles modifications qui influent sur le développement de la vie organique. Les conditions de l'atmosphère changent suivant l'étendue des continents, la hauteur des montagnes et la direction des vallées; la température présente parfois, sous la même latitude, les degrés les plus différents; les inégalités de la surface du globe font per-

dre en partie aux climats leurs caractères constants et réguliers. De là cette riche variété des productions de la nature qui offrent un inépuisable sujet d'étude et que la science s'efforce de grouper par une ingénieuse classification, afin d'en pouvoir saisir l'ensemble avec plus de netteté.

« L'Europe doit la douceur de son climat à sa configuration richement articulée, à l'Océan qui baigne les côtes occidentales de l'ancien monde, à la mer libre de glaces qui la sépare des régions polaires, et surtout à l'existence et à la situation géographique du continent africain, dont les régions intertropicales rayonnent abondamment et provoquent l'ascension d'un immense courant d'air chaud, tandis que les régions placées au sud de l'Asie sont en grande partie océaniques. L'Europe deviendrait plus froide, si l'Afrique était submergée, si la fabuleuse Atlantique, sortant du sein de l'Océan, venait joindre l'Europe à l'Amérique; si les eaux chaudes du Gulf-stream ne se déversaient point dans les mers du nord, ou si une nouvelle terre, soulevée par les forces volcaniques, s'intercalait entre la péninsule scandinave et le Spitzberg. »

Dans les contrées montagneuses, là où la configuration du sol est aussi variée que possible, dans le sens horizontal et dans le sens vertical, nous voyons cette influence s'exercer non-seulement sur les productions naturelles, mais encore sur les mœurs, les formes gouvernementales et le caractère des races humaines. On peut dire qu'alors *l'individualité géographique* atteint son maximum. Mais la multiplicité des agents dont l'action concourt à ces résultats, rend très-difficile de les classer d'une manière précise et de les soumettre aux divisions régulières d'un ordre systématique. Aussi la géographie des plantes et des animaux, malgré ses progrès récents, est-elle encore bien peu avancée. Ce qui ressort le plus évidemment des

recherches de la science, c'est que la vie se manifeste partout sous mille apparences diverses; depuis les sombres profondeurs de l'Océan jusqu'aux limites éblouissantes des neiges éternelles, il n'y a pas un coin de terre, une goutte d'eau, une parcelle d'air qui n'offre un milieu favorable à son développement. « Près des deux pôles, là où de grands organismes ne pourraient plus exister, il règne encore une vie infiniment petite, presque invisible, mais incessante. Les formes microscopiques recueillies dans les mers du pôle austral, pendant le voyage du capitaine James Ross, offrent une richesse toute particulière d'organisations inconnues jusqu'ici et souvent d'une élégance remarquable. Dans les résidus de la fonte des glaces qui flottent en blocs arrondis, par 78°10′ de latitude, on a trouvé plus de cinquante espèces de polygastriques siliceux, et des coscinodisques dont les ovaires encore verts prouvent qu'ils ont vécu et lutté avec succès contre les rigueurs d'un froid porté à l'extrême. La sonde a puisé dans le golfe de l'Erebus, depuis 403 jusqu'à 526 mètres de profondeur, soixante-huit espèces de polygastriques siliceux et de *phytolitharia*, accompagnés d'une seule espèce de *polythalamia* à carapace calcaire. »

Ainsi, de même que la vision télescopique nous fait découvrir des myriades d'étoiles dans les espaces célestes, de même le microscope dévoile à nos yeux des êtres également innombrables, qui ne sont arrêtés ni par la hauteur, ni par la profondeur, qui descendent dans l'intérieur de la terre, s'insinuent dans les cavernes naturelles, s'épanouissent sur les hautes cimes des Alpes ou au fond de la mer, habitant les sources thermales, envahissant jusqu'aux parties internes des animaux.

Que nous regardions en haut, que nous regardions en bas, toujours nous nous retrouvons en présence de l'infini, devant lequel la science s'arrête, impuissante à discerner

les causes, épuisant même ses efforts à observer et à compter les effets. Et cependant l'homme si petit, si borné par l'imperfection de ses organes, a la conscience de sa grandeur, lorsqu'il contemple le fruit de ses travaux, lorsque résumant les données de l'observation il arrive à concevoir quelqu'une des magnifiques lois qui régissent l'univers. Lui seul peut scruter les œuvres de la nature. La terre est son domaine; les climats ne limitent pas sa propagation; son espèce unique sous toutes les latitudes, se multiplie, se développe, lutte avec succès contre les obstacles, modifie le sol par la culture et le féconde sans cesse par son infatigable industrie. Si la science ne satisfait pas complètement les nobles aspirations de son âme, si elle ne peut rien lui apprendre sur son origine, sur sa destination, sur les causes premières de tous les phénomènes qui l'entourent, elle déroule devant lui le superbe tableau de la création, elle en dévoile à ses regards les merveilles les plus cachées, elle lui fait admirer dans leurs moindres détails les preuves de la puissance, de la sagesse et de la bonté divines. Pour s'élever plus haut l'homme possède d'autres facultés qui ne procèdent ni par voie d'analyse ni par voie d'expérience. La science observe, constate, coordonne les faits, l'imagination s'élance au delà, et le sentiment religieux guidant son audacieuse tentative, conduit à l'adoration par la foi, qui peut s'appuyer du raisonnement mais qui n'en dépend pas. Comme le dit M. de Humboldt dans le passage que nous avons déjà cité : « Un tableau physique de la nature s'arrête à la limite où commence la sphère de l'intelligence, où le regard plonge dans un monde différent. Cette limite, il la marque et ne la franchit point. »

Manuel de l'étudiant magnétiseur, par le baron Du Potet; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Il serait plus exact de dire l'apprenti magnétiseur, car ce sont plutôt les procédés d'un art que les principes d'une science qui se trouvent exposés dans ce petit manuel. En effet, M. Du Potet initie l'étudiant à la pratique du magnétisme, lui enseigne comment il doit s'y prendre pour exercer cette espèce de pouvoir magique dont, suivant lui, tous les hommes sont doués, mais il ne cherche point à en expliquer la cause ni la mystérieuse action, et quoiqu'il insiste sur la nécessité d'approfondir ces questions importantes, il les laisse tout à fait de côté, pour en appeler à la seule expérience, devant les résultats de laquelle il déclare impossible de ne pas s'avouer convaincu. Ce sont des miracles qu'il faut croire quand on les a vus, et il prétend mettre à la portée de tous le moyen facile de les opérer. D'après les indications que renferme son livre, on peut, avec la ferme volonté de faire du bien à ceux que l'on magnétise, apporter un soulagement efficace dans toutes les maladies, même les plus désespérées. Le fluide magnétique est un baume universel, un agent salutaire qui vient en aide à la nature pour combattre les désordres de l'organisme, pour expulser du corps les éléments perturbateurs, pour ranimer la vie prête à s'éteindre. Il obéit à des lois qui nous sont inconnues, et par conséquent produit des résultats auxquels le magnétiseur ne participe que comme un instrument aveugle. Mais, en général, que le mal soit chronique ou aigu, qu'il s'agisse d'une fièvre lente, d'une affection nerveuse, d'une plaie ou même d'une fracture, l'effet semble être toujours favorable. Puis, si l'on parvient à jeter le malade en état de somnambulisme, il acquiert la faculté de voir ce qui se passe dans ses organes, de décrire les parties affectées et d'indiquer les remèdes propres à le guérir. Avec une si merveilleuse ressource, on peut se passer de la science des médecins, et le *Manuel* de M. Du Potet est un véritable trésor, pourvu cependant qu'on ait la foi dans toutes les merveilles qu'il raconte et qu'on ne se laisse pas arrêter par les défiances et les doutes d'une raison exigeante et rebelle. Du reste les faits cités à l'appui du magnétisme ne sont pas moins nombreux que ne l'étaient ceux qu'invoquait la médecine de Leroy, et que ne le sont ceux sur lesquels se fondent aujourd'hui les prétentions de l'homœopathie, de l'hydropathie, du traitement au camphre de M. Raspail, etc., etc.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Mai 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Clarisse Harlowe, par Jules Janin, précédée d'un essai sur la vie et les ouvrages de l'auteur de Clarisse Harlowe, Samuel Richardson; Paris, 2 vol. in-12, 7 fr.

Quand M. J. J. était jeune, de charmants dessins d'Alfred Johannot firent naître chez lui et chez quelques-uns de ses amis un grand enthousiasme pour le roman de Richardson. Or, M. Villemain, dont la brillante éloquence était alors toute-puissante sur la jeunesse, ayant dit dans une de ses leçons: « il serait utile de réduire ces longs romans à des proportions plus modernes; quand la vérité a tant de peine à trouver audience, la fiction n'a pas le droit de se faire écouter si longtemps! » nos jeunes enthousiastes prirent au sérieux cette spirituelle saillie, et dès lors *Clarisse* devint le sujet ordinaire de leurs entretiens, de leurs commentaires, de leurs admirations. Puis M. J. J. résolut de se charger de la tâche indiquée, de réveiller « ce bonhomme de Richardson qui s'endort trop souvent du sommeil d'Homère, qui est long, monotone, diffus, puéril, sermonneur, » de *ressusciter* Clarisse, de trouver et de développer les scènes vraiment dramatiques

contenues en germe dans le roman, de les transporter à une place plus convenable, d'effacer les longues leçons qui gênent la marche du drame, de corriger, d'ajouter, en un mot de refaire le chef-d'œuvre de Richardson. Quelques scrupules lui vinrent bien à l'esprit, mais une lettre de J.-J. Rousseau au libraire Panckoucke lui rendit bientôt courage; puisque Jean-Jacques avait une fois songé à entreprendre cette tâche, pourquoi M. Jules Janin ne l'accomplirait-il pas? Il s'est donc mis bravement à l'œuvre et il a si bien taillé, rogné, altéré, que la *Clarisse* de Richardson en dix gros volumes in-8° est devenue la *Clarisse* de M. J. J. en deux petits volumes in-12. C'est désormais sa propriété, car il n'a pas traduit, il a inventé de nouveau le chef-d'œuvre du romancier anglais, il a « dégagé ce vaste et vieux monument des couloirs, des corridors, des chausse-trapes et autres constructions de l'art normand qui l'encombraient, » il a ouvert « cette chambre de malade » ensorte que « l'air a été renouvelé, que le grand jour et les fleurs du jardin sont entrés par la fenêtre toute grande ouverte, et qu'on a fait sa bonne part au printemps »; nouveau Virgile, il a ramassé à son profit « ces perles d'une si belle eau à demi-enfouies dans le fumier de cet admirable Ennius »; enfin il a fait « une restauration que n'auraient pas dédaignée les plus habiles architectes. » Le feuilletoniste sait son métier, et la gloire de Richardson lui paraît un piédestal excellent pour élever sa propre statue.

Il est vrai que le monument restauré a beaucoup perdu de son harmonie et de sa pureté primitives, il se ressent du goût peu délicat de notre époque; c'est une espèce de mosaïque où les genres les plus opposés se heurtent, où les couleurs les plus tranchées produisent d'étranges contrastes. La notice sur la vie et les ouvrages de Richardson nous décèle la manière dont procède le *refaiseur* de

Clarisse. On y trouve de tout un peu, sauf pourtant de ce qui devrait en être l'unique sujet. C'est une causerie spirituelle, mais fatigante par ses digressions à perte de vue sur le moindre petit bout d'idée qui se présente. L'auteur se pique de retracer un tableau des mœurs et de la société anglaises beaucoup plus que de nous faire l'histoire du romancier. A propos de Lovelace il va chercher Don Juan et Lord Byron, puis il parle des *Liaisons dangereuses*, de Diderot, de Voltaire, de Shakespeare, de Fielding, et assaisonne le tout de nombreuses citations latines, afin qu'on n'oublie pas qu'il possède aussi ses anciens comme un vrai professeur de Sorbonne. Ce long bavardage aboutit du reste, de même que celui de la préface, à déclarer que le roman de *Clarisse Harlowe* est décidément trop long pour pouvoir être lu d'un bout à l'autre, et que s'il sort de l'oubli dans lequel il est tombé, ce sera grâce au talent de M. J. J., qui va corriger les défauts de Richardson et ressusciter sa renommée à demi-morte.

Voilà pourquoi le titre de cette nouvelle édition porte : *Clarisse Harlowe par Jules Janin*. En effet, ce n'est ni une traduction, ni un extrait proprement dit. La première partie se compose bien de fragments de lettres empruntés à la correspondance originale, mais ils sont arrangés en vue d'un but tout autre que celui de l'auteur anglais. Richardson avait choisi la forme épistolaire comme la plus propre à présenter sous leur vrai jour les caractères de ses personnages, et à développer les fils d'une intrigue qui se mêle aux incidents de la vie ordinaire, car il voulait simplement mettre en évidence, par une peinture aussi fidèle que possible, les funestes résultats qu'entraîne pour la famille la mauvaise conduite des parents ou des enfants, et non point faire un drame ou une tragédie. La marche de l'action l'inquiète peu, c'est surtout aux détails qu'il s'attache, parce que là se trouve le principal intérêt de

son roman. Cette marche lente était nécessaire pour intéresser le lecteur à la position de Clarisse, pour excuser la faute que lui font commettre les injustices de sa famille, et dévoiler les habiles manœuvres de Lovelace, l'astuce diabolique avec laquelle il réussit à enlacer sa victime. Pour produire l'impression salutaire qu'il avait en vue, ce n'est pas sur la catastrophe elle-même qu'il concentre l'attention, mais bien sur les circonstances qui la préparent et sur les malheurs qui la suivent.

Or, M. J. J. fait précisément le contraire. Ce qui le frappe surtout dans le roman de Clarisse, c'est l'effet dramatique de certaines scènes sur lesquelles, suivant lui, l'auteur passe trop rapidement. La lutte de l'innocence aux prises avec le vice lui semble une mine abondante d'émotions et de contrastes que l'art peut exploiter avec avantage sans trop se soucier des conditions du beau moral. Aussi retranche-t-il les détails qu'il regarde comme des longueurs inutiles ; il précipite l'action, et fidèle aux allures de la littérature moderne, il s'attache de préférence aux traits exceptionnels, les exagérant encore pour les faire mieux ressortir. De cette manière il donne à Clarisse certains airs de femme libre qui étaient assurément bien loin de la pensée de Richardson, et il met tellement à nu l'âme méchante et corrompue de Lovelace qu'on ne comprend guère qu'un pareil bandit puisse inspirer de l'amour. Mais dans la seconde partie, M. J. J. va plus loin encore. Il laisse tout à fait de côté le texte de l'auteur anglais pour se livrer à sa propre imagination ; adoptant la forme du récit, il fait agir et parler les personnages, aux passions desquels il se plaît à donner le développement le plus complet. La sage retenue, l'honnête pudeur de Richardson font place au dévergondage des romans du jour. M. J. J. nous transporte au milieu d'une orgie dans la maison de prostitution, où Lovelace avait entraîné Clarisse ; il décrit minu-

tieusement les moindres détails de ce hideux tableau, il n'omet rien de ce qui peut exciter le dégoût. Puis il s'étend longuement sur les démêlés de Clarisse avec les habitantes du mauvais lieu, complices infâmes de l'attentat de Lovelace. Enfin il amplifie et *dramatise* la scène où le séducteur vient faire parade d'indifférence et d'effronterie à la porte de sa victime mourante; triste mélange de bouffonnerie et de désespoir que M. J. J. regarde comme sa meilleure invention, et qui suffirait seul pour donner la mesure de son aptitude à refaire *Clarisse Harlowe*. Le nouveau Virgile nous paraît avoir pris le fumier pour les perles, car tout son travail se réduit en quelque sorte à mettre en saillie ce que Richardson avait recouvert du voile de la décence. L'effet dramatique y gagne peut-être, mais c'est aux dépends de l'effet moral. Dans la restauration qu'il prétend avoir accomplie, M. J. J. a complétement perdu de vue l'harmonieuse simplicité du monument primitif; en voulant réveiller « le bonhomme qui s'endort du sommeil d'Homère, » il a enlevé le cachet vrai du génie empreint dans ces détails qu'il appelle des longueurs inutiles; il croit relever la statue sur son piédestal, mais il se trompe dans son zèle étourdi et met la statue du laid à la place de celle du beau. Nous ne saurions donc joindre nos félicitations aux éloges qu'il s'adresse lui-même. Mais, heureusement, la gloire de Richardson n'a pas besoin d'un semblable restaurateur. M. J. J. prend une peine inutile, *Clarisse Harlowe* n'est point oubliée et n'a que faire de son secours pour passer à la postérité.

Les mauvais jours, par Mme Hermance Lesguillon; Paris, chez Amyot, 6, rue de la paix, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

En dépit de la dédaigneuse indifférence du siècle et de ses préoccupations toutes matérielles, Mme Lesguillon demeure fidèle à la poésie. Elle persiste à faire entendre ses chants dans lesquels son âme trouve une consolation pour les mauvais jours, une espérance pour l'avenir et un moyen précieux de donner essor aux nobles sentiments qui l'animent. C'est une persévérance fort louable assurément. La poésie est le culte de tout ce qu'il y a de beau et d'élevé dans l'homme; son abandon entraîne les plus fâcheux résultats, et plus les tendances du siècle lui sont opposées, plus il importe qu'elle ait de fervents adeptes qui luttent avec courage pour conserver à la terre ce bienfait céleste sans lequel la vie perdrait bientôt toute espèce de charme. La prédominance exclusive de l'esprit positif ne tarderait pas à conduire au matérialisme; l'élément spirituel ne peut subsister sans la poésie. En effet, celle-ci n'est-elle pas plus ou moins mêlée à toutes nos affections, à toutes nos poursuites, et si l'on détruit sa féconde influence, que restera-t-il à l'homme pour le distinguer de la brute? Les merveilles de la science et de l'industrie, les spéculations du raisonnement et du calcul lui doivent elles-mêmes la meilleure part de l'attrait qu'elles nous offrent; sans le secours de ce généreux auxiliaire, la soif de l'or, la recherche du bien-être seraient impuissantes à rien produire de grand et de durable. Sans poésie point de génie, point d'ambition, point de dévouement. Or, si vous ôtez ces trois mobiles, que deviendra l'activité humaine? Et bien plus, où puiserez-vous les consolations et les espérances dont l'homme a besoin pour résister aux peines

de la vie, car enfin la religion, cette source des plus belles inspirations poétiques sera bientôt envahie par la lèpre du matérialisme. Vous le voyez donc, si Mme L. se fait peut-être illusion sur la possibilité de relever aujourd'hui les autels de la poésie et de ramener les esprits au culte du beau et du bon, elle n'en mérite pas moins d'être encouragée dans ses efforts. D'ailleurs elle fait bien de ne pas désespérer, c'est la première condition nécessaire du succès, et elle a parfaitement raison de dire que notre siècle, tout mauvais qu'il est, renferme encore le germe de grandes et nobles pensées. Il s'agit seulement de le développer, d'empêcher que le bon grain soit étouffé par les mauvaises herbes. Le sol ne manque pas de fécondité, mais il est envahi par une foule de plantes parasites qui l'épuisent, et il faut que la culture travaille à les faire disparaître. La tâche est ardue; elle demande une résolution énergique, des mesures vigoureuses et surtout un esprit ferme qui sache se résigner courageusement à heurter parfois les idées populaires. Ce n'est qu'en s'appuyant sur les éternels principes de la religion et de la morale qu'on pourra résister au torrent; la poésie, comme tous les autres biens du domaine intellectuel, ne peut trouver que là son espoir de salut. Mme Lesguillon paraît bien le comprendre, car elle s'écrie :

Poésie! amour! espérance!
Vous êtes les soleils de l'humaine existence!
Le Dieu qui vous créa, Dieu qui vit éternel,
Ne veut pas que jamais pâlissent vos lumières,
Car de vos foyers purs s'élancent les prières
Qui comblent la distance entre l'homme et le ciel.

Elle exprime avec force les angoisses du doute orgueilleux qui se débat dans les ténèbres, s'obstinant à vouloir pénétrer des mystères insondables, au lieu de se prosterner

en adorant devant les merveilles de la création qui lui révèlent la puissance et la sagesse de Dieu. Elle montre le néant de la science, par laquelle l'homme prétend tout connaître et tout expliquer.

Roi puissant et borné dans son large pouvoir,
Il saura tout du ciel que Dieu lui laisse voir;
Ainsi qu'un voyageur sur des routes connues,
Son vol s'élèvera jusqu'aux dernières nues:
Mais le vide viendra le glacer dans les cieux,
Un bandeau s'étendra sur son œil orgueilleux;
Au seuil de Jéhovah il s'arrête en silence,
Et sa science apprend qu'il n'est pas de science.

Enfin, elle adresse à son fils des conseils dictés par une pieuse sagesse, vraiment dignes d'une mère chrétienne:

Si tu n'es pas, mon fils, cet élu de la gloire,
Qui par l'intelligence appelle la mémoire,
Et parmi les fiers noms s'inscrit,
Tu peux être un élu de la beauté de l'âme,
Répandre des clartés si tu n'es pas la flamme,
Etre un des grands du cœur si tu n'es pas l'esprit!

Monte, mon jeune ami, monte, par toi conquière
Un sceptre sans rayons, qui rayonne en ta mère:
Brille par les grandeurs que l'on ne prise plus:
Sois juste, généreux, sois indulgent, sois tendre,
Sois prudent, courageux, sois digne de défendre,
Sois docile à la foi, mais fort par tes vertus!

Mais si Mme L. possède l'intelligence de ce que doit être aujourd'hui la mission de la poésie, ce n'est malheureusement encore chez elle qu'un sentiment vague plutôt qu'une conviction bien profonde. Elle n'a pas su rompre tout à fait avec la tendance fâcheuse de l'école moderne. Il y a trop de *subjectivité*, trop d'individualisme dans ses

inspirations. Elle semble reculer devant l'autorité des principes et n'oser les émettre que comme le résultat de ses impressions personnelles. Bien plus, on voit qu'elle hésite à repousser l'appas trompeur des théories socialistes, et que, séduite par leurs chimériques rêves de fraternité universelle, elle s'efforce de les concilier avec les vertus de la famille, avec les inégalités naturelles que sa raison lui présente comme les bases essentielles de toute société humaine.

Du reste, Mme Hermance Lesguillon est évidemment en voie de progrès. Sa poésie est moins nuageuse que dans ses précédents ouvrages, quoiqu'on puisse encore lui reprocher bien des expressions confuses, bien des passages peu intelligibles. L'abus des redondances sonores et vides, des images accumulées, la prodigalité des mots qui répètent une même idée sous diverses formes, sont des défauts dont elle a de la peine à se corriger. Mais il est juste de reconnaître qu'elle ne demeure pas stationnaire et que son talent incline à prendre une direction meilleure et plus féconde.

Histoire de la conquête du Mexique, avec un tableau préliminaire de l'ancienne civilisation mexicaine et la vie de Fernand Cortès, par W. Prescott, publié en français par A. Pichot; Paris, 3 vol. in-8°, 18 fr.

A l'époque où la découverte récente du nouveau monde faisait fermenter des désirs ambitieux dans toutes les têtes espagnoles, un jeune homme de dix-neuf ans, d'une bonne famille de l'Estramadure, s'embarqua sur un vaisseau marchand, en partance pour les îles indiennes. C'était Hernando Cortès, fils du capitaine Martin Cortès. Son bouillant caractère et son goût déterminé pour la vie

aventureuse avaient engagé ses parents à lui permettre d'embrasser la carrière des armes. Mais le séjour de l'Espagne n'offrait pas d'aliment à son ardente activité. Il résolut donc d'aller, comme tant d'autres, chercher au delà des mers un théâtre mieux en harmonie avec ses penchants. Arrivé à Hispaniola, il prit part à la conquête de l'île de Cuba sous le commandement de Velasquez, qui en fut nommé gouverneur. Celui-ci, qui avait distingué Cortès, le prit pour secrétaire et lui témoigna d'abord une faveur marquée. Mais l'impétueux jeune homme s'aliéna bientôt son protecteur par une affaire d'amour, à la suite de laquelle il fut jeté en prison. S'étant soustrait au jugement par la fuite, il obtint son pardon en consentant à épouser la jeune fille qu'il avait compromise, puis ayant reçu un considérable *repartimiento* d'Indiens, et un vaste territoire dans le voisinage de Saint-Iago, il parut renoncer à ses rêves de gloire pour se faire agriculteur. La culture de ses terres et l'exploitation des mines d'or tombées dans son lot, lui fournirent rapidement une existence aisée. En peu d'années il put amasser une fortune brillante pour sa position. Mais il n'y avait pas encore là de quoi satisfaire un esprit de sa trempe. Il était venu en Amérique pour trouver de l'or, et non pour labourer la terre comme un paysan. La vie calme et sédentaire ne pouvait lui convenir; il avait besoin de mouvement et il lui tardait d'avoir quelque entreprise périlleuse à tenter. L'avidité était alors la passion commune qui poussait la foule des aventuriers vers le nouveau monde, dont les trésors merveilleux semblaient offrir à l'ambition un but non moins noble que tout autre. Puis Cortès partageait aussi le fanatisme religieux qui faisait regarder la conversion des Indiens comme un devoir en même temps qu'un moyen de salut. Lors donc que Velasquez, alléché par les riches produits que Grijalva rapportait de son trafic avec les in-

digènes de la côte du Mexique, résolut de poursuivre les nouvelles découvertes avec un armement plus considérable, Cortès accepta volontiers la proposition qu'il lui fit de s'associer à cette expédition et d'en prendre le commandement. La perspective d'un semblable projet sembla doubler l'énergie de toutes ses facultés. Il allait enfin atteindre l'objet constant de ses vœux, paraître sur un théâtre où son essor ne serait plus comprimé, où il pourrait agir avec une complète indépendance. Cortès déploya tant de zèle dans les préparatifs du départ, se mit à l'œuvre avec tant d'ardeur, et par son habile conduite acquit tout à coup une importance telle que Velasquez en conçut de l'ombrage et se repentit de lui avoir confié ses intérêts. Mais Cortès, averti que le gouverneur songeait à le remplacer, mit à la voile sans attendre ses ordres, le 18 novembre 1516, pour le port de Macaca, où il acheva l'équipement de sa flotille, et après s'être arrêté quelques jours encore à la Havane, où il passa en revue sa petite armée composée de 110 marins, 553 soldats, 200 Indiens, 16 chevaux et 10 pièces de canon avec des munitions abondantes, il fit route pour le lieu de sa destination, sans se laisser ébranler par les menaces de Velasquez. Le 4 mars 1517 la flotille longeait les côtes du Yucatan, et quelques jours plus tard nos aventuriers audacieux remontant le Rio de Grijalva, débarquaient non loin de la ville de Tabasco, dont leur chef prit possession au nom du roi d'Espagne, les habitants s'étant enfuis dès qu'ils avaient vu paraître les vaisseaux étrangers. Cependant Cortès ne se sentait pas en état de tenter une guerre de conquête; il chercha donc à négocier, et après une petite escarmouche dans laquelle l'effet des armes à feu glaça de terreur les Indiens, le cacique de Tabasco s'empressa de traiter avec le capitaine espagnol et de lui envoyer de riches présents. Encouragé par ce premier succès, Cortès continua de

remonter le fleuve jusqu'à ce qu'il trouvât un lieu propre au campement de son armée. Ce fut à la hauteur de Saint-Juan de Ulua, dans une vaste plaine; des huttes de feuillage recouvertes de tapis de coton, servirent de tentes, et bientôt les Espagnols eurent un camp assez bien fortifié pour ne pas craindre de surprise. Du reste les Indiens ne se montraient point hostiles, ils avaient eu déjà des relations amicales avec Grijalva et ils étaient tout disposés à se prêter aux échanges. Le gouverneur de la province, le cacique Teuhtile, vint même accompagné de sa suite, visiter Cortès, pour savoir quels étaient ses projets. L'entrevue fut tout à fait pacifique; une femme mexicaine, dont le cacique de Tabasco avait fait présent à Cortès et qui par son intelligence remarquable seconda puissamment la politique de son nouveau maître, servit d'interprète. L'ambitieux capitaine se présentant comme l'envoyé d'un grand monarque, exprima son désir d'être admis en la présence de Montezuma, l'empereur du Mexique, et remit à Teuhtile divers objets destinés à lui être offerts. Cette demande fut accueillie par le cacique avec une certaine hauteur; il s'étonnait que les Espagnols, arrivés depuis deux jours à peine, eussent la prétention de voir l'empereur. Cependant il promit d'envoyer par ses propres courriers le présent du roi d'Espagne et de faire connaître la volonté de Montezuma dès qu'il en serait instruit. « Pendant cette longue entrevue, Cortès observa qu'une des personnes de la suite de Teuhtile était armée d'un pinceau et occupée à retracer sur une toile quelque objet. S'étant approché de l'artiste, il vit qu'il dessinait et peignait les Espagnols, leurs costumes, leurs armes, tout ce qu'il y avait d'intéressant dans le camp. C'était un échantillon de la célèbre écriture peinte des Aztèques. Cortès, pour ajouter encore à l'effet que cette relation coloriée ne pouvait manquer de produire sur Montezuma, fit manœuvrer

sa cavalerie sur la plage sablonneuse. L'éclat des armes, l'adresse avec laquelle les cavaliers dirigeaient leurs fougueuses montures, les fanfares des trompettes remplirent les Indiens d'admiration; mais lorsqu'ils entendirent les salves de l'artillerie, lorsque les canons vomirent de grandes flammes et des volumes de fumée, et que les boulets brisèrent ou firent éclater les arbres de la forêt voisine, alors leur étonnement se changea en une profonde consternation, dont Teuhtile lui-même ne put se défendre. Rien ne fut toutefois perdu pour l'artiste mexicain, qui sut représenter à sa manière les moindres particularités de ce drame terrible, sans oublier les navires « les maisons d'eau » comme les appelaient les indigènes, dont les noires carènes et les voiles blanches se réfléchissaient dans le calme sein de la baie où ils dormaient à l'ancre. La fidélité du peintre excita l'étonnement des Espagnols, portés sans doute à s'exagérer le mérite d'un art qu'ils s'attendaient si peu à rencontrer chez ces peuples.

« La peinture finie, Teuhtile et sa suite sortirent du camp. Le cacique ordonna aux Indiens de fournir aux Espagnols des vivres et tout ce qu'ils demanderaient jusqu'à la réception des ordres de Montezuma. »

Huit jours s'étaient à peine écoulés que l'on vit paraître les envoyés de Montezuma chargés de magnifiques présents pour le capitaine espagnol. L'empereur lui faisait témoigner combien il s'estimait heureux d'entrer en relation avec le roi d'Espagne, mais il ne conseillait pas aux étrangers d'entreprendre le voyage pénible et périlleux de sa capitale et les engageait à retourner dans leur pays avec les marques éclatantes de sa bienveillance qu'il leur envoyait. Alors Cortès, cachant le dépit que lui causait cette réponse, insista de nouveau pour qu'on obtînt de Montezuma l'entrevue désirée. Les envoyés repartirent donc avec le même message que la première fois,

mais bientôt ils revinrent avec une défense formelle de permettre aux Espagnols un plus long séjour sur le sol mexicain.

Aussitôt les Indiens qui s'étaient établis aux environs du camp disparurent, et la petite armée espagnole se vit menacée de manquer de vivres. La position était critique; Cortès en sentait vivement toute la gravité. Parmi ses principaux officiers se trouvaient plusieurs amis ou parents de Velasquez qui ne manqueraient pas de profiter du mécontentement des soldats pour exciter une révolte et forcer le retour de la flotte à Cuba. D'un autre côté ce qu'il avait vu des produits de l'art chez les Mexicains, de leurs usages et de leur organisation civile ou militaire, annonçait une civilisation assez avancée, et un Etat puissant. Mais le génie de Cortès se roidit contre les obstacles. Loin de reculer, il alla courageusement au devant de la crise, et par d'adroites menées, fit naître dans sa troupe l'idée de fonder une colonie, de s'ériger en municipalité indépendante. Ce stratagème réussit au gré de ses désirs; les soldats accueillirent avec enthousiasme le projet de fonder une *Villa Rica de Vera Cruz* (riche ville de la vraie croix); des magistrats furent choisis parmi les partisans les plus sûrs du capitaine, et Cortès, déposant les pouvoirs qu'il tenait de Velasquez, fut nommé avec acclamations capitaine-général et grand juge de la colonie. Les amis de Velasquez essayèrent bien d'abord de résister, mais voyant que Cortès était décidé à sévir rigoureusement contre eux, ils cédèrent, et par un singulier revirement devinrent dès lors ses plus fermes soutiens. Cortès ne s'arrêta pas en si beau chemin; il voulut rendre impossible le retour d'une semblable crise. Sur un rapport commandé à ses pilotes, qui déclarait les vaisseaux hors d'état de tenir plus longtemps la mer, il fit détruire la flotte, sauf un seul petit bâtiment. Le sort en était jeté,

il fallait marcher en avant ; Mexico ! Mexico ! devait être le cri de guerre et l'unique espoir de l'armée espagnole. Un tel sacrifice paraît d'autant plus héroïque que Cortès, en l'accomplissant, ne se faisait point illusion sur la témérité de son entreprise. Il s'imposait la tâche de lutter avec une poignée d'hommes contre les ressources d'un vaste empire. Il s'agissait maintenant de vaincre ou de mourir, et la conquête du Mexique ne pouvait pas se faire avec les faibles moyens matériels que l'audacieux capitaine avait à sa disposition. Aussi comptait-il appeler à son aide le secours de l'astucieuse politique, car il y avait en lui l'étoffe d'un homme d'état, et son grand caractère offrait la rare union des qualités du diplomate avec celles du général d'armée. Déjà l'arrivée des députés d'une province qui réclamait son appui pour secouer le joug de Montezuma lui avait appris qu'il existait dans l'empire des germes de discorde dont il pouvait profiter. Secondé par l'intelligente Marina, l'esclave indienne dont il avait fait sa maîtresse et qui avait très-promptement adopté la langue, la religion et les mœurs espagnoles, il put entrer en négociation avec la république de Tlascala, qui, soumise depuis peu à la domination des Aztèques, aspirait à recouvrer son indépendance. L'armée espagnole se mit en marche pour atteindre la ville principale où siégeait le sénat de Tlascala. Les Indiens cherchèrent bien à les arrêter, et les Tlascalans eux-mêmes, effrayés de l'audace de ces auxiliaires inconnus qu'ils avaient appelés, parurent d'abord vouloir demeurer fidèles à Montezuma. Mais Cortès, vainqueur dans toutes les rencontres, sut obtenir de la république un traité qui la forçait à lui fournir des secours en hommes et en argent pour combattre l'empereur du Mexique. Cet exemple entraîna d'autres provinces, car beaucoup de seigneurs mexicains étaient impatients de secouer le joug de Montezuma, vis-à-vis duquel ils se

trouvaient dans une dépendance à quelques égards semblable à celle des grands vassaux des souverains européens sous le régime féodal. Nos aventuriers espagnols, naguère isolés au sein d'un pays ennemi dont ils ne connaissaient ni l'étendue ni les ressources, se virent ainsi tout à coup à la tête d'une révolution menaçante. Cependant Cortès ne se laissa pas enivrer par ce succès inattendu. Il comprit bien que le prestige de la victoire était indispensable pour maintenir de telles alliances. Une seule défaite pouvait le perdre; tous les Indiens se seraient aussitôt tournés contre lui. Sa tactique fut donc de marcher sans perdre de temps sur Mexico, tout en travaillant à s'en faire ouvrir les portes par voie de négociations. La promptitude était d'autant plus nécessaire que les Aztèques, guerriers pleins de bravoure, pouvaient finir par vaincre la terreur superstitieuse que leur inspiraient les armes à feu et la cavalerie. Cortès n'ignorait pas non plus qu'une tradition populaire annonçait la venue des hommes blancs comme un signe de la chute prochaîne de l'empire mexicain. Profitant avec une grande habileté de toutes ces données, le hardi capitaine atteignit enfin le but de ses désirs; il put traiter de puissance à puissance avec l'empereur, et il entra dans Mexico avec sa troupe.

A l'aspect de cette riche capitale et des splendeurs du palais impérial, les Espagnols pouvaient justement être fiers du résultat de leur indomptable audace et de leurs persévérants efforts. Ils avaient accompli une œuvre prodigieuse en pénétrant ainsi jusqu'au centre d'un pays, qui pour le développement des arts et de l'industrie était peut-être supérieur à leur propre patrie. Si les intérêts du commerce avaient été le véritable motif de leur entreprise, ils étaient les maîtres de dicter les conditions les plus avantageuses. Mais à cette époque la soif de l'or et le fanatisme religieux étaient les deux mobiles qui diri-

geaient toutes les expéditions dans le nouveau monde. La cour d'Espagne attendait de Cortès des trésors et des conversions, et lors même que le chef n'eût pas été dominé par les idées de son siècle, les soldats qui l'avaient suivi l'auraient bien obligé de s'y soumettre, pour avoir leur part du butin. Cortès usa donc largement de l'influence que lui donnait son énergie naturelle sur le caractère doux et faible de Montezuma pour satisfaire cette insatiable avidité. Il dépouille l'empereur sur son trône, il le traite comme un prisonnier et va même jusqu'à le faire mettre aux fers pour le punir d'une simple velléité de résistance. Ici la modération, dont Cortès avait jusqu'alors fait preuve, semble l'abandonner. Il oublie que la conquête est loin d'être achevée et blesse imprudemment les préjugés et les croyances d'une population qu'il n'a pas encore soumise. Le culte mexicain était sanguinaire et cruel. On y offrait aux dieux de fréquents sacrifices humains. La victime nue, couchée sur un bloc de porphyre taillé à cet effet, le prêtre armé d'un scalpel lui ouvrait la poitrine, plongeait sa main dans les chairs palpitantes et arrachait le cœur pour le déposer sur l'autel; puis le corps était jeté au peuple qui en faisait un affreux festin. L'horreur que cette boucherie inspirait aux Espagnols se conçoit aisément, et l'on n'est pas surpris qu'ils eussent hâte d'y mettre un terme en substituant le christianisme à une si farouche idolâtrie. Mais il faut avouer que c'étaient d'étranges convertisseurs. Cortès avait avec lui un certain père Olmédo qu'il chargeait d'exposer aux Indiens les vérités de la religion. Quand le bon père avait péroré pendant une heure, dans la langue espagnole dont ses auditeurs ne comprenaient pas un mot, Cortès demandait à ceux-ci s'ils étaient convaincus, et, s'ils refusaient d'adorer la croix, il prétendait les punir comme des hérétiques obstinés. Heureusement Olmédo n'était

pas un prêtre fanatique; il suivait plutôt les traces du vénérable Las Case, et ses sages remontrances empêchaient Cortès d'obéir aux inspirations de son zèle aveugle. Ainsi Montezuma ne fut pas trop tourmenté pour son attachement à ses dieux. Mais il dût consentir à ce que les Espagnols célébrassent leur culte dans l'une des salles du temple de Mexico qui leur fut abandonnée. C'était une faveur dangereuse, car le clergé national ne pouvait voir qu'avec indignation cette atteinte portée à ses droits. Or, chez les Mexicains le clergé formait un corps aussi puissant que celui des anciens Egyptiens. Les Espagnols ne tardèrent pas à reconnaître combien son empire sur le peuple était redoutable. Un soulèvement général éclata tout à coup dans Mexico. Cortès pris au dépourvu ne put que sauver son armée d'une destruction complète par une prompte retraite, et Montezuma voulant haranguer ses sujets révoltés reçut une blessure mortelle.

Chassés de la capitale, exposés à se voir abandonnés de tous leurs auxiliaires, les Espagnols se trouvèrent dans la position la plus critique. Toutes leurs brillantes espérances venaient d'être renversées, le prestige était détruit, leurs ennemis ne pouvaient plus les croire invincibles. Mais, ainsi que nous l'avons dit, le génie de Cortès grandissait en face du péril, et c'était surtout dans les cas désespérés que se déployait son intelligence supérieure. Tout en s'efforçant de relever par son exemple le moral de ses soldats, et de conserver l'ordre dans la retraite que les attaques des Indiens pouvaient changer en une déroute fatale, il ne perdait pas de vue les moyens de s'assurer chez les Tlascalans un refuge en même temps que de nouveaux renforts pour reprendre plus tard l'offensive. Son adroite politique réussit en effet à maintenir l'alliance, malgré la désertion de quelques chefs qui se retirèrent avec leurs troupes. Il eut de rudes épreuves à traverser;

cependant sa petite armée s'était augmentée d'une manière assez sensible par l'adjonction d'un détachement que les intrigues de Velasquez à la cour d'Espagne avaient réussi à faire envoyer sous la conduite du général Narvaez pour le déposséder de son commandement, et que Cortès, après une bataille dans laquelle Narvaez blessé était tombé en son pouvoir, avait fait passer sous ses ordres.

De nombreux combats se succédèrent sans amener aucun résultat bien décisif. La guerre devenait de plus en plus acharnée et sanguinaire, car d'une part les Indiens alliés avaient des usages barbares, tels que celui de manger leurs prisonniers, dont Cortès ne pouvait les détourner, et d'autre part les Espagnols, comprenant bien qu'un sort pareil leur était réservé s'ils tombaient vivants entre les mains de l'ennemi, se battaient avec le courage du désespoir. Mais, enfin, la fortune favorisa de nouveau Cortès. Plusieurs victoires importantes l'amenèrent aux portes de Mexico, avec une armée assez considérable pour en faire le siége. Son intention était d'épargner la capitale. Malheureusement l'empereur Guatemosin, qui avait succédé à Montezuma, avait de son côté résolu de se défendre jusqu'au bout. Il fallut donc assiéger Mexico, la réduire aux horreurs de la famine, porter le fer et le feu au sein de cette riche cité, détruire l'un après l'autre ses quartiers, dans lesquels les vaillants Aztèques se retranchaient comme dans autant de forteresses. Cette fois Cortès se montra conquérant impitoyable; la capitale fut livrée au pillage, le grand temple devint la proie des flammes, l'empereur fut traité comme un rebelle, on le mit à la torture pour obtenir de lui ses trésors cachés, puis on le fit mourir. C'en était fait de la monarchie aztèque, l'empire du Mexique n'existait plus. Cortès organisa un gouvernement au nom du roi d'Espagne, et les auxiliaires indiens qui l'avaient si bien secondé dans son œu-

vre de destruction durent travailler à relever de ses ruines la capitale asservie désormais au joug étranger. Mais le chef audacieux qui venait d'accomplir une si merveilleuse conquête ne jouit pas longtemps des fruits de son triomphe. Accueilli d'abord avec enthousiasme à la cour d'Espagne, où il jugea convenable de se rendre pour déjouer les intrigues de ses ennemis, comblé d'honneurs et de gloire, il revint au Mexique user sa vie dans les luttes pénibles que lui suscitaient sans relâche les ambitions jalouses qui prétendaient lui disputer son pouvoir. Puis, lorsque les difficultés croissant toujours, un second voyage en Espagne lui parut nécessaire afin d'obtenir un appui plus franc et plus décidé, il éprouva comme Christophe Colomb l'instabilité des faveurs royales. Au lieu d'écouter ses instances on lui intenta un procès qui fut traîné en longueur, jusqu'à ce que Cortès, accablé de dégoût et de chagrin, succomba. Au moment où il se préparait à reprendre la route de Mexico, il fut atteint d'une grave maladie et mourut, nouvelle victime de l'ingratitude avec laquelle la cour d'Espagne payait les services les plus éclatants et les plus glorieux.

Nous regrettons de ne pouvoir donner ici qu'une analyse bien incomplète de l'admirable travail de M. Prescott. Mais elle suffira, nous l'espérons, pour engager nos lecteurs à se procurer cette histoire, qui offre d'un bout à l'autre l'intérêt le plus vif, et qui par la grandeur des scènes, par la nature héroïque des faits qu'elle rapporte, ainsi que par le charme original des détails, a tout l'attrait d'un roman.

D'Athènes à Baalbek (1844), par Charles Reynaud; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Le voyage d'Orient est aujourd'hui à la mode. Aux pè-

lerins poussés jadis par le zèle religieux a succédé la foule des touristes, qui se hâtent d'y aller chercher des impressions avant que les replâtrages de la civilisation moderne ou l'envahissement de l'esprit industriel aient effacé les derniers vestiges des ruines accumulées par la barbarie sur ce sol si riche en souvenirs et en monuments de toutes sortes. Aussi les relations ne manquent pas, et l'on s'étonnera peut-être qu'il y ait encore quelque chose à dire de ces contrées déjà si souvent décrites. Mais M. Reynaud n'a point la prétention d'avoir fait aucune découverte, ni d'être un observateur plus habile que ses devanciers. Son livre se présente sous la modeste forme d'un itinéraire propre à guider ceux qui voudraient suivre la même route ; c'est le journal d'un homme de goût qui apprécie dignement les chefs-d'œuvre de l'art ainsi que les beautés de la nature, et chez lequel le sentiment poétique s'unit à un jugement sain, à un esprit sage et très-éclairé Les personnes qui ne possèdent ni le loisir, ni les moyens nécessaires pour se donner le plaisir d'une course en Orient pourront trouver une espèce de compensation dans la lecture de ce charmant petit volume. M. Reynaud décrit si bien, imprime à ses tableaux un cachet si vrai, montre tant de naturel et de simplicité dans les détails qu'on se laisse volontiers conduire par lui, et que sans être sorti de chez soi l'on s'imagine avoir fait le voyage d'Athènes à Baalbeck. Il y a chez lui un heureux mélange de penchants artistiques et de qualités positives qui se maintiennent dans un rare équilibre, bien fait pour inspirer la confiance.

Dès l'abord, il nous transporte sur le rivage de la Grèce, nous fait aborder au Pyrée, « petit bourg composé de maisonnettes à volets verts ou jaunes, comme on en voit aux environs de Paris, » et sur la place où stationne une foule de carrosses aux formes antiques, rebut des voitures de

tous les pays, il choisit un véhicule attelé de deux haridelles qui, malgré leur maigreur, marchent toujours grand train, en sorte que nous franchissons très-rapidement la distance qui sépare Athènes du Pyrée. A moitié chemin se trouve un cabaret où le cocher ne manque point de s'arrêter, tout comme il le ferait sur nos routes vulgaires. C'est le premier signe auquel on reconnait que la civilisation européenne a passé par là. Bientôt les formes lourdes et carrées de l'architecture moderne ne peuvent plus vous laisser le moindre doute à cet égard. Les restes de l'ancienne Athènes disparaissent pour faire place aux constructions nouvelles, et nul ne paraît se soucier d'en recueillir les débris, d'en garantir les ruines encore debout contre une destruction irréparable. Enervés par un long esclavage, les Grecs manquent de la vigueur nécessaire pour se relever, et les institutions d'emprunt dont on les a dotés ne semblent pas jusqu'à présent avoir pris racine dans les mœurs. On les voit s'essayer au régime constitutionnel, discuter avec ardeur les questions de ministère, s'occuper d'intrigues et parler de révolutions, mais au milieu de tout cela l'on cherche vainement les traits caractéristiques d'une nationalité grecque. Ils n'ont guère conservé de leurs ancêtres que les défauts si bien flagellés par Aristophane. Bavards, étourdis, prompts à concevoir, ardents à exécuter, ils agissent comme des enfants. La place publique est toujours leur rendez-vous favori; l'on y voit sans cesse des groupes nombreux de parleurs animés, on y entend retentir de belles phrases républicaines, mais la paresse a tué leur énergie, et ils auraient besoin des bras des trois cent mille esclaves qui cultivaient autrefois le sol de l'Attique. Dédaignant l'agriculture, cette pierre fondamentale de tout édifice social, ils commencent l'œuvre de leur régénération par où ils auraient dû la finir; ils dirigent tous leurs efforts vers le

développement de la langue et de la littérature. C'est la culture de l'esprit qui domine chez eux, et ils paraissent se soucier beaucoup plus d'étudier les beautés d'Homère que de travailler à pourvoir aux besoins d'un pays pour l'organisation duquel toute leur sollicitude ne serait pas de trop. Cette singulière tendance est curieuse à étudier, mais on ne peut s'empêcher de craindre qu'elle ne soit malheureusement trop prématurée pour être d'un grand secours à la nationalité grecque.

D'Athènes, M. Reynaud se rend à Smyrne, puis à Constantinople, où le frappe encore le contraste d'une vieille gloire en ruine avec les mesquines tentatives d'une civilisation, étrangère au sol, qu'on s'efforce vainement d'y naturaliser. Il nous montre les débris de l'islamisme se retranchant dans les pratiques exagérées d'une dévotion superstitieuse pour lutter contre l'esprit d'innovation qui les chasse de l'Europe et les refoule toujours plus vers l'Asie. Mais ici même ils semblent ne pouvoir échapper longtemps au sort inévitable qui les menace. La civilisation européenne pénètre partout. Là où le commerce n'a pas encore réussi à établir son pacifique empire, c'est le christianisme qui envoie ses sentinelles avancées préparer les voies et jalonner en quelque sorte les futures conquêtes. Ainsi, dans les montagnes de la Syrie, notre voyageur trouve des couvents où l'on travaille à répandre, avec les bienfaits de la religion, les idées françaises, où le pavillon tricolore est arboré sur les murailles, et où l'on habitue de cette manière les populations à tourner leur espoir et leurs vœux du côté de la France. M. Reynaud se laisse peut-être abuser parfois par les illusions de l'amour-propre national, mais on pardonne volontiers l'exagération de ce sentiment quand on voit l'état d'anarchie et de misère dans lequel sont plongées ces contrées magnifiques où les beautés de la nature et les souvenirs de

l'histoire se réunissent pour exalter l'âme, pour éveiller tous les instincts nobles et généreux, tandis que la condition présente de l'homme ne fait naître que des idées d'oppression et d'abrutissement.

Le style pur et sagement coloré de l'auteur reflète une image fidèle du pays qu'il parcourt, du moins c'est l'impression qu'on éprouve en lisant son récit, dont les incidents ne présentent rien de prétentieux ni de cherché, rien qui sente l'apprêt ou le désir de se mettre en scène. Il se montre instruit sans pédanterie, observateur judicieux, appréciateur impartial des mœurs et des usages, il use discrétement des ressources que lui fournissent la religion et la poésie, et l'on ne saurait, selon nous, prendre un *cicerone* plus agréable pour visiter la Palestine, Jérusalem, Damas et les ruines de Baalbek.

Catherine, par Jules Sandeau; Paris, 2 vol. in-8, 15 fr.

M. Jules Sandeau, jugeant avec raison que le public doit être las des caractères exceptionnels du grand monde ainsi que de la corruption des villes dont les romanciers ont fait depuis quelque temps un étrange abus, nous conduit dès les premières lignes de son livre au fond d'un pauvre village du pays Marchois. « Vous voyez d'ici quelques toits de chaume groupés autour d'une église rustique, comme des enfants en guenilles autour de leur mère qui les rassemble avec amour et les presse contre son sein pour les réchauffer. » C'est le hameau de St.-Sylvain, dont le curé, Jean-François Paty, vrai serviteur de Dieu, chéri de ses paroissiens, est secondé dans son saint ministère de paix et de consolation par sa nièce, l'aimable et douce Catherine, que chacun bénit comme un ange de charité. L'abondance ne règne pas au presbytère, le sa-

laire du pasteur est bien chétif, et cependant il trouve encore le moyen de partager avec son troupeau, de venir au secours de l'indigent, d'aider celui que le malheur ou la maladie a privé du nécessaire. Or voici que Monseigneur l'évêque prend fantaisie de venir visiter ses ouailles. Grand honneur sans doute, mais aussi grand embarras pour les habitants de la cure. Comment subvenir aux dépenses qu'exige la réception du prélat. François Paty tient conseil avec son vieil ami Noirel, marguiller et chantre de la paroisse, dont le fils Claude fait l'orgueil par sa belle voix de lutrin et son excellent cœur. Le cas est grave, car les ornements de l'église sont dans un état de délabrement complet, la garde robe du curé, celle de son vicaire ne renferment pas un vêtement présentable, puis il est d'usage d'offrir une collation à l'évêque et à sa suite. Alors Catherine propose de se mettre en quête et d'essayer une tentative au château voisin. Le propriétaire de ce manoir, le comte des Songères passe pour un mauvais homme, dur, incrédule, débauché ; mais Catherine a pour sauve-garde le respect et l'affection de toute la paroisse, et d'ailleurs Claude, son compagnon d'enfance, veillera sur elle. Qu'a-t-elle à craindre, il s'est montré déjà plus d'une fois son courageux défenseur et elle sait bien qu'il lui est tout dévoué. Sous une apparence chétive et peu développée, Claude cache un cœur généreux ; chez lui la laideur et la faiblesse physiques sont largement compensées par la force et la beauté morales. C'est une de ces natures concentrées dont l'énergie ne se manifeste que sous l'empire d'un sentiment profond, et Claude aime Catherine. Mais la visite au château se passe sans accident. A la place du comte des Songères, Catherine rencontre son fils, le jeune Roger, qui loin de repousser la jolie quêteuse lui remet une riche offrande et bientôt après envoie au presbytère d'abondantes provisions de toutes sortes.

Le curé et son vicaire auront des soutanes neuves, l'église verra son autel convenablement décoré, la procession pourra déployer ses bannières, enfin une table digne du prélat sera servie dans le jardin de la cure. La joie est dans tous les cœurs, sauf pourtant celui du pauvre Claude qui ne peut s'empêcher d'établir une triste comparaison entre sa disgracieuse tournure longue et maigre avec ses grossiers habits de paysan, ses cheveux plats d'un blond fade, ses yeux tournant au vert, son teint pâle, son nez en trompette, et les avantages incontestablement supérieurs de l'élégant et beau cavalier dont les largesses ont acquis un certain droit à la reconnaissance de Catherine. Il est jaloux, ou plutôt il sent profondément combien la rivalité de Roger serait dangereuse pour lui et il en éprouve une telle anxiété que la seule vue du jeune seigneur le trouble au point de l'arrêter tout court au milieu de son chant à l'église, alors qu'il s'efforçait de déployer les ressources de sa belle voix pour charmer les oreilles de l'évêque. C'est bien pire encore lorsqu'il voit Roger venir à la cure faire de longues visites à Catherine qui paraît y prendre un grand plaisir. Claude toujours plus taciturne et renfermé tombe dans une espèce de marasme qui inquiète son père et lui fait penser que le meilleur remède serait de le marier au plus tôt avec Catherine. Le vieux Noirel en confère donc avec le curé qui n'y met point d'obstacle pourvu que sa nièce y consente. Mais Catherine n'a pas pu non plus s'empêcher de faire la même comparaison et d'arriver au même résultat que Claude. Or comme elle comprend bien que le fils du comte des Songères n'épousera pas la nièce d'un pauvre curé, elle déclare qu'elle ne veut point se marier. Cependant Roger continue ses assiduités auprès d'elle et prétend l'aimer assez éperduement pour braver les préjugés de la naissance et de la richesse. Il ose même en faire l'aveu à

son père. Le comte, en homme expérimenté, qui sait ce que valent le plus souvent ces caprices du cœur, reçoit cet aveu sans colère et se contente d'opposer aux désirs de son fils l'incrédulité moqueuse, puis d'appeler à son aide pour le convertir les charmes d'une jolie cousine spirituelle, aimable et riche héritière. Cette habile tactique réussit à merveille. La résolution de Roger est facilement ébranlée, et Catherine ouvrant les yeux revient à Claude dont elle récompense le généreux dévouement en lui donnant sa main au moment où il se montre prêt à faire le plus noble sacrifice pour assurer le bonheur de celle qu'il aime sans espoir. Ce roman sort, on le voit, tout à fait du genre à la mode. Il n'y a ni caractères exceptionnels ni passions exagérées. C'est un heureux retour au genre simple, vrai, gracieux. Sans être un chef-d'œuvre il se fait lire avec intérêt. Le talent de M. Jules Sandeau s'y montre sous un jour très-favorable. Aussi nous souhaitons que le succès vienne l'encourager dans cette voie salutaire qui nous paraît être la seule par laquelle la littérature puisse échapper au dévergondage de l'imagination et ressaisir la féconde et bienfaisance influence que lui ont ravie les écarts du mauvais goût.

Chansons et rondes enfantines, recueillies et accompagnées de contes, notices, etc., par Du Mersan, avec la musique en regard; Paris, chez G. de Gonet, 93, rue de la Harpe, 1 vol. in-8°, fig.

Voici un charmant recueil qui fera les délices des enfants, et que jeunes et vieux parcourront avec plaisir, retrouvant à chaque page quelqu'un de ces doux souvenirs qui raffraîchissent la vie comme la rosée du matin rend un nouvel éclat à la fleur à demi fanée par les rayons du so-

leil. Les pièces qu'il renferme n'ont pourtant en elles-mêmes aucune espèce de valeur. Ce ne sont pour la plupart que niaiseries rimées en dépit du bon sens, que refrains insignifiants ou coq-à-l'âne ridicules. D'où vient donc l'intérêt qu'ils inspirent, le privilége qu'ils possèdent de dérider notre front et de réjouir notre cœur? C'est que ce sont de vieux compagnons d'enfance qui nous rappellent les joies de cet heureux temps, qui apportent avec eux un parfum de bonheur facile et d'insoucieuse gaîté. Beaux jours du premier âge, ce sont vos annales, pauvres d'événements, mais riches d'impressions qui ne s'effacent point, c'est l'éclat radieux de votre brillante aurore qui se reflète dans ces jeux innocents où notre âme s'épanouissait avec tant de candeur et d'abandon. Depuis lors sont venus les soucis, les luttes, les déceptions, les chagrins, la souffrance, mais ces rondes et ces chansons résonnent toujours agréablement à nos oreilles, comme le gazouillement des petits oiseaux qui saluent le retour du printemps. Il faut être bien abattu, bien triste ou bien mauvais pour ne pas éprouver un certain charme en retrouvant les mélodies enfantines de *La tour prends garde. Oh! mon beau château. Promenons-nous dans les bois*, *Compère Guilleri*, etc. Que de bonnes pensées elles réveillent dans notre âme arrachée pour quelques instants à ses préoccupations habituelles, à ses désirs ambitieux et à ses pénibles inquiétudes. Un cortége de gracieux fantômes les accompagne. Notre imagination reconstruit le petit monde de notre enfance, avec ses joies naïves, ses affections expansives, sa confiante inexpérience, et sur ce tableau enchanté plane la prévoyante sollicitude de la tendresse maternelle. Nous nous reportons avec amour vers ce temps déjà si loin de nous où ces simples et informes ballades étaient le signal de nos plaisirs favoris, où nous jouissions avec plénitude du bonheur de vivre, sans regret du passé, sans souci de

l'avenir. Puis nous aimons à voir ces traditions se perpétuer dans les jeux de nos enfants, qui ne seront que trop tôt initiés aux amertumes de la vie sérieuse et active. Le recueil de M. Du Mersan sauvera cette aimable poésie du premier âge de l'oubli dont l'envahissement de la fabrique et de l'école la menacent aujourd'hui. C'est un charmant volume qui doit trouver sa place dans toutes les familles, et les contes, les anecdotes, les explications morales, et les notices ingénieuses dont l'auteur l'a enrichi ne gâtent rien à ces petites chansonnettes, non plus que les jolies illustrations dont elles sont ornées.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

The three grand Exhibitions of Man's Enmity to God, by D. Thom. London, Simpkin, Marshall and Co. 1 gros vol. in-8°, 24 fr.

« L'homme est opposé à Dieu, Dieu est opposé à l'homme. Un antagonisme réciproque subsiste ainsi entre le Créateur et la créature. Et cet antagonisme est complet; c'est un combat de vie et de mort qui se livre entre eux. Mais quel contraste entre l'antagonisme de l'homme contre Dieu et celui de Dieu contre l'homme. Le premier est l'opposition de la haine à l'amour; le second est l'opposition de l'amour à la haine. » Tel est le thème que M. Thom entreprend de développer en montrant que la nature humaine, toujours et partout la même, n'est jamais susceptible de perfectionnement, que le développement de son antagonisme offre trois phases successives auxquelles l'amour divin oppose aussi trois manifestations

correspondantes, et que la bonté inépuisable de Dieu grandit en raison directe de la perversité croissante de l'homme.

Adam fut d'abord placé dans le paradis sous le simple régime d'une loi prohibitive. Aucun devoir ne lui était encore prescrit, la terre fournissait abondamment à tous ses besoins; une seule défense limitait l'exercice de sa liberté. C'est la première épreuve à laquelle Dieu soumet l'homme. Elle ne paraît, certes, pas bien sévère; Adam pouvait jouir en paix de son bonheur, la condition imposée était facile à remplir. Mais la nature humaine est essentiellement rebelle, et ne se regarde comme libre que lorsqu'elle a fait acte de désobéissance. Adam, poussé par cet esprit d'orgueil insensé, viole la loi dont l'observation lui coûtait si peu. Il encourt volontairement la peine; plutôt que de se soumettre, il préfère mériter la perte du paradis et ensuite le joug bien plus dur de la mort.

Ainsi, l'homme débute par se montrer incapable de conserver les avantages qui lui sont accordés à l'époque de sa création. Alors la bonté divine tente une nouvelle expérience qui a pour but de le mettre à même de s'élever par ses propres efforts à la possession des biens spirituels, de retrouver dans le ciel le paradis dont sa faute a déshérité la terre. Dieu choisit une portion de la famille humaine, et lui donne une loi de commandements à l'exécution de laquelle il attache sa protection dans ce monde et le salut dans l'autre. Mais ce peuple élu pour servir de modèle à tous, pour être le seul dépositaire du vrai culte, et l'objet particulier de l'amour divin, se montre bientôt indigne d'un si précieux privilége, foule aux pieds les prescriptions de la loi sacrée, s'abandonne sans frein aux penchants mauvais de la nature humaine, et paie de l'ingratitude la plus criante les bienfaits dont il est comblé. Il demeure sourd aux menaces comme aux promesses, il ne

tient nul compte des avertissements, il ne craint pas de lasser la patience et court en aveugle au devant de la punition que lui a tant de fois prédite la voix de ses prophètes inspirés. L'antagonisme de l'homme, qui s'est déjà manifesté par le mépris des premiers dons du Créateur, entre ici dans une seconde phase de développement dont le résultat est la perte du bonheur qui lui était offert après la mort. C'est ici que l'amour divin éclate dans son infinie bonté. Au lieu de livrer l'homme au châtiment qu'il mérite, Dieu lui présente le salut gratuit, et lui en donne par la révélation l'assurance la plus solennelle, troisième et dernière épreuve qui fait ressortir mieux encore l'indomptable antagonisme de la nature humaine. En effet, ce don gratuit est rejeté comme les autres, la révélation est niée, la créature orgueilleuse prétend se passer des bienfaits de son Créateur.

Telles sont les trois grandes manifestations de l'inimitié de l'homme contre Dieu, que M. Thom expose avec beaucoup de développements, dans l'analyse desquels nous ne le suivrons pas. Il en conclut que la nature humaine ne peut absolument rien par elle même pour son propre perfectionnement, et qu'elle ne saurait avoir de recours et d'espoir que dans la miséricorde divine. Mais, cela le conduit aussi à regarder le salut comme universel. Il estime que le péché est inhérent à la condition de l'homme sur la terre, et qu'il ne cessera qu'avec l'existence de l'humanité. Si quelques âmes d'élite le combattent avec succès, pour elles les promesses de l'Evangile se réalisent dès ce monde, tandis que pour les autres elles n'auront leur effet que dans une autre vie, où elles seront lavées de toute souillure par le mystère de la Rédemption. M. Thom soulève là l'une des questions les plus délicates et les plus difficiles. Aussi, quoiqu'il s'efforce de la rendre claire par des explications très-développées, nous laisse-

serons aux théologiens le soin de la discuter. En voulant trop approfondir les choses qui dépassent la portée de son intelligence, l'homme risque de s'égarer dans un abîme de contradictions d'où la foi ressort presque toujours plutôt ébranlée qu'affermie.

SCIENCES ET ARTS.

Lettres à S. A. R. le duc régnant de Saxe-Cobourg et Gotha sur la théorie des probabilités, appliquée aux sciences morales et politiques; par A. Quetelet. Bruxelles, 1 vol. gr. in-8°.

Aux yeux des gens du monde qui n'ont pas fait de la science une étude approfondie, la théorie des probabilités ne paraît qu'une chimère, une source de calculs plus ingénieux qu'utiles. Cependant, pour peu qu'on se donne la peine de l'examiner de près, on reconnaît bientôt qu'elle est l'unique instrument à l'aide duquel l'homme puisse constater la valeur des résultats de ses recherches. En effet, la vérité la plus vraie, celle que l'on accepte généralement comme telle, n'est après tout que probable. Nous mesurons toujours notre confiance au nombre et à la force des preuves, nous pesons le pour et le contre avant de nous décider, nous faisons, sans en avoir la conscience, un usage continuel des éléments du calcul des probabilités. Il ne nous est pas donné d'atteindre en quoi que ce soit la certitude absolue. Le fait le plus simple, le plus ordinaire nous en fournira la preuve. Si je dis que le soleil se lèvera demain, personne ne s'avisera d'émettre un doute à cet égard, et cependant qui peut certifier que cette nuit il n'arrivera pas quelque perturbation imprévue dans le cours des astres? Mon assertion n'est fondée que sur l'observation du

passé qui nous apprend que durant une longue période, le soleil est venu régulièrement chaque jour éclairer et réchauffer la terre de ses rayons ; mais l'avenir est fermé à nos regards, et d'ailleurs l'observation nous apprend aussi qu'à d'autres époques des bouleversements ont troublé l'ordre de la nature, ont brusquement interrompu l'action des lois qu'il nous est permis d'entrevoir dans la petite parcelle de l'univers que notre faible science peut embrasser. Il n'est pas plus absolument certain que le soleil se lèvera demain, qu'il ne l'est qu'un homme doué jusqu'à ce jour de la plus robuste santé ne sera pas atteint dans une heure d'un mal subit qui le mettra aux portes du tombeau. Dans l'un et l'autre cas il n'y a qu'une probabilité. Seulement cette probabilité est plus grande en ce qui concerne le lever du soleil, parce que de mémoire d'homme on n'a pas d'exemple que cet astre ait manqué de paraître sur l'horizon, tandis que les morts subites sont des accidents assez communs. Pour arriver à la certitude absolue sur quelque sujet que ce soit, il faudrait que l'homme pût embrasser l'ensemble des causes et des effets. Alors il verrait d'un coup d'œil sûr les résultats s'accomplir, sans avoir besoin pour cela des efforts de la pensée ni du calcul des probabilités. Mais nous sommes entourés ici-bas de mystères impénétrables, et le plus souvent il ne nous est guère possible que de constater des résultats dont les causes nous sont tout à fait inconnues. Cela est surtout vrai pour les faits historiques ou sociaux qui dépendent d'une foule de circonstances dont la plupart nous échappent. Aussi la théorie des probabilités semble-t-elle appelée à rendre de grands services aux sciences morales et politiques. Son secours leur est d'autant plus nécessaire que ces sciences ne procèdent pas comme les autres par voie d'expériences; elles ne peuvent pas multiplier à leur gré les faits sur lesquels porte leur observa-

tion, et le calcul comparatif des éléments que leur fournit l'étude de la société est le seul moyen de jeter quelque lumière sur les questions dont elles s'occupent. Ainsi les données statistiques ouvrent un vaste champ à la théorie des probabilités, car elles sont le produit d'une action très-compliquée, qui, par conséquent, offre de nombreuses chances d'erreur, dont il faut tenir compte pour avoir autant que possible une appréciation exacte de leur véritable valeur. C'est sur ce point que M. Quetelet attire l'attention de son royal correspondant. Il expose avec beaucoup de clarté les principes élémentaires du calcul des probabilités et montre par des exemples très-simples les applications fécondes qu'on en peut faire pour déterminer le degré de confiance que méritent les recherches de la statistique et connaître la portée réelle des conséquences que l'on en doit tirer. L'illustre savant possède à un haut degré le talent de mettre les sujets les plus ardus à la portée du grand nombre. Ses lettres seront lues avec intérêt par les gens du monde, et contribueront certainement à populariser l'usage de l'un des instruments les plus utiles aux progrès des sciences.

Hygiène des familles ou du perfectionnement physique et moral de l'homme, considéré particulièrement dans ses rapports avec l'éducation et les besoins de la civilisation moderne, par le Dr Fr. Devay. Paris, 2 vol. in-8°, 12 fr.

Le but spécial de l'hygiène est la conservation et l'amélioration du système organique humain. Elle étudie les agents modificateurs dont l'influence peut être pernicieuse à l'homme, les lui signale afin qu'il en évite l'emploi, ou lui indique les moyens d'en combattre l'effet. C'est une espèce de médecine préventive qui, par ses sages

préceptes, enseigne l'art de maintenir le corps dans son état normal ou de renouveler la source corrompue de ses humeurs, de fortifier tous ses ressorts, de briser la chaîne des maladies les plus meurtrières et de perpétuer dans l'espèce humaine la beauté, la force et la santé. Son action ne se borne pas là, car les rapports du physique et du moral de l'homme sont trop intimes, pour qu'on puisse les séparer l'un de l'autre dans les phénomènes antérieurs par lesquels se manifeste toute perturbation apportée à notre économie interne. Aussi l'hygiène aspire-t-elle avec raison à jouer un rôle plus noble encore, en contribuant à faciliter l'essor des facultés de l'âme. Il est certain que le jeu des organes ne saurait être indifférent pour l'âme dont ils sont les instruments indispensables. Cependant on ne doit pas exagérer non plus les conséquences de ce principe ; il faut reconnaître que souvent le génie se rencontre dans un corps débile et que le courage n'est pas toujours accompagné de la vigueur physique. L'influence morale de l'hygiène agit moins sur les individus que sur l'ensemble des populations agglomérées dans l'enceinte des villes. C'est ici surtout que ses bienfaits sont incontestables. Elle suggère de grandes mesures de salubrité publique dont l'effet salutaire combat incessamment les causes d'abâtardissement de la race humaine que la civilisation entraîne après elle, elle offre des moyens efficaces de soulager les maux dont les progrès de l'industrie affligent la classe ouvrière. A cet égard elle a certainement une mission très-importante et n'est point tout à fait étrangère à la marche du développement intellectuel et moral. L'ouvrage de M. Devay embrasse le sujet dans toute son étendue et, tout en insistant sur les points de vue généraux qui sont les plus féconds, il n'omet aucun des menus détails propres à faire pénétrer les habitudes hygiéniques dans les usages ordinaires de la vie. Il com-

mence par exposer les bases scientifiques sur lesquelles repose l'hygiène. Prenant pour guide l'observation des lois de la nature, il nous montre comment nous devons les seconder, en ménageant avec sagesse les diverses forces qui résident en nous et dont l'harmonie parfaite constituerait ce qu'on peut appeler l'idéal de la santé. Les divers âges ainsi que les différents tempéraments sont successivement passés en revue par notre auteur qui, pour chacun d'eux, donne les directions spéciales qu'il convient de suivre. Il aborde ensuite les modificateurs physiques qu'il range sous trois chefs : Rapports de l'organisme de l'homme avec les agents de l'atmosphère; aliments et boissons, exercices, repos et choses qui s'appliquent à la surface du corps. Dans sa troisième partie, consacrée à l'hygiène de l'espèce, M. Devay traite fort au long du mariage, et quoique nous rendions pleine justice aux excellentes intentions qui l'animent, nous ne pouvons nous empêcher de dire qu'il creuse un peu trop cette matière délicate sur laquelle il présente des considérations assez semblables à celles qui se trouvent dans le *Compendium* du P. Mouillet et dans d'autres manuels à l'usage des confesseurs jésuites. Par un tel excès de prévoyance il nous paraît risquer de faire plus de mal que de bien. A coup sûr il matérialise singulièrement le mariage en ne l'envisageant que sous le rapport de l'amélioration des races. Sa quatrième et dernière partie contient l'hygiène morale dans laquelle il examine l'influence des passions, celle de la littérature, des conditions sociales, des professions, et enfin des religions considérées comme modificateurs hygiéniques dans leurs prescriptions relatives aux usages et coutumes des peuples. Sur ce dernier point, M. Devay ne cache pas sa prédilection pour le catholicisme, plus favorable suivant lui aux règles de l'hygiène que toutes les autres sectes chrétiennes.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juin 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

La mort du Christ, Cantate. Genève, chez Jullien et fils, in-4°.

Voici une poésie qui se présente sous une forme bien ambitieuse, soit par le luxe typographique, soit par la grandeur du sujet, soit par le titre de cantate que lui donne son auteur, montrant par là qu'il ne craint pas de s'attaquer aux plus hautes difficultés du genre lyrique. Il nous semble que c'est un mauvais calcul. Des allures plus modestes, sans rien ôter au mérite de l'œuvre, auraient eu l'avantage de moins éveiller l'attention de la critique. Quand on voit un poète se produire dans le format in-4°, avec des pages encadrées, sur un superbe papier dont les amples marges font ressortir le texte bien distinct et permettent d'éplucher le moindre défaut du moindre petit vers, on se sent peu disposé à l'indulgence ; car puisque l'auteur étale ainsi sa production, il la croit sans doute admirable dans tous ses détails. En la jugeant digne d'un si bel entourage, il appelle lui-même l'examen sévère auquel on est naturellement porté par l'estime qu'il paraît ainsi faire de son propre talent. Mais, dira-t-on peut-être,

tous les auteurs, les poètes en particulier, sont sujets à la même faiblesse aveugle pour les enfants de leur plume, et il n'est pas juste de reprocher à celui-ci sa franchise, dont après tout le lecteur profite, puisque, en supposant que l'ouvrage ne vaille pas grand'chose, il a du moins un joli specimen d'élégance typographique; puis, avec le discrédit dans lequel est tombée la poésie, il faut bien avoir recours à d'autres appas pour vaincre l'indifférence du siècle. Les lettres en décadence appellent les arts à leur aide ; les écrivains du jour les plus renommés ne dédaignent pas l'appui de l'illustration; pourquoi donc le poète inconnu n'aurait-il pas recours, pour se faire lire, à l'attrait d'une impression soignée? C'est vrai, nous reconnaissons l'influence du cadre quand on expose un tableau; cependant, aux yeux des connaisseurs, notre observation n'en conserve pas moins toute sa force. D'ailleurs l'ambition du poète ne se trahit pas seulement dans la richesse des accessoires, elle apparaît surtout dans le choix du sujet et de la forme sous laquelle il le traite. Une cantate sur la mort du Christ! Eh, mais, pour une pareille tentative, ce ne serait pas trop du génie d'un Racine avec l'habileté d'un Jean-Baptiste Rousseau. Il est donc bien permis de dire qu'il y a de l'audace à se lancer si haut, sans avoir ni un nom déjà connu, ni des titres littéraires à présenter au public. Et pour excuser cette audace il faudrait un chef-d'œuvre. Or, malheureusement, ce n'est pas ce que nous trouvons ici. Le poète manie faiblement le vers lyrique, et la sublime profondeur du mystère divin disparaît dans sa cantate pour faire place à des scènes de lamentations et d'effroi qui sont peu dignes du sujet, dont elles ne rendent point le sens mystique ni le caractère majestueux.

L'auteur divise son œuvre en trois parties: *la Crucifixion*, *les Chrétiens autour de la croix*, *le Tremblement de*

terre. Dans la première, les apôtres Pierre et Jean pleurent sur le supplice qui s'apprête et s'indignent contre l'aveuglement du peuple.

Enfin Satan triomphe, et l'enfer furieux
Sur le fils du Très-Haut vient assouvir sa rage :
Faut-il contempler de nos yeux
Tant de misère, et tant d'outrage !

Israël, tu me fais horreur;
Jamais, dans sa rage homicide,
Satan, dont le souffle te guide,
Inspira-t-il tant de fureur?

Les Juifs blasphèment et crient : à mort ! à mort ! Les Romains mêlent leurs sarcasmes aux imprécations. Le grand sacrificateur brave la puissance du Sauveur des hommes. Un scribe s'écrie :

Soulevez son trône de l'herbe;
Suspendez ce fardeau superbe
Loin de la terre et près des cieux :
Vers le royaume de son père
Il n'aura plus qu'un pas à faire...
S'il est assez audacieux.

Et l'enfer d'applaudir en chœur. Enfin des voix célestes font entendre ces paroles :

Il foulera les rois à ses ordres soumis.
Comme un coursier fougueux foule les hautes herbes,
Et l'univers, rempli de ses temples superbes,
Chantera sa louange aux peuples réjouis.

La facture des vers est correcte et il y a du mouvement dans le rhythme ; mais l'harmonie manque souvent, comme par exemple dans cette finale où *les peuples réjouis* forment

une chute fâcheuse après les trois vers assez ronflants qui précèdent. La comparaison du *coursier fougueux* qui *foule les hautes herbes* n'est pas non plus très-bien choisie pour exprimer l'influence exercée par la religion de Jésus. Nous en dirons autant des images ironiques employées par le scribe, et nous ferons observer à l'auteur que

Soulevez son trône de l'herbe,

est une phrase qui manque à la fois d'élégance et de clarté. Quant au langage des apôtres, s'il exprime la douleur, il marque peu de foi, car ils devaient bien savoir que le supplice de leur maître, loin d'annoncer le triomphe de Satan, était au contraire la condition du salut des hommes, la plus éclatante victoire remportée sur l'esprit du mal.

Dans la seconde partie, nous retrouvons saint Jean qui se lamente, saint Pierre qui s'indigne, Marie qui se désespère, avec accompagnement de chœurs qui répètent les mêmes plaintes et les mêmes gémissements. Puis la scène se termine par une prière :

Dieu d'Israël, le peuple qui t'adore
Vient t'implorer au sein de ses douleurs;
Du haut des cieux daigne veiller encore
Sur tes enfants, abreuvés de leurs pleurs.

Dieu d'Israël, contemple nos souffrances;
De nos langueurs garde le souvenir;
Que la pitié réveille ta clémence;
Dieu du passé, sois Dieu de l'avenir.

Dieu d'Israël, notre âme dans la crainte,
De tes rigueurs a ressenti les coups;
Grâce, Eternel, pour la famille sainte:
Pour Israël, grâce, grâce pour nous!

Ces strophes sont assez bien, sauf pourtant la première, que dépare ce lourd hémistiche : *abreuvés de leurs pleurs*.

La dernière partie, le *Tremblement de terre*, nous offre naturellement encore des Juifs qui se lamentent et des femmes qui pleurent. Puis les prophètes Ezéchiel, Néhémie et Daniel viennent crier malheur sur le peuple d'Israël, et, ce qui nous semble une conception plus bizarre qu'heureuse, Satan avec son chœur de démons fait éclater sa joie, tandis que de leur côté les anges entonnent des actions de grâce. Ainsi tout le monde est content, et du fond des enfers jusqu'au plus haut des cieux on n'entend que chants de triomphe qui aboutissent à ce pitoyable chœur final dont la médiocrité suffirait au besoin pour justifier la sévérité de nos critiques :

> Chaque siècle au suivant parlera du Seigneur,
> Obéissant à dire au monde sa misère ;
> Nul ne verra sa croix sans y porter honneur,
> Sans y courber le front jusque dans la poussière ;
> Tous les êtres vivants,
> Au bruit de ses présents,
> Naîtront pour sa victoire ;
> Toutes les nations,
> Ivres d'émotions,
> N'auront qu'un cri de « GLOIRE ! »

Cette citation nous dispense de rien ajouter. Le luxe de l'impression et la beauté du papier ne saurait, malgré toute leur vertu, faire passer un *pont-neuf* pour une cantate.

Collection de Chroniques, Mémoires et autres documents pour servir à l'histoire de France depuis le commencement du 13e siècle jusqu'à la mort de Louis XIV, mise en ordre et accompagnée de préfaces, notices, etc., par Jean Yanoski : **Froissard.** Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

C'est une heureuse idée que la publication de ce petit volume, qui renferme des extraits assez étendus et fort bien choisis des chroniques de Froissard. L'un des plus curieux monuments à la fois historiques et littéraires que possède la France, sera mis ainsi à la portée de tous les lecteurs, et malgré la difficulté que présente le vieux langage dans lequel il est écrit, il trouvera, nous n'en doutons pas, des appréciateurs nombreux, qui jusqu'ici ne le connaissaient que de réputation. En effet, Froissard excite au plus haut degré l'intérêt, par le talent plein de charme avec lequel il présente le tableau d'une époque guerrière et encore à demi-barbare. Né vers 1337, il vécut au milieu des désordres enfantés par la détestable administration de Philippe de Valois et par les excès de la tyrannie féodale. Aussi trouve-t-on souvent dans ses récits : « belles envahies et belles rescousses, beaux faits d'armes, et belles prouesses, et la ville assez tôt gagnée par force, et tantôt robée et mise à l'espée, sans mercy, hommes et femmes et enfants, et les églises arses et brûlées. »

Le chroniqueur naïf raconte tous ces brigandages comme d'honorables entreprises et de nobles aventures, qui méritent d'être notablement registrées et mises en mémoire perpétuelle. De même que les troubadours allaient de cour en cour, de château en château, célébrant les hauts faits des chevaliers, lui aussi courait le pays pour recueillir des documents, des informations, à l'aide desquels il préten-

dait élever un monument plus durable que les chants des poètes. Il ne pouvait écrire l'histoire que sur des ouï-dire; on ne possédait pas alors d'autres matériaux. Ecoutant tous les récits, questionnant tous ceux qu'il rencontre, il enregistre à mesure les informations qu'on lui donne, sans trop s'inquiéter de leur source, car, avec une parfaite impartialité, il admet le dire du vainqueur et celui du vaincu, n'éprouvant aucune espèce de répugnance à consigner dans ses pages la gloire des Anglais aussi bien que celle des Français. C'est en quelque sorte sous la dictée même des chevaliers qu'il écrit leurs prouesses, parmi lesquelles se trouvent sans doute bon nombre de bravades, car on sait bien quel est le faible ordinaire des vieux guerriers. D'ailleurs chacun le recevait et le fêtait à l'envi pour avoir des droits à sa reconnaissance, et le chroniqueur plein de bonhomie laisse plus d'une fois percer le désir de contenter tout son monde. Mais ses continuels voyages le mettaient en rapport avec une foule de seigneurs qui pouvaient bien lui fournir de précieux renseignements. D'ailleurs il était habile à profiter des moindres circonstances pour enrichir son histoire, et l'on peut dire qu'il en ramassait les matériaux jusque sur les grandes routes.

« A lendemain, d'aventure je trouvai au dehors le Mont-le-herne un chevalier de Bretagne et d'amont, lequel s'appelait messire Guillaume d'Ancenis, et s'en allait voir la dame de Mailly en Touraine, sa cousine, et ses enfans, car elle étoit nouvellement vefve. Je m'accointai du chevalier, car je le trouvai courtois et doux en ses paroles. Je lui demandai des nouvelles. . . . .

« Entre Mont-le-Herne et Prilly, a quatre grandes lieues, et nous chevauchions bellement à l'aise des chevaux. Et là, sus ce chemin, il me conta moult de choses, lesquelles je mis bien en remembrance et par especial des avenues de Bretagne. Et ainsi que nous chevauchions et que nous

étions près de Prilly à une lieue, nous entrâmes en un pré. Là s'arrêta-t-il et dit. « Ha! Dieu ait l'ame du bon connétable de France! Il fit ici une fois une belle journée et profitable pour ce pays dessous la bannière messire Jean de Beuil, car il n'étoit pas connétable, mais étoit nouvellement venu et issu hors d'Espagne. » Et comment il en advint je le demandai. « Je le vous dirai, dit-il, mais que nous soyons à cheval. » Il monta et nous montâmes; il commença à chevaucher bellement et puis à faire son conte ainsi comme il en avint. »

Cette existence vagabonde, cette vie d'artiste n'a certes rien de commun avec les travaux de l'historien de nos jours. Il allait, « travellant et chevauchant, querrant de tous côtés nouvelles. » Les barons l'accueillaient avec joie et payaient parfois richement le privilége de voir leurs exploits transmis à la postérité. Froissard trouvait le métier fort agréable et se laissait guider par le goût de la vie dissipée et aventureuse bien plus que par un véritable amour pour l'histoire. Ce qui lui plaisait surtout dans son travail, c'était la diversité des tableaux à faire, et le spectacle des affreux désastres dont il est en partie témoin le remplit d'aise, parce qu'il y trouve une mine abondante à exploiter. « Me suis de nouvel réveillé, » dit-il au début de son quatrième livre, « et entré dedans ma forge, pour ouvrer et forger en la haute et noble matière de laquelle du temps passé je me suis ensoigné. » L'histoire est pour lui comme un songe dont il forge les détails pour l'amour des grands seigneurs, rois, ducs, comtes, barons et chevaliers, « qui, dit-il, de quelque nation qu'ils fussent, me aimoient et voyoient volontiers et me faisoient grand profit. »

Aussi la paix lui semblait-elle le sommeil de l'histoire. « Je considérai que nulle espérance n'estoit que aucuns faits d'armes se fissent ès parties de Picardie et de Flan-

dres, puisque paix y estoit. » Et ne voulant pas être oiseux, se trouvant encore sain de corps et de mémoire, il part pour aller demander à messire Gaston, comte de Foix et de Béarn, « la vérité de lointaines besognes. »

Les distances ne l'arrêtaient pas dès qu'il croyait pouvoir obtenir quelque donnée nouvelle. Ainsi pour avoir des détails sur l'Espagne, il se rendit une fois à Bruges, et là, comme on lui dit qu'un chevalier portugais très-instruit de tous les faits de cette guerre était en Zélande, il part aussitôt pour le rejoindre. Il rencontre son homme, le questionne pendant six jours, et quand il a épuisé cette source d'anecdotes et de récits il va en chercher une autre. S'il ne se montre pas toujours bien scrupuleux sur le choix de ses autorités, du moins ne veut-il pas non plus qu'on le soupçonne d'avoir volontairement falsifié les faits. « Qu'on ne dise pas que j'aie la noble histoire corrompue par la faveur que je ai eue au comte Guy de Blois qui la me fit faire et qui bien m'en a payé tant que je m'en contente, pour ce que il fut nepveu et si prochain que fils au comte Louis de Blois, frère germain à saint Charles de Blois, qui tant qu'il vesquit fut duc de Bretagne. Nennil vraiment; car je ne vueil parler fors que de vérité, et aller parmi le tranchant sans colorer l'un ni l'autre, et aussi le gentil sire et comte, qui l'histoire me fit mettre sus et édifier, ne le voulist point que je la fisse autrement que vrai. » Mais d'ailleurs ce n'est pas l'histoire politique qu'il faut demander à Froissard. Ce sont des peintures de mœurs, une image fidèle de l'état misérable dans lequel la guerre avait de son temps plongé la France. Sous ce rapport il a droit d'exciter vivement notre attention. Son style est plein de charme et en général remarquable par une clarté fort peu commune chez les écrivains de cette époque. La langue commence à se fixer, elle s'assouplit sous la plume des hommes de talent, et Froissard se distingue par son

aisance à la manier, à la plier avec grâce aux tons les plus divers. Une courte analyse de l'un des chapitres de ses chroniques nous permettra de faire voir, en terminant cet article, combien offrent d'attrait le naïf abandon de ce vieux langage et l'originalité des détails qu'il reproduit avec tant de candeur.

Comme le roi Philippe se préparait à partir pour une croisade, Edouard d'Angleterre résolut de profiter de son absence pour faire valoir ses prétentions à la couronne de France. Il envoya donc des députés à plusieurs seigneurs puissants dont il voulait s'assurer l'appui. Mais la nouvelle en parvint à Philippe; ses conseillers lui remontrèrent que s'il allait au voyage d'outre-mer qu'il avoit empris, il mettrait son royaume en très grand'aventure, et qu'il ne pouvoit faire ni exploiter meilleur point que de garder ses gens et ce qui sien étoit, dont il tenoit la possession, et qui devoit retourner à ses enfans. Si se refroida grandement de cette croix emprise et prêchée, et contremanda ses officiers qui ses pourvéances faisoient si grandes et si grosses que c'étoit merveilles, jusques à tant qu'il auroit vu de quel pied le roi Anglois voudrait aller avant. » C'était bien le parti le plus sage, car les projets d'Edouard ne tardèrent pas à se dévoiler; il fit ordonner et appareiller dix chevaliers bannerets et quarante autres chevaliers jeunes bacheliers et les envoya à grands frais par deça la mer, comme une espèce d'avant-garde. « Et si y avait entr'eux plusieurs bacheliers qui avoient chacun un œil couvert de drap vermeil, pourquoi il n'en put voir; et disoit-on que ceux avoient voué entre dames de leur pays, que jamais ne verraient que d'un œil jusqu'à ce qu'ils auroient fait aucunes prouesses de leurs corps au royaume de France. » C'était l'usage des chevaliers de s'engager ainsi par des vœux bizarres avant d'entreprendre quelque expédition périlleuse. Ils y trouvaient un puissant stimu-

lant à faire des actions d'éclat. L'art de la guerre, qui commençait à sortir de la barbarie, consistait alors surtout dans des surprises habilement ménagées. La ruse et l'audace étaient les principales qualités d'un bon militaire. Aussi, dès que le roi d'Angleterre eut envoyé son défi au roi de France et qu'on put supposer que celui-ci l'avait reçu, messire Gautier de Mauny « pria et cueillit environ quarante lances de bons compagnons sûrs et hardis, et se partit de Brabant, et chevaucha tant de nuit que de jour, qu'ils vinrent en Hainaut et se boutèrent dedans le bois de Blaton, et encore ne savait nul quelle chose il vouloit faire; mais il s'en découvrit là à aucuns de ses plus secrets, et leur dit qu'il avoit promis et voué en Angleterre, présents dames et seigneurs, que il seroit le premier qui entreroit en France et prendroit châtel ou forte ville, et y feroit aucune appertise d'armes. » Son dessein était de surprendre la ville de Mortaigne, mais il la trouva trop bien gardée, et, après avoir mis le feu à quelques maisons, il passa outre et s'empara du château de Tlum en Cambresis, d'où il fit, « moult grandes appertises d'armes » jusqu'aux barrières de la bonne ville de Cambray, située à une lieue de ce château. De leur côté les Normands qui se tenoient sur mer, vinrent un dimanche au hâvre de Southampton pendant que les gens étaient à la messe « et entrèrent en la ville, et la prirent, et la pillèrent, et robèrent tout entièrement, et y tuèrent moult de gens, et violèrent plusieurs femmes et filles, dont ce fut dommage, et chargèrent leurs nefs et leurs vaisseaux de grand pillage qu'ils trouvèrent en la ville, qui étoit pleine, drue et bien garnie, et puis rentrèrent en leurs nefs. »

Ainsi se pratiquait la guerre, vrai brigandage sans ordre ni ensemble, où chacun agissait suivant ses caprices, cherchant surtout à faire le plus de butin possible. Et

cela paraît n'émouvoir guère le chroniqueur, dont toute l'indignation se borne à dire seulement « dont ce fut dommage. » Du reste on ne doit pas s'étonner de la légèreté avec laquelle Froissard mentionne de tels désastres, quand on voit Olivier Basselin, poète qui vivait à Vire dans le 14e siècle, en faire le sujet d'une chanson :

Ils viengnent, par grant ruderye,
Demander ce que n'avons mye,
Et nous donnent maint horion.
Encor faut-il que l'on leur die :
« Mes bons seigneurs, je vous en prye,
Prenez tout ce que nous avon.

Je leur donnasse voulentiers,
Si je pensoye avoir de quoy;
Mes, sur ma foy, tous mes deniers
Et tout mon bien est hors de moy.

Je ne puis faire cortoizie;
Car povreté me contrarie
Et me tient en subjection.
Je n'ai plus amy ni amye,
En France ne en Normandye,
Qui me donnast ung pozion ! »

Le Pasteur de campagne, poème en quatre chants, par Fréd. Chavannes ; Lausanne, chez G. Bridel, in-16.

La carrière paisible et obscure du pasteur de campagne semble offrir un sujet d'idylle plutôt que de poème. En effet, elle n'est pas riche en incidents variés, elle ne saurait guère fournir d'éléments dramatiques. Aussi M. Chavannes a-t-il réussi médiocrement dans son essai. Il

esquisse un tableau champêtre, il décrit la vie du presbytère, mais les personnages qu'il met en scène manquent de mouvement. Il n'y a pas d'action, l'absence d'intérêt se fait bientôt sentir, et l'auteur, après avoir exposé la donnée qu'il se proposait de développer, s'arrête tout-à-coup et termine brusquement par des réflexions très-pieuses, très-édifiantes, mais qui ne constituent point ce qu'on appelle un poème. La versification semble également inachevée ; sauf quelques strophes d'une harmonie douce et simple qui convient bien au sujet, c'est en général un style gêné, plein d'inversions, souvent prosaïque. La poésie se trouvait certainement dans l'idée de l'auteur, mais elle a fait défaut dans l'exécution. Il n'est du reste pas étonnant qu'au milieu des circonstances actuelles du canton de Vaud, le poète manque de verve et n'ait pas le courage de travailler à polir et à terminer son œuvre. Pour juger son talent il faut attendre des temps meilleurs. Mais alors il eût mieux fait aussi de ne pas se hâter de publier, dans un moment si peu opportun, une ébauche qui demandait à être remise plus d'une fois sur le métier. Nous regrettons cette précipitation, d'autant plus que M. Chavannes pouvait, avec quelques efforts, tirer un beaucoup meilleur parti de son sujet ; car, malgré les défauts de son poème, on voit qu'il possède le sentiment du beau et du vrai, trésor précieux et malheureusement trop rare de nos jours.

Dictionnaire Mythologique universel, ou biographie mythique des dieux et des personnages fabuleux de la Grèce, de l'Italie, de l'Egypte, de l'Inde, de la Chine, de la Scandinavie, de l'Amérique, etc., etc., trad. de l'allemand du Dr E. Jacobi, par Th. Bernard; Paris, 1 vol. in-12, 4 francs.

L'ouvrage de M. Jacobi jouit en Allemagne d'une grande faveur. Il se distingue par une érudition très-profonde ainsi que par une tendance remarquable à ramener les conceptions mythologiques à leur simplicité primitive en les dégageant des altérations que le temps leur a fait subir. L'auteur rapporte avec soin toutes les traditions qui concernent le même personnage, les compare entre elles, montre comment on peut parvenir quelquefois à retrouver le lien qui les unit, et n'omet aucun détail propre à faire bien connaître le culte dont il fut l'objet à différentes époques ou dans diverses contrées. Mais la forme de l'ouvrage allemand a dû être modifiée d'une manière assez capitale pour se plier aux allures de l'esprit français. D'ailleurs il ne traitait que du polythéisme greco-romain, et M. Bernard a voulu le compléter en y ajoutant les autres mythologies, non-seulement de l'ancien monde, mais aussi du nouveau. Ainsi, l'on y trouve, à côté des dieux d'Homère, ceux de l'Edda, ceux des Védas, ceux que les Druides adoraient dans l'antique Gaule, les divinités dont les autels étaient arrosés de sang humain dans le Mexique et le Pérou, celles qui sont encore l'objet du culte grossier des habitants de la Polynésie, etc., etc. La traduction est ainsi devenue, en quelque sorte, un livre nouveau, qui résume l'ensemble des croyances superstitieuses du globe entier, et qui présente une mine féconde de curieux rapprochements, en même temps qu'il épargne des recherches pénibles et souvent fort difficiles à faire. Ce petit

volume, d'un format commode, rédigé avec élégance et clarté, substantiel quoique concis, et remarquable par son exécution typographique, remplacera d'une manière très-avantageuse tous les anciens dictionnaires de la fable. MM. Firmin Didot nous semblent avoir heureusement résolu le problème des bons livres à bon marché. Puisse leur exemple trouver des imitateurs dans la librairie française, et mettre enfin un terme à ce charlatanisme effronté qui étouffe la littérature sous le poids du papier blanc.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Petite Chronique protestante de France, ou documents historiques sur les Eglises réformées de ce royaume, recueillis, mis en ordre et publiés par A. Crottet; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

L'histoire de l'établissement de la Réforme en France est encore très-peu connue. La plupart des historiens, les uns par esprit de parti, les autres par indifférence, ne lui ont point accordé dans leurs écrits la place qu'elle mérite, et nul jusqu'ici n'a tenté d'en retracer l'ensemble d'une manière digne de l'importance du sujet, car on ne saurait prendre au sérieux le long pamphlet publié par M. Capefigue. Il est vrai que c'est une œuvre très-difficile à faire; les matériaux ont été détruits ou dispersés par la persécution qui, pendant près de deux siècles, ne laissa ni repos ni trêve aux protestants de France. C'est à l'étranger qu'il faut aller chercher des documents, ou du moins ceux qui restent encore dans le pays sont la propriété particulière de familles ou d'églises, sans la per-

mission desquelles on ne peut les consulter. Aussi depuis que la liberté religieuse est venue rendre au protestantisme français la vie et le mouvement, on a senti le besoin de rétablir la vérité des faits et de jeter quelque lumière sur les événements du seizième siècle. Avant de songer à en écrire l'histoire complète, il était nécessaire de rassembler et de coordonner les matériaux d'une telle entreprise. C'est la tâche que se sont imposée d'ingénieux investigateurs, parmi lesquels M. Crottet mérite d'occuper une place distinguée. En effet, sa *Petite Chronique* est un travail fort estimable, qui présente sous la forme la plus intéressante le résultat de recherches laborieuses auxquelles l'auteur s'est livré avec non moins d'intelligence que de zèle. A l'aide des pièces en grande partie inédites qu'il a eues à sa disposition, il est parvenu à grouper une série d'incidents qui se lient et s'enchaînent avec assez de suite, depuis l'année 1509 jusqu'à la fin du seizième siècle. Il embrasse ainsi les premiers temps de la Réformation, les cruelles mesures répressives qui lui furent opposées sous François I, Henri II, François II et Charles IX, puis s'arrête à l'époque où les édits d'Henri IV semblaient promettre aux protestants un avenir plus tranquille. Les détails qu'il donne sur l'origine du mouvement religieux, sur ses progrès rapides, sur les débuts de Calvin et le rôle de plusieurs autres personnages marquants qui se montrèrent d'abord favorables à la Réforme, sont en général neufs, curieux et bien propres à captiver le lecteur. Fidèle à son titre, il s'efforce de conserver aux hommes et aux choses leur caractère original, et s'attache bien plus à reproduire les traits de l'époque qu'il veut peindre qu'à discuter les questions controversées. C'est d'ailleurs le moyen le plus sûr de faire ressortir l'injustice des rigueurs employées contre les protestants. Les faits sont ici plus éloquents que des déclamations. A moins

d'être aveuglé par un fanatisme qui est heureusement bien rare de nos jours, il est impossible de ne pas voir d'un côté des victimes et de l'autre des bourreaux. Quand on écrira l'histoire de la Réformation en France, il faudra bien reconnaître ce contraste, et toutes les arguties du monde ne sauraient étouffer la voix qui s'élève des échafauds sanglants et de la cendre des bûchers dont un siècle seulement nous sépare. C'est en vain que Rome prétend rendre le pouvoir séculier responsable des horreurs qu'elle a commandées et applaudies. Le massacre de la Saint-Barthélemy fut célébré par le Pape comme une sainte victoire; M. Crottet en cite un témoignage irrécusable: c'est l'inscription que le cardinal de Lorraine fit publier au nom du roi Charles IX et placer dans l'église de Saint-Louis à Rome. Puis sa chronique nous dévoile en maints endroits les intrigues et les adroits artifices par lesquels le clergé exploitait à son profit les mauvaises passions et en faisait les dociles instruments de ses violences. Du reste M. Crottet s'abstient de tout commentaire à ce sujet; il préfère, avec raison, laisser la cause protestante se défendre elle-même, en mettant en saillie les nobles caractères, les individualités remarquables qu'elle compta parmi ses plus zélés soutiens. Il est temps que la France soit éclairée à cet égard et qu'elle connaisse enfin toute l'étendue des maux attirés sur elle par les excès de l'intolérance religieuse. C'est un grave enseignement qui doit porter ses fruits pour le présent et pour l'avenir.

Les devoirs du soldat, par **M.** A. C. Dutheil; ouvrage qui a remporté le prix dans le concours ouvert sur ce sujet; Paris, 1 vol. in-18.

La carrière du soldat est pénible, pleine de dangers de toutes sortes, et le plus souvent fort obscure, surtout lorsque la guerre ne vient pas lui donner des chances d'avancement. Cependant, là comme ailleurs, l'homme qui comprend ses devoirs et qui sait les remplir, peut trouver de la satisfaction, mériter l'estime de ses semblables, tirer parti d'une position qui, si elle l'arrache à sa famille, à ses projets, à ses espérances, lui fournit en retour le moyen d'acquérir de l'expérience, de voir le monde et d'apprendre à le connaître. Mais il faut pour cela, sans doute, que le militaire ne se regarde pas comme en dehors de la société, comme dispensé des obligations qu'elle impose à tous ses membres. Depuis que la conscription a remplacé l'ancien mode de recrutement, le soldat est tenu de ne pas oublier qu'il doit être avant tout citoyen; il ne pourrait pas impunément perdre ses années de service dans la dissipation et l'oisiveté; son avenir s'en ressentirait d'une manière funeste, car il ne lui resterait pas même la ressource de renouveler son engagement, l'armée pouvant se recruter sans cesse de sujets plus jeunes et plus dignes. Aussi l'opinion s'est-elle bien modifiée sur ce qui constitue les vertus militaires, et commence-t-on à sentir que l'élément moral lui est indispensable. Le joug de la discipline et les écueils de la vie de garnison exigent chez le soldat des qualités plus rares et plus difficiles à pratiquer que le courage d'affronter la mort sur le champ de bataille. C'est sous ce point de vue que M. Dutheil envisage les devoirs auxquels le militaire doit s'astreindre s'il veut sortir avec honneur de l'épreuve qui lui est imposée.

Dans un récit ingénieux, écrit simplement et bien fait pour intéresser les lecteurs auxquels il s'adresse, il fait ressortir d'une part les tristes conséquences qu'entraînent les excès, et de l'autre, les avantages que le soldat peut retirer d'une conduite sage, d'efforts soutenus et bien dirigés qui lui permettent tout à la fois de gagner l'estime de ses chefs et de travailler à son propre perfectionnement. Il montre comment le développement intellectuel et moral doit trouver place à côté des occupations des camps et des casernes, et s'attache surtout à faire voir la récompense qui attend le soldat, quand à son retour dans ses foyers, loin d'avoir perdu les habitudes de la vie civile, il se trouve prêt à y rentrer avec un jugement mûri par l'expérience, et à goûter les joies de l'affection, les jouissances de la famille, dont le prix est doublé par une longue privation.

Le petit livre de M. Dutheil nous paraît très-digne de l'honorable distinction qui lui a été accordée. Il serait à désirer qu'on multipliât les écrits de ce genre de manière à former une bibliothèque spéciale à l'usage des régiments. Mais il ne suffit pas de parler au soldat de ses devoirs, il faut que les officiers lui donnent l'exemple bien plus efficace que les paroles. M. Dutheil l'a bien compris, et il assigne une place importante à l'influence que doivent exercer les chefs de l'armée. Il est évident que la hiérarchie établie dans l'intérêt du commandement peut offrir un instrument non moins précieux pour l'instruction morale et la bonne conduite de la troupe.

Entretiens de village, par Timon ; Paris, 1 vol. in-32, 1 fr. 50 c.

L'instruction est-elle en elle-même un bien ou un mal ? Le peuple qui sait lire et écrire est-il réellement plus

heureux, plus sage et meilleur que celui qui l'ignore? Voilà des questions sur lesquelles on pourra discuter longtemps encore sans les résoudre d'une manière bien satisfaisante. Mais ce qu'on ne saurait nier c'est que l'instruction populaire est une nécessité de notre époque. Avec les idées démocratiques qui dominent et tendent toujours davantage à faire dépendre la loi de la volonté du plus grand nombre, il devient indispensable qu'une certaine dose de notions usuelles soit l'apanage de tous, si l'on ne veut pas retourner bientôt à la barbarie par le triomphe de la force brutale. A cet égard on a beaucoup travaillé jusqu'à présent en vue de la population des villes, mais pour celle des campagnes, presque tout est encore à faire. Or, le paysan, que ses occupations mettent bien moins que l'ouvrier en rapport avec les classes éclairées, a plus particulièrement besoin d'un enseignement qui le rende apte à remplir les devoirs que l'organisation municipale lui impose aussi plus fréquemment qu'aux habitants des villes. Maintes connaissances que ceux-ci acquièrent en quelque sorte sans s'en douter, exigent de la part de l'autre un effort d'attention plus ou moins pénible, dont il serait incapable si l'on ne s'attachait à lui en faire comprendre de bonne heure l'utilité. Les stimulants, dont l'ouvrier des villes est sans cesse entouré, manquent au campagnard, et il importe d'y suppléer par un enseignement spécial bien approprié à la nature de son intelligence ainsi qu'aux habitudes de sa vie. C'est là le but que s'est proposé le spirituel Timon dans ses *Entretiens de village*. Son ingénieux talent a su présenter le sujet sous la forme à la fois la plus simple et la mieux faite pour intéresser toutes les classes de lecteurs. Il donne lui-même l'exemple de l'application des principes qu'il recommande et fait en même temps ressortir, avec beaucoup de charme, l'attrait que peut offrir une œuvre pa-

reille. « Lecteur de ces modestes *Entretiens*, ami du villageois, dès que vous commencez à respirer l'air pur des bois et des vallées, ne sentez-vous pas, comme moi, que votre poitrine se dilate, et que votre âme s'épanouit? Quelle satisfaction de suivre le campagnard dans ses travaux et dans ses plaisirs, d'ouïr, le matin, les premières volées de l'angelus, d'accompagner les petits enfants aux jeux et aux leçons de l'école, de s'agenouiller devant l'autel avec tout ce peuple de laboureurs, de s'en revenir le dos courbé sous les gerbes de la moisson, et de voir, au déclin du jour, le soleil darder sur nous ses rayons d'or, et se cacher derrière la montagne! Vain et frivole bruit, que ce bruit éclatant des cités qui monte et qui se dissipe, et qu'on appelle la gloire! Ah! mille fois plus douces sont les bénédictions des pauvres à l'oreille de celui qui les recueille, en passant le long du sentier! »

Maître Pierre est un homme plein de bon sens qui vit avec les villageois et sait leur parler le langage qu'ils comprennent. Il rencontre François, le conseiller municipal, qui, sortant d'une séance où des fonds ont été refusés pour l'enseignement primaire, lui rapporte les arguments qu'on a fait prévaloir. Maître Pierre les combat l'un après l'autre avec beaucoup de force; il prouve clairement que ceux qui regardent une telle dépense comme inutile font un faux calcul, que l'instruction profite à tout le monde, et que si en envoyant leurs enfants à l'école les parents se privent des petits services qu'ils peuvent leur rendre, ils en retirent par contre, plus tard, des avantages bien autrement précieux. Mais il faut, pour cela, que l'enseignement primaire soit convenablement dirigé, d'après les méthodes les plus fécondes, et en vue de la profession à laquelle les élèves se destinent. Il s'agit de faire, non des demi-savants ou des quart de savants, mais des agriculteurs laborieux, intelligents et honnêtes. Le maître d'école doit

donc s'attacher à développer le cœur aussi bien que l'esprit, et se préoccuper vivement de l'éducation morale des enfants qu'on lui confie. Sa tâche, considérée sous ce rapport, grandit et s'élève, car elle consiste à former des hommes capables d'user avec sagesse et discernement des notions qu'il leur enseigne, à donner au pays des citoyens vertueux et utiles. Il importe donc d'accorder à l'instituteur du village un salaire suffisant, et peut-être conviendrait-il, dans ce but, d'ajouter aux émoluments de sa place ceux du secrétariat de la mairie, fonction qu'il semble plus apte que nul autre à bien remplir. Puis aux écoles pour les enfants on joindra des écoles pour les adultes, afin que l'enseignement puisse porter des fruits meilleurs; et pour ceux auxquels les travaux de la semaine ne laissent pas le temps d'y assister on aura les écoles complémentaires du dimanche, qui pourront, d'ailleurs, contribuer à maintenir les habitudes religieuses, ce bienfait sans lequel à la campagne comme à la ville on voit bientôt les mœurs se relâcher, se corrompre, et l'homme se dégrader et s'abrutir. Maître Pierre retrace avec une éloquente simplicité les pensées pieuses, les souvenirs touchants qui se rattachent à l'église du village. Mais il sent bien que l'école et l'église ne peuvent pas suffire à tout, que malgré les efforts les mieux dirigés il y aura toujours des obstacles difficiles à vaincre, des misères nombreuses à soulager. Il fait donc appel à la charité du villageois. Il demande qu'on établisse dans la campagne des salles d'asile, des refuges pour l'enfance, des reposoirs pour la vieillesse, des bibliothèques populaires, et il expose des idées fort ingénieuses sur les moyens de pourvoir à ces divers besoins de la manière la plus économique. Il propose d'appliquer à de tels usages une partie de l'argent qui se dépense au cabaret, et pour compléter la réforme il conseille de mettre le reste à la

caisse d'épargne. Il indique aussi les bases sur lesquelles pourraient se former des associations de prévoyance pour garantir le laboureur contre les chances de maladie ou d'accidents. Mais il y a bien des préjugés à vaincre avant de réaliser toutes ces améliorations, et maître Pierre commence hardiment l'attaque en passant en revue quelques-uns des plus opiniâtres, auxquels il oppose une logique serrée, pressante, de nature à produire de l'impression sur les lecteurs. Enfin ses entretiens se terminent par quelques données claires et précises sur les lois rurales et sur les fonctions administratives que les villageois ont intérêt à connaître.

Autant la plume de Timon se montre acérée et mordante dans ses pamphlets politiques, autant elle est ici bénévole, modérée, prudente. Il écarte avec sagesse toutes les questions irritantes; il prêche le respect de la loi et de ses représentants, il ne veut que le développement progressif d'une salutaire liberté renfermée dans les limites des institutions établies ; il parle surtout des devoirs qui découlent des droits dont chacun jouit. Son petit livre nous paraît d'un bout à l'autre rédigé dans un excellent esprit, et nous n'hésitons pas à le recommander comme une publication digne d'être répandue par les amis du véritable progrès. La tendance religieuse de l'auteur est parfois un peu trop empreinte du matérialisme catholique; mais, sous tous les autres rapports, ses raisonnements lucides et vigoureux sont les meilleures armes qu'on puisse opposer à l'action délétère des sophismes de la démagogie et du communisme.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Quelques Notions élémentaires d'Economie politique théorique et appliquée; Lausanne, chez G. Bridel, 1 vol. in-12. — **Etudes économiques**, par G. de Molinari; Paris, chez Capelle, 1 vol. in-32, 1 fr.

Ces deux petits ouvrages ont pour but de populariser des notions saines d'économie politique et de faire comprendre la valeur des vrais principes de cette science. C'est une tâche très-utile que les auteurs se sont imposée là, car il importe beaucoup d'éclairer l'opinion et de la mettre en garde contre les sophismes de toutes sortes dont on se sert pour la fourvoyer. On ne saurait certainement trouver un moyen meilleur de combattre les progrès du communisme. En effet, quiconque possédera une connaissance élémentaire, mais bien nette et précise, des lois qui président à la production et à la distribution des richesses, ne pourra jamais admettre que l'abolition de la propriété doive avoir pour résultat d'assurer le bien-être général. Le contraire ressortira pour lui de l'examen attentif des faits, et il sera bientôt convaincu du danger de toute atteinte portée à la liberté de l'industrie et du commerce. L'auteur des *Notions* expose brièvement comment « les richesses, c'est-à-dire les choses qui servent à nos besoins, sont produites et distribuées parmi les hommes réunis en sociétés ou en corps de nation. » Il résume sous une forme simple et familière les doctrines les plus généralement adoptées par les économistes, et les rend plus frappantes encore par des applications pratiques dont chacun peut aisément apprécier la justesse. Il entre dans

des détails fort intéressants sur l'impôt, sur les prohibitions et sur les règlements relatifs à l'industrie. Son principal but est de prouver que la liberté seule peut fournir les remèdes que l'on prétend chercher dans l'organisation du travail, parce que les maux attribués à la concurrence proviennent surtout des entraves qui subsistent encore et qui gênent la marche naturelle des échanges en favorisant un développement industriel tout à fait factice.

M. de Molinari ne se prononce pas moins formellement dans sa première étude sur l'organisation de la liberté industrielle. Il estime que le *laissez faire, laissez passer*, est encore ce qu'on peut désirer de mieux, et il développe avec beaucoup de force les salutaires conséquences qu'entraînerait l'abolition des droits de douane. Par cette seule mesure déjà, l'on donnerait à la production une activité d'autant plus féconde qu'elle n'aurait plus d'autre stimulant que les besoins réels des consommateurs, et qu'elle pourrait librement se placer dans les conditions les plus favorables à son essor. M. de Molinari reconnaît bien les inconvénients qui résultent actuellement de la libre concurrence, en particulier dans ce qui touche à l'abaissement des salaires. Mais il ne voit là qu'un mal transitoire, provenant de ce que la liberté industrielle n'est pas encore adoptée d'une manière générale et complète. La destruction des barrières internationales et l'établissement de voies de communication rapides lui paraissent deu remèdes infaillibles, et il trace une esquisse très-ingénieuse de ce qui se passera lorsque les chemins de fer et les télégraphes électriques permettront aux travailleurs de se transporter promptement et à peu de frais, d'un bout de l'Europe à l'autre, partout où leurs services seront demandés. C'est donc la liberté qui se chargera de guérir elle-même les maux dont on l'accuse d'être la cause, tandis que tous les systèmes des réformateurs so-

cialistes n'aboutiraient qu'à les rendre incurables, et, de plus, bouleverseraient la société de fond en comble.

La seconde étude que renferme le petit volume de M. de Molinari roule sur la question de l'esclavage. Il examine comment on a procédé jusqu'ici à l'abolition, signale les fautes commises, critique les moyens employés, et présente un plan dans lequel il cherche à ménager également les intérêts des esclaves et ceux des propriétaires. Ici les efforts des particuliers ne lui semblent pas pouvoir suffire, il pense que l'intervention du gouvernement est nécessaire, soit pour agir d'une manière efficace, soit pour faire les avances d'argent considérables qu'exigeront les grandes mesures qu'il propose. Le point essentiel sur lequel il insiste est la convenance de garantir les propriétaires contre les résultats funestes pour eux de l'interruption du travail, et d'éviter aux esclaves les misères d'un long et pénible apprentissage, auquel leurs inclinations paresseuses les rendent peu propres. C'est un problème difficile à résoudre, et le plan de M. de Molinari mérite d'attirer l'attention des personnes qui s'occupent de cette question importante.

SCIENCES ET ARTS.

Histoire des animaux, par Pline, traduite en français par Guéroult; Paris, chez Lefèvre, 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c. — **Morceaux** extraits de Pline, traduits en français par Guéroult; Paris, chez Lefèvre, 6, rue de l'Eperon, 1 vol. in-18°, 3 fr. 50 c.

Les ouvrages de Pline nous offrent le résumé des notions que possédaient les anciens sur les sciences natu-

relles. C'est, comme le dit Condorcet, un inventaire précieux de tout ce qui formait alors les véritables richesses de l'esprit humain. Dans son tableau des phénomènes de la nature, il comprend le ciel, la terre, l'eau, les animaux, les plantes, les minéraux, l'origine, les progrès et les procédés des arts. S'il ne suit pas un ordre bien méthodique, s'il confond souvent le faux avec le vrai, les croyances populaires avec les résultats de l'observation, et admet sans scrupule les opinions les plus absurdes, c'est que de son temps la science était ainsi faite; elle s'occupait d'accumuler des faits plutôt que de les discuter, elle n'avait pas les moyens d'en vérifier l'exactitude; les livres étaient rares, les voyages difficiles et les savants fort peu communicatifs. Dans l'impossibilité de faire un choix, Pline accueillait donc tout ce qui lui paraissait digne de piquer la curiosité de ses contemporains. Il emprunte aux historiens qui l'ont précédé, il rapporte les récits des voyageurs, et en l'absence d'un flambeau sûr pour diriger sa critique, il se contente de citer les sources où il a puisé les faits qui lui semblent contestables. Mais il ne prend point sur lui d'affirmer ce qui peut paraître douteux; il a soin d'avertir qu'il ne prétend pas se rendre garant de toutes les assertions qu'il avance. Son but est de présenter l'ensemble des connaissances de son époque, et il eût risqué d'être fort incomplet s'il s'était borné à celles dont il pouvait constater lui-même l'exactitude. En jugeant les naturalistes anciens, on doit tenir compte des grands avantages que nous avons sur eux. Aujourd'hui, grâce à la publicité de la presse et aux voies rapides de communication, toute découverte nouvelle est aussitôt soumise à la censure publique, discutée, vérifiée, combattue à la fois dans les divers centres scientifiques où se trouvent les hommes les plus aptes à ce genre d'examen. Il est facile à chacun de connaître les objections,

les réponses auxquelles elle a donné lieu, et d'apprécier quelle est sa valeur réelle au sortir de cette redoutable épreuve. Jadis il n'en était pas de même. Le savant se trouvait isolé, réduit à ses seules forces, et, quelle que fut sa puissance intellectuelle, il se sentait parfois faiblir devant l'autorité des opinions accréditées, d'autant plus que la science ne lui fournissait encore qu'une notion bien confuse des grandes lois de la nature. D'ailleurs, sous un autre point de vue, les erreurs que renferme l'Histoire naturelle de Pline sont pour nous autant de révélations curieuses sur l'état des esprits, sur les idées qui avaient cours parmi les hommes les plus éclairés, sur les préjugés et les superstitions du peuple. On y peut puiser une foule de détails intéressants qui ont trait aux mœurs domestiques des Romains, à leurs arts, leur luxe, leurs jeux; on y rencontre maintes anecdotes piquantes qui jettent du jour sur le côté le moins connu de cette antique civilisation, dont les monuments attestent la grandeur sans presque rien nous apprendre du germe de décadence et de mort qu'elle contenait dans son sein. Pline, par exemple, nous dévoile les mystères de la gastronomie romaine, les incroyables raffinements auxquels pouvait conduire un luxe effréné. Le soin qu'il met à mentionner les progrès de l'art culinaire, prouve, malgré le ton ironique de ses éloges, quelle place importante la table occupait dans la vie. Il n'omet aucune occasion de signaler au mépris public les honteux excès dont la classe riche donnait le funeste exemple. Sans être censeur chagrin ni vouloir faire de la satire, il s'élève avec force contre l'abus que l'homme fait des présents de la nature; on trouve dans ses pages éloquentes l'expression d'une âme élevée, d'une philosophie noble et sage. Les *Morceaux extraits* par M. Guéroult sont en général de petits chefs-d'œuvre dans lesquels l'auteur aborde avec une sagacité remarquable, et souvent une

verve tout à fait spirituelle, les diverses considérations morales qui se rattachent à son sujet. On ne peut qu'admirer la hardiesse des pensées, l'énergie de la forme et même la largeur des vues qui décèle la supériorité du génie. Quant à l'*Histoire des animaux*, il suffit de rappeler l'imposant témoignage de Buffon : « Quoique les modernes aient ajouté leurs découvertes à celles des anciens, je ne vois pas que nous ayons sur l'histoire naturelle beaucoup d'ouvrages que l'on puisse mettre au-dessus d'Aristote et de Pline... Si les anciens semblent avoir négligé à dessein la description de chaque objet, ils ont du moins très-bien traité l'historique de la vie et des mœurs des animaux. » En effet, on doit reconnaître que Pline a su, dans ses descriptions, pourtant si multipliées, éviter la sécheresse et la monotonie, varier la forme et amener sans cesse des traits intéressants, des réflexions ingénieuses sur les services que peuvent nous rendre les animaux.

La traduction de Guéroult, qui demeure toujours l'une des plus estimées, a été revue avec soin et augmentée de notes nouvelles, auxquelles les acquisitions de la science moderne ont permis de donner plus de développement.

Leçons de Géologie pratique, par L. Elie de Beaumont ; tome 1er. Paris, 1 vol. in-8°, cartes, 12 fr.

Dans l'état actuel de la géologie, il est encore à peu près impossible de poser des principes bien arrêtés qui puissent servir de bases à cette science et permettre d'exposer avec une méthode rigoureuse les lois qui régissent les divers phénomènes dont elle s'occupe. Son champ est trop vaste pour avoir été jusqu'à présent exploré dans toute son étendue. Elle se trouve intimément liée aux progrès des autres branches de l'étude de la nature, et,

chaque jour, l'observation lui apporte des données nouvelles qui souvent renversent ses hypothèses en apparence les mieux fondées. Avant donc de songer à construire l'édifice, il importe de rassembler d'abord tous les matériaux que l'on possède, de les classer, de chercher à déterminer leur valeur et de signaler à l'attention des géologues les lacunes qui restent à combler. C'est là le but du cours de M. Élie de Beaumont dont les leçons, reproduites par la sténographie, offrent moins un traité de la science qu'un tableau des résultats obtenus jusqu'à ce jour par les travaux des savants. On y trouve peu de théorie et beaucoup de faits. Après avoir exposé la marche progressive de la géologie et le plan de son cours, M. de Beaumont commence par les indications nécessaires pour diriger l'investigateur dans ses recherches. Prenant l'*Agenda* de de Saussure pour point de départ, il trace rapidement l'esquisse des divers objets sur lesquels doit se porter l'attention du voyageur géologue. Ce sont les monuments historiques, la terre végétale, l'action des agents extérieurs, l'examen de la surface de l'écorce solide du globe et de la constitution perticulière des différentes pièces dont elle se compose, l'ordre de succession des roches, des formes organiques, des climats, l'étude des fossiles et la comparaison des phénomènes que présente la structure des diverses parties de la surface terrestre. Il entre dans de minutieux détails sur les instruments dont le géologue doit se munir, ainsi que sur les moyens de s'en servir et sur les méthodes les plus propres à rendre ses observations fécondes. Abordant ensuite le vaste champ ouvert aux recherches du géologue, il passe en revue les inductions que peut déjà fournir l'aspect de la surface même du sol. C'est d'abord l'étude de la terre végétale qui, par sa permanence et par ses rapports de position vis-à-vis des monuments humains, peut fournir

des données assez curieuses sur l'âge du globe dans son état actuel. Puis la longévité de certains végétaux permet égalcment d'obtenir à cet égard d'importantes révélations. M. de Beaumont insiste avec force sur ces deux points qui ont été jusqu'ici trop négligés, et dont il pense qu'on peut tirer des lumières nouvelles pour déterminer l'époque du dernier bouleversement général qu'a subi la terre. Les terrains mouvants, les levées de sable et de galet, les pays bas où l'on peut étudier le rôle que joue l'action de l'eau dans les phénomènes géologiques, les bouches des deux grands fleuves du Gange et du Mississipi, forment le sujet des leçons suivantes, dans lesquelles le savant professeur montre des connaissances aussi variées que profondes et signale avec un soin scrupuleux les moindres détails fournis par l'observation, afin de présenter le tableau bien complet des éléments que possède aujourd'hui la science et qui doivent servir de base à ses progrès futurs. La clarté parfaite de cet enseignement, sa forme en quelque sorte familière, et la riche variété des aperçus qu'il renferme, en font un ouvrage plein d'intérêt, même pour les lecteurs les moins instruits.

Dictionnaire de Chimie et de Physique, par M. Ferd. Hœfer; Paris, 1 vol. in-12, 4 fr.

Aujourd'hui que la chimie et la physique jouent un rôle si important dans les arts et l'industrie, et, par leurs applications ingénieuses, contribuent sans cesse au bien-être de la vie, il est bon de mettre à la portée de tous les éléments de ces sciences, dont l'étude approfondie ne peut jamais être que l'apanage d'un petit nombre. La forme du dictionnaire est la plus propre à remplir ce but.

Les traités systématiques s'adressent plus spécialement aux élèves qui veulent acquérir des connaissances étendues et complètes. Mais pour les gens du monde il faut un livre dans lequel les renseignements utiles se trouvent présentés de manière à n'exiger ni des études préparatoires ni des recherches difficiles, et où les termes de la science, rangés suivant l'ordre alphabétique, soient accompagnés d'explications claires, précises, satisfaisantes. C'est ce que M. Hœfer s'est proposé de faire, et il nous paraît avoir fort bien réussi. Son dictionnaire, quoique renfermé dans un volume portatif, contient toutes les notions désirables. Par une heureuse combinaison typographique, la matière de quatre volumes in-8° ordinaires se trouve condensée dans ses 478 pages in-12, sans que la petitesse du caractère soit trop fatigante pour la vue. Les articles sont faits d'une manière très-intéressante, et, tout en conservant la rectitude précieuse du langage scientifique, l'auteur sait se rendre intelligible aux lecteurs les moins instruits. Il a mis à profit les travaux les plus récents, les mémoires publiés dans divers recueils périodiques, en sorte que son livre résume véritablement l'état actuel de la science, et ne popularisera que des notions appuyées sur les autorités les plus compétentes. On lui saura gré surtout de s'être abstenu de toute vue systématique et d'avoir puisé constamment aux sources les meilleures. Nous ne doutons pas que le mérite réel de ce petit dictionnaire ne soit promptement reconnu par tous ceux qui en feront usage.

Cours élémentaire théorique et pratique d'Arboriculture, par M. A. Du Breuil; Paris, 1 gros vol. in-12, de 600 pages, avec 5 vignettes gravées sur acier et 350 figures intercalées dans le texte, 7 fr. 50 c.

Le cours que publie M. Du Breuil est professé par lui au Jardin des plantes de Rouen et à l'École normale primaire du département de la Seine-Inférieure. C'est un heureux essai d'application des données de la science aux procédés de la pratique. L'auteur a fait une étude approfondie de son sujet. Il possède en botanique des connaissances fort étendues et n'est pas moins versé dans tous les détails de la culture dont il entreprend d'exposer les principes. On trouve en lui tout à la fois les lumières du savant et l'expérience de l'agriculteur. Cette union rare et précieuse féconde son enseignement et lui donne le plus vif intérêt. La routine fait place à une intelligente activité qui marche d'un pas sûr dans ses efforts pour aider le travail de la nature, et à laquelle l'habitude de l'observation fournit sans cesse des ressources nouvelles dans ses tentatives de perfectionnement.

M. Du Breuil commence par présenter des notions d'anatomie et de physiologie végétales. Il passe en revue les divers organes des végétaux, qu'il divise en organes conservateurs et en organes reproducteurs. Les premiers sont la racine, la tige, les boutons, les feuilles et les pores; les autres consistent dans les fleurs et les fruits Examinant ensuite les phénomènes dont ces organes sont le théâtre, il retrace avec beaucoup de soin tous les détails de la germination, de la nutrition, de l'accroissement, de la reproduction et de la mort des arbres. Après avoir ainsi fait connaître les diverses phases de l'existence végétale, il traite des agents naturels qui lui sont nécessaires, savoir : le sol, l'eau, l'air, la lumière et la chaleur. La seconde

partie de son livre est consacrée à l'application des données que fournit la science. Elle se partage en deux sections : les pépinières, et les plantations à demeure. Dans cette dernière section, la culture spéciale des arbres fruitiers occupe une place très-étendue. L'auteur s'y montre habile praticien, expert dans tous les procédés de la greffe, de la taille, dans le choix des espèces et dans les moyens d'obtenir les fruits les plus beaux, de les garantir contre les diverses chances d'accidents et de les conserver après la récolte. Ses instructions, développées avec une grande clarté et accompagnées de planches nombreuses fort bien dessinées, seront facilement comprises par les hommes du métier, même par ceux qui n'ont fait encore aucune étude préliminaire de botanique. Elles pourront également servir aux amateurs et les engager à porter leur attention sur l'amélioration des fruits, objet non moins important que les progrès de l'horticulture, vers lesquels, depuis quelques années, leurs efforts se sont dirigés avec tant de succès.

Les Arts en Portugal, lettres adressées à la société artistique et scientifique de Berlin, par le comte A. Raczynski ; Paris, 1 vol. in-8°.

Le Portugal, ce petit pays qui tient une place si modeste à l'extrémité de l'Europe, n'est pas resté en arrière des états les plus considérables en fait de génie et de travaux glorieux. Ses conquêtes et ses découvertes dans les trois autres parties du monde lui ont fait jouer un rôle important, et la fermeté avec laquelle il a maintenu son indépendance pendant près de huit cents ans montre combien était puissant chez lui le sentiment si fécond de la

nationalité. De nos jours encore, malgré les vicissitudes qu'il a subies et les atteintes qu'a pu porter à ses institutions l'esprit révolutionnaire, on y trouve des éléments de vie, des germes dont le développement semble promettre de bons fruits. M. Raczynski a trouvé dans le peuple portugais des qualités estimables et le mouvement des esprits lui a paru indiquer une tendance vers le progrès. Il a concentré ses observations dans ce qui concerne le domaine de l'art, objet spécial de son étude. Le Portugal est fort peu connu sous ce rapport ; on sait bien qu'il a produit autrefois quelques grands peintres, mais on ne possède que des données assez confuses et incertaines sur leurs ouvrages, et quant aux artistes modernes, leur renommée n'a guère franchi les étroites limites de la patrie. Le but des recherches auxquelles s'est livré M. Raczynski était donc de recueillir des matériaux pour l'histoire de l'art et de mettre en relief tout ce que le Portugal peut offrir à cet égard. Si sa moisson n'est pas aussi abondante qu'on pourrait le désirer, s'il laisse encore bien des points obscurs, bien des questions douteuses, on y trouve cependant des détails fort curieux et des documents d'un haut intérêt. Nous citerons en première ligne le *Manuscrit de François de Hollande*, qui, chargé par le roi de Portugal, Don Jean III, d'aller en Italie pour en rapporter les dessins des monuments et des œuvres d'art les plus estimés, raconte ses relations avec Michel-Ange et plusieurs autres célébrités du temps. C'est une suite de conversations spirituelles, de discussions savantes et pleines d'originalité, qui nous initient, en quelque sorte, aux idées et aux habitudes des grands artistes de cette mémorable époque. Ce précieux fragment est accompagné d'un morceau du même auteur sur les *Monuments qui manquent à la ville de Lisbonne.* François de Hollande se plaint amèrement du peu de cas que l'on fait

en Portugal des travaux de l'art, qui sont, à ses yeux, les plus nobles et les plus dignes; car il considère l'honneur d'être peintre comme le plus grand qui soit au monde, après celui d'être chrétien. Cependant la mission même dont il se dit chargé prouve qu'il y a du moins de l'exagération dans ses plaintes, et d'autres écrits du même temps mentionnent déjà l'existence de quelques peintres renommés en Portugal. M. Raczynski a vu en effet, dans sa tournée, des tableaux anciens dont plusieurs offrent un mérite incontestable. Mais en général une grande incertitude règne sur leur date et sur le nom des artistes. Les efforts de notre auteur, pour arriver à dissiper ces doutes, ne sont pas toujours heureux. Il ne peut que présenter des hypothèses plus ou moins plausibles, qui demandent à être appuyées sur de nouvelles investigations. Son travail, fait avec beaucoup de soin, est surtout propre à diriger l'attention sur un chapitre de l'histoire de l'art qu'on a trop négligé jusqu'ici; et les détails qu'il donne sur l'état actuel de l'école portugaise semblent promettre, pour l'avenir, des résultats plus complets. A mesure que le goût de l'art se réveille, on éprouve le désir de rétablir la chaîne de la tradition et de dresser exactement l'inventaire du passé. L'ouvrage de M. Raczynski pourra servir de point de départ et faciliter les recherches en indiquant les faits qu'il importe d'éclaircir. C'est d'ailleurs un modèle précieux d'érudition sans pédanterie ainsi que de critique sage et impartiale.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Juillet 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Le dix-huitième siècle en Angleterre, par Philarète Chasles; Paris, 2 vol. in-12, 7 fr.

Quelques-uns des essais que M. Chasles a réunis sous ce titre ont été lus avec plaisir dans les recueils périodiques. Mais nous doutons que leur reproduction sous forme de livre obtienne un accueil aussi favorable. En effet, si l'on est en général indulgent pour des articles de *Revue*, dans lesquels on ne s'attend à trouver ni un travail parfaitement complet, ni des études bien approfondies, il n'en saurait être de même lorsqu'il s'agit d'un ouvrage qui aspire à prendre place dans les bibliothèques et qui permet de supposer que l'auteur a pu prendre tout le temps nécessaire pour élaborer convenablement son œuvre. Nous ne comprenons pas, en vérité, comment les écrivains, de nos jours, ne sentent point cette différence si facile à saisir. La littérature périodique est de sa nature éminemment éphémère; une grande partie de son mérite gît dans son actualité; on lui demande d'amuser plutôt que d'instruire, on exige d'elle moins de savoir que d'esprit, moins de profondeur dans la pensée que de charme

dans la forme. Mais un livre proprement dit a de tout autres exigences; il doit être écrit avec plus de soin, bien coordonné dans toutes ses parties, présenter un ensemble harmonieux, et, s'il y a de l'érudition, montrer qu'elle repose sur des recherches sérieuses. Or ces diverses conditions nous semblent manquer au travail de M. Chasles. D'abord le contenu ne répond point au titre. Ce n'est pas du tout un tableau de l'Angleterre au dix-huitième siècle, à moins que l'auteur ne prétende faire dater ce siècle de 1621 et le conduire jusqu'en 1839, car il commence par une notice sur le comte de Shaftesbury qui mourut en 1683, et termine par une notice sur Lady Stanhope qui avait à peine vingt ans en 1800, et l'on admettrait même une pareille licence que l'on ne pourrait encore trouver l'histoire de l'Angleterre au dix-huitième siècle dans cette série de fragments écrits sans suite et sans lien commun. Mais nous reconnaissons qu'il ne faut pas aujourd'hui se montrer trop sévère à l'endroit des titres, et que le public pardonne volontiers le mensonge de l'enseigne pourvu que la marchandise soit bonne. C'est donc isolément, tel qu'il a été fait, que la critique doit apprécier chacun des morceaux de ce recueil. La plupart sont des biographies d'hommes d'état, ou de littérateurs, dans lesquelles M. Chasles sait captiver l'intérêt par une foule de détails nouveaux ou peu connus. Il nous fait pénétrer jusqu'au fond des intrigues les plus secrètes, il aspire à nous révéler les ressorts mystérieux, les mobiles cachés auxquels ont obéi les hommes qu'il met en scène, à dévoiler les plus profonds replis de leurs cœurs. C'est une entreprise fort attrayante dans laquelle il déploie beaucoup de verve et d'esprit. Ses vues sont piquantes, ingénieuses et en général très-neuves. Seulement nous remarquerons que la nouveauté des aperçus ne suffit pas, surtout en ce qui concerne l'histoire; elle veut être appuyée sur des auto-

rites, sur des pièces justificatives. Il est bien de ne pas se traîner dans l'ornière de la routine, d'être soi et d'oser voir par ses propres yeux; mais à force de vouloir être neuf, on risque parfois d'altérer la vérité, de fausser le jugement et d'arriver à croire que l'originalité consiste à dire le contraire de ce qui a été dit jusqu'alors. Chateaubriand a donné l'exemple de ce travers, lorsqu'il s'est écrié qu'il n'a vu sur les montagnes de la Suisse que des pâtres qui s'ennuient et des vaches qui paraissent s'ennuyer encore plus que leurs gardiens. M. Chasles se heurte contre le même écueil en peignant Franklin comme un bourgeois égoïste, en appelant Robinson Crusoé *une œuvre sans couleur*, et en avançant qu'il y a une grave injustice à le mettre au-dessus des autres romans oubliés du même auteur. Nous pourrions citer plusieurs autres assertions non moins hasardées, qui frappent d'autant plus que M. Chasles fait preuve d'une impartialité bien rare; il rend pleine justice aux bonnes qualités de l'esprit anglais. Si nous avons un reproche à lui adresser, c'est plutôt de pousser trop loin son enthousiasme pour les Excentriques et les Humoristes. Il a un singulier faible pour tout ce qui est bizarre, et ses goûts de bibliomane lui font admirer comme un chef-d'œuvre tout bouquin qui a le mérite d'être peu commun. Puis, parlant des excentriques, il semble se croire obligé de faire lui-même de l'excentricité, il court après l'*humour* et ne l'atteint guère, car elle n'est point dans sa nature, elle contraste avec les allures habituelles de son esprit. Il aurait mieux fait, selon nous, de ne pas reproduire les études renfermées dans son second volume, car elles perdent beaucoup à être relues et l'on y découvrira bien des taches, bien des lacunes, bien des longueurs et des répétitions fâcheuses.

Nélida, par Daniel Stern; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c. — **Madame la princesse de Conti**, par Mme la comtesse Dash; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

L'auteur de *Nélida* paraît s'être proposé de nous offrir la peinture du cœur d'une femme aux prises avec l'amour, le devoir et la jalousie. Il y a certes bien là de quoi fournir un sujet intéressant et dramatique. Mais la première condition d'une semblable tentative, c'est de rester autant que possible fidèle à la vérité. Les passions présentées sous un faux jour ne sont plus que des fantaisies de l'imagination, des créations bizarres que le bon goût désavoue. Il n'y a même pas besoin pour cela de se jeter dans des excès désordonnés. M. Daniel Stern en est une preuve; tout en demeurant dans des limites assez convenables et en ne s'abandonnant point au dévergondage de certains romanciers à la mode, il blesse également les principes du beau et du vrai. Il a bien pris ses données dans la nature, mais le talent de l'observation lui a fait défaut. Sans doute beaucoup de femmes du monde sont, comme Nélida, mariées à des hommes indignes de leur amour, sacrifiées à des maîtresses et poussées ainsi à commettre une faute qui gâte toute leur vie. Cela ne se rencontre malheureusement que trop; M. Stern n'a pas eu grande peine à trouver un pareil canevas. Mais la femme qui se respecte, qui a quelque sentiment de sa dignité ne consent pas à recevoir dans sa maison la maîtresse de son mari. Quel que soit l'amour de Nélida pour Timoléon, il ne saurait justifier une telle condescendance, et ce n'est pas connaître l'amour que de le dépouiller ainsi de cette délicatesse susceptible qui est sa compagne inséparable. Que Nélida ne soit pas jalouse, cela se conçoit; mais il ne s'agit point non plus de jalousie lorsque, après quelques mois de mariage, un mari introduit au-

près de sa femme une maîtresse qui revient à lui, fatiguée d'un autre amant qu'elle lui avait d'abord préféré. C'est de l'indignation que toute femme honnête doit ressentir en voyant ainsi ses droits les plus saints foulés aux pieds, ses affections méprisées. Or Nélida, loin d'éprouver rien de semblable, accepte en quelque sorte la rivale qu'on lui impose, ou du moins consent à lutter avec elle à qui sera la plus habile et la plus séduisante. Timoléon est enchanté de voir sa femme si complaisante et, sans doute pour l'en récompenser, il part un beau matin avec sa maîtresse. Nélida, délaissée, se livre d'abord au désespoir; puis un amant se présente et la femme vertueuse l'accueille avec faveur, écoute ses consolations, déserte enfin à son tour la maison conjugale, pour courir la poste avec ce beau séducteur dont elle est passionnément éprise, jusqu'à ce qu'abandonnée de nouveau, elle cherche un refuge dans les brillants rêves de la religion humanitaire, cette espèce de néo-christianisme, dont les dogmes et la morale sont également enveloppés d'un vague nuageux qui laisse toute liberté à l'imagination. Du reste, l'auteur ne nous dit point quel est le résultat de cette conversion d'un nouveau genre. Après avoir fait mourir un ou deux de ses personnages, il plante là les autres fort brusquement, s'en remettant au lecteur pour le soin d'achever le roman comme il l'entendra. C'est une façon d'agir qui nous paraît assez originale, mais peu satisfaisante.

— La cour de Louis XIV est une mine inépuisable pour les romanciers. On l'a bien exploitée déjà, mais quiconque se donne la peine de chercher y trouve toujours quelque filon nouveau. Elle fut, en effet, le théâtre d'innombrables intrigues, et l'on peut dire que les mémoires qui nous restent de ce temps-là présentent presque à chaque page un sujet de roman. L'exemple de Louis XIV était contagieux et la rigoureuse étiquette de la cour ne faisait

qu'ajouter un attrait de plus, en exigeant le mystère et en créant des obstacles. Le roi prétendait se réserver à lui seul le privilége d'avoir des maîtresses en titre et de vivre publiquement avec elles; mais ses courtisans devaient, à cet égard comme à tous les autres, respecter les lois de la plus sévère étiquette. Mme la comtesse Dash a pris pour héroïne de son roman une fille naturelle de Louis XIV, qui, mariée au prince de Conti dont elle ne se croit pas aimée, se trouve en butte à toutes les séductions de ce monde élégant et corrompu. Elle raconte d'une manière assez agréable, et sait donner à ses personnages des caractères dignes d'exciter l'intérêt. On pourra lui reprocher un peu de fadeur, et sous ce rapport elle rappelle parfois le genre de Mme de Genlis. Cependant elle n'exalte pas, comme celle-ci, toutes les actions du grand roi, et se montre plus sévère en ce qui touche à ses mœurs. Les couleurs qu'elle emploie pour retracer le tableau de la cour sont sans doute pâles et froides. Mais il y a dans l'ensemble un certain charme, et le voile que sa réserve lui fait jeter sur les détails nous semble de bon goût.

Sketches of English Character, by Mrs. Gore. Paris, 2 vol. in-12, 8 fr.

Mistress Gore jouit en Angleterre d'une grande réputation d'esprit et d'originalité. Elle occupe une place distinguée parmi les écrivains du jour les plus estimés. Ses ouvrages obtiennent en général un succès de vogue, et celui que nous annonçons ici prouve en effet qu'elle possède les qualités propres à réussir dans le monde fashionable. Elle a des allures assez piquantes, elle fronde avec hardiesse les travers de la société, elle trace des types

dans lesquels chacun prétend reconnaître des portraits, et quoiqu'elle proteste contre de telles interprétations, le public s'obstine à vouloir désigner les modèles qui ont dû poser devant sa plume. C'est surtout dans ce caractère d'actualité que se trouve le secret de la faveur dont elle jouit. Rien ne saurait offrir autant d'attrait à la plupart des lecteurs. La médisance oisive y trouve un aliment inépuisable. On s'amuse volontiers aux dépens d'autrui, et chacun est disposé à rire de ses propres défauts lorsqu'il croit les voir ridiculisés dans la personne d'un autre. Aux yeux de beaucoup de gens, les types généraux perdraient presque tout leur mérite, si l'on ne pouvait les appliquer à des individus. On peut dire que ce penchant de l'esprit humain ne fut pas sans influence sur le succès d'œuvres qui, malgré le génie de leurs auteurs, n'auraient pu sans cela captiver le suffrage populaire.

Les admirables types créés par un Molière, un Théophraste, un La Bruyère, durent en partie leur fortune aux allusions personnelles que les contemporains s'imaginèrent y découvrir. Mais, hâtons-nous de le dire, s'ils n'avaient eu d'autres titres à l'immortalité, ils ne seraient point parvenus jusqu'à nous. Malheureusement pour Mme Gore, on ne trouve pas dans ses *Esquisses* ce cachet d'étude approfondie du cœur humain qui seul peut donner aux ouvrages de ce genre une existence durable et un mérite que le temps n'efface point. Elle observe avec intelligence, avec sagacité, mais son observation porte plutôt sur les détails de la forme extérieure que sur le fond des choses, et se renferme dans un cercle trop étroit. Elle ne sort guère de son entourage immédiat : ce sont les traits particuliers du caractère anglais de l'époque actuelle qu'elle se propose de retracer, et elle ne semble les chercher que dans les nuances presque imperceptibles qui se manifestent à la superficie uniforme dont notre ci-

vilisation moderne tend à recouvrir toutes les individualités. Son regard investigateur ne pénètre guère sous l'habit; elle s'arrête le plus souvent à des minuties puériles qui ne présentent aucun intérêt, qui n'ont de sens que pour un petit nombre d'initiés, et dont elle cherche vainement à faire sortir des considérations générales sur les tendances de l'époque. Il est vrai que dans son introduction elle nous prévient que prétendre caractériser au milieu du dix-neuvième siècle les classes et les professions diverses d'un peuple quelconque est une tâche ardue; qu'en Angleterre, comme partout ailleurs, toutes les ombres sont fondues, les angles arrondis, les traits effacés, les points saillants adoucis, polis, perdus dans la plate monotonie d'une surface de laquelle ni dramaturge, ni romancier ne saurait extraire un sujet d'intrigue ou de passion, sans violer grossièrement toutes les probabilités de la vie civilisée. Mais c'est une excuse commode, à laquelle on aurait pu, dans tous les temps, avoir recours pour se justifier de ne pas se donner la peine d'étudier réellement le cœur humain, et de se borner à décrire l'apparence du vêtement sous lequel il bat. Sans doute on peut dire qu'il y a maintenant plus d'uniformité que jadis dans les mœurs et dans les habitudes; mais est-ce une raison suffisante pour croire que l'homme ait tellement changé qu'il ait perdu tout caractère individuel, toute volonté propre, qu'il ait abdiqué son moi distinct pour n'obéir plus qu'aux tendances communes de l'espèce? Nous ne le pensons pas, et la nation anglaise, qui subit plus peut-être que nulle autre, l'influence de la civilisation moderne, serait précisément celle où nous trouverions la meilleure preuve du contraire. Mais Mme Gore elle-même ne croit pas à cette prétendue stérilité de l'observation, puisqu'elle publie deux volumes d'esquisses du caractère anglais. Seulement elle a le tort de ne re-

garder les hommes et les choses qu'à travers le lorgnon du grand monde. Il y a dans sa manière, du reste très-spirituelle et fine, une forte dose de dédain aristocratique. Son ton léger effleure tous les sujets avec la même ironie insouciante. Le sentiment ne joue aucun rôle dans l'examen qu'elle fait de la société, l'esprit seul dirige sa plume, et encore n'est-il pas toujours heureux dans ses saillies. En résumé, Mme Gore nous paraît très-inférieure à la plupart des essayistes anglais, parce qu'elle manque des qualités qui font leur principal mérite, savoir : la sensibilité, la tendance morale et la *humour* si précieuse et si pleine de charmes. On lira quelques pages de ce livre avec plaisir, mais on y trouvera bien des chapitres vides et insignifiants.

Frédéric-Guillaume III, roi de Prusse, et la reine Louise, traduit librement de l'évêque Eylert. Neuchâtel, 1 vol. in-8°.

Frédéric-Guillaume III fut assurément l'un des souverains les plus remarquables de son époque, non pas peut-être par ses talents politiques ou militaires, mais par des qualités bien plus rares chez un roi et mieux faites pour assurer le bonheur de ses sujets. Doué d'un sens droit, d'un véritable amour de la justice, et d'un cœur excellent, il se signala dès son avénement par des mesures pleines de sagesse. Profitant des leçons et des conseils qu'il devait à l'affection du grand Frédéric II, il rétablit l'ordre dans les finances et donna lui-même l'exemple de la simplicité dans les mœurs. Mais ce fut surtout au milieu de ses malheurs que se développa sa belle âme. Après avoir été d'abord l'allié de la France, il s'en était laissé détacher pour s'unir aux puissances du Nord; Napoléon, ir-

rité de cette conduite, la lui fit payer bien cher. Le roi de Prusse, privé de presque tout son royaume, se vit réduit à vivre dans la gêne, n'ayant guère d'autres ressources que les dons de ses sujets demeurés fidèles. A cette infortune se joignit la douleur de perdre sa femme bien-aimée, la reine Louise, dont la vive tendresse et la résignation pieuse soutenaient son courage. Cependant loin de se laisser abattre par de telles épreuves, Frédéric-Guillaume III y puisa des forces nouvelles, et lorsque son royaume lui fut rendu, ses sujets retrouvèrent en lui un prince mûri par l'expérience, qui consacra toutes ses facultés et toutes ses pensées au perfectionnement des institutions, au progrès moral et au bien-être du peuple dont la Providence lui confiait de nouveau la destinée. A des convictions religieuses sincères et profondes, le roi joignait un esprit large, une tolérance vraiment chrétienne. Les tendances philosophiques du siècle avaient peu d'attrait pour lui, il avait une répugnance instinctive pour tout ce qui pouvait ébranler la foi, éveiller le doute; mais cela ne l'empêchait point de rendre justice aux esprits éminents qui cherchaient à porter le flambeau de la discussion sur ces matières délicates, et il ne négligeait aucune occasion de les attirer dans les universités de son royaume. Tandis qu'au sortir de la longue lutte qui avait ébranlé tous les trônes, les autres peuples étaient plus ou moins en proie à des commotions révolutionnaires, à des troubles fâcheux, il sut maintenir le sien dans un calme prospère, et donner en même temps une impulsion féconde à son activité, sans la jeter dans des voies téméraires et dangereuses. Par ses nobles efforts en faveur de l'instruction et de la liberté commerciale, il prit sur l'Allemagne une heureuse influence, propre à contrebalancer celle de l'Autriche, et l'on peut dire qu'il éleva la Prusse au rang des grandes puissances européennes, en la pré-

parant à jouer un rôle important dans l'avenir. S'il fut malheureux par les armes, si la victoire lui fit défaut, il réussit par d'autres moyens à conquérir une gloire plus durable, et les futurs développements de la monarchie prussienne ne seront, en quelque sorte, que les résultats de la sage impulsion qu'il chercha constamment à imprimer au caractère national. Son principal talent fut de gagner l'estime et l'amour de ses sujets qui lui demeurèrent dévoués dans toutes les vicissitudes de sa carrière, et ce furent les qualités de l'homme qui firent le succès du roi. Aussi l'évêque Eylert, voulant faire connaître celui dont il fut longtemps le chapelain et le conseiller intime, s'attache-t-il surtout à nous le montrer dans les détails de sa vie privée, au milieu des siens, où, secouant le joug de l'étiquette, il se plaisait à goûter les plaisirs du cœur, il partageait ses loisirs entre la douce pratique des vertus de la famille et la consolante méditation des grandes vérités religieuses. La simplicité de ses habitudes, les délicates attentions de sa tendresse paternelle, sa piété vraie et fertile en œuvres charitables, ont quelque chose de noble et de touchant qui éveille la sympathie. On comprend et l'on partage l'affection du peuple prussien pour un semblable roi, on se sent tout disposé même à pardonner l'exagération de ce sentiment auquel le digne évêque Eylert s'abandonne avec d'autant moins de mesure qu'il a dû le contenir soigneusement pendant la vie de Frédéric-Guillaume III, qui ne pouvait supporter la moindre flatterie et repoussait avec brusquerie toute espèce d'éloge, quelque juste et quelque adroitement tourné qu'il fût. D'ailleurs, Mlle Chavannes, l'auteur du volume que que nous annonçons, n'a traduit que des extraits de ce long panégyrique, et le choix qu'elle en a fait dénote un tact très-judicieux. C'est la pensée religieuse qui domine dans son travail, mais elle est empreinte de largeur et

d'élévation. Nous ne doutons pas que le public n'accueille avec faveur cette publication, qui offre à la fois une lecture vraiment édifiante et un récit du plus vif intérêt.

Histoire de la République helvétique, depuis sa fondation en 1798 jusqu'à sa dissolution en 1803, par A. de Tillier, traduite librement de l'allemand par A. Cramer. Genève, chez Ab. Cherbuliez et Ce; Paris, même maison, 6, place de l'Oratoire, 2 vol. gr. in-8°, 14 fr.

Indépendamment du mérite réel de cet ouvrage comme travail historique, sa publication au milieu des circonstances présentes offre un intérêt tout particulier. En effet, il se manifeste en Suisse, chez un parti puissant et nombreux, des tendances de plus en plus prononcées vers le système de la république unitaire. On ébranle l'un après l'autre tous les vieux fondements de la Confédération, on s'efforce de dissoudre les derniers liens qui unissent encore ses diverses parties pour les obliger à chercher un refuge dans une fusion devant laquelle viendraient s'anéantir toutes les souverainetés cantonales remplacées par un pouvoir unique, dont la domination s'étendrait sur la Suisse entière. Il importe donc de bien étudier jusqu'à quel point une pareille transformation est possible, quelle est la nature des obstacles qu'elle doit rencontrer, quels sont les résultats probables qu'elle entraînerait; et sur ces divers points rien ne saurait être plus instructif, assurément, que l'essai déjà tenté à l'époque de la révolution française. L'ancienne alliance avait alors été détruite de fait par l'invasion étrangère. Les Suisses, préoccupés, selon leur funeste habitude, de jalousies et de dissensions intestines, n'avaient pas songé seulement à s'en-

tendre pour la défense commune, et l'ennemi n'eut pas de peine à vaincre l'une après l'autre les résistances partielles que son apparition fit éclater. L'intrigue avait d'ailleurs préparé le succès des armes. La France, ambitieuse de faire triompher son influence dans la République helvétique comme en Hollande et en Italie, entretenait des agents chargés de fomenter la discorde dans les Cantons. Chez ceux surtout qui avaient des pays sujets, les idées révolutionnaires étaient un levier facile à manier. Bientôt, sur plusieurs points, se manifesta l'esprit de révolte. On appela l'intervention française comme un moyen de salut, et elle ne se fit pas attendre, car elle ne demandait pas mieux que d'agir; une révolution opérée par les Suisses eux-mêmes n'aurait point fait son compte. Aussi Berne, malgré ses dispositions favorables au mouvement, fut-il le premier canton atteint dans son indépendance. Il essaya bien de se défendre, mais c'était trop tard; il se trouvait isolé déjà, et la France, une fois maîtresse de ce point central, put dicter ses lois à la Suisse. La résistance héroïque des petits Cantons ne servit qu'à rendre la guerre plus désastreuse; on mit à feu et à sang ces vallées paisibles, berceau de la Confédération helvétique; on planta des arbres de liberté sur les ruines des institutions les plus libres qui eussent existé jusqu'alors. La France n'entendait reconnaître que les constitutions qu'elle avait imposées. Elle engagea donc les Suisses à en faire une sur les bases de laquelle elle se réservait d'exercer son droit de véto. Ses armées triomphantes semblaient devoir aplanir aisément toutes les difficultés. On pouvait croire que les Suisses ne reculeraient devant aucun sacrifice pour se débarrasser d'une occupation vexatoire et humiliante qui cesserait dès qu'ils se seraient constitués en république unitaire. Mais on ne tarda pas à voir combien cette espérance était mal fondée. Les sou-

verainetés cantonales étaient encore trop vivaces pour consentir à déposer leur pouvoir, même en présence des dangers qu'attirait sur elles la moindre tentative de lutte. Les exactions des généraux français, les excès auxquels se livraient impunément les soldats, ne firent que réveiller leur courage. Bientôt, dans la plupart des Cantons, éclatèrent des troubles qui, loin de conduire à la réorganisation désirée, anéantissaient la prospérité du pays et rallumaient plus que jamais le feu des discordes civiles. Sans doute aussi le travail de la constitution était entravé par les exigences du Directoire français ; mais il est permis de croire que ce ne fut pas là le principal obstacle contre lequel échouèrent les efforts des hommes qui, dans la poursuite de ce but chimérique, se montraient animés des sentiments les plus nobles et les plus généreux. En effet, lorsque, après de longs et pénibles débats, ils eurent établi un gouvernement unitaire qui pensa pouvoir se passer de l'appui de l'étranger, la sécurité ne succéda point à l'agitation dont la Suisse, épuisée et souffrante, devait cependant être singulièrement lasse. Au contraire, les troubles se multipliant de toute part, la République helvétique n'eut, en quelque sorte, pas un seul jour d'existence réelle. L'administration impuissante voyait son autorité méconnue et se trouvait sans forces pour la faire respecter. Chaque Canton, même parmi ceux qui s'étaient montrés le plus favorables au nouveau système, prétendait conserver ses droits souverains et son antique indépendance. Il était évident qu'on marchait tout droit à la guerre civile et que le rôle de l'intervention, loin d'être fini, allait devenir plus nécessaire que jamais. Pour qui connaît bien la Confédération suisse, cela s'explique aisément. Les petites municipalités dont elle s'est formée, se sont épanouies en Etats, chacune dans sa sphère propre avec les allures originales qui lui appartiennent. Les

différences de race et d'origine ont entraîné celles des mœurs et des institutions qui, renforcées les unes par les autres, ont créé, en se développant, presque autant d'individualités nationales que la Suisse compte de Cantons. On peut dire que son organisation sociale n'est pas moins accidentée que sa nature physique. Pour l'une, comme pour l'autre, le nivellement ne saurait avoir lieu qu'à la suite de commotions terribles, dans lesquelles périraient plus d'une génération d'hommes. Un long et dur asservissement pourrait seul parvenir à fondre en un tout homogène tant d'éléments divers. La liberté, source féconde de l'essor individuel, sera toujours inconciliable avec le système unitaire qui, pour se fonder et se maintenir, est nécessairement conduit à s'appuyer sur le despotisme.

Voilà ce qui nous semble ressortir d'une manière frappante de l'*Histoire de la République helvétique,* et si nous nous permettons d'adresser un reproche à M. de Tillier, c'est de n'avoir pas insisté davantage sur la leçon que notre époque doit tirer de cette expérience instructive. Il expose les faits avec une grande impartialité, il n'omet aucun détail, mais il s'abstient de toute réflexion et ne se montre peut-être pas toujours assez sévère dans son appréciation des hommes et des choses. Lorsqu'il s'agit d'événements de ce genre, l'historien nous semble avoir, pour bien remplir sa tâche, quelque chose de plus à faire qu'à raconter. Cependant, malgré ce défaut, qui n'en est du reste pas un pour tout le monde, on saura gré à M. Cramer d'avoir fait connaître au public de la Suisse française un livre qui, dans le moment actuel, présente un véritable intérêt de circonstance.

Pictures from Italy, by Charles Dickens; Paris, 1 vol. in-12, 4 fr.

L'Italie, visitée en compagnie de M. Charles Dickens, offre un attrait auquel résisteront certainement bien peu de lecteurs. Pour nous, cela nous a séduits d'une manière si complète, que nous n'avons pas refermé le livre avant de l'avoir achevé. Mais il n'en sera peut-être pas de même pour d'autres, et plus d'un désappointement éclatera sans doute devant le peu d'enthousiasme et parfois même l'ironie, qu'inspirent à Dickens certaines choses qu'on est convenu de trouver admirables. Ce n'est pourtant pas l'imagination qui lui manque, il serait difficile d'en trouver une plus riche que la sienne, plus pleine de fantaisies brillantes et gracieuses. Mais l'indépendance et l'originalité sont ses deux qualités dominantes. C'est la poésie de la nature, la poésie du sentiment qui éveille toutes ses sympathies; quant à celle qui ne réside que dans la forme, il paraît en faire peu de cas, et son bon sens l'écarte sans scrupule pour envisager à nu l'idée qui se cache sous ce manteau d'emprunt. Critique ingénieux, piquant et spirituel, il ne permet jamais à l'enthousiasme d'aveugler son jugement. Le contraste continuel que présentent en Italie les misères du présent, à côté des glorieux souvenirs du passé, le frappe et imprime souvent à ses observations un caractère d'ironie assez prononcée, sans toutefois le rendre injuste, car il se montre en général plein de bienveillance pour les individus et se plaît à faire voir le peuple italien sous le jour le plus favorable. Très-différent de la plupart des touristes de sa nation, il se plie volontiers aux habitudes du pays qu'il parcourt; on peut dire qu'il voyage en artiste plutôt qu'en gentleman, renonçant avec assez de philosophie aux conforts de la vie anglaise, afin de pouvoir étudier de plus près

les mœurs et les coutumes italiennes. Ici, comme dans tous ses autres ouvrages, c'est surtout la classe pauvre que M. Dickens cherche à mettre en relief et à faire connaître dans ce qu'elle a de bon, de vraiment digne d'éveiller les sympathies. Il ne manque pas une occasion de peindre sous les couleurs les plus favorables le paysan qu'il rencontre, l'homme du peuple avec lequel il se trouve en contact, et son merveilleux talent sait profiter des moindres circonstances pour émouvoir le cœur par des traits d'une simplicité touchante, d'une sensibilité pleine de délicatesse. C'est là et dans les ruines de la puissance romaine que gît pour lui la poésie du voyage. Les pompes de la Rome moderne ne disent rien à son cœur, et, quelque brillant que soit le manteau qui les recouvre, les ridicules pratiques de la superstition choquent vivement son bon sens. Il assiste aux fêtes de la semaine sainte, il voit le pape officier dans la magnifique église de Saint-Pierre, mais toutes ces cérémonies n'ont pour lui d'autre attrait que celui d'un spectacle; il n'y peut attacher aucune idée religieuse. La description qu'il en donne est la critique la plus mordante qu'on puisse faire de ces formes dans lesquelles la pensée chrétienne disparaît au milieu des souvenirs du paganisme. Et cependant il est très-sobre de réflexions, il se contente de rapporter fidèlement ce qu'il a vu, de raconter en détail comment les choses se passent, et il laisse au lecteur le soin de juger. L'effet est d'autant plus frappant que M. Dickens s'abstient de toute expression blessante, de toute controverse intempestive. Il est en général d'une impartialité remarquable, car les travers de ses compatriotes touristes exercent plus d'une fois sa verve moqueuse. On peut reprocher aux *Pictures from Italy* d'être écrites un peu à la hâte, d'offrir quelques traces de négligence et de précipitation, mais on les lira d'un bout à l'autre avec plaisir, parce qu'elles sont em-

preintes d'un cachet vraiment original, d'autant plus précieux qu'il est bien rare aujourd'hui.

Les chants des vaincus, poésies nouvelles, par Mme Louise Colet; Paris, chez A. René et Ce, 32, rue de Seine, 1 vol. in-8°, orné de trois portraits, 6 fr.

Poètes, ne profanons pas
Nos chants pour les heureux du monde;
Comme la charité féconde
A l'indigence ouvre ses bras,
Que la Muse au malheur réponde
Et, source pure, offre son onde
Aux cœurs qui saignent ici-bas.

Cette pensée est belle et vraiment digne d'un noble cœur. Trop souvent la poésie s'est profanée en se faisant l'organe de l'adulation et du servilisme. Si la gloire du succès mérite sans doute parfois d'exciter l'enthousiasme, elle n'est pas l'unique source de l'inspiration. D'autres sentiments ont également droit aux sympathies du poète et les chants de triomphe ne doivent pas étouffer les cris des vaincus, les gémissements des victimes de l'injustice ou de l'oppression. Venir en aide à ceux qui souffrent, défendre le faible contre le fort est un rôle qui convient à la poésie, et son influence ne saurait s'exercer d'une manière plus féconde ni plus propre à lui assurer estime et respect. En consacrant ainsi son talent aux vaincus, Mme Colet donne un généreux exemple qui mérite d'avoir des imitateurs. L'une des pièces les plus remarquables de son recueil s'adresse à l'empereur de Russie en faveur de la malheureuse Pologne. C'est auprès du lit de sa fille mourante qu'elle cherche à émouvoir le Tzar sur les souffrances de la nation polonaise.

L'âme de ton enfant en gémissant s'exhale.
Oh ! que de cris lointains se mêlent à ce râle !
Que de fils valeureux, à leurs mères ravis,
Languissent en exil par ton bras poursuivis !
Sur les monts du Caucase et dans la Sibérie,
Contre toi que de cœurs où la vengeance crie !
Que d'imprécations sortent de toutes parts !
Des froids cachots d'Yvan, du sombre enfer des mines,
Unanime concert, de ceux que tu domines,
Anathème jeté sur la race des tzars !

Avec une verve pleine d'énergie, elle fait retentir aux oreilles du souverain des paroles sévères, et lui montre la main d'un Dieu vengeur dans le coup qui le frappe si cruellement. Sa poésie est d'une éloquence rude et menaçante qui exprime bien les sentiments du peuple opprimé auquel il ne reste d'autre ressource que le désespoir. Mais, s'il nous est permis de hasarder une critique, le ton de ce morceau nous paraît trop peu mesuré. Les accusations et les épithètes qu'il renferme auraient besoin d'être justifiées par des notes, il faudrait les appuyer sur des faits bien authentiques, afin de leur ôter le caractère de déclamations vagues et passionnées qui ne peut que nuire au but que s'est proposé l'auteur. Ce qui se passe en Russie n'arrive jusqu'à nous que d'une manière bien incomplète, et nous sommes en général trop enclins à juger ce pays si distant du nôtre avec nos idées de progrès et de liberté qui ne peuvent s'y appliquer nullement. Cette erreur nous expose parfois à compromettre la cause que nous voulons défendre ; ainsi il est à craindre que de chaleureuses paroles comme celles de Mme Colet ne produisent un effet tout contraire à celui qu'elle désirait atteindre. Elles semblent plutôt faites pour irriter que pour adoucir, et quand la poésie parle au nom des vaincus, la supplication lui sied mieux que la menace, surtout dans

la bouche d'un poète étranger. Cela dit, nous n'avons que des éloges à donner aux vers harmonieux de Mme Colet, et nous sympathisons vivement avec elle lorsqu'elle s'écrie :

> Ce n'est plus pour les rois que chantent les poètes;
> Leur lyre ne rend plus de sons adulateurs;
> Des peuples désormais ils sont les interprètes
> Et les consolateurs.

Ses deux essais dramatiques sur Charlotte Corday et sur Mme Roland montrent qu'elle comprend dignement cette belle tâche. On y trouve un sentiment vrai de la liberté, de la justice, des grands principes de la morale, que les peuples pas plus que les rois ne peuvent impunément fouler aux pieds. Elle fait ressortir avec force ce qu'il y avait de sublime dans ces nobles victimes de la tourmente révolutionnaire. Elle peint en traits admirables leur dévouement, leur constance, leur résignation, et sait les mettre en scène sans en faire des héros de théâtre, écueil contre lequel les historiens eux-mêmes ont plus d'une fois échoué. On voit qu'ici elle possède parfaitement bien son sujet; les documents ne lui ont pas manqué, et elle en a tiré le meilleur parti. Les caractères sont étudiés avec soin : Charlotte Corday avec son fanatisme ingénu, son exaltation candide, Mme Roland, avec son âme forte et son caractère résolu, s'offrent à nous telles qu'elles ont dû être; il n'y a rien d'exagéré dans leurs portraits; le poète n'a fait que traduire dans son beau langage les pensées pleines d'élévation que lui révélait l'examen de la correspondance intime de ces deux femmes extraordinaires. Les adieux des Girondins sont empreints d'une noblesse majestueuse, sans monotonie, parce que l'auteur a conservé très-habilement à chacun de ses personnages les tendances particulières de son esprit. L'amour

de la liberté s'y présente pur, dégagé de tout alliage faux; la limite est nettement tracée entre le vrai libéralisme et les sauvages excès de la démagogie.

Il y a quelque chose de l'héroïsme antique dans le désespoir qu'inspire à Mme Roland les malheurs enfantés par la révolution :

Vivre lorsque le crime, immolant la vertu,
Retient sous la terreur tout courage abattu!
Vivre quand nous voyons la France tout entière
Avilie et sanglante aux mains de Robespierre!
Non; quand la liberté, quand l'honneur vont périr,
Quand la patrie est morte, il faut aussi mourir.

Mais Mme Colet met dans la bouche de Bailly des paroles justement sévères qui, sans justifier la conduite du peuple, rappellent aux Girondins les fautes qu'ils ont commises en déchaînant et excitant eux-mêmes le monstre qui va les dévorer.

Oh! sans doute, le roi se souvint trop qu'en maîtres
Sur la France autrefois régnèrent ses ancêtres,
Et, plein d'aveuglement, pour ressaisir ses droits,
Il trahit les serments qui l'enchaînaient aux lois.
Hélas! dans cette erreur, trop chèrement punie,
Il tomba par faiblesse, et non par tyrannie :
Et, quand il oublia le pacte solennel,
Il fut plus malheureux encor que criminel.
Que fîtes-vous alors, enfants de la Gironde?
Vous qui deviez donner un grand exemple au monde
En éclairant l'esprit du monarque entraîné,
Que fîtes vous alors? Vous l'avez condamné!
Trompant la liberté pour plaire à la licence,
Vous avez prononcé l'implacable sentence;
Flattant les passions d'un peuple menaçant,
Vous avez, comme lui, mis la main dans le sang,

Et, du chef de l'Etat, faisant tomber la tête,
Au lieu de la calmer, déchaîné la tempête.

Est-ce une raison pour désespérer de la liberté, pour la croire impuissante ou funeste? Non, elle ne l'est devenue que parce que, dès votre première victoire vous en avez cruellement abusé.

Et vous vous étonnez, lorsque le peuple règne,
Que, de son bras armé par vous, il vous atteigne;
Et, do la liberté méconnaissant l'esprit,
Vous la désavouez, croyant qu'olle périt!
Oh! non, elle vivra, car elle est immortelle,
Quand ce peuple égaré deviendra digne d'elle,
Sous de plus nobles traits nos fils la salueront:
Nous avons renversé, d'autres édifieront.

A côté de ces morceaux d'un genre élevé, remarquables par la pensée aussi bien que par la forme, Mme Colet déploie, dans de petites pièces de poésie légère, un talent gracieux, une sensibilité touchante, des qualités aimables qui charment le lecteur et ne peuvent manquer de le prédisposer favorablement pour elle.

Le monde tel qu'il sera, par Emile Souvestre; Paris, 1 vol. in-8°, fig.

L'idée première de ce livre est assez originale, et l'on peut dire qu'elle ouvrait une belle carrière à l'imagination de l'auteur. Peindre le monde tel qu'il sera lorsque toutes les grandes découvertes de la science et de l'industrie modernes auront porté leurs fruits, montrer le développement de la civilisation fécondé par les machines à vapeur, par les chemins de fer et les applications ingénieuses

de l'électricité, certes il y avait là une riche matière à exploiter. C'était bien l'occasion de s'abandonner aux plus séduisants rêves sur la perfectibilité de l'homme, parvenu à dompter les obstacles de la nature et pouvant donner libre essor à son intelligence de plus en plus dégagée des liens matériels qui l'enchaînent. Quel magnifique texte pour le poëte et le philosophe. Malheureusement M. Emile Souvestre ne l'a considéré ni en philosope ni en poëte. Il s'est contenté d'en faire le sujet d'un roman assez plat, orné d'illustrations fort médiocres. Sacrifiant au goût du jour, il a trouvé plus facile d'exciter le rire que l'intérêt, et de présenter une caricature bouffonne dans laquelle les faiblesses humaines sont reproduites en traits exagérés qui n'ont aucune ressemblance. Un couple parisien, curieux de connaître l'avenir, obtient de s'endormir pour un certain nombre d'années, au bout duquel il se réveille dans le monde tel qu'il sera. Cette première donnée n'est pas neuve; cependant on passerait volontiers là-dessus comme on passe sur les moyens usés dont l'écrivain dramatique est souvent obligé de se servir, si l'auteur savait en tirer parti pour établir un contraste piquant entre l'état actuel de la société et ses destinées futures. Mais, au lieu de cela, M. Emile Souvestre entasse autour de ses ressuscités une foule d'inventions grotesques qui n'ont point de sens, et dont la plupart sont même d'assez mauvais goût. Suivant lui les progrès de la civilisation conduiraient au matérialisme et à l'abrutissement de l'espèce humaine. Il prend tous les défauts de notre époque et nous les fait voir au travers d'une loupe qui les grossit démesurément, de telle sorte que la conclusion de son livre semble être que l'âme se rétrécit toujours davantage à mesure qu'elle agrandit ses conquêtes et que chaque victoire remportée par elle sur le monde physique porte une atteinte fatale à ses nobles facultés. Cette manière de voir est singuliè-

rement étroite et stérile. Sans doute la fièvre industrielle qui règne aujourd'hui peut prêter à la satire, mais c'est l'envisager bien faussement que de méconnaître à ce point la portée morale des résultats qu'elle aura dans l'avenir. M. Souvestre serait communiste qu'il ne s'y prendrait pas autrement pour nous dégoûter de l'état social, car si l'avenir doit réaliser les tableaux du *Monde tel qu'il sera*; il faut renoncer à tout espoir d'amélioration et se hâter bien vite d'arrêter un essor qui n'aboutirait qu'à l'anéantissement de toute idée morale, de tout sentiment généreux. Mieux vaudrait retourner à ces mœurs simples, à ces temps de naïve ignorance et de préjugés superstitieux auxquels M. Souvestre emprunte quelques charmants souvenirs qui sont les plus jolies pages de son livre, les seules où l'on retrouve le gracieux talent de l'auteur du *Foyer breton*.

Lucrèce, De la nature des choses, poëme traduit en prose par de Pongerville, avec le texte latin; suivi d'un résumé du système physique d'Epicure, et de scholies. Paris, chez Lefèvre, 6, rue de l'Eperon; 1 vol. in-18, 3 fr. 50 c.

Lucrèce, écrivain pour lequel les Romains professaient une haute estime, mérite d'être étudié à la fois comme poëte et comme philosophe. Pour quiconque ne se laisse pas aveugler par des préventions fâcheuses, et veut bien apprécier l'œuvre au point de vue purement littéraire, son talent est incontestable; car il en a fallu beaucoup pour tracer tant de tableaux merveilleux dont les couleurs aussi variées que brillantes réveillent sans cesse l'attention et la soutiennent sans fatigue ni monotonie durant un long poëme descriptif de plusieurs milliers de vers. On peut dire que c'était un vrai tour de force d'en-

treprendre ainsi d'exposer sous la forme poétique tout un système de philosophie, et si Lucrèce n'avait été doué de l'imagination la plus féconde, il eut certainement échoué dans cette tâche difficile. Mais l'imagination seule ne suffisait pas, il fallait de plus un esprit supérieur, capable d'embrasser l'ensemble de son sujet, d'en bien saisir la vaste portée, de jeter çà et là quelques aperçus lumineux au milieu des ténèbres dans lesquelles la science était alors plongée. Traiter de la nature des choses, c'était aborder les questions les plus importantes et les plus insolubles. En se contentant de suivre l'ornière déjà tracée, Lucrèce n'aurait peut-être fait qu'un poème fort médiocre. Il osa en sortir, il prit pour base les doctrines d'Epicure et donna libre essor à son génie pour les développer avec une audace souvent téméraire, mais parfois aussi très-heureuse. Tout en partageant les erreurs de son époque, il semble de temps en temps percer le voile qui cache les progrès de l'avenir, et dans ses hardies suppositions, il devance les découvertes de la science moderne. Le poëte inspiré par le sublime spectacle de la nature, en devine les harmonies et perçoit vaguement les grandes lois que l'observation ne devait trouver que plusieurs siècles après lui. Cette puissance d'intuition lui fournit de belles pages où la majesté du style s'unit à l'élévation de la pensée. Malheureusement il est assez inégal; bien des parties de son œuvre ne sont qu'à peine ébauchées; à côté de périodes pleines de grâce et de noblesse on rencontre des expressions communes, des tours languissants, des épithètes oiseuses et des redondances de mots durs et peu choisis. Sa pensée est également sujette à de tels contrastes: après s'être élevée aux plus hautes considérations, elle retombe dans des détails d'un matérialisme repoussant. Mais ceci tient au fonds même de la doctrine qu'il professe. Pour lui, le monde est le produit du ha-

sard, il ne reconnaît pas d'autre dieu que la matière, tous les phénomènes de la nature sont le résultat de la rencontre fortuite des atômes. Dès lors il est bien difficile de donner un appui solide à la morale, et un frein quelconque aux mauvais instincts de l'homme. Sous ce rapport, Lucrèce est curieux à étudier, mais ses préceptes sont dangereux. Cependant les conséquences qu'il en tire valent en général beaucoup mieux qu'on ne pourrait s'y attendre. Il est honnête homme, il pratique la sagesse et place les jouissances morales au-dessus de tout les plaisirs des sens. M. de Pongerville nous le peint comme un philosophe vertueux et pur, et taxe de reproches injustes toutes les critiques qu'on lui a faites à cet égard. C'est pousser un peu loin son enthousiasme de traducteur. Il est permis d'admirer le poète sans accepter les doctrines qu'il prêche. L'épicuréisme de Lucrèce n'a sans doute rien de très-extraordinaire chez un païen auquel son génie et ses lumières interdisaient de croire aux fables de la mythologie et qui n'avait pour guide dans la recherche de la vérité que sa raison encore bien mal éclairée. Mais cela n'empêche pas que son système ne soit faux, déplorable, et surtout en complet désaccord avec les principes de la religion et de la morale sur lesquels repose aujourd'hui l'édifice social.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

La religion prouvée par la philosophie, ou accord des écrivains de tous les temps et de toutes les contrées sur les questions les plus importantes de la philosophie, de la morale et de la religion, à l'usage des gens du monde, par J. Seiler; Paris, 1 vol. in-12, 2 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé de démontrer au public, assez indifférent ou dédaigneux pour ce qui touche à la religion, que dans tous les temps elle avait été l'objet des préoccupations des plus profonds penseurs, l'inévitable problème vers la solution duquel tendaient les efforts de tous les philosophes, la source réelle de la civilisation, ainsi que des vertus les plus pures et les plus touchantes; enfin l'unique asile qui puisse offrir le calme au milieu des agitations de ce monde, et la perspective d'un bonheur éternel dans l'autre. Dans ce but, M. Seilen a recueilli des pensées extraites d'une foule d'écrivains de toutes les nations et de toutes les époques. Elles sont divisées en trois parties, dont la première traite de l'existence de Dieu et de l'immortalité de l'âme, la seconde, de la conduite de la vie et des principes qui peuvent influer sur le bonheur de l'homme; la troisième, de la religion, de ses bienfaits, et en particulier de l'excellence du christianisme. Un appendice contient quelques considérations intéressantes sur la concordance des faits géologiques avec la Genèse et sur la pluralité des mondes qui peuplent l'univers. Le choix de ces courts fragments est en général fait d'une manière fort judicieuse. Ce sont des pensées saillantes, exprimées avec précision et clarté, bien propres à frapper l'esprit du lecteur. D'ailleurs il y a quelque chose d'imposant dans

ce merveilleux accord avec lequel des intelligences supérieures qui se sont développées sous l'empire de circonstances si diverses, se rencontrent sur les bases fondamentales de la morale et de la foi. C'est une autorité puissante qu'il est à peu près impossible de récuser entièrement. Aussi, déjà plus d'une fois, on s'est plu à rassembler de pareils témoignages, plus forts aux yeux de beaucoup de gens que les démonstrations les mieux raisonnées. Mais parmi les recueils de ce genre, celui de M. Seiler nous paraît se distinguer par une précieuse concision ainsi que par le nombre considérable des sources de toute espèce auxquelles il a puisé.

Homélies à l'usage de ceux qui se préparent à la pénitence et à la sainte communion, prononcées à Kiev, par le Rév. P. recteur Innocent, aujourd'hui archevêque de Kharcov, traduites du russe par Alexandre de Stourdza ; Paris et Genève, chez Cherbuliez, 1 vol. in-8°, 3 fr.

L'Eglise grecque n'est guère connue que par les attaques souvent dirigées contre elle ; on la représente en général comme plongée dans l'ignorance et la superstition, comme ayant altéré les saines doctrines du christianisme par l'impur mélange de monstrueuses hérésies. De semblables accusations sont les armes ordinaires de la controverse théologique ; le moindre dissentiment suffit pour allumer la guerre, et une fois celle-ci commencée, il est bien difficile que la vérité se fasse jour au milieu du conflit des amours-propres et des intérêts opposés. Aussi nous sommes-nous toujours défiés du dédain méprisant avec lequel l'Eglise grecque était traitée par sa sœur de Rome. Il nous paraissait assez probable que sa principale hérésie devait être d'avoir secoué le joug du pape, et pour ce

fait même nous nous sentions disposés à la croire beaucoup plus sage et plus raisonnable qu'on ne le disait, surtout en voyant qu'elle rejetait aussi l'étrange coutume de célébrer le culte dans une langue que les fidèles ne comprennent pas. Le volume que nous annonçons ici justifie pleinement nos doutes et les change même en certitude, car il nous prouve que ce premier pas pour se rapprocher de l'Evangile n'a pas été fait vainement. L'archevêque Innocent est un prédicateur distingué, dont la piété non moins éclairée que fervente s'appuie sur une connaissance profonde des saintes Ecritures. Ses homélies offrent une lecture vraiment édifiante pour toute âme chrétienne, à quelque communion qu'elle puisse appartenir. Sans doute les pratiques du culte grec y sont exposées, mais il sait leur donner un sens élevé, faire comprendre l'idée spirituelle qui ne doit pas disparaître sous le matérialisme de la forme, et les rattacher d'une manière aussi féconde qu'ingénieuse aux divins préceptes de l'Evangile. Les sermons qu'a choisis M. Stourdza sont principalement remarquables par leur tendance pratique. Ils ont sous ce rapport une grande analogie avec la prédication protestante. On voit que le prêtre ne se tient pas en dehors de son troupeau, qu'il a l'expérience de la vie, qu'il parle à des hommes dont il partage les affections, les peines, dont il respecte l'intelligence, et qu'il veut persuader, mais non contraindre. La circonstance qui a engagé M. Stourdza à traduire ces homélies est intéressante en elle-même et montre combien le talent du prédicateur mérite d'être connu, quels fruits on peut espérer de cette semence jetée à propos dans des cœurs tourmentés par le doute. Nous ne saurions mieux terminer notre article qu'en laissant le traducteur la raconter lui-même :

« A cent cinquante lieues de la ville et du temple où furent prononcées les homélies que nous avons essayé de

traduire, un inconnu était entré, pendant la première semaine de carême, dans l'humble chapelle d'une maison de charité et d'éducation chrétienne, destinée aux orphelins. Un prêtre zélé et modeste y lisait à l'auditoire un des sermons qui suivent. Au sortir de l'office, alors que le célébrant, après avoir déposé ses vêtements sacerdotaux, s'apprêtait à quitter le sanctuaire, l'inconnu l'aborda et lui dit : « Permettez-moi, mon père, d'assister tous les « jours aux offices de la semaine ; je désire faire pénitence « et me confesser, ce que je n'ai pas fait depuis quinze « ans. Le sermon que je viens d'entendre m'est allé au « cœur. »

« Ce fait si simple, dont nous fûmes témoin, est du nombre de ceux qui révèlent de loin en loin une germination cachée aux yeux du monde, et que le monde nie d'ordinaire, car *le règne de Dieu ne vient point avec éclat,* comme le déclare l'Evangile ; et ce fait isolé, s'appuyant sur d'autres manifestations du même ordre, peut servir à préserver du découragement les prédicateurs, si souvent contristés par la stérilité apparente de la parole de vie. L'œuvre que nous avons traduite nous a semblé donc particulièrement bénie, Dieu ayant daigné s'en servir pour opérer la conversion subite d'un pauvre pécheur à la onzième heure, à une grande distance de temps et de lieu, sans le secours d'une éloquence étudiée, loin du prestige d'une vive improvisation.

« De nos jours, d'ailleurs, les livres de dévotion trouvent un nombre considérable de lecteurs ; quelques-uns, nous l'espérons, liront celui-ci avec un véritable intérêt, car les homélies que nous leur présentons viennent d'un pays et d'une Eglise que l'on croit plongés dans d'épaisses ténèbres..... Cependant il y fait jour. »

SCIENCES ET ARTS.

Manuel des accouchements et des maladies des femmes grosses et accouchées, contenant les soins à donner aux nouveau-nés, par le Dr J. Jacquemier; avec 63 figures intercalées dans le texte. Paris, 2 gros vol. in-12, 9 fr.

L'art des accouchements a subi naguère en France des changements assez nombreux et assez graves pour faire tout à coup vieillir les traités élémentaires les plus estimés. Il devenait donc nécessaire de les refondre en tenant compte des progrès de la chirurgie moderne et de toutes les données fournies par l'expérience, appuyée sur l'étude physiologique des organes, mieux connus aujourd'hui qu'ils ne l'étaient jadis. C'est ce travail utile que M. Jacquemier a entrepris, et, désireux de mettre à la portée du plus grand nombre le résultat de ses laborieuses recherches, il a su, par une combinaison typographique très-avantageuse, condenser en deux volumes du prix le plus modique une exposition parfaitement complète de l'état actuel de la science, accompagnée de planches nombreuses et bien exécutées. Son Traité d'obstétrique est divisé en cinq livres. Le premier comprend le bassin et les organes de la génération considérés dans leur rapport avec la gestation et la parturition.

Le second contient la fécondation, la grossesse et l'ovologie.

Le troisième renferme les maladies des femmes grosses, de l'œuf et du fœtus.

Le quatrième est consacré à l'accouchement proprement dit.

Le cinquième est relatif à la femme en couches, au

nouveau-né, aux soins qu'ils réclament et aux maladies qui leur sont propres.

Pour rédiger un semblable livre, l'auteur a dû nécessairement emprunter à tous les travaux publiés jusqu'à ce jour. Mais il a soumis les matériaux employés à une analyse rigoureuse, et vérifié scrupuleusement si les doctrines et les conséquences étaient déduites de faits bien observés. Par ce moyen il a pu faire ressortir la vérité sur une foule de points controversés. La plupart des figures intercalées dans le texte ont été copiées d'après l'atlas de M. le professeur Moreau, dont les dessins très-bien conçus ne laissent en général rien à désirer.

Annuaire des sciences médicales, 2e année, 1846; Paris, 1 vol. in-18, 1 fr. — **Nouveau Dictionnaire de santé**, à l'usage de tout le monde, par M. Parent Aubert; Paris, chez G. de Gonet, 93, rue de la Harpe, 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c.

L'*Annuaire des sciences médicales* renferme une revue des travaux de l'année, des notices assez intéressantes sur les divers hôpitaux et autres établissements de bienfaisance qui se rattachent à la médecine ou à l'hygiène des classes pauvres, le discours prononcé par M. Royer-Collard à la séance de rentrée de la Faculté de Paris, un compte-rendu des travaux du congrès médical, un mémoire de M. le docteur Duchesne-Duparc sur le traitement des maladies de la peau, de nouvelles formules thérapeutique, la liste du personnel médical; enfin des annonces et le catalogue des livres de médecine publiés dans l'année 1845. On voit que la matière n'y manque pas et que les auteurs n'ont pas négligé non plus l'attrait de la variété. On leur reprochera peut-être l'aigreur avec la-

quelle ils attaquent l'Académie de médecine et le ton mordant de leur critique en quelques endroits. Cependant, en science comme en beaucoup d'autres choses, un peu d'opposition ne fait pas de mal. C'est du choc des opinions que sort la lumière. Il est vrai qu'il ne faut pas, pour cela que la discussion dégénère en sarcasmes et en personnalités. Mais aussi l'on doit avouer que certaines panassées universelles ne méritent guères d'être discutées gravement. Si le camphre de M. Raspail, par exemple, excite la verve plaisante de nos auteurs, c'est qu'à moins d'être partisan fanatique de la méthode d'embaumer l'homme vivant, il est bien difficile de la prendre au sérieux. Nous blâmerons plutôt l'*Annuaire* d'avoir consacré 45 pages à l'annonce du Rob-Laffecteur. Cela ressemble, en effet, plus à du charlatanisme qu'à de la science, et de plus c'est de fort mauvais goût.

Quant à M. Parent-Aubert, son petit volume nous paraît remplir d'une manière assez satisfaisante les conditions d'un livre de médecine populaire. Il offre d'utiles directions pour le traitement des maladies et pour les soins hygiéniques nécessaires à la conservation de la santé. L'auteur se montre en général sobre de remèdes, insiste sur la convenance de se borner dans la plupart des cas à favoriser le travail de la nature, et saisit avec soin toutes les occasions de s'élever contre les manœuvres d'un charlatanisme d'autant plus dangereux qu'il s'appuie sur des préjugés très-répandus. Seulement il exagère un peu lorsqu'il donne son dictionnaire comme fournissant les moyens de se guérir facilement quand on est malade. Si cette prétention se trouvait ailleurs que sur le titre, elle serait fâcheuse, car c'est rendre un mauvais service aux ignorants que de leur faire croire qu'ils peuvent, sans études préliminaires, réussir mieux que des médecins qui possèdent la science et la pratique.

Mais M. Aubert est heureusement trop éclairé pour commettre une semblable faute. Ses conseils tendent, au contraire, à seconder les efforts du médecin plutôt qu'à suggérer l'idée de se passer de sa présence. Il cherche surtout à populariser de saines notions sur la nature des maladies et sur les moyens de les combattre, ou, ce qui vaut encore mieux, de les prévenir. Le volume est terminé par un petit appendice pharmaceutique, indiquant la manière de préparer soi-même, et à peu de frais, un assez grand nombre de médicaments, dont le prix élevé empêche fréquemment les malades pauvres d'user à propos et en doses suffisantes pour obtenir une action efficace. L'utilité de cette dernière partie du dictionnaire sera vivement appréciée dans les campagnes où l'on se trouve parfois très-éloigné de toute espèce de pharmacie, et par conséquent fort embarrassé pour se procurer à temps les préparations dont on a besoin.

État de la médecine, position des médecins, garanties sanitaires du peuple en France, et plan d'organisations médicales, par M. Küntzli, doct.-méd.; Paris, 1 vol. in-12.

Dans le siècle dernier, c'était de la liberté qu'on attendait toutes les réformes. On demandait à grands cris de détruire les organisations existantes qui semblaient être l'unique cause des abus et des souffrances. Aujourd'hui c'est le contraire, on veut organiser de nouveau; la liberté n'a pas satisfait l'espoir qu'elle avait fait naître; la concurrence excite autant de plaintes que le privilége; ce qu'on réclame maintenant, c'est le monopole organisé d'une manière générale dans l'intérêt de la communauté. Après avoir dépouillé l'autorité de la plupart des éléments

de force quelle possédait autrefois, on prétend la charger de tout prévoir, de tout diriger, de tout surveiller, et la faire intervenir jusque dans les moindres transactions particulières. C'est le système prôné par les socialistes, et si l'on n'accepte pas toutes les applications qu'ils proposent, bien des mécontents du moins s'empressent d'y prendre celles qui leur conviennent. Ainsi M. Küntzli a évidemment puisé dans le fouriérisme les idées qu'il émet sur l'organisation médicale. La médecine lui paraît être dans un véritable état de barbarie auquel on ne peut mettre un terme qu'en formant de ceux qui sont aptes à l'exercer, un corps de magistrats salariés par le gouvernement et agissant sous sa surveillance immédiate. Parmi ses critiques il y en a beaucoup de justes et bien fondées; malheureusement il y règne un ton amer, sarcastique, peu propre à inspirer la confiance. Les griefs personnels de l'auteur jouent un trop grand rôle et influent d'une manière fâcheuse sur les jugements qu'il porte. A l'entendre, on dirait que la profession de médecin n'offre plus ni ressources, ni avenir, que l'on refuse à ceux qui l'exercent non-seulement le salaire qui leur est dû, mais encore toute espèce de considération; qu'enfin il n'y a guère que des charlatans qui puissent obtenir faveur auprès du public, qu'ils abusent et trompent indignement. Cette diatribe semble inspirée par la mauvaise humeur d'un médecin sans clientelle. Cependant nous croyons plutôt qne M. Küntzli se laisse entraîner par le vif désir qu'il a de rendre à l'art de guérir une position digne de son importance. Il voudrait que la science médicale fût rétribuée en proportion de ses efforts pour prolonger la vie humaine et que ses bienfaits pussent être également accessible à tous. C'est assurément un noble but, et le plan qu'il présente renferme maints aperçus ingénieux qui méritent d'être étudiés. Mais dans son ensemble il

constitue une organisation qui, quelque séduisante qu'elle soit, ne saurait se concilier avec l'esprit actuel des institutions sociales. Ce serait, en effet, une profonde atteinte portée à la liberté. D'ailleurs il est douteux que la mise en pratique, fût-elle même possible aujourd'hui, produisît les résultats qu'en espère l'auteur. On aurait beau multiplier les garanties, rendre les épreuves plus difficiles, l'intrigue conserverait toujours sa part d'influence, et, grâce au monopole, le mal serait irréparable, car il est à peu près impossible de contrôler d'une manière efficace les prescriptions du médecin. La surveillance du conseil supérieur, imaginé par M. Küntzli, ne pourrait avoir d'autre effet que d'amener d'incessantes discussions sur des problèmes scientifiques dont la solution est encore à trouver.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Août 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

L'amulette de Pascal, pour servir à l'histoire des hallucinations, par F. Lélut, de l'Institut; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

L'auteur de cet ouvrage s'est proposé d'étudier le génie de Pascal dans ses rapports avec sa santé. C'est une idée très-originale sans doute, mais très-féconde aussi en résultats curieux et nouveaux, car personne jusqu'à présent n'avait essayé d'envisager à ce point de vue les étranges contrastes que présente l'auteur des *Provinciales* et des *Pensées*, L'union intime du physique et du moral de l'homme est un fait physiologique parfaitement prouvé. L'âme ne pouvant communiquer avec le monde extérieur que par les organes du corps, il est évident que l'état de ceux-ci doit exercer une grande influence sur ses manifestations. Or, cet instrument si compliqué, dont elle a besoin pour exprimer ses pensées, est sujet à des altérations fréquentes et nombreuses, dont la moindre suffit parfois pour causer de graves désordres dans toute l'économie. Nous en avons un exemple dans les illusions des sens que les rêves nous procurent et auxquelles nous ne

pouvons même pas toujours nous soustraire dans l'état de veille, lorsque le souvenir de quelque circonstance qui nous a frappé vivement vient s'offrir à nous avec toutes les apparences de la réalité. C'est dans de semblables illusions que se trouvent les causes les plus communes de la folie qui n'est que le résultat de leur intensité, assez forte pour dominer la raison d'une manière durable. Mais sans atteindre ce degré de puissance, leur action peut se faire sentir partiellement sur tel ou tel acte de la volonté humaine, dans lequel l'observateur superficiel ne verra qu'une bizarrerie du caractère ou une faiblesse de l'esprit. Il est très-difficile de marquer exactement la limite qui sépare les perceptions de l'âme des impressions reçues par les organes; la nature mixte de notre être est pour nous un problème insoluble. Cependant quiconque admet l'immatérialité de l'âme doit être conduit à croire que ses erreurs, ses faiblesses et ses altérations proviennent plutôt du désordre des organes. Alors s'explique bien mieux le singulier manque d'harmonie qui se fait souvent remarquer dans les facultés des hommes d'un génie supérieur, les contradictions auxquelles ils sont sujets, les croyances superstitieuses qui s'unissent parfois chez eux à la hardiesse de pensée la plus grande. L'âme subit inévitablement le joug de la matière, et l'on est trop enclin à l'oublier lorsqu'on apprécie les œuvres des écrivains, dont le talent excite notre légitime admiration. M. Lélut pense avec raison que ce n'est point attaquer leur gloire que de chercher à découvrir la cause des ombres qui s'y rencontrent et d'appliquer à cette intéressante étude toutes les données que fournit la science physiologique. « Parmi les hommes, dit-il, qui dans les deux derniers siècles en France ont porté si haut la gloire des sciences et des lettres, il en est un certain nombre qui, après avoir autant que Pascal excité l'admiration de leurs contempo-

rains, n'ont pas obtenu une part moins grande que la sienne dans le culte de la postérité. Peut-être n'en est-il aucun dont le génie par ses singularités ait fait naître autant d'étonnement et soit de nature à provoquer encore autant de curiosité.

« Dans son enfance, presque indifférent aux jeux de son âge, il inventait dans les siens les sciences de l'âge mûr. Plus tard, c'est presque en se jouant encore qu'il en reculait les limites et s'y montrait au premier rang. Géomètre, physicien, philosophe, il ne se laissa dépasser dans toutes ces carrières que parce qu'il cessa d'y marcher. Ecrivain, à peine avait-il publié sa première *Provinciale*, qu'il fut un instant sans rival et ne pouvait plus reconnaître que des égaux dans cette langue qu'il a fixée.

« Mais ce qui dans le génie de Pascal a dû étonner bien plus encore que sa précocité et son étendue, c'est sa nature même, si pleine d'oppositions et de misères. Ce sont les souffrances et les variations de cette vie, commencée dans l'heureuse paix de la famille, et achevée dans les austérités de la religion. C'est ce soudain abandon de toutes les sciences de la part d'un homme qui les avait si puissamment embrassées et dont l'esprit original pouvait les rendre si fécondes. C'est ce dédain de toute philosophie chez un philosophe qui avait jeté dans les replis du cœur humain un regard si profond et si clair. Ce sont enfin les phases toujours croissantes d'une mélancolie presque insensée, mère pourtant de tant de pages admirables où elle a laissé une si forte empreinte. »

Or, Pascal né avec une constitution délicate, fut dans sa première enfance atteint d'une étrange maladie, qui faillit l'emporter, et dont suivant le récit de sa sœur Marguerite la guérison fut due aux sortiléges d'une vieille femme qui était elle-même l'auteur du mal, ayant jeté un sort sur l'enfant. Assurément ce premier fait a déjà une

grande portée. Il nous montre Pascal en proie dès le berceau à une grave maladie qui est un témoignage de la faiblesse de sa santé, puis il nous révèle en même temps les opinions dominantes de l'époque, et nous apprend dans quelle atmosphère morale et intellectuelle se développa d'abord le jeune enfant. Marguerite Périer nous représente son grand-père comme un esprit fort qui ne croyait pas aux choses extraordinaires, et cependant il se laissa persuader que la maladie de Pascal était l'œuvre d'une sorcière et il recourut à elle pour l'en délivrer. C'est le seul renseignement que l'on ait sur la santé de Pascal durant son enfance, mais on sait que dès l'âge de dix ans son génie le porta vers des préoccupations bien propres à l'énerver en exaltant cette constitution déjà si délicate et si excessive par elle-même, dont les souffrances singulières commencèrent alors pour ne plus finir. « A dix ans, à propos du bruit d'une assiette, il crée une sorte de théorie acoustique; à douze, il découvre la géométrie, qu'on lui cachait; à quinze il compose un traité des sections coniques, où Descartes refuse de voir l'œuvre d'un esprit aussi jeune, sublime et prodigieux enfant qu'un soir, après une comédie jouée par des acteurs de son âge, la duchesse d'Aiguillon pût montrer au cardinal de Richelieu comme étant déjà un *grand mathématicien !* » Aussi dût-il payer cher de pareils efforts; vers l'âge de 18 ans il fut frappé d'une paralysie qui le priva pendant quelque temps de l'usage de ses membres, et, quoiqu'elle se guérit assez bien, le laissa dans un état maladif tel que les médecins l'obligèrent à suspendre toute espèce de travail intellectuel. C'est alors que Pascal essaya des distractions mondaines. Cette époque de sa vie est fort peu connue, on ne possède point d'autre document à ce sujet que les lettres de ses sœurs qui expriment, en un langage mystique, et dont il n'est pas facile d'apprécier la valeur réelle, la peine

qu'elles ressentaient de voir leur frère engagé dans la voie de la perdition. Or, qu'y a-t-il de vrai dans ces plaintes? Evidemment on doit se défier des écarts d'une dévotion outrée, et le caractère de Pascal permet de supposer qu'il n'y eut rien dans sa conduite qui méritât une réprobation si sévère. Mais il ne faut pas non plus oublier quelles étaient les mœurs de son temps. Certains noms qui plus tard se retrouvent parfois sous sa plume lorsqu'il veut peindre énergiquement les vices de la nature humaine, nous apprennent qu'il eut des relations assez intimes avec de grands libertins, connus par leurs aventures galantes et leur passion du jeu. S'il ne partagea pas tous leurs excès, il n'y demeura pas sans doute non plus tout à fait étranger. Le fait même de sa conversion subite semble indiquer au moins qu'il se sentait déjà bien avant sur cette pente glissante, car on peut dire qu'il se cramponna à la foi comme frappé d'une soudaine terreur en présence de l'abîme ouvert devant lui. On sait que la première cause de ce changement fut l'accident du pont de Neuilly. Un ébranlement profond s'empara de tout son être; sa constitution nerveuse en fut si vivement affectée que par une illusion des sens bien facile à comprendre il croyait toujours voir le gouffre béant à ses pieds. C'est dans un tel état de crise que naissent d'ordinaire les hallucinations, et en effet, peu de temps après l'événement qui l'avait si fortement remué, Pascal s'imagine avoir une vision. Pendant une nuit où son sommeil luttait sans doute contre le désordre de ses organes, il croit voir des choses étranges, entendre des avertissements du ciel, et il se hâte de tracer les idées confuses que réveille en lui cette vision, sur un papier qu'il coud soigneusement dans la doublure de son pourpoint, et qui dès lors ne le quitte plus. Ce papier qui fut trouvé après sa mort et qui figure aujourd'hui en tête de l'un de ses manuscrits à la Bibliothèque royale,

est ce qu'on appelle l'*amulette de Pascal.* Quelque respect qu'on ait pour la mémoire de l'homme de génie, on ne saurait en vérité donner un autre nom à ce bizarre écrit, composé de mots sans suite, et qui par sa forme, aussi bien que par son incohérence, rappelle tout à fait les formules de ce genre imaginées par la folie ou la superstition. Puis il est évident que Pascal lui attribuait une vertu miraculeuse, car il le portait constamment sur lui comme un préservatif destiné sans doute à réprimer la révolte de sa raison, de même que son dur silice à pointes de fer l'était à réprimer celle de la chair. Ainsi cette haute et puissante intelligence se trouvait entravée dans son essor par la faiblesse des organes qui devaient lui servir d'intermédiaires pour communiquer avec le monde, et les infirmités d'un corps débile enchaînaient l'âme dans un cercle étroit dont elle tentait vainement de franchir les limites. Poussé vers la religion par les tendances de son époque, et plus particulièrement par celles de sa famille, Pascal embrasse la croix en quelque sorte aveuglément, avec le désespoir d'un homme poursuivi par une idée fixe menaçante qui le remplit de terreur. Pour échapper au doute, il abandonne les sciences, il se livre aux pratiques dévotes, il descend jusqu'à se faire un devoir de négliger le soin de sa personne, au point que ses sœurs elles-mêmes blâment l'excès de son austérité. Mais, malgré tant de précautions, sa raison demeurée intacte lance au milieu de ses *Pensées*, des éclairs lumineux qui sont pour nous les indices de la lutte intérieure qui continue, et, achèvant d'user son corps, le conduit bientôt dans la tombe.

M. Lélut passe en revue les divers incidents de cette vie souffrante et misérable qui ne laissa presque pas un seul jour de repos à Pascal, et donna soit à ses travaux scientifiques, soit à sa dévotion, l'espèce d'ardeur fiévreuse qui les distingue. Il s'attache à faire ressortir l'analogie

qui existe entre de semblables faits et les hallucinations dont ses études lui fournissent de nombreux exemples. Plein d'admiration pour Pascal, il tient à prouver que les écarts et les contradictions que l'on rencontre dans ses écrits, ne sont que le résultat de la disposition maladive de ses organes et n'atteignent nullement la supériorité de son génie. Une profonde connaissance des rapports du physique et du moral de l'homme lui suggère des considérations du plus vif intérêt, dans lesquelles il sait heureusement éviter l'écueil du matérialisme contre lequel échouent si souvent ceux que leur profession appelle comme lui à envisager ce grave sujet au point de vue médical. Son ouvrage, écrit avec talent, et accompagné de toutes les pièces justificatives nécessaires pour appuyer les assertions qu'il renferme, offre une lecture très-attrayante, quoique la matière paraisse au premier abord difficile et à la portée d'un petit nombre. On y trouvera la clarté du vrai savoir, unie aux charmes du style, et l'accord toujours fécond de l'amour de la science avec la culture littéraire. C'est une étude en elle-même fort curieuse, mais qui nous semble de plus ouvrir un champ nouveau à l'appréciation de tant d'hommes remarquables, chez lesquels à côté des plus belles facultés se montrent de singulières faiblesses, dont la cause était jusqu'ici demeurée inexplicable. Assurément il ne faudrait pas en faire abus et risquer d'exagérer l'importance du rôle que nos organes sont appelés à jouer. Mais toutes les fois que de pareilles recherches seront dirigées par l'excellent esprit qui anime M. Lélut, elles n'offriront aucun danger et pourront produire de précieux aperçus sur les phénomènes de l'action réciproque des deux principes essentiels dont se compose la nature humaine.

Les auteurs apocryphes, supposés, déguisés, plagiaires, et les éditeurs infidèles de la littérature française pendant les quatre derniers siècles; ensemble les industriels littéraires et les lettrés qui se sont anoblis à notre époque, par J.-M. Quérard; Paris, chez l'éditeur, 60-62, rue Mazarine, 1 gros vol. in-8° qui paraît en huit livraisons, chacune de 5 feuilles; prix, 16 fr. — **Dictionnaire des ouvrages polyonymes et anonymes** de la littérature française, 1700-1845, par le même; Paris, 1 gros vol. in-8°, paraissant en huit livraisons; prix, 16 fr.

Ces deux volumes sont destinés à former le complément de la *France littéraire*, grand ouvrage que, grâce à sa persévérance, le même éditeur est parvenu à terminer malgré le peu d'encouragement qu'il a reçu de la part de ceux auxquels il offrait ainsi un moyen précieux de faciliter leurs recherches et de s'épargner à la fois beaucoup de peine et une grande perte de temps. La bibliographie est malheureusement trop négligée en France. On semble la dédaigner comme ne pouvant servir qu'aux faiseurs de catalogues, et ceux-ci, le plus souvent, ne s'en soucient guère. Aujourd'hui la plupart des libraires eux-mêmes sont à cet égard d'une ignorance complète, et la science des livres paraît être la dernière des conditions nécessaires pour l'exercice de leur métier. Cet état de choses est déplorable; on ne saurait nier qu'il n'ait eu quelque influence sur le dépérissement des lettres. Dès que le libraire consent à n'être plus qu'un spéculateur inintelligent qui renonce à juger sa marchandise autrement que sur son titre et sur le nom de l'auteur, l'homme de lettres, de son côté, se fait bientôt fabricant de livres à tant la page et se laisse aisément séduire par les succès lucratifs d'un charlatanisme sans pudeur. Aussi l'on peut bien dire que l'un des moyens de relever la littérature

serait d'arracher la librairie à l'industrialisme qui s'en est emparé, de la ramener dans une voie plus intellectuelle, de lui rendre autant que possible le lustre qu'elle jetait jadis. Il faut donc applaudir aux efforts des hommes qui, comme M. Quérard, cherchent à propager la connaissance des livres, en remettant en honneur la science bibliographique, car c'est par là qu'on forcera les libraires à s'instruire et à quitter leurs allures de marchands pour reprendre celles qui conviennent à la nature mixte d'une profession si intimement liée aux travaux de l'esprit. M. Quérard possède des qualités assez propres à favoriser un semblable réveil. Il est ardent, infatigable, prompt à concevoir des entreprises devant l'accomplissement desquelles il ne recule point. A peine vient-il d'achever l'immense tâche qu'il s'était imposée que le voici de nouveau se mettant à l'œuvre pour un travail moins long sans doute mais encore plus difficile. On ne peut songer sans effroi aux recherches qu'exigera surtout son livre sur les auteurs apocryphes ou déguisés. Il faut un courage bien résolu pour se jeter au milieu d'un pareil dédale. Il est vrai que le plaisir de dévoiler les supercheries littéraires a quelque chose de fort attrayant, et que l'espoir de faire des découvertes nouvelles est une puissante amorce. D'ailleurs, M. Quérard se pique de n'être pas un bibliographe sèchement érudit qui se borne à enregistrer des titres de livres les uns à la suite des autres sans aucune réflexion sur leur contenu ou sur leur destinée. Il aime, au contraire, parfois même un peu trop, à donner son opinion, à formuler un jugement, ou bien à lancer en passant quelque trait malin qui est toujours passablement acéré. Son esprit est caustique et ne manque pas l'occasion de stigmatiser en quelques mots bien incisifs les faiblesses ou les ridicules des auteurs ainsi que les roueries littéraires de toute sorte qu'il rencontre sur son chemin.

Cette disposition n'est peut-être pas précisément celle qui convient le mieux au bibliographe; elle lui fait faire de fréquentes excursions dans le domaine de la critique, et nuit parfois à l'exactitude impassible qu'on attend de lui. Mais elle jette du piquant sur son travail et réveille la curiosité de bien des lecteurs pour lesquels il n'aurait, sans cela, aucun attrait. Et puis la branche de la bibliographie dont s'occupe maintenant M. Quérard comporte mieux de telles allures. Quand il s'agit de signaler les fraudes littéraires, il est assez naturel d'exprimer une opinion sur leur valeur morale et de ne pouvoir résister au désir de faire de temps en temps justice du charlatanisme qui abuse avec tant d'audace de la bonne foi publique. Le livre de M. Quérard, à en juger d'après les deux livraisons que nous avons sous les yeux, sera plein de révélations curieuses, et quoiqu'il soit quelquefois sans doute plus mordant qu'il ne faudrait, nous croyons qu'il pourra rendre ainsi de véritables services à la littérature. Du reste, il se montre beaucoup plus réservé dans le *Dictionnaire des polyonimes et anonymes*, où il se contente en général de faire connaître le contenu des ouvrages sans y ajouter aucune réflexion. Il nous paraît seulement avoir la prétention d'être trop complet; en continuant, comme il l'a fait dans sa première livraison, à inscrire tous les moindres opuscules sortis des presses françaises, il dépassera de beaucoup les limites qu'il fixe à sa publication; au lieu d'un volume, il en fera trois ou quatre au moins. Nous croyons que la Bibliographie peut, sans inconvénient, négliger des brochures éphémères qui, hors des circonstances souvent assez peu importantes qui les ont fait naître, n'offrent plus aucune espèce d'intérêt.

Œuvres complètes d'Estienne de la Boëtie, réunies pour la première fois et publiées avec des notes, par Léon Feugère ; Paris, 1 vol. in-12, 4 fr. 50 c.

La Boëtie n'est guère connu que par son *Discours de la servitude volontaire*, encore bien peu l'ont-ils lu, et la plupart se sont-ils contentés de l'admirer sur la foi de son ami Montaigne qui en fait grand éloge dans plusieurs passages de ses Lettres et de ses Essais. Or les diverses pièces qu'a réunies M. Léon Feugère montrent que La Boëtie mérite à plus d'un titre d'être rangé parmi les meilleurs écrivains de son temps. Il était littérateur distingué, il possédait ses anciens en véritable érudit du 16e siècle, il maniait avec une égale aisance les vers latins et les vers français. Sa traduction de la *Mesnagerie* de Xenophon (*OEconomicus*) et des *Règles de mariage* de Plutarque est empreinte d'une naïveté pleine de charme. C'est du vieux style auquel il faut être habitué pour en bien sentir tout le prix, mais beaucoup plus libre en ses allures, et plus riche en tours ingénieux que ne l'est notre langue moderne qui a perdu en grâces et en souplesse ce qu'elle a gagné en clarté et en correction. Ce cachet de bonhomie qu'il conserve aux ouvrages de l'antiquité, offre à quiconque se donne la peine d'étudier un peu le français de Montaigne, un attrait irrésistible. On comprend alors pourquoi Paul-Louis Courier affectionnait tant cette manière d'écrire et cherchait à s'en rendre maître. Notre langue actuelle est trop tendue, trop peu flexible pour se prêter convenablement à l'interprétation des langues étrangères. Il est évident que les écrivains du 16e siècle avaient sous ce rapport un grand avantage. Ils n'étaient pas obligés de jeter leurs phrases dans un moule déterminé d'avance, ils pouvaient, même en traduisant, suivre la pente originale de leur esprit ou plutôt s'abandonner à

celle de leur auteur sans craindre de violer quelqu'une des innombrables règles imposées aujourd'hui à l'écrivain. Sous leur plume, la langue française, encore flexible et peu fixée, s'enrichissait de formes souvent heureuses dont la perte nous paraît fort regrettable. La Boëtie, comme Montaigne, en offre de fréquents exemples. Son style convient surtout merveilleusement au sujet qu'il traite; il est en parfait accord avec les détails qu'amènent des réflexions sur la *Mesnagerie*, sur la conduite de la maison, sur les rapports des époux. D'ailleurs La Boëtie sait en varier le ton avec habileté; ses poésies ne manquent certainement ni d'élégance ni de légèreté, comme le prouve ce sonnet:

Ce jourd'huy du soleil la chaleur alteree
A jauny le long poil de la belle Ceres:
Ores il se retire; et nous gaignons le frais,
Ma Marguerite et moy, de la douce seree;

Nous traçons dans les bois quelque voye esgarée:
Amour marche devant, et nous marchons après.
Si le vert ne nous plaist des espesses forests,
Nous descendons pour veoir la couleur de la pree;

Nous vivons francs d'esmoy, et n'avons point soucy
Des roys, ny de la cour, ny des villes aussi.
O Médoc, mon païs solitaire et sauvage,
Il n'est point de païs plus plaisant à mes yeux:
Tu es au bout du monde, et je t'en ayme mieux;
Nous sçavons après tous les malheurs de nostre aage.

Cependant le talent du poète se déploie avec plus de vigueur dans ses vers latins, qui furent très-goûtés de son temps, et où se trouvent exprimés avec énergie les nobles sentiments d'un cœur honnête et bon.

Mais le *Discours de la servitude volontaire* demeure tou-

jours l'œuvre capitale de La Boëtie. On ne se lasse pas d'admirer la hardiesse de la pensée et la piquante originalité de l'expression dans ce morceau si extraordinaire pour l'époque où il fut écrit. C'est la plus sanglante critique, non pas seulement de la tyrannie, mais de la royauté même, car l'idée qui domine d'un bout à l'autre est l'indignation de voir des milliers d'hommes se courber volontairement sous le joug d'un seul, tandis qu'ils n'auraient qu'à ne le soutenir plus, pour le voir, « comme un grand colosse à qui on a desrobbé la base, de son poids mesme fondre en bas et se rompre. » On y trouve, sous une forme concise et singulièrement propre à produire de l'effet, un plaidoyer en faveur de la liberté, plus fort que toutes les déclamations révolutionnaires des époques suivantes.

La publication de M. Feugère nous semble à tous égards digne d'être bien accueillie du public; les notes philologiques et explicatives qu'il a eu soin d'y ajouter en faciliteront la lecture et sont, en elles-mêmes, d'un très-grand intérêt.

L'orthographe enseignée par la pratique aux enfants de 7 à 9 ans, par Mme Charrier-Boblet; Paris, chez Dezobry, Magdeleine et Ce, 1, rue des Maçons-Sorbonne, 1 vol. in-12.

L'enseignement de l'orthographe est l'écueil contre lequel échouent plus ou moins la plupart des grammaires. On se donne en général beaucoup de peine pour en expliquer les principes, et l'on ne réfléchit pas que c'est surcharger inutilement la mémoire des élèves de règles dont ils ne savent point ensuite faire l'application. Commencer par la théorie pour arriver plus tard à la pratique,

c'est prendre une marche précisément inverse de celle que nous voyons la nature suivre dans le développement de l'intelligence chez les enfants. En ce qui concerne les formes grammaticales surtout, cette méthode est peu raisonnable, car, comment espérer de leur faire comprendre des idées abstraites qui souvent demeurent obscures aux yeux même de ceux qui font de leur étude la constante occupation de toute leur vie. Evidemment l'orthographe doit d'abord être enseignée d'une manière toute pratique ; ce n'est qu'à force de lire et d'écrire qu'on s'habitue à retenir la forme des mots, dont le plus souvent aucune règle ne saurait rendre compte. On a bien senti l'insuffisance de la théorie à cet égard, puisqu'on a cru devoir y suppléer par l'emploi des cacographies ; mais celles-ci présentent le grave inconvénient d'enseigner des fautes auxquelles sans cela peut-être l'élève n'eut jamais songé. Madame Charrier-Boblet évite ce danger en remplaçant, dans les thèmes, le son dont l'orthographe fait le sujet de la difficulté par un chiffre destiné à peindre ce son difficile, et il nous semble qu'elle aurait pu même se dispenser de cette complication assez inutile, puisque l'enfant doit commencer par apprendre en copiant les exemples, et ensuite les écrire sous dictée. En tête de chaque chapitre, Mme Charrier donne une phrase-type destinée à faire comprendre la règle qu'il s'agit d'étudier et qu'elle formule de la manière la plus simple, après avoir frappé les sens de l'élève à l'aide d'une ingénieuse disposition typographique propre à fixer son attention sur les points essentiels. Ainsi l'image précède l'abstraction et permet d'en saisir plus aisément les rapports, puis de nombreux exercices fournissent le moyen d'en généraliser l'application. Par cette marche lente, mais sûre, l'enfant acquiert une foule de notions orthographiques qui se gravent dans sa mémoire et lui facilitent

singulièrement l'étude de la grammaire, à laquelle il arrive avec une intelligence déjà développée par une assez longue pratique. C'est un enseignement qui n'a point sans doute les allures expéditives des méthodes modernes, mais il nous paraît beaucoup mieux calculé pour produire des résultats certains. Il est bien en rapport avec les besoins du premier âge; les leçons y sont convenablement graduées, les exemples choisis avec discernement et variés de manière à réveiller l'intérêt; enfin l'auteur n'a pas perdu de vue la nécessité de faire marcher simultanément autant que possible le développement des facultés intellectuelles et morales.

Esquisse d'une histoire universelle envisagée au point de vue chrétien, par A. Vulliet, ministre. *Moyen âge*, 1re partie. Lausanne, chez G. Bridel, 1 vol. in-12.

De toutes les époques de l'histoire universelle, le moyen âge est la plus difficile à présenter d'une manière succincte, claire et propre à captiver l'intérêt de la jeunesse. C'est un chaos dans lequel il est presque impossible de saisir des traits généraux, des individualités puissantes autour desquelles on puisse grouper les événements; les détails abondent et il ne semble pas exister entre eux de lien commun qui permette d'embrasser leur ensemble dans un tableau restreint Chaque fait, en quelque sorte, offre un caractère d'originalité distincte, et l'on ne sait comment résumer les tendances diverses qui se font jour de toute part au milieu de cette espèce de fermentation générale dans laquelle se préparait la renaissance du monde moderne. Cependant il est une idée qui domine l'esprit du moyen âge, qui s'y mêle à tout et se montre comme l'unique mobile des plus grandes choses accom-

plies durant cette époque. C'est l'idée religieuse, presque toujours défigurée par les plus étranges alliances avec la barbarie, la superstition, la cruauté, mais conservant, malgré ces altérations, une puissance féconde et souvent bienfaisante. Le christianisme, favorisé dans son établissement par la chute de l'empire romain et par l'invasion des barbares qui avaient moins de répugnance que les païens du midi à se ranger sous sa loi, devient le seul élément civilisateur qui reste debout au sein des ruines dont l'Europe est jonchée. Il revêt sans doute des formes bien différentes de celles que lui avait données son divin fondateur, il s'écarte essentiellement des préceptes contenus dans l'Evangile, mais une organisation forte et même despotique était peut-être indispensable pour dompter les mœurs rudes et sauvages qui succédaient à la corruption romaine, pour lutter avec succès contre les causes dissolvantes qui menaçaient la société d'une complète destruction. D'ailleurs quelle que fut la nature des moyens souvent odieux auxquels l'Eglise avait recours, l'idée chrétienne en profitait pour pénétrer les masses, pour se glisser dans les cœurs, et déposer dans les esprits la semence d'où devait sortir la riche moisson de l'avenir. Toutes les grandes entreprises du moyen âge, la réorganisation sociale, le réveil des sciences, des lettres et des arts, les croisades, furent profondément empreintes de la pensée religieuse. On peut dire que les sectateurs de Mahomet eux-mêmes subirent l'influence commune et durent aux emprunts, faits par leur prophète au christianisme, l'essor brillant que prit tout à coup leur civilisation. C'est donc avec raison que M. Vulliet cherche à faire envisager l'histoire de cette époque au point de vue chrétien. Elle s'y prête mieux peut-être que nulle autre, et, en même temps, il a trouvé là le moyen le plus ingénieux de rétablir quelque peu d'unité dans ce chaos d'éléments

hétérogènes, d'en former un tout en les rattachant à l'idée providentielle qui doit dominer l'histoire, et d'intéresser vivement la jeunesse en lui montrant comment, au milieu de cette fermentation générale, s'élaborait la civilisation nouvelle dont nous recueillons maintenant les fruits. Son abrégé, quoique très-concis, n'a point de sécheresse; il sait présenter les faits d'une manière attrayante, les coordonner avec clarté, donner à l'élève un fil conducteur propre à le guider dans le labyrinthe des institutions féodales. C'est un livre bien fait pour l'enseignement des écoles supérieures; il est à la portée de toutes les intelligences qui ont reçu déjà quelque développement, et le soin qu'a pris l'auteur d'indiquer à la fin de chaque chapitre les sources auxquelles il a puisé, permettra aux maîtres d'éclaircir facilement les points qui sembleraient obscurs, d'ajouter toutes les explications qui seront jugées nécessaires.

Aperçu historique sur l'introduction et le développement de l'artillerie en Suisse, par J. Massé, lieutenant-colonel d'artillerie; Paris, 2 parties, in-8°, fig.

L'introduction de l'artillerie en Suisse paraît remonter au quatorzième siècle. Il est difficile de déterminer d'une manière bien précise l'époque à laquelle y fut employée la première pièce de canon, mais des documents certains prouvent qu'en 1378 l'artillerie et la poudre commençaient à être connues. En 1380 la ville de Bâle possédait des armes à feu, et en 1390 elle fit venir un maître canonnier à sa solde. Bientôt Zurich, Berne, Saint-Gall, Appenzel, Lucerne suivirent cet exemple, en sorte que vers le milieu du quinzième siècle, presque tous les cantons étaient à cet égard montés déjà sur un pied assez respectable.

L'importance que la Suisse avait alors acquise comme puissance militaire, lui fit sentir la nécessité de ne pas rester en arrière des autres nations, et de ne rien négliger pour vaincre la répugnance que les armes à feu inspiraient à la vieille bravoure helvétique, accoutumée à combattre corps à corps et à remporter de grandes victoires avec ses longues épées, ses piques et ses hallebardes. On ne renonça pas sans peine à ces anciennes armes, longtemps il fallut en conserver un certain nombre à côté des nouvelles, dont les soldats suisses se montrèrent d'ailleurs, dans le commencement, très-inhabiles à se servir. Il est vrai que les premières bouches à feu étaient grossièrement faites, leur forme lourde et massive les rendait difficiles à remuer, les canons placés sur une épaisse charpente et recouverts d'un énorme toit destiné à garantir les servants de la pièce, ne pouvaient guère être employés que dans des siéges, et même lorsqu'on eut imaginé d'y adapter un affût muni de roues, la manœuvre en était lente et pénible. On conçoit combien de telles machines devaient paraître incommodes à des guerriers robustes et agiles qui avaient l'habitude de se mouvoir librement sur le champ de bataille, et de ne compter pour le succès que sur leur valeur personnelle. C'était une innovation qui venait changer complétement les allures de la guerre, et à laquelle l'organisation de l'armée suisse offrait des obstacles tout particuliers. Cependant les efforts des gouvernements, de celui de Berne surtout, réussirent à vaincre les résistances. On évita de heurter trop vivement les préventions, mais on prit toutes les mesures possibles pour qu'un grand nombre d'hommes fussent pourvus d'armes à feu, on ordonna spécialement aux villes d'en faire l'acquisition, on excita l'émulation par de hautes paies allouées à ceux qui se présentaient avec des arquebuses, on encouragea par des prix les

tireurs à s'exercer. Grâce à ce zèle bien entendu, vers la fin du quinzième siècle l'armée fédérale avait définitivement adopté les armes à feu. On commença même à fabriquer des pièces d'artillerie à Berne et à Zurich. Dès lors la Suisse mit le plus grand soin à se tenir constamment approvisionnée, et l'intérêt de la défense nationale fut le seul point sur lequel les cantons se montrèrent en général d'accord, quoique, dans le moment du danger, leurs malheureuses dissentions intestines les aient presque toujours empêchés de retirer aucun fruit des sacrifices de ce genre qu'ils s'étaient imposés.

Le travail de M. Massé renferme de curieux détails. C'est le résultat de recherches longues et pénibles, car les documents qu'il a dû consulter se trouvent épars dans les archives des vingt-deux cantons et ne sont pas tous d'un accès facile. On doit lui savoir gré de la persévérance avec laquelle il a rassemblé des faits nouveaux ou peu connus qui n'ont souvent pas moins d'importance au point de vue historique que sous le rapport de l'art militaire. Par ce court aperçu de l'histoire du développement de l'artillerie en Suisse, il a ouvert une voie féconde aux investigateurs, qui pourront, en marchant sur ses traces, traiter le sujet d'une manière plus détaillée et combler les lacunes qu'il s'est vu forcé d'y laisser encore, faute d'avoir les matériaux nécessaires à sa disposition.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Conférences sur la Rédemption, prêchées à Genève par J. Martin, pasteur; Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 1 vol. in-8°, 3 fr. 50 c.

La rédemption est assurément l'un des mytères les plus insondables du christianisme et l'on ne peut l'aborder sans voir aussitôt surgir une foule de questions ardues, auxquelles l'homme cherche en vain à trouver une solution satisfaisante. L'origine du mal, le péché, la damnation, les conditions du salut: tels sont les points principaux que notre esprit voudrait résoudre. Ce sont aussi ceux que M. Martin a choisis pour sujet de ses conférences, sauf pourtant le premier dont la discussion lui semble peu convenable en chaire et surtout peu propre à rien produire d'utile au but qu'il se propose. Il part donc du fait que le mal existe et que Dieu, qui est saint, ne peut en être l'auteur. L'homme n'est plus tel que son Créateur l'a formé, l'humanité présente les preuves d'un profond désordre moral, il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux autour de soi et qu'à parcourir les annales du monde. Le flambeau de l'histoire nous montre dans toutes les époques et chez toutes les nations les mêmes indices irrécusables de la corruption humaine. « Que sa lumière soit vive ou obscure, ses reflets ne se projettent que sur une succession presque continuelle de crimes et de douleurs. Tyrannies, révoltes, conquêtes, servitudes, massacres, trônes et peuples qui s'écroulent, se vendent ou se perdent par la violence, la perfidie ou la débauche....... ôtez cela de l'histoire, que lui restera-t-il? » Les temps modernes ne sont guère moins féconds que les plus anciens, en exemples de

ce genre, et jusque chez les peuples qui habitent les îles les plus reculées de l'Océan, où l'on pourrait croire que la simplicité des mœurs primitives n'a point été altérée par le contact d'une civilisation fausse et pernicieuse, nous retrouvons la même tendance au mal, le même oubli des principes éternels de la morale et de la justice. Il n'est donc pas possible de le nier, une inclination profonde entraîne au péché toute la race d'Adam, et si nous abordons l'étude des penchants individuels, nous voyons qu'il n'est pas d'homme qui se puisse dire tout à fait exempt de péché! La première conséquence de ce fait universel, c'est la condamnation du genre humain, car Dieu étant juste ne peut permettre que sa loi soit impunément violée. L'homme doit donc être puni, et le salaire du péché c'est la mort, c'est la perdition de l'âme, à laquelle il ne saurait échapper par aucun moyen, car il n'est pas en son pouvoir de racheter sa faute, de faire que la transgression qu'il a commise n'existe plus. Le repentir du pécheur n'efface pas le péché, quelque sincère que soit sa conversion elle n'est qu'un retour à l'observation stricte des devoirs qu'il n'aurait jamais dû violer. Il a contracté une dette qu'il peut bien ne plus grossir, mais dont il lui est impossible de s'acquitter. C'est ailleurs qu'il faut chercher la possibilité du rachat, c'est dans la générosité du créancier que se trouve le seul espoir du débiteur. Nous savons que Dieu n'est pas moins miséricordieux que juste, et, autant qu'il nous est permis de sonder les voies de sa miséricorde, nous apercevons dans l'idée du sacrifice expiatoire répandu dès l'origine du monde chez tous les peuples de la terre, comme une promesse de l'expiation divine par laquelle seule pouvait être opéré le salut du genre humain. Les sacrifices païens étaient en quelque sorte un symbole matériel, une perception vague et grossièrement érronée du sacrifice de la croix.

Pour racheter les hommes il fallait une victime innocente, pure de tout péché, qui se dévouât volontairement, et c'est là l'œuvre que Jésus, le fils de Dieu, est venu accomplir, assumant sur lui la terrible condamnation prononcée contre la race d'Adam, et obtenant ainsi de la miséricorde de son père, le salut gratuit de l'humanité par la foi et la repentance. Ce sublime mystère d'amour divin surpasse la raison, mais la contredit-il? Parce que notre vue bornée nous défend d'en pénétrer la profondeur, parce que notre faiblesse nous interdit d'expliquer une expiation qui dépasse la courte portée de notre morale et de notre justice humaines, est-ce un motif suffisant pour repousser la grâce qui nous est offerte, pour fermer notre cœur aux bienfaits de la foi? La raison se montre souvent moins rétive à l'égard de faits qui ne sont pas appuyés sur de tels témoignages et qui n'ont point pour nous l'importance de celui-ci. L'histoire en fournit maints exemples, et la science nous offre une foule de phénomènes merveilleux qu'il faut bien accepter sans les comprendre. D'ailleurs la doctrine de la redemption n'a rien qui blesse les instincts de la conscience. Au contraire, le pardon gratuit par la foi entraîne avec lui le respect de la loi morale ; si la repentance n'est pas le moyen du salut, elle en est le corolaire indispensable. Le sentiment de la grâce accordée par la bonté divine est le plus sûr mobile pour la sanctification ; comment le pécheur qui a trouvé le repos dans la foi n'éprouverait-il pas le besoin de s'en rendre digne autant que possible par sa conduite. Enfin, ce n'est que dans la doctrine du pardon gratuit que l'homme peut trouver la paix, et cela précisément parce que sa raison ne saurait lui fournir aucun moyen de satisfaire la justice de Dieu, d'échapper par lui-même au châtiment que mérite le péché.

Tel est le résumé bien sec et bien aride sans doute,

mais assez exact, nous le croyons du moins, des principes développés par M. Martin, dans ses conférences, avec un talent fort remarquable. Il est deux points sur lesquels on l'attaquera peut-être; c'est d'abord d'avoir éludé la difficulté principale en laissant de côté la question de l'origine du mal, base première sur laquelle repose tout le problème; puis le rapprochement qu'il établit entre le sacrifice de la croix et les sacrifices sanglants des nations païennes, rapprochement qui a quelque chose de pénible et qui semble donner à la doctrine de l'expiation un caractère plus judaïque que chrétien, quoique ce ne soit certainement point là sa pensée. Mais la critique doit tenir compte des exigences de la chaire, qui forcent le prédicateur à restreindre ses développements, à n'envisager de son sujet que les traits les plus saillants et les plus propres à saisir l'attention de l'assemblée. Il ne sagit pas ici d'une discussion théologique, il s'agit d'un discours qui, s'adressant à des intelligences de tous les ordres, doit être surtout clair, concis, frappant. Sous ce rapport, les *Conférences* de M. Martin nous paraissent ne rien laisser à désirer, et l'on y trouve de plus une éloquence vigoureuse qui puise son énergie dans des convictions profondes, exposées avec autant de franchise que de force. Les nombreuses notes qui terminent le volume présentent un vif intérêt en même temps qu'elle servent d'appui aux assertions qu'en divers endroits l'auteur emprunte soit à l'histoire, soit à la science. Nous ne doutons pas que ces belles et solides Conférences n'obtiennent du public la même faveur qui leur a valu le rare privilége d'attirer constamment une foule immense dans les trois temples de Genève où elles ont été successivement prêchées.

Solution de grands problèmes mise à la portée de tous les esprits, par l'auteur de Platon-Polichinelle. Troisième problème : La société peut-elle se sauver sans redevenir catholique. Tome 1er ; Paris, chez Coquebert, 48, rue Jacob ; Annecy et Moutiers, chez Blanc, 1 vol. in-18.

Vous ne savez peut-être pas ce que c'est que *Platon Polichinelle*, vous ne vous doutez guère que sous ce titre bizarre se cache un livre de théologie. Mais de tout temps la polémique religieuse a montré une grande prédilection pour les masques de ce genre ; il n'y a pour s'en convaincre qu'à jeter les yeux sur les publications des XVe et XVIe siècles, ou, sans remonter si haut, sur celles qu'a fait éclore au XVIIe la fameuse querelle des Jésuites avec les Jansénistes, telles par exemple que *l'Apologie de Cartouche*, dans laquelle on prouve que ce fameux brigand n'a fait que mettre en pratique les préceptes du R. Père Quesnel et que les Jansénistes ont érigé en doctrine les actions de Cartouche. Ce sont les gentillesses habituelles de la controverse. Par un reste de pudeur, n'osant pas exposer la religion toute nue aux injures qui servent ordinairement d'armes en de pareils combats, on l'affuble des habits de Polichinelle ou du manteau de Scapin ; elle n'en souffre pas moins de cruelles atteintes, mais les apparences sont sauvées et l'on s'en contente. Or, l'auteur du livre que nous annonçons paraît être un déterminé controversiste. Nous ne connaissons ni son premier ni son second problème, mais la lecture du troisième suffit bien pour nous prouver qu'il n'aspire à d'autre gloire qu'à celle de pourfendre de sa plume le protestantisme, en attendant sans doute que le bon temps revienne où l'on pourra comme autrefois brûler les protestants. « La société peut-elle se sauver sans

redevenir catholique? » Telle est la question qu'il pose, et vous devinez aisément la réponse. Il déclare que non, parce que la Réforme est la cause de tous les vices de la société. S'il en existait avant elle, ce qu'il n'ose cependant pas nier, ce n'était pas la faute de l'Eglise et ils ne prouvent rien contre sa divinité, tandis que chez les réformés ils sont inhérents aux principes même de la doctrine. Et pour le prouver il reprend en sous-œuvres tous les lieux communs débités depuis trois siècles contre les réformateurs. Luther était un débauché, Calvin un fanatique impitoyable, Zwingli, Bèze, Carlstad, etc., des monstres dont les portraits feraient reculer d'horreur et de dégoût. La Réforme a produit partout la corruption des mœurs, elle a ruiné la foi, elle a ôté tout caractère obligatoire à la morale évangélique. La liberté d'examen consacre le fanatisme ; le protestantisme a constamment fait une guerre ouverte aux vertus chrétiennes, il a fait rétrograder le mouvement des intelligences, détruit la liberté politique, arrêté l'essor du progrès; en un mot il conduit tout droit à la barbarie, dont la société ne peut sortir qu'en retournant au catholicisme. Si vous en doutez, regardez le désastreux tableau que l'auteur vous offre de l'état actuel de la civilisation chez les nations protestantes. Je vous certifie que les couleurs en sont aussi sombres que possible, et que sous le rapport de l'invention il ne laisse rien à désirer. Vous direz peut-être qu'il n'est pas conforme à la réalité, que par conséquent il ne prouve rien sinon la féconde imagination de l'auteur, et je vous vois déjà citant, pour réfuter chacune de ses assertions, les faits qui se pressent en foule autour de vous. Mais à quoi bon cette peine? Ces faits, l'auteur les connaît aussi bien que vous, seulement il trouve plus commode de passer outre sans en tenir compte. En lui rappelant que l'Angleterre est en haut de l'échelle sociale et

l'Espagne en bas, vous ne lui apprendrez rien de nouveau. Laissons-le plutôt à cheval sur son dada et suivons-le dans sa course à travers les merveilles des Etats catholiques. Voyez-vous l'Europe catholique, unie par la foi, gouvernée par l'Eglise, tournant son activité vers les arts et enfantant des chefs-d'œuvre qui viennent augmenter la pompe des cérémonies religieuses dont le splendide et magnifique spectacle ranime sans cesse la dévotion du peuple. N'êtes-vous pas saisi d'admiration? Il est vrai que là bas derrière la montagne s'élève une épaisse et noire fumée qui fait tache sur l'azur du ciel. Mais c'est peu de chose, moins que rien, l'inquisition allume ses bûchers pour rôtir pieusement quelques douzaines d'hérétiques qui ont commis le crime abominable de ne pas pousser le goût de l'art jusqu'à vouloir s'agenouiller devant ses produits.

Voyez-vous Christophe Colomb, Fernand Cortès, et tant d'autres esprits audacieux se lancer au delà des mers pour conquérir le nouveau monde et enrichir l'Europe de ses trésors. N'est-ce pas un beau spectacle que cette ferveur religieuse qui domine au dessus de toutes les passions, de tous les penchants et fait de ces nombreux aventuriers autant de soldats dévoués à l'Eglise, pleins de zèle pour reculer les bornes de son empire? Il est vrai qu'aux chants de triomphe et aux actions de grâce du Te-Deum, se mêlent d'effroyables cris, d'étranges clameurs qui en troublent singulièrement l'harmonie. Mais n'y prenez pas garde, c'est encore le bûcher convertisseur qui accomplit son œuvre sur les hérétiques mexicains ou péruviens, coupables obstinés qui refusent de rien comprendre aux discours des moines espagnols.

Voyez-vous maintenant la science et les lettres sortant de leur long sommeil, faisant des pas rapides, grâce à la communauté de langue et d'esprit que les peuples doi-

vent à leur unité religieuse. Des nuées de travailleurs couvrent l'Europe, et Rome, toujours en tête, n'a que des récompenses, des paroles d'encouragement et d'amour pour les titans chrétiens. C'est magnifique, sans doute; malheureusement il y a bien quelques taches au tableau et le nom de Galilée, escorté de beaucoup d'autres, nous rappelle que l'inquisition était toujours là, poursuivant l'hérésie du savoir comme celle de l'ignorance et jugeant digne du feu le crime d'oser secouer le joug despotique de Rome, d'oser penser sans la permission du pape.

Ainsi cette merveilleuse civilisation du catholicisme nous apparaît constamment accompagnée des bûchers, appuyée sur l'inquisition, et si, comme l'indique la solution du problème, la société redevenait catholique, ce serait pour se retrouver en présence de l'inquisition et de ses bûchers. On n'en peut douter car l'auteur a pris pour devise: « Rome ou la mort. » C'est peu consolant mais c'est franc du moins, et nous savons à quoi nous en tenir avec lui. La Réforme pour être salutaire, doit être exécutée par l'Eglise elle-même, or, commme l'Eglise infaillible et par conséquent immuable n'en fait jamais d'aucune sorte, il faut étouffer à tout prix celle qui s'accomplit en dehors de son sein et qui tend à porter atteinte à son absolu pouvoir en détruisant son unité. Voilà le résumé des idées développées dans le petit volume que nous annonçons. Certainement l'auteur n'a pas tort de regretter que la Réforme se soit accomplie en dehors de l'Eglise, car la division est toujours un mal, et nous reconnaissons avec lui qu'il eut été bien plus désirable de voir Rome prendre l'initiative des changements nécessités impérieusement par la marche de l'esprit humain. Mais nous sommes convaincus aussi qu'une fois entrée dans la voie des concessions, la papauté ne pourrait plus s'arrêter et que l'organisation actuelle de l'Eglise ne tien-

drait pas longtemps. A cette condition, nous voulons bien que la société redevienne catholique, c'est-à-dire universellement chrétienne sous l'empire d'une sage liberté qui permette à chacun de suivre sa conscience et d'obéir à ses convictions. Seulement si c'est ainsi qu'on entend le catholicisme, il ne faut plus dire « Rome ou la mort, » ni employer cette polémique injurieuse qui dégrade la religion et la fait servir d'instrument aux passions des hommes. Ces vieilles armes rouillées qu'on va puiser dans l'arsenal de la controverse ne sont bonnes qu'à rallumer la discorde, qu'à réveiller les haines; et ce n'est certes pas là le moyen de travailler au triomphe d'une religion de paix et d'amour.

Philosophie du jeune âge, à l'usage des écoles primaires, par A.-A. Legrand; Paris, 1 vol. in-18, 2 fr. — **Le Philosophe chrétien**, par le même; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr. Chez J. Cherbuliez, libraire à Paris et à Genève.

M. Legrand s'est proposé dans ses deux ouvrages de montrer par des exemples ingénieux comment les préceptes de la religion doivent être mis en pratique dans les diverses circonstances de la vie. Son but principal est de faire ressortir l'excellence des leçons que renferment les livres saints, et les fruits qu'on en peut retirer par des applications sagement entendues. C'est à cette source féconde qu'il veut puiser la philosophie du jeune âge ainsi que celle de l'homme fait. Le christianisme doit suffire à cette double tâche, il répond à tous les besoins de l'âme, il offre des enseignements précieux pour l'enfance, un appui solide pour l'âge mûr, des consolations et des espérances pour la vieillesse. Chacun y trouve ce qui convient à sa position et il n'est pas de guide meilleur qui

puisse nous conduire au milieu des écueils dangereux du monde. On néglige trop souvent dans l'éducation les ressources que peut fournir le sentiment religieux bien dirigé. On fait de la religion un objet d'étude spéciale, tandis qu'elle devrait se mêler à tous les actes, à toutes les pensées et nous couvrir de son influence tutélaire comme d'une égide dès l'entrée de la vie jusqu'à la tombe. M. Legrand a très-bien compris ce défaut de l'éducation; il s'efforce de faire pénétrer le principe chrétien dans l'âme des enfants par une démonstration familière des conséquences qui en découlent pour le perfectionnement et le bonheur de l'homme; il s'attache à le présenter sous un point de vue tout à fait pratique, propre à faire impression sur de jeunes intelligences encore trop peu développées pour s'élever à des considérations d'un ordre plus élevé. Sa *Philosophie du jeune âge* renferme une série de petits contes ayant chacun pour épigraphe quelque passage de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont il applique la morale à des incidents de la vie la plus ordinaire afin d'en rendre le sens facile à saisir et d'habituer de bonne heure l'enfant à les prendre pour règles de sa conduite. Malheureusement une semblable tâche est hérissée de grandes difficultés. A force de vouloir être simple et se renfermer dans un cercle étroit de faits vulgaires, desquels ressorte une morale usuelle à la portée de tous, on risque d'enlever à la religion son caractère noble et majestueux, de rabaisser son rôle et d'user trop vite son influence. M. Legrand n'a pas complètement évité cet écueil; il y a parfois un contraste assez frappant entre la grandeur des préceptes qu'il choisit pour texte et les puériles applications qu'il en fait. Cependant, pour le petit public auquel il s'adresse, ses contes valent certainement, sinon pour la forme du moins pour le fond, beaucoup mieux que la plupart de ceux dont on remplit chaque jour la bibliothé-

que des enfants. Mais il a eu tort de les réunir sous un titre si peu propre à séduire les acheteurs.

Dans le *Philosophe chrétien*, l'auteur prend un ton plus grave. Il paraît mieux à l'aise parce qu'il n'a plus les mêmes exigences à satisfaire. C'est pour des hommes faits qu'il écrit, et ici du moins, on voit l'action du sentiment religieux se mêler aux choses sérieuses de la vie, dans lesquelles il est véritablement à sa place. M. Legrand fait preuve d'une foi éclairée, d'une piété sincère et vivante, d'intentions nobles et d'un ardent amour du bien qui doivent désarmer la critique. En voyant l'excellent esprit qui l'anime, on lui pardonne volontiers ce que son œuvre présente de faible et d'incomplet au point de vue littéraire. D'ailleurs ce sont des défauts inhérents au genre plutôt encore qu'au talent de l'auteur. Le roman religieux offre en général peu d'intérêt. La fiction doit nécessairement y être subordonnée au but moral. Il en résulte que l'imagination est sans cesse contenue, gênée dans sa marche, obligée de s'interdire précisément les moyens qui seraient le plus propres à produire de l'effet. Ces entraves se font sentir surtout lorsqu'on s'abstient de toute exagération, et c'est là le mérite principal de M. Legrand : sa religion est pleine de sagesse et de tolérance ; il se tient également en garde contre les excès de l'austérité, contre les rêves du mysticisme et contre les irritants débats de la polémique.

Pierre le diacre, par M. Réville, pasteur de l'église réformée de Dieppe ; Paris et Genève, librairie Cherbuliez, in-12, 75 c.

En France, dans les paroisses protestantes dont les membres se trouvent disséminés sur une assez grande

étendue, on est obligé de confier aux diacres une partie des fonctions pastorales. Ils sont chargés non seulement de ce qui concerne l'administration des aumônes destinées aux pauvres et les collectes pour les besoins de l'église, mais encore, dans bien des cas, de porter des paroles de consolation dans les maisons de deuil, et souvent même de remplacer pour l'office divin le pasteur qui ne peut absolument pas visiter chaque dimanche les annexes parfois très-éloignées du lieu de sa résidence. Ces diacres sont des laïques choisis parmi les plus dignes et les plus estimés; entourés de la considération des fidèles, ils exercent une influence très-grande et peuvent contribuer puissamment à la bonne conduite du troupeau ainsi qu'à la prospérité du culte public. C'est une institution tout à fait conforme à l'esprit du protestantisme qui veut que les laïques ne demeurent pas étrangers à l'administration de l'Eglise. Elle est d'ailleurs empruntée aux coutumes des premiers chrétiens et offre au pasteur un appui précieux contre les divisions auxquelles le libre examen donne si facilement essor. Dans le petit opuscule que nous annonçons, M. Réville s'attache à mettre en relief les services rendus par le diaconat, principalement sous ce dernier point de vue. Pierre le diacre est un simple paysan que son intelligence et sa piété ont fait investir de ces fonctions si importantes, et qui apporte dans leur accomplissement un bon sens remarquable joint à une foi vive, sincère et à une infatigable charité! Sans avoir reçu d'autre instruction que celle, bien incomplète, qui se donne dans l'école du village, il se développe sous l'action du sentiment religieux pur de tout alliage étranger, exempt de toute espèce d'exagération. Dirigé par un pasteur tolérant et sage, il se tient en dehors des disputes théologiques et cherche surtout à se montrer chrétien par ses œuvres. Aussi les tentatives du méthodisme n'ont-elle

pas plus de prise sur lui que celles du rationalisme, et quoique protestant très-prononcé, toujours prêt à soutenir ses croyances, il n'a nul penchant pour les âpres querelles de la controverse. C'est un caractère noble et touchant, bien propre à captiver l'intérêt du lecteur. Il y a dans cette vie obscure, modeste et pourtant si dévouée, si pleine et si belle, quelque chose qui inspire le respect. Pierre le diacre est un vrai chrétien, qui, au lieu de se dessécher le cœur à subtiliser sur le dogme, sait pratiquer sans ostentation ni rigidité prétentieuse les préceptes de la morale évangélique. Sans doute l'intention de M. Réville est d'opposer ce modèle aux opinions exagérées, dans un sens ou dans l'autre, qui menacent aujourd'hui le protestantisme, et il ne cache pas les répugnances que soulèvent en lui les églises séparatistes dont le zèle imprudent travaille maintenant la France; mais en donnant à sa polémique une forme pareille, il fait preuve d'un excellent esprit, animé des vues les plus conciliatrices et les plus propres à favoriser le retour de la paix et de l'union. De semblables efforts nous semblent d'autant plus dignes d'être encouragés que nous partageons complétement les idées de l'auteur, et que nous ne doutons pas qu'elles ne finissent par rallier autour d'elles la presque unanimité des protestants.

SCIENCES ET ARTS.

Essai historique sur les diverses enceintes et fortifications de la ville de Genève, par J.-E. Massé, lieutenant-colonel d'artillerie; Genève, 1 vol. in-8° orné de plans, 7 fr.

Genève, ville fort ancienne, paraît avoir été de bonne heure entourée de murailles. On n'est pas bien d'accord sur le sens que doit avoir à cet égard le mot *Oppidum* dont César se sert pour la désigner dans ses commentaires, mais il est probable que sous la domination romaine elle ne demeura pas ville ouverte, et l'on a du moins la certitude que vers l'an 500 elle fut entourée d'une véritable enceinte due surtout à Gondebaud, roi bourguignon, qui avait fait de Genève sa résidence. Plus tard sa position de ville indépendante, exposée à de continuelles attaques de la part de ses voisins, exigea de fréquents travaux soit pour augmenter ses moyens de défense, soit pour relever ses fortifications souvent détruites. Le bonheur avec lequel la petite république réussit à se maintenir ainsi en face d'ennemis puissants qui la menaçaient sans cesse, a rendu ses fortifications chères à ses habitants; ils y voient en quelque sorte l'antique palladium de leur nationalité; ils ne peuvent s'empêcher de croire qu'à leur existence se trouve plus ou moins attaché l'avenir de Genève. Aussi, malgré l'accroissement de la population, malgré les besoins du commerce et les réclamations qu'il a fait plus d'une fois entendre, l'enceinte fortifiée s'est maintenue jusqu'à présent et à plusieurs reprises des projets qui tendaient à permettre que la ville prit une étendue plus considérable, ont échoué devant ces répugnances éminemment populaires. Aujourd'hui la question des chemins de fer vient de nouveau

ramener l'attention sur ce point, et l'on peut prévoir que les graves intérêts soulevés par elle auront sans doute un grand poids dans la balance. C'est pourquoi M. Massé a jugé le moment favorable à la publication d'une histoire aussi complète que possible de ces constructions qui, après avoir pendant des siècles contribué à protéger Genève, n'appartiendront peut-être bientôt plus qu'aux traditions du passé. Son travail intéressera vivemenl par les détails curieux qu'il renferme. C'est surtout au point de vue historique qu'il a considéré le sujet, et il s'est livré à de laborieuses recherches afin de recueillir tous les documents propres à faire bien connaître l'importance que Genève attachait à ses fortifications et les sacrifices qu'elle s'imposait pour les tenir en état. Des plans nombreux et fort bien exécutés reproduisent les diverses enceintes ainsi que les modifications opérées à différentes époques et les forts projetés.

Rapport à l'Académie royale de médecine sur la peste et les quarantaines, fait au nom d'une commission, par M. le Dr Prus ; accompagné de pièces et documents, et suivi de la discussion dans le sein de l'Académie. Paris, 1 gros vol. in-8°, 9 fr.

Pendant longtemps on s'est accordé généralement à regarder la peste comme contagieuse, et par conséquent on croyait que le meilleur moyen de s'en garantir était de s'isoler, d'éviter tout contact avec les personnes atteintes ou même avec les objets dont elles avaient pu se servir. De là ces mesures gênantes, ces quarantaines sévères auxquelles étaient soumis les voyageurs et les marchandises provenant de pays suspects. Cependant cette opinion trouvait bien çà et là quelques contradicteurs, elle n'avait

pas toujours été dominante ; des documents antérieurs au moyen âge prouvent que les médecins de l'antiquité ne la partageaient point. Elle naquit et se répandit au milieu des terribles épidémies qui désolèrent l'Europe à cette époque où les misères de l'état social n'étaient que trop propres à favoriser les ravages du fléau destructeur. Mais à mesure qu'on les a vues devenir plus rares et céder devant les progrès de la civilisation, le doute s'est glissé dans l'esprit d'un grand nombre d'observateurs courageux, qui n'ont pas craint de se dévouer à l'étude approfondie d'une maladie que jusqu'alors on s'était en quelque sorte contenté de surveiller à distance et de manière à ne courir aucun risque. Depuis une vingtaine d'années surtout plusieurs médecins français ont donné un bel exemple qui a trouvé des imitateurs chez les autres nations, et leurs admirables efforts ont eu pour résultât d'ébranler fortement l'idée de la contagion. Par l'un de ces retours subits qui font souvent passer l'esprit humain d'un extrême à l'autre, on s'est mis à nier la contagion comme une erreur démontrée par l'expérience, et déjà quelques pays en sont venus à renoncer aux mesures préservatives dans lesquelles on a prétendu ne voir que d'inutiles entraves à la rapidité des communications et aux exigences du commerce. C'est l'examen de cette question importante qui fait l'objet du rapport que nous annonçons. En 1844, l'Académie royale de médecine avait nommé dans son sein une commission composée de MM. Adelon, Bégin, Dubois, Dupuy, Ferrus, Londe, Mélier, Pariset, Poiseuille, Prus, Royer-Collard, dont la mission était d'étudier toutes les questions qui se rattachent à la peste et aux quarantaines. Son travail a duré plus de vingt mois ; elle s'est livrée aux investigations les plus laborieuses, elle a rassemblé d'innombrables matériaux, scrupuleusement pesé la valeur de tous les faits dignes d'attention, tiré parti de toutes les observations

anciennes et nouvelles, mais surtout de celles recueillies en Egypte dans ces dernières années, et après une judicieuse et impartiale appréciation des deux opinions contraires, elle expose aujourd'hui ses vues, qui sont empreintes d'une sage prudence. Quoique les membres de la commission paraissent convaincus de la non-existence du principe contagieux, ils se gardent bien de trancher à la légère une question si grave. Ils croient qu'on doit conserver religieusement le respect dû à la santé publique, tout en cherchant à faire droit à des réclamations fondées en mettant à profit les nouvelles données de la science. Leur conclusion est que les quarantaines peuvent être diminuées considérablement, mais ils ne proposent point encore de les supprimer tout à fait. Cette modération inspire de la confiance; on lira, nous n'en doutons pas, avec un vif intérêt, leur rapport dans lequel l'histoire de la peste, ses symptômes, son traitement, son origine et sa marche envahissante sont présentés avec tous les développements nécessaires et accompagnés d'une foule de faits curieux. A la suite du *Rapport* se trouvent des pièces et documents à l'appui, dont plusieurs sont de véritables mémoires scientifiques d'un grand mérite, des traités complets sur divers points spéciaux. Enfin une troisième partie, qui paraîtra bientôt, offrira les opinions pour ou contre la contagion telles qu'elles ont été prononcées dans le sein de l'Académie lors de la discussion.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Septembre 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Au Pape, par Barthélemy ; in-8°, 50 c.

M. Barthélemy posséde assurément une merveilleuse facilité pour faire des vers, qui, sur quelque sujet que ce soit, coulent toujours limpides, abondants et harmonieux. Sa verve infatigable ne se ressent point de ses changements d'opinion ; peu importe de quel côté le vent de la faveur fait tourner la girouette, c'est un instrument qui se monte sur tous les tons et se prête avec une égale souplesse à toutes les fantaisies du poète, soit qu'il s'agisse d'encenser le pouvoir ou de flatter le peuple, d'exalter les avantages de la monarchie ou de chanter les bienfaits de la liberté. Aux âpres satires de *Némésis* en ont succédé d'autres non moins mordantes contre les démagogues et leurs projets révolutionnaires; puis, par une nouvelle volte-face, M. Barthélemy rentrant sous le drapeau de l'opposition a repris ses premières allures ; et si ces variations subites n'ont pas développé ni mûri son talent, elles ne lui ont rien ôté non plus de sa vigueur originale. On dirait que pour lui la poésie n'est qu'une forme qui s'adapte indifféremment aux idées les plus contraires ; l'inspiration

semble en quelque sorte étrangère à la pensée qui en est l'objet; au lieu de maîtriser le poète, elle se montre son esclave soumise, empressée à lui prodiguer ses précieux trésors dès qu'il réclame son assistance. C'est un phénomène assurément très-extraordinaire, mais plus curieux qu'admirable. La poésie ainsi comprise perd son caractère de noblesse et de grandeur pour devenir une arme dangereuse au service des passions ou des intérêts de l'esprit de parti. Elle jette son riche manteau sur les violences de la polémique, leur donne un attrait qui trompe et séduit; elle caresse les préjugés, fausse le jugement, exalte l'imagination populaire; et, par le triste abus de son pouvoir magique, elle produit une espèce d'enivrement qui ne permet plus guère à la raison de faire entendre sa voix.

La pièce que M. Barthélemy adresse au pape nous offre un exemple frappant des étranges illusions auxquelles le talent du poète peut de cette manière donner crédit et qu'il contribue à propager au détriment même de la cause qu'il prétend défendre. N'ayant aucun principe fixe, aucune conviction profonde, il ne voit dans son œuvre qu'une seule chose, le moyen de donner carrière à sa verve, de mettre en relief la puissance de son imagination et d'impressionner vivement ses lecteurs. C'est là son principal but et tout le reste n'est qu'accessoire. Si ses vers tendent à répandre des idées fausses et de fâcheuses erreurs, il ne s'en inquiète guère, pourvu qu'ils produisent de l'effet. Ainsi l'avénement du nouveau pape est exploité par notre poète fort peu dévot, comme une riche matière à déclamation sonore, à phrases pompeuses et retentissantes.

La grande voix de Rome a traversé les monts;
Nous y joignons la nôtre et nous te proclamons;

Pontife des chrétiens! la France te salue:
Un doux rayon descend sur ta couronne élue;
Les présages sont bons; ils prophétisent mieux
Qu'un tonnerre grondant à gauche dans les cieux,
Qu'un aigle déployant son immense envergure;
Sous des signes meilleurs ton règne s'inaugure;
L'Evangile de paix, du haut du Vatican,
S'associe aux pardons du rivage toscan,
Et, des bords tibérins aux flots adriatiques,
Sème le jubilé des péchés politiques.

Jusqu'ici c'est fort bien. Le poète a raison de louer la clémence du pontife et les sages mesures par lesquelles il a débuté. Mais que signifie, dans la bouche de M. Barthélemy, l'apologie de la papauté qui vient ensuite et qui représente ce pouvoir suprême comme la sauvegarde de la liberté? Comment peut-on dire sérieusement:

La foi de Rome pousse à la démocratie.
Aux pouvoirs absolus le schisme s'associe,
Il règne sombrement sur les trônes du nord,
Sur des hommes dont l'âme offre moins de ressort;
Et déjà cependant ce despote leur pèse;
Dans son brumeux empire il souffre de malaise;
Trois siècles l'ont réduit à la caducité
Plus que nos deux mille ans de catholicité;
Il bâille dans son prêche en attendant qu'il dorme.

Mais alors il faut effacer l'histoire du passé, fermer les yeux pour ne pas voir celle du présent, car les faits donnent le démenti le plus formel à ces paroles étranges. Assurément M. Barthélemy n'oserait pas soutenir que l'Espagne, le Portugal, l'Autriche, les Etats Romains, soient des pays de liberté, ni que le despotisme règne en Angleterre et en Amérique, et nous ne pensons pas qu'il prétende non plus confondre le schisme grec, qui domine en

Russie, avec l'esprit de la Réforme. Enfin est-ce au catholicisme qu'il attribuera les institutions constitutionnelles de la France? Il faudrait pour cela ignorer ou avoir oublié d'où sont sortis les principaux obstacles opposés à leur établissement, les résistances opiniâtres qui ont amené la revolution de 1830. Qu'on essaie d'ailleurs d'en faire encore une fois l'expérience, qu'on laisse Rome reprendre son empire, et l'on verra bientôt ce que deviendront les libertés françaises qui, tout imparfaites que M. Barthélemy les trouve, lui paraissent, nous n'en doutons pas, infiniment préférables aux bûchers de l'Inquisition. Il est vrai qu'il entend une papauté libérale, qui règnera sur toutes les croyances, sans en anathématiser aucune, et qu'il a soin d'ajouter:

Il faut que, se pliant à des formes moins rudes,
L'Eglise se tempère avec nos habitudes,
Qu'aux moins douces brebis qu'elle veut diriger,
Son bâton pastoral devienne plus léger;
La papauté ne peut grandir avec notre ère,
Qu'en s'appuyant sur nous, sur le bras populaire,
Qu'en suivant le drapeau par le peuple adopté,
Qu'en ne séparant pas Dieu de la liberté.

C'est-à-dire que le pape doit s'incliner devant la souveraineté du peuple et prêter sans doute son appui à toutes les tentatives révolutionnaires, à toutes les doctrines subversives qui ont pour objet le renversement de l'ordre social actuel.

Il est temps de prouver que, toujours la première,
L'Eglise a sur le monde exhaussé la lumière,
Que l'Evangile, pris au sens matériel,
Est fait pour ici-bas autant que pour le ciel,
Que la plus belle charte octroyée à la terre
Lui vient de l'homme-dieu, qui naquit prolétaire.

Voici donc le souverain pontife érigé en fauteur du communisme et la hiérarchie catholique chargée de réaliser les merveilles de l'égalité absolue. C'est en vérité très-bouffon. Malheureusement on ne peut pas se contenter d'en rire. Les idées les plus absurdes, revêtues de formes attrayantes et entourées de l'auréole d'une renommée populaire, ne trouvent qu'un trop facile accès dans les esprits, surtout lorqu'elles caressent les penchants sensuels de l'homme et lui promettent un avenir de bien-être parfait. La foule sera séduite par de si belles espérances et ne songera point à sonder le chaos de contradictions qui leur sert de base. Elle oubliera que le pouvoir du pape repose essentiellement sur l'autorité absolue, que tous les efforts de l'Eglise romaine ne sauraient avoir d'autre but; et comme, une fois lancé dans une direction quelconque, le peuple n'écoute plus la voix des imprudents qui se sont imaginés pouvoir le retenir à leur gré, son aveuglement ira bientôt jusqu'à proscrire la liberté de la pensée pour peu qu'elle lui semble faire obstacle à l'accomplissement des folles chimères dont on lui présente le dangereux appât. Alors disparaîtront l'une après l'autre toutes les glorieuses conquêtes du libre examen, toutes ces garanties si chèrement achetées, et Rome, restée seule debout au milieu des ruines du monde moderne, en réunira sans peine les débris sous son joug plus dur et plus lourd que jamais, dans lequel la société agonisante verra son unique espoir de salut. Ainsi les prétendus apôtres de la vérité préparent le nouveau triomphe du despotisme, les soi-disant amis des lumières allument un incendie auquel succéderont d'épaisses ténèbres. Ils n'ont que des paroles d'ironie et de mépris pour le salutaire esprit de la Réforme, dont l'essor, violemment arrêté par la persécution pendant deux siècles, se réveille aujourd'hui, fidèle à sa noble tâche de défendre la liberté

humaine, l'inviolabilité de la conscience, de combattre l'oppression avec courage et persévérance, sous quelque forme qu'elle se présente, de quelque part qu'elle vienne, soit qu'elle repose sur le principe de l'infaillibilité papale, sur celui de la monarchie absolue ou sur celui de la souveraineté populaire.

Il bâille dans son prêche en attendant qu'il dorme.

Voilà l'injure que l'on jette à la face du protestantisme en retour des bienfaits qu'a produits le grand mouvement du XVIe siècle. On ne veut plus de cet auxiliaire incommode qui déjoue les projets ambitieux des meneurs et qui refuse de sacrifier le ciel à la terre, d'anéantir l'indépendance de l'âme immortelle en s'agenouillant devant une idole qu'on décore du beau nom de la Liberté, mais qui n'est que le despotisme portant un bâton en guise de sceptre et revêtu de la blouse du prolétaire, sous laquelle se cachent à peine les honteux excès de la licence. C'est bien, la Réforme n'a pas à regretter une semblable défection. Elle a vu, dès son origine, surgir autour d'elle des adversaires de plus d'une sorte. Si elle pouvait oublier les leçons de l'expérience, ces nouvelles attaques qui saluent son réveil suffiraient pour la tenir en garde contre de fatales alliances. Elle doit ne compter que sur elle-même et lever d'une main ferme le drapeau du libre examen autour duquel finiront par se ranger tous les partisans du véritable progrès, quand le désappointement viendra dissiper les illusions d'un vain enthousiasme. Ce sera peut-être moins long qu'on ne le pense ; car, si nous en croyons le récit des feuilles ultramontaines, le pape a montré, par la pompe avec laquelle il a célébré la fête de Saint-Ignace de Loyola dans l'église des Jésuites, de quelle manière il entend régir les consciences et comment il se propose

D'enfanter de nouveau des peuples à la foi,
De retremper le monde à la grande piscine,
D'extirper, saintement, jusque dans sa racine,
Le fatal rejeton qu'une orgueilleuse main
Greffa sur le vieux tronc du platane romain.

Le Génie de la langue française, ou Dictionnaire du langage choisi, contenant la science du bien dire; toutes les richesses poétiques, toutes les délicatesses de l'élocution la plus recherchée, appliquées aux sciences, aux arts, etc., en descendant jusqu'au dernier échelon des connaissances humaines; ouvrage entièrement neuf, par Goyer-Linguet. Paris, 1 gros vol. in-8°, 15 fr.

M. Goyer-Linguet comprend le génie de la langue française d'une façon assez singulière. Il le voit tout entier dans les richesses poétiques de l'élocution la plus recherchée. Son dictionnaire, dit-il, ne renferme non-seulement pas une seule locution familière, vulgaire, mais même une seule du langage simplement pur et correct. D'où l'on peut inférer que la langue française ne devrait pas être employée pour parler, ne devrait pas servir aux relations ordinaires de la vie et ne serait qu'à l'usage exclusif des poètes. En effet, si son génie repousse les locutions familières, les expressions qui ne sont que pures et correcrectes, comment admettre qu'on puisse donner un tour poétique, une délicatesse recherchée à chacune des paroles que l'on est appelé tous les jours à prononcer pour se faire comprendre de ceux qui vous entourent? Il faudrait donc, pour demander à boire à son domestique, lui dire: «Serviteur soumis et fidèle, présentez à votre maître l'amphore remplie d'un vin délicieux et frais, mais prenez garde en la portant de ne pas l'abandonner à l'action de la pesanteur

terrestre. » Et ce ne serait certainement pas le moyen d'être servi promptement. Il faudrait dire au commissionnaire : « Messager rapide, franchis la distance, dévore l'espace et va raffraîchir dans le cœur de ma bien-aimée le souvenir de mon affection. » Il faudrait recommander à sa cuisinière « de ne pas oublier les matériaux solides du dîner et d'en soigner les reliefs, » ce qui serait peut-être de l'hébreu pour elle. Ainsi l'on risquerait de perdre son temps à faire de belles phrases qui demeureraient sans réponse. Evidemment le génie de la langue, tel que le comprend M. Goyer-Linguet, est fort peu commode et ne répond nullement aux besoins de notre existence sociale. L'auteur nous semble s'être tout à fait fourvoyé dans son entreprise. Il prétend faire une œuvre démocratique, renverser le privilége du beau langage, mettre à la portée de tous la science du bien-dire, et le résultat de son travail serait au contraire de représenter la langue française comme une langue sacrée, intelligible et praticable seulement pour un petit nombre d'initiés, mais inaccessible à la foule, pour qui la clarté, la précision et l'énergie du langage sont mille fois plus utiles que *les délicatesses de l'élocution la plus recherchée*, auxquelles elle ne peut rien comprendre. Or, jusqu'ici ce sont précisément ces qualités précieuses qui ont été regardées comme formant le caractère de la langue française, et M. Goyer-Linguet est peut-être le premier qui prétende lui attribuer un génie exclusivement poétique. Sous ce rapport il a bien raison d'appeler son livre un ouvrage *entièrement neuf.* Pour l'exécution aussi son dictionnaire ne ressemble à rien de ce qui existe dans ce genre. Mais le trait original qui le distingue ne nous paraît pas fort avantageux, car c'est de n'offrir aucune espèce d'utilité quelconque. S'il en a une, du moins, nous avouons avec toute humilité n'avoir pu la découvrir. C'est un vocabulaire dont les mots, sans dé-

finition, sont accompagnés d'exemples assez nombreux, empruntés aux poètes anciens et modernes, et rangés pêle-mêle sans la moindre indication qui puisse servir à reconnaître leurs sens divers. Si l'auteur citait ses sources il y aurait pour l'homme lettré un certain intérêt historique à comparer les acceptions différentes dans lesquelles les mots ont été employés par les écrivains de telle ou telle époque, mais M. Goyer-Linguet ne nomme pas une seule des autorités sur lesquelles il s'appuie. Or cet oubli rend à peu près nul tout le mérite des recherches, assurément très-laborieuses, auxquelles il a dû se livrer pour la rédaction d'un pareil travail. Quant au public non lettré, ce dictionnaire, qui lui est en quelque sorte dédié, ne parviendra même pas jusqu'à lui, et nous ne saurions le regretter, car, s'il pouvait devenir populaire, il aurait pour unique effet de répandre une affectation de langage ridicule et fâcheuse. Nous en avons déjà la preuve suffisante dans le style de M. Goyer-Linguet, et pour justifier la rigueur de notre critique, nous citerons, en terminant, un morceau de sa préface: « Une impulsion progressive a été donnée à toutes choses depuis notre régénération sociale. Nos institutions politiques rajeunies ont dû obtenir la préférence; et, en effet, cette révolution, comme principe de tous progrès, d'elle devaient découler toutes les conséquences précieuses de développement. Ce germe habilement fécondé, les sciences ont étendu leurs limites indéfinies; les arts, marchant du même pas, ont franchi toutes les bornes, rompu toutes les entraves qui les enchainaient; l'industrie, prise dans son sens générique, étend ses rameaux envahissants sur la surface du sol; et, si toutes ces puissances intellectuelles se sont emparées de ce vaste patrimoine de l'humanité, dans ce mouvement ascensionnel, une rivalité admirable de libéralisme, un assaut de courageux efforts ont présidé sans cesse à

cette diffusion de connaissances acquises, à la propagation de toutes les richesses de l'entendement, et sont là, pour l'attester, tous ces ouvrages encyclopédiques si gros d'enseignements utiles, toutes ces productions typographiques où sont déposés précieusement ces fruits abondants, si laborieusement recueillis dans les champs immenses de la pensée humaine, fertilisés généreusement par notre jeune génération; honneur donc à notre siècle!

« Mais ne semble-t-il pas qu'à cette ample moisson de lauriers intellectuels, qu'à ce faisceau, qu'à ce bouquet formé des plus riches fleurs, il manque la guirlande qui doit l'orner, le nœud qui doit l'unir? et ce lien ne l'a-t-on pas déjà deviné, n'a-t-on pas compris le langage, enfin, qui nous enchaîne par ses flexibles trames devenues aujourd'hui si délicates; ce gracieux réseau aux mailles brillantes par où perçent, jaillissent toutes nos pensées, nos sentiments intimes; ces révélations d'homme à homme, tous ces signes variés du génie qui se colorent des reflets mêmes de ce voile diaphane et doré?

« Le langage! mais qui lui vaut cet injurieux oubli, au milieu de toutes ces déités honorées et dont il pourrait, à bon droit, revendiquer l'auguste paternité; le langage qui crée, qui enflamme et répand ses parfums enivrants sur toutes les routes du génie? A-t-on sacrifié sur son autel quelques grains d'un encens que réclame sa divine prééminence? Hélas! ce péché par omission n'est que trop regrettable et trop patent; c'est un sacrilége qui appelle une éclatante réparation. Si aucune œuvre nouvelle n'a été consacrée à ce culte imposant, il faut combler cette lacune; trop heureux celui qui, par une sainte émulation, parviendrait à poser cette pierre au monument glorieux d'une rénovation générale! — Eh bien, cette entreprise, audacieuse sans doute, qu'il me soit permis de l'embrasser avec le courage de l'homme ami de son pays, avec la

confiance née de la plus profonde conviction de l'utilité la plus pressante, avec la pensée intime de ce besoin pour la société de marcher toujours en avant.

« Si Dieu daigne animer en moi cette ardeur, si la faveur publique veut bien m'accorder ses encouragements et ses suffrages, j'aurai alors, je crois pouvoir le dire, rendu ce service que le langage aura aussi subi sa révolution, en rendant familier celui qu'on appelle le langage fleuri, élevé, noble, le langage des dieux, enfin, et dont s'enorgueillit avec raison le monde littéraire ; j'aurai, dis-je, rendu ce service du dernier privilége renversé, le seul qui soit resté debout comme vestige d'une aristocratie survivante. »

Ouff! Quel génie!!!!

Mes vacances en Espagne, par E. Quinet; Paris, 1 vol. in-8°, 6 fr. 50 c.

M. Quinet a consacré ses vacances à faire un voyage en Espagne. Poète et observateur tout à la fois, il a parcouru ce pays si riche en grands souvenirs et si curieux à étudier dans son état actuel; il a vu de près le peuple de toutes les classes; il a chevauché seul avec un guide pendant bien des journées, au milieu des montagnes où l'on ne s'aventure guère, ordinairement, sans une escorte respectable. Aussi son livre ne peut-il manquer d'exciter un très-vif intérêt. L'Espagne est, à bien des égards, moins connue que beaucoup de contrées plus lointaines. Elle offre un caractère original et des contrastes nombreux dont l'examen superficiel d'un touriste ne saurait découvrir les causes, et trop souvent ceux qui l'ont visitée ont cru pouvoir suppléer par l'imagination au savoir qui leur manquait. Chez M. Quinet, du moins, l'union de ces deux

éléments offre une garantie propre à inspirer la confiance. Il parle de la littérature espagnole en homme qui la connaît très-bien; il trace d'une manière fort piquante le portrait des principales illustrations politiques de l'Espagne; il rend compte d'une séance politique des Cortès à laquelle il assiste; enfin il descend jusqu'à l'homme du peuple et nous esquisse avec talent les traits originaux du caractère espagnol. Malheureusement ces détails tiennent peu de place dans sa rèlation. M. Quinet préfère en général beaucoup la poésie à la réalité; il s'abandonne volontiers à son imagination avec une complaisance qui ne se lasse jamais. Et puis à côté du poète se retrouve en lui le professeur très-préoccupé de sa querelle avec les Jésuites ainsi que de la crainte d'être oublié pendant ses vacances. Son voyage n'est en quelque sorte qu'un thème de longues dissertations politico-religieuses et un pretexte pour se mettre en scène de manière à réveiller l'intérêt par l'attrait de la curiosité. L'Espagne, ses souvenirs d'Inquisition, ses couvents aujourd'hui déserts et ses églises presque vides lui fournissent un beau sujet de déclamation sur la décadence de Rome et il se hâte de chanter victoire ; ce qui nous semble un peu trop prématuré, car l'exemple de la France est là pour nous montrer ce que valent les mesures révolutionnaires et comment, par leur violence même, elles amènent bientôt une réaction en sens opposé. Mais M. Quinet abhorre le juste milieu en toutes choses, il ne croit pas d'amélioration possible à moins que l'on ne commence par renverser ce qui existe, et, soit en religion, soit en politique, il professe les opinions les plus radicales, c'est-à-dire qu'il veut d'abord détruire sans trop savoir ce qu'il mettrait à la place. Ses croyances religieuses paraissent tellement vagues qu'on ne pourrait dire s'il est chrétien ou panthéiste et qu'on aurait parfois quelque raison de lui supposer un certain

penchant pour le mahométisme. Sans doute il ne faut pas prendre des impressions de voyage pour une confession de foi ; mais M. Quinet devrait montrer plus de prudence afin de ne pas prêter aux attaques de ses ennemis, qui ne manqueront pas de saisir les armes qu'il leur donne. D'ailleurs, quand on veut défendre la cause de la raison, il vaudrait mieux employer le langage du raisonnement que de prendre ce ton de prophète inspiré, dont les oracles passablement obscurs n'ont d'autre effet que d'alimenter la vaine exaltation de la jeunesse et de la pousser tout droit dans la voie dangereuse du socialisme. C'est triste à dire, mais les deux champions des idées modernes contre l'ultramontanisme, M. Quinet et M. Michelet, arrivent à ce même résultat, faute de s'appuyer sur des principes fermes et d'oser être franchement chrétiens non-catholiques.

Les Philippines, histoire, géographie, mœurs, agriculture, industrie et commerce des colonies espagnoles dans l'Océanie, par J. Mallat ; Paris, 2 vol. in-8° et atlas in-fol., 30 francs.

Les îles Philippines, dont l'Espagne a conservé la possession, tandis que presque toutes ses autres colonies lui échappaient, offrent un sujet d'étude fort intéressant. Leur histoire diffère complétement de celle des autres conquêtes espagnoles et montre combien les moyens de persuasion sont plus puissants que la violence et le fanatisme. La découverte de ces îles est due au génie aventureux de Magellan, qui, persuadé qu'on pouvait arriver aux Moluques en suivant une autre route que celle découverte par les Portugais, obtint de Charles-Quint les subsides nécessaires pour une telle entreprise. Ayant suc-

combé dans un combat contre les Indiens, il ne put voir ses prévisions se réaliser, mais ses compagnons n'en poursuivirent pas moins courageusement leur voyage et arrivèrent en effet aux Moluques ainsi que Magellan l'avait supposé. Les Portugais jaloux refusèrent de reconnaître à l'Espagne aucun droit sur cette colonie, dont ils s'étaient hâtés de prendre possession. Ils préférèrent la désintéresser pour une somme d'argent, et Philippe II, ayant succédé à son père, ordonna au vice-roi du Mexique de s'occuper activement de la conquête et de la colonisation des Philippines, où Magellan avait trouvé chez les habitants de l'île de Cébu un accueil assez amical Une escadre composée de cinq vaisseaux montés par 400 hommes, tant marins que soldats, fut en conséquence chargée d'accomplir cette tâche et mit à la voile du port de Natividad, le 21 novembre 1564. C'était assurément une force bien peu considérable pour un projet si gigantesque, et l'on ne peut assez s'étonner lorsqu'on la compare aux vastes moyens en argent et en hommes que l'on emploie aujourd'hui pour des entreprises beaucoup moins importantes. Mais les hommes du XVIme siècle, moins avancés que nous en science et en civilisation, avaient des habitudes plus guerrières et possédaient un puissant élément de succès dans leur courage audacieux. D'ailleurs l'expérience faite en Amérique avait porté ses fruits; on avait compris qu'une guerre d'extermination n'était pas le meilleur moyen de rendre la conquête sûre et profitable. Philippe II mettait sa confiance dans les manœuvres habiles du clergé bien plus que dans les armes de ses soldats. D'après son ordre, cinq religieux de Saint-Augustin furent chargés de faire la conquête spirituelle de la nouvelle colonie. Grâce à leur prudente sagesse, il n'y eut ni violence, ni massacre. On évita même avec soin toute précipitation dangereuse. L'influence salutaire de

la religion put agir d'une manière efficace, et la conversion des indigènes s'opérant sans secousse assura la domination espagnole bien mieux que n'aurait pu le faire de sanglantes victoires. Les habitants des Philippines possédaient déjà quelques éléments de civilisation. Visités à certaines époques de l'année par les négociants de la Chine et du Japon, ils échangeaient leurs produits contre les marchandises de ces contrées. Les Espagnols n'eurent donc pas de peine à établir avec eux des relations commerciales qui prirent rapidement de l'essor. La fertilité du sol, ses richesses minérales, la salubrité du climat s'unissaient pour faire de cette contrée l'une des colonies les plus florissantes du monde. Heureusement l'administration se trouva confiée à des mains habiles, qui surent donner une impulsion durable, et le clergé profita de son pouvoir pour la maintenir avec une persévérance tout à fait louable. Aussi, non-seulement l'Espagne retira de cette colonie des avantages solides, mais encore elle put la défendre avec succès contre les efforts tentés plusieurs fois pour la lui ravir. Les Philippines sont encore aujourd'hui l'une de ses possessions les plus belles, celle peut-être qui s'est le moins ressentie des vicissitudes de la métropole. Le tableau qu'en retrace M. Mallat est tout à fait séduisant. Les bienfaits de la civilisation s'y trouvent réunis aux charmes d'une nature magnifique, la vie y est douce et facile, l'industrie et le commerce y prospèrent, on n'y manque pas de ressources en tout genre et l'on y jouit d'une tranquillité parfaite. C'est, d'après le dire de notre voyageur, l'une des contrées les plus heureuses de la terre et qui renferme encore dans son sein bien des éléments d'avenir. M. Mallat attribue ce beau résultat à l'influence des missionnaires, qui n'a pas cessé de se faire sentir de la manière la plus favorable au développement moral de la population. Il en conclut que l'action religieuse est un

excellent moyen de colonisation qu'on aurait bien tort de négliger ; il pense que l'expérience de l'Espagne dans les îles Philippines doit servir d'exemple aux autres pays européens et les engager à préférer les missionnaires aux soldats pour établir leur domination sur les peuples sauvages. L'Angleterre a, du reste, depuis longtemps, compris et pratiqué cette marche, plus lente mais plus sûre que toutes les autres. Les conseils de M. Mallat s'adressent principalement à la France, qui s'est en général montrée peu habile à fonder des colonies et qui, dans ce moment encore, dépense à la conquête de Tahiti plus d'hommes et d'argent que les Philippines n'en ont coûté à l'Espagne.

La relation de notre voyageur renferme des détails fort curieux sur les mœurs, les usages et l'idiome des indigènes et sur les productions naturelles des trois règnes, ainsi que des notions très-étendues sur l'administration du pays, sur la vie des colons et sur les diverses races dont le mélange forme la majeure partie de la population des villes. Elle est bien écrite et présente une lecture pleine du plus vif intérêt.

Etudes littéraires, par Ch. Labitte ; avec une notice de M. Sainte-Beuve ; Paris, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Dans une époque comme la nôtre, où tant d'écrivains survivent à leur renommée et s'endorment sur les lauriers d'un premier succès, ne se croyant plus obligés de faire aucun effort, il est triste de voir la mort frapper dans la fleur de sa jeunesse un talent vigoureux, plein d'ardeur pour l'étude. M. Ch. Labitte ne suivait point à cet égard les errements de la littérature actuelle ; il était ami du travail et s'y livrait avec courage, avec opiniâtreté même, ne se croyant jamais permis de traiter un sujet quelconque

sans le connaître. On n'a guère de lui, sauf un volume sur les prédicateurs de la Ligue, que des fragments publiés dans les Revues ; mais le moindre article sorti de sa plume porte un cachet qui lui appartient et dans lequel se trouve un heureux mélange d'érudition de bon aloi avec les charmes du style et un esprit de saine critique souvent assaisonné de graces piquantes. Aussi accueillera-t-on bien l'éloge qu'en fait M. Sainte-Beuve quoiqu'il soit assez hazardé en tête d'un livre à la fin duquel figure une notice très-louangeuse aussi sur M. Sainte-Beuve. Il aurait mieux valu peut-être éviter ce rapprochement ; mais du moins on reconnaîtra que l'hommage rendu par M. Sainte-Beuve à la mémoire de son ami est très-justement mérité ; d'ailleurs il s'exprime avec mesure et convenance, sans exagération ni flatterie complaisante, mettant M. Ch. Labitte à la place réelle que lui assignent ses travaux estimables. Les recherches historiques et la littérature latine furent les premiers objets vers lesquels se dirigea d'abord l'activité du jeune écrivain. Il s'y livra tout entier, avec un zèle que ne rebutèrent ni les veilles laborieuses, ni les ennuis qu'entraîne inévitablement l'exploration de documents indigestes et de sources obscures. Puis après avoir amassé de cette manière une foule de matériaux précieux, il aborda la critique, pour laquelle il se sentit bientôt une vocation décidée et où les richesses acquises par ses travaux antérieurs lui donnèrent dès le début une supériorité incontestable. Ses articles sur *Varron*, sur *Lucile*, sur *la divine comédie avant Dante*, ses notices sur les *Etats de la Ligue*, sur *Gabriel Naudé*, sur *Boisrobert*, sont des morceaux dignes de satisfaire les érudits en même temps qu'ils offrent à tous les lecteurs une instruction solide présentée sous la forme la plus attrayante. Ses études sur *Marie-Joseph Chénier*, sur *Michaud*, sur *Raynouard*, sur M. *Saint-Marc Girardin*

abondent en aperçus ingénieux, en traits délicats et spirituels, et témoignent d'un jugement sain, d'un goût pur, d'une noble indépendance de caractère, qui ne craint pas d'exprimer franchement ses opinions et le fait toujours avec tact et bienveillance. On saura gré à M. Sainte-Beuve d'avoir réuni ces morceaux divers, dont quelques-uns valent vraiment la peine d'être arrachés à l'oubli qui suit de près la publicité périodique et dont la plupart seront relus avec un vif plaisir. C'est de la bonne littérature, sérieuse et forte, qui a d'autant plus de prix qu'elle devient chaque jour plus rare à mesure que le feuilleton envahit les journaux et y étale son insolence de parvenu ignorant et vain.

RELIGION, PHILOSOPHIE, MORALE, ÉDUCATION.

Le vrai Christianisme suivant Jésus-Christ, par M. Cabet; Paris, 1 vol. in-32, 2 fr. 50 c.

Il serait plus exact de dire : *le vrai christianisme* suivant M. Cabet, car l'ex-procureur général, ex-député, interprète la doctrine de l'Evangile d'une manière qui lui appartient en propre et qui n'entra certainement jamais dans la pensée des premiers Apôtres ni de leur Maître. Son but est d'en faire non pas seulement la religion du communisme, mais le communisme lui-même, c'est-à-dire un système d'organisation sociale auquel il prétend rapporter toutes les promesses et toutes les espérances de la foi chrétienne. Suivant lui, Moïse, Jean-Baptiste et Jésus-Christ sont trois grands chefs communistes, qui ont préparé, annoncé et prêché un nouveau régime de société où il n'y aura plus de pauvres, plus de misère ni de souffrances, plus d'in-

dividualisme ni par conséquent de propriété. C'est là le bonheur offert aux hommes en récompense de leurs bonnes œuvres; le paradis doit se réaliser sur cette terre; les hommes se sont étrangement trompés en prenant à la lettre les paroles du langage figuré : il n'y a pas d'autre vie à venir que le communisme, dans lequel arrivera le véritable règne de Dieu sur la terre. Telles sont les idées que développe M. Cabet, en prenant un certain nombre de passages de l'Ancien et du Nouveau Testament, dont il prétend faire en quelque sorte le catéchisme, à la fois moral et politique, de l'école socialiste. Il commence par exposer succinctement les principaux points de la législation mosaïque, dans laquelle il voit la consécration évidente du principe de la souveraineté du peuple. On trouvera peut-être fort difficile de concilier ce principe avec le gouvernement théocratique auquel étaient soumis les Hébreux. Mais cela n'arrête nullement notre publiciste radical. Au contraire, il en tire plutôt un argument favorable à sa cause. La théocratie repose sur une fiction qui suppose que tout pouvoir émane directement de Dieu, et comme la volonté de Dieu se manifeste dans celle du peuple, il en résulte que la souveraineté populaire est en définitive la base de tout l'édifice. Il est vrai qu'un pareil régime ne laisse guère d'essor à la liberté; mais aussi la liberté n'est pas du tout le but du communisme, qui se propose d'organiser la société de telle façon que les individus soient complétement sacrifiés à l'espèce, et qui, dans ses rêves d'égalité absolue, prépare un joug sous lequel tous devront courber la tête sans aucune distinction. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à lire le *Voyage en Icarie*. On y trouve, dans les institutions communistes dont M. Cabet offre le modèle, plus d'un trait de ressemblance avec les castes des états théocratiques. Seulement à la place de l'idée religieuse, trop entachée sans doute d'in-

dividualisme pour subsister, c'est l'intérêt de la communauté qui est le seul principe dirigeant, devant l'inflexible rigueur duquel doivent céder tous les sentiments, toutes les affections et tous les instincts de l'homme. Cela nous explique pourquoi la théocratie juive inspire si peu de répugnance à notre auteur. Et puis elle lui présente certaines dispositions législatives, qui, surtout en ce qui concerne la propriété, s'accordent avec ses vues. L'homme n'y est regardé que comme usufruitier du sol ; tous les cinquante ans, au Jubilé, les ventes sont annulées de plein droit; les Hébreux sont tous égaux et frères, la loi du talion établit une justice impitoyable qui n'admet ni circonstances atténuantes, ni distinction quelconque. Enfin la terre promise est une récompense qui doit avoir son effet dans ce monde, et il n'est pas question de vie à venir non plus que de l'immortalité de l'âme. Aussi M. Cabet infère-t-il de là que l'esprit de l'ancienne loi était essentiellement communiste; et il en trouve la preuve dans la doctrine des *Esséniens*, qui, dit-il, « croient à la prochaine *fin du monde* (c'est-à-dire à la destruction de l'organisation sociale d'alors), à une *résurrection* et au *règne de Dieu* (c'est-à-dire à une réorganisation sociale sur la base de la fraternité, de l'unité dans le genre humain, de l'égalité et de la liberté ou de la démocratie). » Or c'est de cette secte qu'il fait sortir le christianisme, nouveau pas vers le communisme. Jésus-Christ prêche la fraternité, s'élève avec force contre l'égoïsme des riches, promet aux pauvres le royaume des cieux (c'est-à-dire le communisme), annonce que la justice divine rétribuera chacun selon ses œuvres dans la vie à venir (c'est-à-dire dans le communisme), déclare que la foi et la charité conduisent seules au paradis (qui est toujours le communisme). On objectera sans doute que l'immortalité de l'âme est la base sur laquelle repose la religion chrétienne et que toutes les paroles de Jésus-

Christ désignent évidemment une autre économie qui doit succéder à notre existence terrestre. Mais M. Cabet répond que c'est une erreur, qui provient de la fausse interprétation du langage figuré dont se sont servis le Maître et ses Apôtres. La vie à venir n'est autre chose qu'une réorganisation sociale; le paradis, c'est la communauté appuyée sur le suffrage universel; le bonheur des élus, c'est la jouissance des droits politiques, des droits du travail, des droits de boire et de manger à sa suffisance et d'une foule d'autres plaisirs non moins attrayants. Alors ce n'était certes pas la peine d'employer un langage figuré; on ne comprend point l'utilité de la métaphore quand il s'agit de convier les hommes à un festin joyeux, de leur offrir un bonheur si positif.

M. Cabet se montre en général assez ingénieux dans le choix des passages qu'il cite et dans la manière dont il en explique le sens. Ses efforts ne seront pas sans résultat sur les esprits peu éclairés, sur les intelligences peu développées. Mais là s'arrêtera son action, car il est en même temps parfois d'une faiblesse extrême et d'une simplicité niaise dans les artifices auxquels il a recours pour soutenir son système. Ainsi lorsque Jésus dit : « Rendez à César ce qui est à César, » M. Cabet prétend qu'il veut dire seulement : « Rendez *le denier* à César puisqu'il porte l'effigie de César et lui appartient. » Ce serait pourtant une bien grande absurdité, car il en découlerait que toute pièce de monnaie est la propriété du souverain dont elle porte l'effigie. Mais il n'est pas besoin de relever en détail les bévues de ce genre que commet le nouveau commentateur de l'Evangile ; ce serait une tâche trop longue et trop fastidieuse. Nous nous bornerons à signaler la plus grosse de toutes, qui suffit à elle seule ponr renverser ce monstrueux échaffaudage. C'est la contradiction manifeste qui existe entre le communisme, régime dans lequel, comme

nous l'avons déjà dit, le développement des individualités sera complétement sacrifié au bien-être matériel de l'espèce, et le christianisme, qui est avant tout une religion individuelle et qui a pour but la régénération morale de l'homme considéré comme être indépendant et libre. En ne prenant donc que la raison pour guide, le travail de M. Cabet ne saurait supporter un examen sérieux. C'est une œuvre pitoyable, et, de plus, une profanation des croyances les plus saintes, que l'auteur cherche à exploiter au profit de sa cause, en se réservant de les battre en brèche plus tard, dans une seconde partie, où il attaquera les dogmes et fera table rase de toute espèce de sentiment religieux. En effet, le communisme ne peut être que matérialiste. Il ne songe qu'aux besoins du corps, et, n'ayant rien à offrir pour satisfaire les nobles aspirations de l'âme, il est réduit à la nier. Heureusement elle est immortelle, elle défie le joug de la matière, qui ne pourra jamais parvenir à étouffer son essor.

Le livre du nouveau monde moral, contenant le système social rationnel basé sur les lois de la nature humaine, par Rob. Owen, abrégé et traduit de l'anglais par T.-W. Thornton ; Paris, chez Paulin ; in-18, 75 c.

Cet opuscule, qui n'a pas cent pages, est extrait d'un volume de Robert Owen, dans lequel se trouve exposée la doctrine philosophique et morale du communisme ; si tant est que les communistes puissent avoir une morale et une philosophie, ce qui nous semble très-douteux.

M. Thornton commence par donner un court aperçu de la vie d'Owen et des diverses tentatives qu'il a faites de réaliser son système. Il en fait un grand éloge, le représente comme un puissant génie qui a découvert la solu-

tion du problème social, et il n'attribue le peu de succès des établissements fondés par lui qu'à des causes tout à fait accidentelles, sans aucun rapport avec les principes dont Owen essayait ainsi l'application pratique. Cette manière de voir n'est pas précisément conforme aux relations des voyageurs qui ont visité à diverses reprises *New-Lanark* en Ecosse, *New-Harmony* en Amérique, et *Harmony-Hall* près de Southampton. Mais leurs renseignements peu favorables sont consignés dans des ouvrages anglais à peu près inconnus en France, et comme M. Thornton se contente d'émettre des assertions générales sans aborder les détails, il n'est guère possible d'en discuter la valeur ; il ne fournit même aucune donnée sur l'organisation de ces communautés, qui réalisent, suivant lui, le plus grand bonheur de tous. Le fait est à ses yeux incontestable, le succès a couronné l'expérience, et il faut se hâter de populariser les idées nouvelles qui doivent détourner l'humanité de la mauvaise direction dans laquelle jusqu'à ce jour elle s'est si misérablement fourvoyée. C'est dans ce but qu'il extrait du livre d'Owen un certain nombre de propositions destinées à former la base morale du communisme. Or ces propositions sont essentiellement matérialistes. Elles ont pour objet de soustraire l'homme à l'empire de la religion, de lui ôter toute responsabilité individuelle, d'en faire un être absolument soumis à l'influence de son organisme et des circonstances extérieures qui l'entourent, et de le placer par conséquent dans un état de dépendance complète vis-à-vis de la société, qui est seule responsable du développement de ses facultés, de ses actes et de ses penchants. Il n'y a donc plus ni vices ni vertus, ni bien ni mal ; la société n'a pas le droit de punir des fautes dont elle est elle-même coupable, car sa mission est d'en tarir la source en fournissant à chacun, suivant sa constitution particulière, les moyens

de devenir un être supérieur et de se procurer le bien-être; si elle échoue, ce n'est pas aux individus qu'elle peut s'en prendre, puisqu'ils ne sont que ce qu'elle les fait; il n'y a plus pour eux ni châtiments ni récompenses; quelle que soit leur conduite, elle est obligée de leur accorder une part égale dans toutes les jouissances de la communauté, car c'est un droit inaliénable qu'ils acquièrent par le seul fait de leur naissance. Il est évident qu'un pareil système détruit le principe de la liberté humaine; l'homme n'est qu'une espèce d'organisme entièrement soumis à l'influence d'agents extérieurs dont il n'est pas le maître; son perfectionnement personnel est sacrifié au bien-être matériel de l'espèce, qui devient le but unique de l'état social. A cet effet, l'éducation est uniforme pour tous, afin de passer sur les intelligences un niveau au-dessus duquel il n'est permis à aucune de s'élever; les occupations diverses sont réparties selon les âges avec la monotone régularité qui domine chez les abeilles ou les fourmis. On détermine d'avance la tâche de chacun depuis sa naissance jusqu'à 60 ans. Passé ce terme, il n'en est plus question; sans doute les vieillards sont dès lors à la charge de la communauté; mais il nous paraît fort à craindre que celle-ci ne trouve bientôt le fardeau trop lourd, et l'on frémit à l'idée des expédients que pourra lui suggérer le sentiment de sa conservation, le seul qui survivra chez elle à tous les autres. Les abeilles tuent leurs mâles dès qu'ils ne peuvent plus contribuer en rien à la prospérité de la ruche. De semblables mesures de salut public sont la conséquence nécessaire d'une organisation dans laquelle les individus ne sont considérés que comme des rouages qui, du moment où ils cessent d'être utiles, d'être aptes à remplir leur fonction, deviennent gênants et nuisibles. On a beau proclamer bien haut que l'amour unira tous les hommes dans le communisme: quand on brise tous

les liens de l'affection, quand on tarit toutes les sources de l'abnégation et du dévouement, comment s'imaginer que l'amour subsiste! Les inégalités sociales, la responsabilité individuelle, l'intérêt de la famille, voilà les sources du développement moral de l'homme. L'universalité du bien-être, le partage égal des jouissances, ne seraient propres qu'à favoriser l'essor de l'égoïsme le plus impitoyable. On ne conçoit vraiment pas que M. Owen, philanthrope éclairé, plein de vues grandes et généreuses, se fasse illusion au point de croire qu'après avoir détruit jusque dans sa racine l'élément spiritualiste, il pourra, par une éducation uniquement basée sur les besoins et l'étude de l'organisme, rendre les hommes bons, humains, dévoués, innocents et purs. C'est un rêve, et malheureusement un rêve très-dangereux, parce qu'il flatte les instincts et les passions d'une classe nombreuse, qui n'est déjà que trop disposée à voir, dans un bouleversement quelconque, la chance la plus sûre d'améliorer son sort actuel. En travaillant à répandre ces idées chimériques dans les rangs inférieurs de la société, l'on prépare une crise violente, qui n'aura sans doute pour résultat définitif que la déception la plus complète pour ceux qui l'auront amenée, mais qui menace de jeter l'humanité dans une fausse voie et d'engendrer des calamités dont on ne saurait prévoir l'étendue.

De l'état actuel de la philosophie dans les universités de l'Allemagne, par Ch. Buob. — **La philosophie de l'absolu** en Allemagne, dans ses rapports avec la doctrine chrétienne, par le même. — **Réflexions sur la dogmatique de Strauss**, par le même. — **Esquisse d'une philosophie de la religion**, d'après la méthode psychologique, par le même. Quatre brochures in-8°.

Ces divers opuscules forment un ensemble assez intéressant, dans lequel on trouve le résumé des doctrines philosophiques qui s'enseignent aujourd'hui en Allemagne, la critique de leurs tendances, et un essai de réconcilier la philosophie avec la religion par la méthode psychologique. M. Buob montre un esprit large, tolérant, animé dans ses recherches du seul amour de la vérité, qui ne rejette aucun système avant de l'avoir examiné mûrement, et qui accepte franchement la liberté de discussion la plus complète. On voit qu'il s'est formé à l'école allemande, dont les hardis penseurs dédaignent les ménagements timides et ne reculent jamais devant nulle conséquence des principes qu'ils croient devoir défendre. Mais il respecte les convictions de ses adversaires et les combat sans aigreur ni passion, avec les armes loyales du raisonnement. C'est un exemple bien digne d'être imité, et en même temps le meilleur moyen d'inspirer la confiance au lecteur.

Les disciples de Hegel occupent presque toutes les chaires de philosophie en Allemagne. Mais ils sont loin de s'accorder dans leur manière d'interpréter et de développer la doctrine du maître. Comme il arrive à toute secte triomphante, le succès à fait naître des divisions qui deviennent de plus en plus profondes. Deux tendances bien prononcées se manifestent et reproduisent, dans le sein

même de l'école hégelienne, l'éternelle lutte du matérialisme et du spiritualisme. D'une part les esprits ardents, audacieux, prétendent pousser jusqu'à leur dernière limites les idées panthéistes, borner à cette terre la destinée individuelle de l'homme, et le condamner après la mort au néant par sa fusion dans le grand tout qui constitue l'univers. C'est l'extrême gauche qui, en philosophie comme en politique, se montre plus habile à détruire qu'à fonder et sape témérairement les bases mêmes de l'édifice social, sans s'inquiéter si elle risque d'être ensevelie sous ses ruines. De l'autre part, la droite proteste contre ces excès dangereux qui conduisent à la négation complète des vérités religieuses et creusent un abîme entre deux degrés du développement de la conscience humaine, différents quant à leur forme, mais non quant à leur essence, entre la conscience du penseur vulgaire ou la conscience purement refléchie et la conscience spéculative. Elle s'efforce de prouver que les religions existantes sont loin d'être contraires à la raison ; elle prend à tâche de défendre la transcendance de Dieu et la permanence éternelle de l'individualité humaine ; elle essaye même de construire philosophiquement les formules principales de l'orthodoxie chrétienne sur la base du développement logique de la notion. A ces deux directions opposées se rattachent plus ou moins une foule de nuances diverses, qui toutes cependant appartiennent par les points essentiels à la philosophie hégélienne. Cette variété d'opinions est bien faite pour surprendre chez les partisans d'un système qui a la prétention d'enseigner la vérité absolue et qui par conséquent ne devrait pas donner lieu à de semblables divergences. Elle offre une preuve de l'impuissance de la logique, instrument admirable sans doute pour déduire les conséquences des principes, mais tout à fait impropre à déterminer *a priori* la valeur de ces principes. Hegel a

bien pu tirer un merveilleux parti de la logique pour déblayer le sol et préparer les voies à son système, mais lorsqu'il s'est agi de poser des bases certaines, fondamentales, il a senti la faiblesse de ce moyen et il a glissé sur les questions périlleuses de la personnalité de Dieu et de l'immortalité individuelle; de telle sorte qu'il est difficile d'apercevoir dans quel sens il a voulu se prononcer et qu'on peut soutenir également les deux hypothèses contraires. C'était là que se trouvait le germe destructeur de son système, qui se développe maintenant et produit une lutte intestine dont l'issue ne saurait être douteuse. Quel que soit le parti qui triomphe, une nouvelle philosophie remplacera celle d'Hegel, qui ne peut pas plus satisfaire les tendances de la droite que suffire aux exigences de la gauche. Quant aux esprits modérés qui prétendent se tenir dans le juste-milieu, ils sont en contradiction manifeste avec un sytème trop absolu pour permettre qu'on s'arrête ainsi à moitié chemin, qu'on recule devant les déductions de la rigoureuse logique qui en est l'essence. La gauche hégelienne dépasse le maître, tire de ses principes des conséquences qu'il n'aurait peut-être pas admises, mais c'est elle qui se trouve véritablement dans la voie qu'il a tracée et qui peut revendiquer à plus juste titre le nom de son école. Ses excès mêmes ne sont que le développement naturel de la doctrine d'Hegel. Dès qu'on ne pose pas comme axiomes l'existence personnelle de Dieu et l'immortalité individuelle de l'âme, on arrive tout droit au panthéisme. Aussi Strauss, l'un des organes les plus éminents du parti avancé, n'hésite pas à se déclarer franchement panthéiste et il est en cela beaucoup plus conséquent, on doit le reconnaître, que ceux qui prétendent concilier le système avec l'orthodoxie religieuse. En effet, l'orthodoxie est le drapeau des adversaires de Hegel; c'est celui de Schelling, ce hardi champion qui, ouvrant son

premier cours de philosophie à Berlin, il y à trois ou quatre ans, annonça dans la ville où le hégelianisme n'avait connu jusqu'alors presque aucun contradicteur, qu'il était venu pour prononcer une parole décisive, pour rendre à la philosophie le plus éminent service, pour la faire sortir des difficultés où elle s'était engagée et pour la remettre sur la voie de son libre développement. Il a donné ainsi le signal d'une réaction complète contre le principe même sur lequel repose toute la doctrine de Hegel; malheureusement la parole décisive qu'il annonçait, il ne l'a point encore prononcée et il paraît peu disposé à livrer aux chances de la publicité les idées nouvelles qui forment la base de sa philosophie. Mais ce mystère dont il s'entoure n'affaiblit pas son influence: au contraire, peut-être la favorise-t-il en empêchant l'action dissolvante de la critique. L'impulsion qu'il a donnée portera ses fruits, et, tandis que l'école hégelienne, poussée par la logique, marche inévitablement vers sa ruine, il aura préparé le retour des esprits à des doctrines plus saines et mieux en harmonie avec les tendances naturelles de l'âme. Suivant M. Buob, le triomphe momentané du panthéisme ne saurait avoir d'autre résultat que de prouver la supériorité de la méthode psychologique, adoptée par l'école éclectique française, et dans laquelle il voit le seul moyen de concilier la philosophie avec le sentiment religieux, qui constitue la manifestation la plus intime de notre âme. C'est à l'aide de cette méthode qu'il essaye d'esquisser à son tour un système, dans lequel il prend pour point de départ la conscience du moi, et, tenant compte des phénomènes que présente l'essence de notre nature, il cherche à démontrer que la raison, impuissante à découvrir leur cause, doit les admettre comme des faits et accepter leur autorité à laquelle d'ailleurs elle tenterait vainement de se soustraire. La logique a beau étayer de toute sa force l'é-

difice du panthéisme, elle ne peut arracher du fond de l'âme humaine la croyance en un Dieu personnel, maître absolu de l'univers, non plus que le sentiment de sa liberté individuelle et l'aspiration vers l'immortalité qui semble être son besoin le plus impérieux. Si ce sont là des mystères que la raison ne peut percer, le panthéisme en offre bien d'autres, qui sont au contraire en opposition manifeste avec ce qu'on peut appeler les instincts de notre âme. La tendance de l'homme vers l'absolu ne saurait être niée, et les efforts de la raison sont tout à fait insuffisants pour la satisfaire. Il faut donc renoncer à soumettre aux procédés rigoureux de la logique un problème dont nous ne possédons qu'une bien faible partie des éléments nécessaires à sa solution, et reconnaître que les perceptions du sentiment et les élans de la foi ont bien aussi leur valeur. M. Buob arrive de cette manière à faire cesser le divorce qu'on a voulu opérer entre la philosophie et la religion, et à trouver le gage de leur union indissoluble dans les doctrines d'un christianisme large et fécond.

Nous ne pouvons donner qu'une analyse bien imparfaite de ces travaux, qui ne sont eux-mêmes que des fragments peu développés. Mais ils nous paraissent annoncer un penseur remarquable, qui pourra contribuer activement aux progrès des études philosophiques, par la sagesse de son esprit autant que par la clarté avec laquelle il expose des sujets si profonds et si difficiles.

Physiologie philosophique des sensations et de l'intelligence, fondée sur des recherches et des observations nouvelles, et applications à la morale, à l'éducation, à la politique, par le Dr P.-N. Gerdy; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

« Les idées naissent du mariage de l'intelligence avec la nature par l'intermédiaire des sens. » Cette épigraphe, placée par l'auteur sur le titre du livre que nous annonçons, exprime fort nettement l'idée qui l'a dirigé dans ses recherches. C'est un philosophe sensualiste qui n'admet pas d'autres causes de développement intellectuel et moral que les perceptions extérieures transmises par le moyen des sens. Cependant il ne prétend point faire de l'homme un être purement passif, servilement soumis aux impressions des objets qui l'entourent : il lui accorde une faculté d'entendement, mais ne se prononce pas sur la nature de cette faculté. On ne peut donc pas l'accuser d'être tout à fait matérialiste, puisqu'il permet de supposer une âme pour laquelle seulement le corps est ici-bas un instrument indispensable. S'il exagère peut-être l'importance des sensations, on doit reconnaître que la philosophie a trop souvent aussi dédaigné d'en tenir compte, et que les progrès de la science physiologique ne peuvent plus se concilier avec un semblable dédain. Il est évident que les sens jouent un grand rôle dans la formation des idées ; ils sont les premiers maîtres de l'enfant ; c'est grâce à leur aide que se développe l'intelligence, qui sans cela ne pourrait avoir aucune communication avec le monde. Mais il n'est pas facile de marquer la limite où s'arrête leur action et où commence celle de l'entendement humain, auquel appartient la tâche de juger, de comparer les faits qu'ils lui transmettent et d'éclairer du flambeau de l'analyse les éléments confus qui lui sont fournis de cette manière.

M. Gerdy, entraîné par la tendance de ses études physiologiques, incline à donner aux sensations la part principale dans ce mystérieux phénomène sur lequel repose tout le développement intellectuel de l'homme. Il les subdivise en une foule de catégories ou d'espèces qui, selon lui, ont chacune leur fonction spéciale, et qui par conséquent produisent un grand nombre d'impressions diverses, dont les combinaisons se multiplient à l'infini. Il distingue ainsi les sensations physiques ou externes, au nombre de dix, les sens d'activité, de fatigue, de besoins, enfin les sensations spontanées qu'on voit se développer dans les différentes parties de l'économie animale, soit à l'état sain, soit à l'état morbide.

Cette division occupe la première partie de son livre, dans laquelle il décrit avec beaucoup de soin les effets produits par chaque espèce de sensations, et qu'il termine en réfutant les assertions des partisans du magnétisme au sujet du déplacement des sens. C'est un résumé fort intéressant de toutes les notions que peut fournir aujourd'hui la physiologie sur les rapports de la constitution physique de l'homme avec les agents externes, à l'influence desquels il est soumis. Dans la seconde partie, il suit le développement de l'intelligence dès ses premières lueurs chez le jeune enfant jusqu'à sa décadence chez le vieillard, puis il s'attache à faire la part de ce qu'elle doit aux excitations extérieures, aux sensations intérieures et à son activité spontanée. Passant ensuite en revue les divers actes de l'intelligence en exercice, il arrive à présenter l'ensemble des connaissances humaines et en donne une classification nouvelle. Enfin il tente de déterminer et de classer les facultés de l'intelligence d'après les données que lui ont fournies ses recherches et ses observations.

On le voit donc, c'est tout un système de philosophie que M. Gerdy édifie sur les découvertes de la science phy-

siologique. Il en tire des inductions très-ingénieuses sur la direction nouvelle qu'on devrait donner à l'éducation de la jeunesse, et propose des réformes radicales, soit dans la méthode, soit dans les objets de l'enseignement. Ses vues sont en plusieurs points directement opposées à celles des philosophes les plus distingués de notre époque. Mais, tout en attaquant leurs principes, il montre une grande estime pour leur talent et leurs convictions. Placée sur un pareil terrain, la discussion ne peut qu'être favorable à la cause de la vérité. L'ouvrage de M. Gerdy se recommande d'ailleurs par des qualités précieuses; s'il n'envisage peut-être qu'un seul côté de la question, il le traite du moins de la manière la plus complète, et avec autant de clarté que de savoir.

SCIENCES ET ARTS.

Précis de pathologie générale, de nosologie et de méthode d'observation, pour servir d'introduction à l'étude de la médecine clinique, par le Dr J.-B. Lavort; Paris, 1 vol. in-18.

Ce livre élémentaire est particulièrement destiné à servir de guide aux élèves dans la connaissance des maladies, de leurs symptômes et de leur traitement. Dans ce but l'auteur s'est efforcé de simplifier la classification en groupant les maladies d'après leur analogie la plus naturelle, qui se fonde sur l'identité de leur cause génératrice ou sur celle de leur nature. Considérant d'abord d'une manière abstraite toutes les lésions sensibles qui en forment les éléments, mais qui n'appartiennent spécialement à aucune d'elles, il en a formé des *états morbides communs*,

de chacun desquels il établit les caractères génériques. Puis il classe ensuite les maladies elles-mêmes en ordres et sous-ordres d'après les points d'analogie qu'elles offrent entr'elles, et suivant les rapports qu'elles ont avec ces états morbides qui se produisent dans leur cours sous des aspects divers. Cette méthode a l'avantage de fournir les indications les plus importantes pour le traitement des différents cas qui peuvent se présenter. L'auteur termine par quelques conseils utiles sur la marche qu'on doit tenir au lit des malades pour recueillir les faits qui se présentent à l'observation. Un précis de ce genre ne peut sans doute renfermer aucun développement et ne fait en quelque sorte qu'esquisser rapidement les principaux traits du tableau. Mais il est clair, facile à comprendre, et nous semble tout à fait propre à diriger les élèves dans la voie la plus féconde pour l'étude. M. Lavort signale à leur attention les points essentiels sur lesquels ils doivent surtout porter leur recherche, et jalonne ainsi la route qu'ils ont à suivre pour se rendre maîtres de la science et la faire peut-être à leur tour avancer par des découvertes nouvelles.

Leçons sur les phénomènes physiques des corps vivants, par C. Matteucci; Paris, 1 vol. in-12, fig., 3 fr. 50 c.

L'application des sciences physiques à l'étude des phénomènes de la vie est une de ces tentatives modernes qui ouvrent un vaste champ aux découvertes en apportant de nouvelles lumières à la discussion des problèmes les plus difficiles et les plus compliqués sur lesquels l'esprit humain puisse exercer ses efforts. C'est par là qu'on peut espérer d'arriver à embrasser d'un coup-d'œil l'ensemble

des rapports de l'être organisé avec le monde extérieur, et de faire nettement ressortir l'intervention des lois de la physique générale dans l'accomplissement des fonctions de l'économie vivante. Ce sujet neuf et fécond avait été traité déjà d'une manière fort remarquable par M. Magendie, dans ses leçons professées au Collége de France. Mais c'était surtout au point de vue physiologique que le savant professeur avait étudié les phénomènes fournis par l'observation. M. Matteucci, chargé par le gouvernement toscan de donner un cours à l'université de Pise sur cette même branche de la science, a suivi une autre direction, en s'attachant à la considérêr plus spécialement dans ses rapports avec les lois de la physique, à l'étude desquels il se voue avec non moins de talent que de zèle. Les leçons qu'il publie offrent le résumé clair et précis de tous les résultats fournis par l'expérimentation, de toutes les notions qui peuvent être maintenant regardées comme acquises à la science des phénomènes physiques de la vie. C'est un recueil de faits curieux et bien dignes d'exciter l'intérêt, présentés sans vue systématique, sans prétention ambitieuse. S'ils ne permettent pas encore d'asseoir la science de la vie sur des bases certaines, ils en éclairent cependant bien des points essentiels et offrent un enseignement aussi varié que fécond.

Manuel populaire d'Agriculture, d'après l'état actuel des progrès dans la culture des champs, des prairies naturelles, de la vigne, des arbres fruitiers; dans l'éducation du gros bétail, du cheval, du mouton, du porc, des abeilles; par J.-A. Schlipf, traduit de l'allemand par N. Nicklès. Strasbourg, 1 vol. in-8°, fig., 4 fr.

Ce manuel doit sa première origine à la libéralité de M. de Haber de Calsruhe qui offrit un prix de 50 ducats pour le meilleur écrit pouvant servir à l'instruction de la

classe agricole. Dans l'assemblée du congrès agricole d'Allemagne, à Brün en 1840, l'ouvrage de M. Schlipf fut couronné, et bientôt après le Conseil-général du Bas-Rhin en fit faire une édition pour l'Alsace, dans laquelle on eut soin de substituer les poids et mesures métriques à ceux d'Allemagne. Enfin la traduction française que nous annonçons ici a été couronnée par la société d'agriculture du Bas-Rhin. Tant de témoignages honorables prouvent combien ce *Manuel* remplit d'une manière satisfaisante le but que l'auteur s'est proposé d'atteindre. Nous ne saurions mieux donner l'idée de l'esprit qui l'anime et du genre de mérite qui le distingue qu'en citant quelques lignes de sa préface.

« Toutes les matières contenues dans ce Manuel ont été recueillies et élaborées d'après l'état actuel de l'agriculture prise dans toute son étendue, et en tenant compte des progrès les plus récents ; les préceptes et les indications qui s'y trouvent reposent sur la longue expérience des agronomes modernes les plus renommés. Tous les sujets qui n'ont pas été sanctionnés par l'expérience, cette pierre de touche de l'agriculture, ont été passés sous silence ; ainsi l'on peut considérer ce livre comme un conseiller fidèle pour tous les agriculteurs qui réfléchissent, pour tous ceux enfin qui, loin de vouloir suivre les vieilles routines de leurs ancêtres, cherchent au contraire à tirer profit des perfectionnements nouveaux, pour améliorer la culture de leurs champs aussi bien que la tenue de leur bétail.

« De grands progrès, dont les résultats sont déjà fort sensibles, ont été réalisés en effet dans le cours de ce siècle ; l'art si noble et si utile du cultivateur s'est enrichi d'une multitude de pratiques rationnelles qui méritent d'être popularisées autant que possible.

« Ainsi, pendant la composition de cet ouvrage, l'auteur a eu constamment en vue de n'y admettre que des faits pratiques reconnus généralement comme bons et utiles à tous les cultivateurs, et pour cela il s'est basé spécialement sur les excellents ouvrages de Schwertz, de Pabst et autres agronomes distingués. »

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Octobre 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Las Papillotos de Jasmin, coiffur, avec une traduction française; Agen, 2 vol. in-8°, 16 fr.

C'est venir un peu tard, sans doute, pour parler du poëte gascon, dont le talent a eu déjà les honneurs du feuilleton et de la réclame dans les principaux recueils périodiques de Paris. Mais nous nous défions volontiers de ces succès de vogue, auxquels succède si souvent et si vite le plus complet oubli, et nous avons préféré attendre la fin de ce concert d'éloges avant d'apprécier à notre tour les œuvres de Jasmin. La manière dont la presse française formule aujourd'hui ses admirations littéraires, ressemble tellement au charlatanisme des tréteaux que l'on éprouve une certaine répugnance à faire comme elle. Dès qu'un talent, doué de quelque originalité, réussit à percer, les épithètes les plus louangeuses lui sont prodiguées sans mesure, il est porté aux nues comme un génie du premier ordre, et toutes les formules de l'annonce sont mises à son service pour populariser son nom à force de le corner aux oreilles du public. Ses mérites réels, ses véritables titres à l'estime, on ne se donne guère la

peine de les examiner, mais on étale les noms de ses amis et de ses protecteurs, et l'on semble ne chercher qu'à jeter de la poudre aux yeux, absolument comme s'il s'agissait de quelqu'une de ces réputations usurpées qui n'ont d'autres bases que les adroites manœuvres de la camaraderie. Cette méthode est si bien entrée dans les habitudes de la presse, que les éditeurs de Jasmin ont cru ne pouvoir mieux faire que d'accumuler les notices, les articles de revue, les récits de salons et jusqu'aux moindres toasts adressés au poète, triste entourage qui contraste lourdement à côté des grâces légères et badines de sa muse naïve. De tout ce fatras, le jugement de M. Sainte-Beuve est le seul qui méritât d'être conservé, soit comme appréciateur littéraire, soit comme notice biographique. Jasmin est assurément un phénomène très-remarquable, mais il faut le laisser dans sa sphère, le prendre tel qu'il est et ne pas prétendre élever le coiffeur d'Agen sur le piédestal d'un homme de génie à la française. Il l'a bien senti lui-même, car, loin de se laisser séduire par les flatteries du monde parisien, il est retourné dans sa modeste retraite, comprenant que là se trouvait sa véritable place, au sein du peuple dont il parle la langue, dont il évoque les souvenirs, dont il exprime les sentiments. C'est là qu'est sa patrie :

> Ah ! mais jou, la bertat a descluquat moun èl ;
> Al grand riou de Paris n'ey pas bis l'aygo cando ;
> Triste, dezenluzit, torni prèt de ma foun ;
> Aro, per jou, Moussu Dumoun,
> La pichouno patrio ès bien aban la grando.

« Oh ! mais moi, la vérité a dessillé mes yeux ; au grand ruisseau de Paris je n'ai pas vu l'eau pure ; triste, désillusionné, je reviens près de ma fontaine ; maintenant, pour moi, Monsieur Dumon, la petite patrie est bien avant la grande. »

Il ne veut pas sacrifier aux chances de la gloire et de la fortune sa vie douce et obscure, les pures et simples joies de la campagne où il puise ses inspirations, il retourne avec bonheur à son honorable médiocrité.

Aro coumenci de senti
Que dins aqueste mounde espoumpat de fadesso,
D'ayoun nous cal talèou sourti,
Countentomen passo richesso !

« Je commence à sentir maintenant que dans ce monde boursouflé de gloriole, duquel il nous faut si tôt sortir, contentement passe richesse ! »

D'ailleurs il appartient essentiellement à la littérature provençale ; le français n'est pas sa langue, il veut bien qu'on l'enseigne à la jeunesse dans les écoles, mais c'est à condition qu'on ne la forcera pas d'oublier le viel idiome national du Midi, dont l'harmonieuse musique est le trésor du pauvre et la consolation du malheureux. Son talent renoue la chaîne, depuis si longtemps rompue, des troubadours, il en forme peut-être le dernier anneau, mais ne lui demandez pas de renoncer à cette langue déchue au rang des patois, car, sans elle, il n'aura plus de voix ni d'inspiration ; tout son art consiste à savoir tirer de cet instrument abandonné les sons mélodieux qu'il peut rendre encore, et la force lui manquerait pour en manier un autre plus complet, plus vigoureux, qu'il n'a pas étudié comme celui-là, dès son enfance, avec amour et ferveur.

Les qualités qui distinguent Jasmin rappellent tout à fait celles des anciens compagnons du gai Scavoir. Il chante avec la même souplesse de ton, avec la même harmonie plus gracieuse qu'énergique, il a, comme eux, l'esprit enclin au badinage et ne s'élève guère au-dessus du genre familier. Seulement parfois ses accents respirent

la mélancolie, sentiment assez rare chez les troubadours, dont la vie aventureuse ne ressemblait guère à celle du poète de nos jours; mais elle n'est que passagère, et son influence n'est pas assez dominante pour que le poète ne puisse pas la maîtriser et s'en servir plutôt comme d'une ressource ingénieuse qu'il emploie avec beaucoup d'art. Ainsi, dans ses *Souvenirs,* il raconte avec gaîté les misères de son enfance, le dénuement de la maison paternelle où il n'y avait pas tous les jours du pain, les expédients de sa mère pour fournir aux besoins de la famille et envoyer le petit Jasmin à l'école, la triste nécessité qui le força de renoncer aux études malgré ses succès précoces, et les ennuis de l'apprentissage durant lequel il dût renoncer à la plume pour apprendre à manier le rasoir. Tout cela est dit d'une manière plaisante et cependant l'ensemble produit une touchante impression, parce qu'à la fin de chaque chant survient quelque détail ou quelque réflexion qui va droit au cœur et le remue fortement par sa sensibilité naïve. De tels contrastes se retrouvent dans la plupart des petits poèmes de Jasmin, et ils émeuvent d'autant plus qu'ils sont en général aussi simples que vrais. L'auteur ne vise pas à l'effet, mais il l'atteint sans effort par l'expression naïve de sentiments toujours nobles et purs. Voyez, par exemple, la fin de sa jeune *Aveugle.* La pauvre fille ne peut croire que son bien-aimé Baptiste manque à la foi qu'il lui a jurée; il faut pour la convaincre qu'elle l'entende prononcer devant l'autel le oui fatal qui l'unit à un autre. Alors:

« Une voix connue s'écrie : c'est lui!!... Et tout d'un coup, aux yeux de la noce interdite, le confessionnal s'ouvre et l'aveugle en sort. — Tiens, Baptiste! dit-elle, puisque tu as voulu ma mort, qu'à ta noce mon sang serve d'eau bénite!! et de son sein elle tira vite un couteau sans trembler. Mais sans doute qu'elle avait son bon ange

près d'elle, car sa douleur fut si forte qu'au moment de se frapper, elle tomba morte !! »

Les traits heureux de ce genre abondent chez Jasmin, jusque dans ses plus légers impromptu. C'est là ce qui constitue sa véritable originalité. Il n'imite personne, il a sa manière à lui de penser et de dire les choses, il est plein de verve et de saillies. Nous avons en lui le poète populaire qui se fraie sa route lui-même et la suit tout naturellement, sans aller chercher ses inspirations en dehors du cercle de ses relations et de ses habitudes. Sous ce rapport il mérite assurément les plus grands éloges, et ce n'est que justice de lui assigner, dès à présent, une place dans la littérature de notre époque. Mais quelque incontestable que soit sa supériorité, nous doutons qu'elle réussisse à faire revivre la langue dont il s'est servi et qui semble condamnée, comme tous les autres patois de la France, à disparaître de plus en plus devant les progrès de la centralisation. Aussi les éditeurs ont-ils sagement fait de placer en regard du texte une traduction littérale qui permet de saisir le sens des expressions et des tournures de phrases particulières à l'idiome provençal sans gâter, par une imitation maladroite, le caractère de cette poésie tout empreinte de fraîcheur et d'ingénuité.

Le Jury des ombres, ou les modernes appréciés par les anciens sous le rapport de la scène tragique, par N. Châtelain ; Strasbourg, imprimerie de G. Silbermann, in-8°.

L'idée qui a donné naissance à cette opuscule est assez originale ; l'auteur s'est proposé de faire juger par les anciens notre théâtre moderne et les questions tant controversées qui se rattachent à la littérature dramatique. Il évoque Socrate, Euripide, Sophocle, Périclès, Aspasie,

Alcibiade, Diogène, et les fait d'abord assister à la représentation de la *Phèdre* de Racine, puis il les conduit à Londres pour voir Garrick jouer *Richard III* de Shakespeare. La tragédie française excite l'admiration des ombres grecques, Euripide et Sophocle proclament la supériorité de Racine en s'inclinant devant son génie, le seul Diogène paraît peu satisfait du bon ton qui règne sur la scène. Le drame de Shakespeare produit plus d'effet encore, c'est l'idéal de la perfection, l'antiquité se reconnaît vaincue, dépassée par la tragédie anglaise. Ainsi le jury des ombres ne se montre ni classique, ni romantique d'une manière exclusive; il professe un sage éclectisme qui admire le beau partout où il se trouve et qui l'accueille avec enthousiasme, sans s'inquiéter s'il est conforme aux règles formulées par tel ou tel système. C'est faire une bien grande estime de l'antiquité que de la représenter ainsi; mais ce n'est peut-être pas très-exact, car, quelque supériorité d'esprit qu'on accorde aux anciens, l'on ne saurait admettre qu'ils placent Shakespeare et Racine au-dessus d'Eschyle et de Sophocle. Du moins, cela ne peut être dans leur bouche qu'un compliment flatteur adressé au monde moderne par l'urbanité athénienne. Il est évident, par exemple, que les concessions faites par Racine aux exigences de son temps et de son public devraient choquer le goût grec, quand ce ne serait que par les altercations qu'il fait subir au caractère national en donnant à ses personnages les allures de la société française du XVIIme siècle. La *Phèdre* de Racine, malgré les grandes beautés qu'elle renferme, est précisément sous ce rapport très-accessible à la critique. Nous ne croyons pas surtout que Sophocle et Euripide fussent très-disposés à la reconnaître comme un chef-d'œuvre parfait. Quant à Shakespeare, la vigueur de son génie puissant les frapperait sans doute d'une manière plus vive, mais nous

doutons encore qu'ils n'eussent que des éloges à lui adresser. M. Châtelain n'a pas assez développé la donnée très-piquante de son *Jury des ombres*. Il aurait pu en tirer un beaucoup meilleur parti, s'il nous avait montré les tragiques anciens critiquant le théâtre moderne au point de vue de l'art antique. Cela l'aurait entraîné dans une discussion sérieuse et approfondie des questions tant controversées entre les écoles classique et romantique; avec les connaissances littéraires qu'il possède et les qualités précieuses de son esprit fin et original, il se serait certainemeut acquitté d'une pareille tâche, de façon à ce qu'on n'eût pas regretté de voir son opuscule prendre les dimensions d'un volume. Mais il n'a voulu faire, comme il l'a dit, qu'une bluette, et il nous semble qu'alors le but principal n'est pas complétement atteint, parce que les applaudissements qu'arrache aux ombres voyageuses le spectacle si nouveau pour elles d'une représentation scénique à Paris où à Londres, ne prouve rien du tout au sujet des points qui sont en litige. L'éclectisme de M. Châtelain, que nous approuvons fort, aurait besoin d'être appuyé sur des arguments bien motivés; d'autant plus qu'il ne ménage pas ses traits contre les prétendus réformateurs de la scène française. Son badinage est du reste spirituel et gracieux; on y rencontre de jolis détails, d'ingénieux contrastes, et les célébrités qu'évoque l'auteur y sont caractérisées par des mots assez heureux.

Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien; tome IX. Paris, chez René et Ce, 32, rue de Seine, 1 vol. in-8°, portraits, 4 fr.

Ce volume renferme G. Cuvier, le général Jackson, le maréchal Bugeaud, Thorwaldsen, Sainte-Beuve, Chéru-

bini, de Martignac, de Barente, Uhland et Walter Scott. Ainsi la science, l'art militaire, la sculpture, la critique littéraire, la musique, la politique, la poésie et le roman y sont représentés dignement. L'auteur sait ainsi jeter habilement de la variété dans son travail et cela ne gâte rien à son succès. On aime à passer du savant au général, de l'artiste au poète, et le talent souple, fécond, ingénieux du biographe n'en ressort que d'une manière plus avantageuse. En effet, il se fait tout à tous, quel que soit le sujet qu'il ait à traiter on dirait qu'il en possède une connaissance spéciale, basée sur des études profondes. Sans doute avec sa modeste et loyale franchise, il déclare avoir emprunté à d'autres plus savants que lui, il indique les sources auxquelles il a puisé, il présente son œuvre comme une simple compilation. Mais pour compiler de la sorte il faut un bien grand tact et une rare intelligence. Ainsi sa notice sur Cuvier renferme un exposé parfaitement clair et bien fait des grands travaux par lesquels cet homme de génie a marqué son passage dans l'histoire naturelle, dans l'anatomie comparée et la géologie. On y trouve en même temps une juste appréciation de ses talents administratifs et un bel hommage rendu à la supériorité de vues et à la droiture d'intention qu'il porta dans toutes les voies où s'exerça l'activité de son esprit aussi vaste que riche. L'écrivain anonyme ne s'écarte cependant point de son impartialité, jamais ses jugements ne sentent la flatterie ni la prévention, il respecte toutes les opinions consciencieuses et mesure son estime à la valeur morale des hommes plutôt qu'au plus ou moins de sympathie qu'il peut éprouver pour le parti dans les rangs duquel ils ont joué un rôle. Ami du progrès et partisan d'une sage liberté, il ne craint pas de signaler chez le général Jackson les tendances dangereuses du radicalisme, ni de rendre justice aux vrais mérites du maréchal Bugeaud, tout en blâmant

ses boutades extra-légales et ses allures par trop militaires en certaines occasions. Il loue dans M. de Martignac l'homme d'état honnête, conciliant, cherchant le bien de son pays dans la paix et la concorde, ne sacrifiant son indépendance à aucun parti et gagnant l'affection de tous par ses belles et nobles qualités, unies à la puissance d'un talent fort remarquable. Dans M. de Barente il n'envisage que l'historien dont la renommée est à ses yeux plus sûre et moins sujette à contestation que celle de l'homme politique. Mais le morceau capital de ce volume, celui qui nous paraît le plus digne d'exciter l'intérêt du lecteur, c'est la notice sur Walter Scott. Ici l'on voit que l'auteur a mis tous ses soins et tout son amour à reproduire avec vérité les traits originaux de l'illustre romancier. Prenant pour guide les mémoires publiés par M. Lockhart, il n'omet aucun détail propre à bien faire connaître ce génie fécond, cette vie si laborieuse et non moins admirable au point de vue moral qu'au point de vue littéraire.

A côté de cette grande gloire, M. Sainte-Beuve reste un peu dans l'ombre et son talent devait naturellement prêter beaucoup à la critique. Cependant il n'a pas lieu de se plaindre, car il est traité très-courtoisement. Sauf quelques légers reproches tournés avec finesse il règne dans l'examen de ses tendances et de ses productions une bienveillance tout à fait indulgente. Enfin Uhland, Chérubini, Thorwaldsen, sont appréciés, chacun dans son genre, avec une sagacité qui fait honneur au goût pur et délicat ainsi qu'au sentiment artistique de l'homme de rien dont nous respectons l'anonyme, quoique nous soyons tentés de révéler au public un nom qui mérite assurément de figurer parmi les écrivains les plus distingués de notre époque.

Voci dell' anima, di F. de Boni; Lausanna, 1 vol. in-18, 1 fr. 50 c. — **Il Veggente in solitudine**, poema polimetro di Gabr. Rossetti; Losanna, 1 vol. in-18°, 3 fr. 50 c. — **Cosi la penso**, cronaca di F. de Boni, n° 1; Losanna, Bonamici e C., in-18, 1 fr. 25 c.

Ces diverses publications sont des indices curieux du mouvement qui agite les esprits en Italie, et de la tendance nouvelle qui semble succéder aujourd'hui aux vues purement politiques de l'ancien carbonarisme. Après avoir epuisé ses forces dans des tentatives révolutionnaires qui n'avaient aucune chance de succès, la jeunesse italienne commence à comprendre que l'affranchissement de la pensée doit précéder la réforme des institutions politiques, et que le joug autrichien n'est pas l'unique ni même le principal obstacle à l'établissement de la liberté en Italie. L'oppression de la force matérielle trouve son meilleur appui dans l'asservissement des intelligences, elle succomberait bientôt devant leur émancipation. C'est donc la papauté qui est le véritable obstacle au réveil de la nationalité italienne, car c'est elle dont le despotisme pèse directement sur la pensée, et lui interdit toute espèce d'essor. Aujourd'hui comme à l'époque de la réformation, l'on s'aperçoit qu'il est impossible de concilier les progrès de l'esprit humain avec l'autorité infaillible du pape. Il a fallu bien du temps, bien des expériences désastreuses pour revenir à cette vérité pourtant si simple et si évidente. Mais enfin l'on y est revenu, et le débat stérile qui s'agitait entre telle ou telle forme de gouvernement prend tout à coup des proportions plus grandes, une tendance plus élevée et plus féconde en replaçant la question sur son véritable terrain, en opposant de nouveau la doctrine du libre examen aux éternelles prétentions de la hiérarchie romaine. Ainsi l'œuvre commencée au seizième siè-

cle, puis interrompue par les réactions successives sorties d'un si vaste ébranlement, va se continuer, et déjà nous voyons des symptômes manifester l'heureuse influence du retour aux vrais et grands principes. Sans doute il y a bien encore de l'irritation passionnée dans le langage, mais le but n'est plus de détruire aveuglement les bases même de l'édifice social; les notions morales tendent à reprendre leur empire. Telle est du moins l'impression qu'a produite sur nous la lecture des différents écrits que nous annonçons. On y trouve, à côté de déclamations violentes contre l'Autriche, contre Rome et les jésuites, un sentiment religieux qui paraît aussi sincère qu'éclairé, un respect de la famille et un sage emploi de la raison qui respirent le véritable esprit du protestantisme.

Les *Voci dell'anima* sont un recueil de poésies lyriques pleines de verve et non moins remarquables par le tour de l'expression que par l'énergie de la pensée. M. Filippo de Boni est un exilé qui gémit sur la servitude de sa patrie, et donne libre cours à son indignation contre les oppresseurs qui la tiennent sous le joug. Ne lui demandez pas des chants d'amour et de bonheur, sa muse est sévère et sombre, il le dit lui-même :

È severo il mio canto, e all'armonia
Temperato dell'ira e del dolor.
Vive solo a patir l'anima mia,
E sempre sento una tempesta in cor.

È severo il mio canto, e non ho rose
Che di vergine capo adorni 'l crin.
Di possenti desir Dio mi compose,
Poi m'operse un abisso in sul cammin.

L'objet de toutes ses pensées, le but de ses plus vives affections, c'est l'Italie et

Cimiterio è l'Italia, ove una lapida
Non han le maledette ossa del forte;
Ove il recente sangue e l'ampie fosse
Coprono al guardo inorriclito i fior,
E non s'ode che il suon delle percosse,
La bestemmia del birro e di chi muor.

L'Autriche et le pape ont tué l'indépendance et la nationalité italienne. Ce sont les deux ennemis qu'il faut combattre, et, contre le second surtout, il importe de diriger les efforts communs, de dissiper l'aveuglement du peuple en ouvrant ses yeux à la lumière de l'Evangile. L'Eglise romaine condamne l'usage de la raison, elle anathématise quiconque ose se servir de cette noble faculté, les esprits les plus supérieurs n'ont pas trouvé grâce devant ses cruels supplices. Le souverain pontife qui se dit le vicaire de Dieu sur la terre, au lieu d'employer son pouvoir à faire régner la paix, la justice et la charité, n'a songé qu'à réaliser ses vues ambitieuses, en appesantissant son joug sur les intelligences abâtardies par l'esclavage et la superstition. Dans une vision ingénieuse dont le théâtre est le Vatican, le poète évoque tous les saints, les anges et les apôtres pour juger la conduite du pape. Une voix sortant du sanctuaire s'écrie : « O évêque de Rome, Dieu te dit : Vas, tu seras éternellement dans le monde mon image, mon symbole, mon esprit. » Et le chœur des saints et des anges répond en dénonçant les méfaits de la papauté qui a tant de fois foulé aux pieds la justice, sacrifié d'innocentes victimes à sa politique impitoyable, méconnu les droits de l'humanité, donné l'exemple de la corruption, changé les autels en échafauds sur lesquels ruisselait le sang des hérétiques dont la torture n'avait pu vaincre le courage. Et lorsqu'est terminée la longue série de ces accusations redoutables, saint Pierre reprend au pape sa mitre, saint Paul lui retire son épée,

saint Jean-Baptiste lui enlève l'étoile sacrée, etc., enfin les douze apôtres prononcent la malédiction divine sur le Juda romain. Alors le jour reparaît, une joyeuse harmonie éclate dans les cieux, et mille voix s'écrient : Jésus est ressuscité ! et mille autres voix répondent : Et la servitude est morte !

Cette conception est grande et saisissante. Elle produit d'autant plus d'effet que le style en est majestueux et simple, dénué de tout ornement superflu, sobre d'images et plus riche d'idées que de mots. C'est, selon nous, la pièce la plus remarquable de ce petit volume dans lequel l'auteur déploie en général un talent plein de vigueur et d'originalité. Mais nous ne devons pas oublier la dédicace à ses amis, qui se trouve en tête, et dans laquelle il expose d'une manière plus complète ses convictions, ses craintes et ses espérances. L'unité de la nation italienne et des institutions constitutionnelles, voilà le but de ses désirs. L'incompatibilité de la morale de Christ avec les enseignements de l'Eglise, des doctrines de l'Evangile avec les décrétales romaines et les statuts du Saint-Office, lui paraît d'une évidence incontestable. Mais il sait qu'en Italie abondent les esprits timides qui veulent se persuader que la lumière et les ténèbres peuvent exister ensemble, que la liberté peut vivre à l'ombre de l'esclavage. Et pour prouver que le portrait du pontife chrétien si noblement tracé par la plume généreuse de Gioberti, n'est point celui du pontife de Rome, qu'entre l'Evangile et les actes d'un Grégoire XVI il y a une distance aussi grande que du blanc au noir, il ouvre l'histoire et signale rapidement tous les maux causés à l'Italie par la politique romaine. Il est intéressant de voir un écrivain italien se poser ainsi en adversaire de l'école catholique française, et faire crouler par le seul examen des faits tout l'échafaudage de sophismes laborieusement élevé pour soutenir l'al-

liance intime du catholicisme avec la liberté, pour représenter la réforme comme essentiellement unie au despotisme politique.

M. de Boni se contente de rappeler ce que l'inquisition a fait de l'Espagne, qui, pendant trois siècles, n'a pas donné un penseur à l'Europe, et qui, de libre qu'elle était, est tombée dans l'esclavage. Il montre l'Angleterre devenue, depuis sa séparation de Rome, la nation la plus puissante du globe; les Pays-Bas acquerront par le même moyen leur indépendance et leur nationalité, l'Allemagne puisant à la même source l'élément d'un admirable progrès intellectuel, tandis que l'Autriche est demeurée dans les ténèbres, et que l'Italie n'a eu quelques phases d'essor et de prospérité que lorsqu'il s'y est rencontré des gouvernements assez sages et assez forts pour résister à l'influence de Rome. Florence meurt tuée par un pape, Naples et Palerme sont mises à l'enchère par un pape qui les cède au plus offrant. Les institutions romaines jointes aux haines politiques donnent naissance à la sanglante guerre qui s'ouvre par le massacre de la Saint-Barthélemy. La France, pour reconquérir sa liberté, doit se lever en armes comme un seul homme, inventer Robespierre et combattre avec l'épée et la parole contre Rome et ses rois très-chrétiens. L'Espagne, pour redevenir espagnole, doit supporter une horrible guerre civile de trente années. Le Mexique et les autres provinces américaines ne réussissent à secouer le joug que pour tomber dans une impuissante anarchie. La vérité de ce tableau ne peut être récusée, et dès lors quelle leçon doit-on tirer des enseignements d'une pareille expérience, sinon que dans la papauté réside le véritable obstacle aux progrès de l'esprit humain, et que la réforme ou le retour au pur christianisme évangélique est indispensable à la marche de la civilisation?

C'est bien aussi la pensée qui anime l'auteur du poëme *Il Veggente in solitudine.* M. G. Rossetti est encore un de ces innombrables exilés de l'Italie, que la Providence semble avoir voulu disperser sur toute la surface de l'Europe comme autant de témoignages éclatants de l'inepte et brutal despotisme d'une autorité qui se prétend infaillible, qui aspire à dominer le monde entier, et qui, par l'insupportable esclavage de son joug pousse à la révolte, et force à s'expatrier l'élite du peuple sur lequel son influence s'exerce le plus directement. Le poëme que nous annonçons décèle, outre un talent fort distingué, une âme élevée, ouverte à toutes les nobles affections, et empreinte d'un profond sentiment religieux.

Vero consolator degl' infelici,
Evangelio di Cristo, io t'apro e bacio,
E fido e spero in te. Deh per me sii
Nell' incerto cammin dove m'innoltro,
Deh sii per me qual duplice colonna
Dinube e fiamma, onde sicuro io scorra
Questo deserto che si chiama vita.

M. Rossetti se montre animé d'une piété fervente, mais non point aveugle. Chez lui la raison et la foi s'unissent; il rejette l'autorité de l'Eglise pour se prosterner devant celle de l'Evangile « saint livre, qui contient la parole de Dieu, qui s'adressant au cœur de l'exilé, le soutient dans son épreuve, le conseille dans le péril, le reconforte dans la douleur. » Et combien son cœur s'épanouit aux douces et pures joies de la famille.

Per lungo corso d'anni agli occhi miei
Di questo santo imen brillò la face,
Eppur nè un giorno sol citar potrei
Che ne scemasse lo splendor vivace,
Nè mai, dal dì che all' ara amor si suorse,
Verme di pentimento il cor mi morse.....

E veggo quai due rose e due ligustri,
Onde s'infiora il laccio che ci unisce,
I quattro pegni della mutua fede,
Del nostro santo amor frutto e mercede.
Come gli amo io dirò, ma taccio come
Degno è ciascun di lor d'essere amato.

Il Veggente in solitudine renferme maintes pages empreintes de ce touchant amour et de ces tendances vraiment chrétiennes. C'est le journal de l'exilé, dans lequel il a déposé ses pensées les plus intimes, soulageant ainsi sa douleur, donnant parfois libre essor à son indignation contre les oppresseurs de sa patrie, puis bénissant Dieu d'avoir ouvert ses yeux à la lumière, et puisant un nouveau courage dans sa confiance au triomphe définitif de la vérité chrétienne qui, une fois dégagée des liens du papisme, affranchira les intelligences et détruira la servitude.

Assurément c'est un fait bien digne d'exciter l'attention que cette direction nouvelle qui se manifeste chez les Italiens, et qui tend à faire pénétrer le principe du protestantisme jusqu'au sein même de la métropole catholique, à rallier autour de son drapeau tous les adversaires du pouvoir pontifical et tous ceux qui veulent pour l'Italie une liberté sage, féconde et durable.

Dans *Cosi la penso*, nous retrouvons M. Filippo de Boni qui, sous la forme d'une conversation familière, passe en revue les nouvelles d'Italie les plus récentes et soumet, à l'examen du simple bon sens, soit les projets de réorganisation politique proposés par plusieurs écrivains dont les idées ont trouvé de l'écho chez les meilleurs esprits, soit les brillantes espérances qu'ont fait naître les premiers actes du nouveau pape. Il reconnaît à Pie IX d'excellentes intentions, un caractère digne d'estime et de respect; il admet même comme possible qu'il ait conçu la

pensée d'une vaste série de réformes importantes, et qu'il se soit mis courageusement à l'œuvre après avoir mesuré l'étendue et les périls d'une semblable entreprise. Mais doit-on, pour cela, se livrer à l'enthousiasme d'une folle joie? Ne faut-il pas du moins attendre les faits, peut-on oublier que les vices de l'Eglise romaine ont toujours eu leur source dans la nature de ses institutions bien plus que dans le caractère de son chef? L'amnistie proclamée par Pie IX est digne d'éloge sans doute, mais ce n'est qu'une réparation qu'exigeait impérieusement la conduite de son prédécesseur qui s'était montré plus impitoyable qu'aucun souverain laïque. Grégoire XVI avait aussi débuté par des mesures plus significatives encore. Il avait adjoint cinq laïques avec le titre de *prolegats* aux gouverneurs des légations, institué la garde civique qui nommait elle-même ses officiers, créé des conseils provinciaux, établi des tribunaux en vue d'extirper une foule d'abus, nommé une commission chargée de fonder un meilleur système financier, etc., etc. Or de toutes ces réformes on sait ce qu'il est advenu sous le règne de ce pape qui a soulevé les réclamations de toute l'Europe et mérité de sévères notes diplomatiques de la part de tous les gouvernements. C'est une étrange illusion que de croire la papauté capable de réformer l'Eglise, car chaque pas qu'elle ferait vers ce but serait une atteinte portée à sa propre existence, et pour accomplir une tâche pareille, il faudrait qu'elle abandonnât l'un après l'autre tous les attributs de son pouvoir. Attendre du pape la liberté de la pensée, c'est lui demander de se suicider. Il peut rendre son joug moins dur, se concilier les cœurs par l'éclat de ses vertus, mais si l'Italie aspire à une véritable indépendance, à la conquête précieuse du libre examen, il faut qu'elle se sépare de lui comme a fait Luther.

Second voyage sur les deux rives de la mer Rouge dans le pays des Adels et le royaume de Choa, par M. Rochet d'Héricourt; Paris, 1 vol. in-8° et atlas, 16 fr.

M. Rochet, lors de son premier voyage, avait trouvé chez le roi de Choa un accueil si bienveillant que la pensée lui était venue d'en profiter pour essayer d'établir des relations amicales entre ce pays et la France. A son instigation, Sahlé-Salassi, le roi de Choa, lui remit une lettre et divers objets pour S. M. Louis-Philippe qui, à son tour, le chargea de retourner en Abyssinie porteur de présents destinés à ce souverain, et lui donna les pouvoirs nécessaires pour poser les bases d'un traité de commerce. En même temps l'Académie des Sciences lui fournit les moyens d'utiliser son voyage par des observations relatives soit à la météorologie soit aux diverses branches de l'histoire naturelle. C'est cette seconde expédition qui fait l'objet du livre que nous annonçons aujourd'hui. M. Rochet d'Héricourt possède à un haut degré les qualités précieuses d'un bon voyageur. Il paraît courageux, ferme, patient, plein à la fois de tact, de prudence et de résolution, doué d'un caractère égal et ouvert qui lui concilie facilement l'affection de ceux avec lesquels il est appelé à vivre. Le vague désir qui l'a poussé d'abord à entreprendre d'explorer l'Afrique était le symptôme d'une vocation bien décidée à laquelle il s'est voué avec ardeur, profitant de l'appui que lui ont valu ses premiers résultats pour se mettre en état de la remplir d'une manière plus complète et plus féconde. Muni d'instruments dont il s'est empressé d'apprendre l'usage tout nouveau pour lui, encouragé par les témoignages d'intérêt que lui ont donnés le roi des Français et les savants de l'Institut, il n'a pas hésité à refaire un voyage dont il connaissait déjà par expérience les dangers et les fatigues. Seul, avec un ba-

gage assez lourd et embarrassant, puisqu'il s'y trouvait, entre autres choses, 100 fusils de munitions, 2 canons, 58 carabines, 50 pistolets et 100 sabres, un orgue de barbarie, etc., il s'est mis en route pour l'Egypte, il a navigué sur la Mer Rouge et traversé le désert, sans autre garantie de sûreté que sa propre résolution au milieu des périls de tous genres qui l'entouraient dans ces contrées où la méchanceté des hommes vient trop souvent se joindre aux obstacles naturels pour entraver la marche et menacer la vie du voyageur européen. Partout où il rencontre quelque agent consulaire français, il trouve sans doute bon accueil et obtient d'utiles directions. Mais le pouvoir de ces employés subalternes est d'un bien petit secours contre le despotisme turc, et le moindre chérif brave sans scrupule leurs représentations pour satisfaire les caprices de sa volonté. Une fois qu'on a dépassé la limite où s'arrête la domination du Pacha d'Egypte, on est exposé à toutes les exactions de l'autorité la plus arbitraire. M. Rochet signale avec regret l'état d'anarchie et d'insécurité qui règne aujourd'hui dans ces villes des bords de la Mer Rouge que l'on a soustraites à l'administration de Méhémet-Ali. Souvent même il n'y a pas de pouvoir régulier ; de farouches Bédouins répandent la terreur le long de la côte, et massacrent ou pillent les voyageurs. Plus d'une fois, M. Rochet se vit obligé de recourir à la ruse pour soustraire ses bagages à la rapacité de ces petits chefs indépendants, dont l'avarice et la perfidie sont les qualités dominantes. A Toujourra, le sultan qui préside cette espèce de république noire composée de quelques misérables huttes adossées les unes aux autres entre des montagnes arides et la grève ardente et nue, au sein de la contrée la plus stérile et la plus désolée qui se puisse imaginer, le sultan interdit formellement à M. Rochet de traverser son territoire, prétendant

s'être engagé vis-à-vis des Anglais à ne laisser pénétrer aucun voyageur d'une autre nation. M. Rochet comprit bien que ce n'était là qu'un prétexte pour le rançonner, mais il n'avait nul moyen de vérifier le fait, et sa seule ressource était d'envoyer un message au roi de Choa pour lui demander son intervention. En attendant, il fallut retourner à Moka et user d'adresse pour que les présents destinés au monarque abyssin ne devinssent pas la proie de la cupidité du gouvernement turc.

Par sa prudente habileté, notre voyageur surmonte tous ces obstacles préliminaires, et une lettre menaçante de Salhé-Salassi étant venue mettre fin à l'opposition du sultan de Toujourra, M. Rochet, escorté de quarante-deux chameaux qu'il n'obtient, après de longs débats, qu'en consentant à payer à leur propriétaire une somme de plus de 4500 francs, peut continuer sa route à travers le pays des Adels, vaste désert où, sur une ligne de 130 lieues, le sol tourmenté par un travail volcanique qui rend la marche pénible et difficile sans offrir à l'œil autre chose que l'aspect monotone d'un chaos stérile, présente à peine çà et là quelques mares d'eau croupie pour désaltérer les chameaux. On ne saurait imaginer un plus affreux séjour, et l'existence des hordes nomades que l'on y rencontre semble vraiment tout à fait énigmatique. Aux souffrances du corps s'y joignent les inquiétudes justement inspirées par les mœurs barbares des Bédouins, chez lesquels l'assassinat est considéré comme un acte honorable. Vainement M. Rochet aurait-il voulu distraire son esprit de ces tristes préoccupations, car ses guides lui montrent dans la gorge de Gongonta les tombes de trois compagnons du major Harris lâchement assassinés au milieu de leur sommeil, et il ne peut s'empêcher de frémir en comparant sa position isolée au milieu de ses chameliers bédouins avec celle de l'ambassadeur anglais escorté d'une suite nom-

breuse et imposante. Mais cette pensée n'abat pas son courage, seulement il prend la résolution de dormir le jour pendant que ses gens sont occupés aux préparatifs du repas, et de veiller toutes les nuits. Grâce à cette sage mesure, et à son admirable présence d'esprit, M. Rochet échappe aux tentatives dirigées contre sa personne. Portant toujours avec lui son fusil à plusieurs coups dont il sait, dans l'occasion, se servir en adroit tireur, il profite de la terreur que les armes à feu inspirent aux Bédouins, et arrive dans le royaume de Choa sans autre accident que la perte d'un chameau et de quelques instruments brisés. Sahlé-Salassi, impatient de le revoir, envoie au devant de lui des messagers pour hâter son arrivée. Bientôt, en effet, notre voyageur franchit la distance qui le sépare encore d'Angolola, résidence du monarque abyssin. Le riant aspect que présentent les fertiles campagnes qu'il traverse forme un singulier contraste avec l'aridité du pays des Adels. La végétation la plus riche, des champs cultivés avec beaucoup de soin et parsemés de nombreuses chaumières entourées d'ombrages touffus, succèdent tout à coup à la triste monotonie du désert. On se sent transporté au sein d'une société humaine qui, quoique bien arriérée ou bien déchue, possède cependant les éléments de la civilisation. C'est une race noire chez laquelle le christianisme, malgré le mélange de superstitions grossières qui le défigure, a conservé une influence heureuse et empêché la barbarie de descendre au même degré que dans les autres peuplades de l'Afrique. Sahlé-Salassi paraît être doué d'une intelligence assez développée pour comprendre les avantages du développement européen. Il reçoit M. Rochet avec les témoignages d'une vive affection, et donne libre cours aux manifestations de sa joie naïve en passant en revue les présents du roi des Français. Mais c'est qu'aussi M. Ro-

chet déploie un grand tact dans sa conduite. Loin de se poser en ambassadeur chargé d'un rôle officiel, il montre une simplicité pleine de bonhomie bien propre à lui concilier l'amitié de ce prince à demi-sauvage. Peu soucieux des règles de l'étiquette, il embrasse le roi, il embrasse la reine, il embrasse les princes et les princesses comme d'anciennes connaissances avec lesquelles il s'est mis sur le pied de l'intimité familière. Ces allures franches et cordiales réussissent beaucoup mieux à la cour de Choa que les formes cérémonielles de l'ambassadeur anglais qui, en croyant imposer le respect, n'avait fait qu'éveiller la défiance. Aussi, M. Rochet n'éprouve-t-il pas la moindre difficulté dans l'accomplissement de sa mission. Il jouit de toute la faveur du souverain sans exciter la jalousie de ses courtisans, et l'accompagnant dans une expédition contre quelques tribus voisines, il s'acquiert par sa bravoure une renommée que les poètes du pays célèbrent en vers éthiopiens. Il ne se fait pas moins admirer par son adresse à la chasse des hyppopotames. Ayant promis à un de ses amis, naturaliste distingué, de faire tous ses efforts pour lui rapporter un fœtus de cet animal, M. Rochet imagine de conseiller à Sahlé-Salassi la graisse d'une femelle d'hyppopotame pleine, comme un excellent spécifique contre les douleurs rhumatismales. Il obtient ainsi l'autorisation de faire de fréquentes chasses avec une escorte nombreuse. Mais sur la quantité d'hyppopotames qu'il réussit à tuer, il ne se trouve pas une seule femelle pleine. Le récit de ces chasses est fort intéressant, ainsi que les détails relatifs aux mœurs et usages du pays. La forme du gouvernement est une monarchie absolue, dans laquelle le roi résume en lui toutes les fonctions importantes jusqu'à celles de juge suprême qui prononce sur tous les appels auxquels peuvent donner lieu les décisions des tribunaux. Sahlé-Salassi exerce le pouvoir avec

un talent remarquable. C'est à son intelligence supérieure et à son respect pour la justice que le Choa doit sa prospérité actuelle, et devra sans doute aussi ses destinées futures, car la sage direction imprimée par le roi semble promettre à cet Etat un développement duquel sont encore bien éloignés les autres pays de l'Afrique intérieure. Si des relations commerciales, surtout, s'établissent avec l'Europe, il est probable que le Choa ne tardera pas à marcher d'un pas rapide dans la voie de la civilisation. Malheureusement on ne peut pas fonder de bien grandes espérances sur le traité conclu par M. Rochet. Jusqu'ici, du moins, le commerce français s'est montré peu soucieux de s'aventurer dans des entreprises de ce genre, et, pour le Choa comme pour la Chine, il est à craindre qu'un long temps se passe encore avant que l'on tente d'exploiter ce débouché nouveau. Mais notre voyageur s'est acquis des droits certains à l'estime et à la reconnaissance par ses louables efforts, dans lesquels il a déployé autant de zèle que de tact et de sagesse. Il est à souhaiter que de nouvelles missions lui soient confiées afin de le mettre à même de continuer la carrière pour laquelle il montre une semblable aptitude.

Histoire des deux Restaurations jusqu'à la chute de Charles X, en 1830, par Achille de Vaulabelle ; Paris, 5 vol. in-8° (trois sont en vente), prix 5 fr. le volume.

M. de Vaulabelle commence son *Histoire des deux Restaurations* par un exposé rapide des événements qui se sont succédés depuis 1793 jusqu'en 1813, c'est-à-dire depuis la mort de Louis XVI jusqu'à la première chute de Napoléon. Dans cette revue fort succincte d'une période si longue et si riche, il ne peut naturellement qu'enregis-

trer la suite des faits et se borner à les présenter sous le jour le plus impartial. C'est une introduction destinée à servir de mémorandum au lecteur pour lui rappeler les événements qui ont précédé le retour des Bourbons et qui ont conduit la France à les laisser remonter sur le trône dont elle les avait chassés. Une observation curieuse que M. de Vaulabelle signale avec insistance comme prouvant combien la royauté dut sa défaite à ses propres fautes plus qu'aux prétendus complots de ses adversaires, c'est que la cause royaliste perdit bien promptement l'intérêt qu'elle semblait devoir exciter en France, surtout après la cruelle condamnation qui avait frappé Louis XVI. Elle avait sans doute encore de nombreux partisans, mais elle ne trouvait plus de sympathie dans la masse; le prestige qui avait si longtemps fait de la nation française le peuple le plus monarchique de l'Europe s'était évidemment évanoui. Lorsqu'aux excès révolutionnaires succéda le régime consulaire, on crut le voir renaître, et l'on s'empressa d'en profiter pour substituer l'empire à la république et pour rétablir un maître, une cour, une noblesse, des priviléges et tout le cortége qui accompagne ce système pour lequel on pensait retrouver chez les Français une prédilection marquée. Ce fut la première et la plus déplorable erreur de Napoléon, qui partant de cette illusion tout à fait trompeuse, s'imagina rencontrer d'autant plus d'appui qu'il renierait davantage son origine républicaine. Sans doute, l'esprit français léger, inconstant, éprouvait un certain charme à voir reparaître le lustre et les pompes d'une cour. Le bon goût et l'intérêt y trouvaient également leur satisfaction. Mais au fond, ce qu'on admirait le plus dans l'empereur, c'était la gloire militaire du général, et l'on applaudissait aux faveurs qu'il répandait sur son entourage comme à des récompenses bien justement gagnées sur le champ de bataille. Malheureusement

Napoléon ne comprit pas cette distinction, qui, quoiqu'elle paraisse un peu subtile, était bien saisie par l'opinion publique. Il prit l'enthousiasme populaire comme un encouragement à persévérer dans cette fausse voie, et bientôt il se préoccupa, soit dans ses actes d'administration intérieure, soit dans ses alliances, des moyens d'asseoir sa dynastie d'une manière durable, beaucoup plus que d'assurer à la France les garanties d'une liberté sage et forte. Tant qu'il put continuer à éblouir les yeux par l'éclat de la victoire, les conséquences de ce malentendu ne se développèrent point. Mais lorsque son ardeur de conquête vint se briser contre les frimats de la Russie, on ne tarda pas à voir éclater une réaction générale. Les peuples européens, fatigués de cette insatiable ambition qui ne leur laissait ni trève, ni repos, se levèrent en masse au cri de l'indépendance nationale, et le patriotisme français vit son énergie paralysée par les défiances et le mécontentement qui commençaient à se manifester au sujet de la politique impériale. Ce ne fut certainement pas l'opinion royaliste qui renversa l'empereur; elle avait épuisé ses forces dans les guerres de la Vendée, et depuis lors ne s'était plus montrée que dans d'obscures conspirations qui n'avaient servi qu'à constater son impuissance et la bien faible minorité de ses adhérents. La tentative essayée à Troyes en février 1814, au moment où pâlissait déjà l'étoile de Napoléon, et qui se termina par l'exécution du chevalier de Gouault, en offre une preuve significative. Elle n'eut alors aucune espèce de retentissement. Evidemment l'idée de la rentrée des Bourbons n'existait encore que dans l'imagination de quelques serviteurs fidèles de l'ancienne cour. Mais Napoléon eut le tort d'attribuer un tel résultat aux racines profondes que devait avoir jetées dans les cœurs le dévouement à sa personne impériale. Le royalisme était bien mort, mais le napoléonisme ne

l'avait pas tout à fait remplacé ; dans la personne de l'empereur, la France s'aimait elle-même glorieuse, puissante, redoutée, et dès qu'elle vit la fortune l'abandonner, elle se retira de lui parce qu'elle ne voulait nullement lier ses destinées futures aux siennes. M. de Vaulabelle cherche à faire retomber toute la faute sur les grands dignitaires, qui, trop bien récompensés par leur maître, n'aspiraient qu'à la paix pour jouir des richesses et des honneurs dont il les avait comblés. Cela est vrai jusqu'à un certain point, mais il faut reconnaître aussi que la fatigue était à peu près générale. On était las de la guerre partout, jusque dans les rangs supérieurs de l'armée, et il aurait fallu, pour donner l'élan nécessaire à la France, que les esprits fussent convaincus qu'il s'agissait réellement de sa liberté, de son bonheur, et non plus de fournir un aliment à l'inquiète activité de Napoléon. Probablement s'il n'avait pas le premier sacrifié les intérêts du pays à ses vues particulières, le pays à son tour ne l'eut pas abandonné dans le moment du danger. Quoi qu'il en soit, l'invasion étrangère ne rencontra point la résistance à laquelle on pouvait s'attendre. La France laissa faire les puissances alliées, et sembla peu soucieuse d'engager une lutte violente pour soutenir le régime impérial. Cette même lassitude fit accepter le retour des Bourbons comme le moyen le plus prompt et le plus simple de tout terminer. Les manifestations de joie qui accueillirent Louis XVIII s'adressaient bien moins à lui qu'à la paix dont son avènement était le prix. On fondait de grandes espérances sur ce prince que l'on savait plus raisonnable et plus éclairé que ses frères. Malheureusement à sa suite revenaient une foule d'émigrés pleins d'exigences hautaines, qui ne concevaient la restauration possible qu'avec le rétablissement de tous les anciens priviléges. Les prétentions de cette noblesse outrecuidante ne tardèrent pas à faire surgir des

difficultés sans nombre. Bientôt le désappointement se glissa dans les esprits, et l'opinion mécontente se tourna de nouveau vers l'Empereur, qui attendait à l'île d'Elbe l'occasion de reparaître avec avantage sur la scène politique. On oublia ses fautes, on ne se souvint que de sa gloire, et il fut appelé avec enthousiasme le libérateur de la France. En effet, il l'eût peut-être été s'il avait su franchement arborer le drapeau de la liberté constitutionnelle. Mais les formes représentatives répugnaient à ses instincts despotiques. Il se sentait mal à l'aise vis-à-vis d'une Chambre des députés, dans laquelle il ne voyait qu'un pouvoir rival au sien. Ne pouvant s'astreindre aux conditions qui lui étaient imposées par la nécessité, il préféra tenter encore une fois d'entraîner la France par le seul prestige de sa personne, et sa folle présomption précipita la marche du drame dont le désastre de Waterloo fut le dénouement. Alors Louis XVIII profitant de la leçon, revint avec une charte qui, toute imparfaite qu'elle fût, satisfaisait, du moins en partie, les vœux de la nation, et qui lui permit de consolider son trône malgré les nombreux germes de trouble et de discorde qu'avaient laissés après eux l'ébranlement des cent jours et les misères de la seconde invasion. C'est là que s'arrête le 3e volume de M. Vaulabelle, terminé par une relation très-détaillée du procès de Ney et des réactions dont le Midi fut le théâtre. L'esprit dans lequel est écrit son livre est éminemment français; il témoigne de vives sympathies pour la période brillante de l'Empire, et ne montre peut-être pas toujours, dans sa manière d'apprécier les intentions et les actes des souverains étrangers, la complète impartialité qui sied à l'historien. Cependant l'ensemble de ce travail nous paraît digne d'estime, et le style lucide et précis de l'auteur en rend la lecture fort attrayante.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Richard Cobden, les ligueurs et la ligue, précis de l'histoire de la dernière révolution économique et financière en Angleterre, par J. Garnier; Paris, 1 vol. in-32, 75 centimes.

Le triomphe de la Ligue *anti-cornlaw* en Angleterre, est assurément l'un des faits les plus remarquables de notre époque. Jamais peut-être révolution aussi importante ne s'accomplit avec autant de calme et de rapidité. Sans doute depuis longtemps le principe de la liberté du commerce était professé par les plus habiles économistes anglais et, en théorie du moins, il était admis comme une vérité incontestable pour un assez grand nombre d'esprits éclairés. Mais de la théorie à la pratique il y a loin; quoique sir James Graham ait dit que: « le principe du libre échange est un principe du sens commun, » beaucoup de préjugés empêchaient encore les uns de le reconnaître, tandis que chez d'autres de puissants intérêts étouffaient complétement la voix du sens commun. L'aristocratie anglaise, propriétaire du sol, et la classe des fermiers, repoussaient de toutes leurs forces un principe qui semblait porter surtout atteinte à la position que leur avaient créée les lois protectrices. Les classes ouvrières préoccupées d'agitations politiques ou de réformes socialistes, s'intéressaient fort peu à une question dont elles ne comprenaient ni la portée ni les conséquences; elles y étaient plutôt hostiles comme à une diversion fâcheuse qui venait entraver les progrès du chartisme. Ce fut en présence de ces différents obstacles que se fonda la ligue. Dès 1838, dans un meeting qui eut lieu à Bolton, la critique

des *Corn-laws*, présentée par M. Paulton, depuis l'un des principaux ligueurs, obtint un plein succès. Des meetings pour le même objet s'organisèrent bientôt successivement dans plusieurs villes, et, entre autres, à Manchester, où l'on employa sept séances à délibérer sur une pétition au parlement, qui demandait l'abolition entière et immédiate de la loi sur les grains. Cette pétition était l'œuvre de Richard Cobden, manufacturier habile et intelligent, qui par son travail s'était acquis une position très-honorable. Adoptée par la Chambre de Commerce de Manchester, elle fut portée à la Chambre des Communes, où une forte majorité la repoussa par son vote. Alors Richard Cobden proposa, comme moyen d'agir sur l'opinion publique, de former une ligue destinée, disait-il, à renverser les iniquités de l'aristocratie féodale, et qu'il comparait à celle des villes hanséatiques devant laquelle n'avaient pu résister les châteaux forts du Rhin et de l'Elbe. La proposition fut accueillie avec enthousiasme; on se mit à l'œuvre avec cette ardeur dévouée, ce génie d'organisation, et cette persévérance infatigable qui sont les traits distinctifs du caractère anglais. Un comité central donna bien vite l'élan à toutes les villes des districts manufacturiers; on créa un journal, on multiplia les publications et les meetings; la propagande prit un essor rapide, s'adressant tantôt aux fermiers, tantôt aux classes ouvrières, montrant aux uns l'abolition des lois céréales comme le moyen assuré de les soustraire au joug despotique des seigneurs, faisant voir aux autres le pain à bon marché comme le résultat direct et immédiat de cette grande mesure. La Ligue prit ainsi un développement tel que son administration ne tarda pas à égaler celle d'un ministère d'Etat. Mais elle avait à sa tête des hommes d'une haute capacité. M. Georges Wilson la présidait avec un merveilleux talent administratif, Richard Cobden, par son

éloquence toujours lucide et forte de raisonnement, était son chef intellectuel. Elle comptait plusieurs membres du parlement, une quantité considérable de ministres appartenant à toutes les religions, et réussit bientôt à convaincre un certain nombre de fermiers qui començaient à ouvrir les yeux sur leurs véritables intérêts. Mais sa plus glorieuse conquête fut celle des ouvriers chartistes, qui, après avoir longtemps résisté, décidèrent à une immense majorité que la poursuite de toute autre réforme serait laissée de côté pour ne s'occuper que de l'abolition des lois sur les grains. En même temps la Ligue obtenait un succès matériel non moins précieux; d'énormes subsides étaient votés dans ses meetings, et lui fournissaient les moyens de rendre son action toujours plus forte et plus générale. On peut s'en faire une idée en voyant le chiffre de son budget de 150,000 fr. en 1839, s'élever graduellement jusqu'à celui de 12,500,000 fr., somme votée en 1845. Les ouvriers eux-mêmes y apportaient leur quote-part, et l'on a vu un ancien manufacturier jouissant d'une modeste aisance, vendre sa voiture avec l'approbation de toute sa famille consultée à ce sujet, afin de pouvoir augmenter son offrande à la Ligue, soit du montant du prix de sa voiture, soit de celui des frais d'entretien qu'elle lui coûtait annuellement. Disposant de telles ressources et soutenue par l'enthousiasme de ses partisans, la Ligue put remuer l'Angleterre d'un bout à l'autre, et forcer l'attention du gouvernement à se porter sur la question de la liberté du commerce. Elle était devenue en effet une véritable puissance dont l'action sage et toujours renfermée dans les limites de la stricte légalité ne devait assurément pas inspirer des inquiétudes, mais qui en passant dans des mains moins prudentes pouvait devenir un levier fort dangereux. Ses manifestations de toutes sortes avaient pris de telles dimensions qu'il n'était désormais plus pos-

sible de ne pas compter avec elle. Le ministère anglais comprit cette nécessité, il essaya d'abord d'entrer dans la voie indiquée par quelques mesures partielles, puis sir Robert Peel conçut le hardi projet de satisfaire complétement les vœux de la Ligue, en amenant l'aristocratie à faire le sacrifice de l'un de ses plus injustes priviléges. On connaît les détails de la lutte que le premier ministre eut à soutenir, ainsi que son issue qui a dépassé certainement toutes les espérances des amis de la liberté commerciale. L'Angleterre est le premier grand pays qui donne l'exemple de l'application du principe, et la Ligue satisfaite d'une pareille victoire qu'elle ne croyait certainement pas gagner si promptement, s'est dissoute en votant à Richard Cobden une récompense, et en ouvrant à cet effet une souscription dont la somme dépasse déjà un million de francs. Ainsi tout est grandiose dans l'histoire de cette entreprise, dont M. G. Tompson signalait bien justement la réelle portée, lorsqu'il disait dans un discours adressé, en 1845, aux ligueurs: « A l'avenir, quand les hommes voudront savoir s'il est possible de détruire un abus protégé par la puissance et défendu par la richesse, par le rang, par la corruption, quand ils se demanderont s'il y a quelque espoir de jeter bas un pareil abus par des efforts persévérants et des sacrifices, on leur montrera les pages qui contiendront l'histoire de la Ligue contre les lois sur les grains. »

Aussi M. Garnier a-t-il jugé nécessaire de faire connaître en France tous les détails de cette histoire, afin de populariser le principe du libre échange et de hâter la formation de sociétés dont les efforts combinés puissent parvenir à battre en brèche le système protecteur des douanes françaises. Son petit livre nous paraît tout à fait propre à remplir le but qu'il s'est proposé. Il est clair, précis, il offre un résumé rapide de la marche suivie par

la Ligue, et renferme des données très-intéressantes soit sur les moyens dont elle s'est servie, soit sur le caractère et les talents de chacun des hommes distingués qui ont contribué le plus à son éclatant triomphe.

SCIENCES ET ARTS.

Traité de salubrité dans les grandes villes, par MM. les docteurs J.-B. Monfalcon et A.-P-J. de Polinière; Paris, 1 vol. in-8°.

La salubrité des villes a certainement fait de grands progrès depuis le commencement de ce siècle. La civilisation s'est tournée de ce côté-là, et les découvertes de la science ont permis de réaliser bien des améliorations utiles. Cependant les villes de fabriques et les grands centres, où se trouve agglomérée une nombreuse population pauvre, laissent encore beaucoup à désirer. La plupart des travaux exécutés jusqu'à présent ont eu pour but d'assainir les quartiers habités par la classe aisée, et ceux où vivent les ouvriers sont en général demeurés dans leur ancien état d'abandon et de saleté, rendu plus intolérable encore par l'accroissement du nombre de leurs habitants. On a bien essayé d'y remédier par des ordonnances sévères, la police s'y fait mieux, une certaine surveillance s'y exerce de temps en temps de manière à réprimer les abus trop graves. Mais ce ne sont là que d'impuissants palliatifs qui ne sauraient compenser le manque d'air et l'absence d'eau en quantité suffisante pour subvenir aux premiers besoins de la vie. Les deux conditions essentielles de la santé sont de pouvoir respirer librement dans

une atmosphère qui ne soit pas viciée, et d'avoir à sa disposition l'eau nécessaire pour entretenir la propreté du corps. Or, en général, ces premiers éléments du bien-être ne se trouvent ni dans les ateliers où les ouvriers travaillent durant le jour, ni dans les bouges où ils s'installent la nuit. Trop souvent les exigeances de l'intérêt l'emportent sur celles de l'humanité. Quelques propriétaires de grandes manufactures, animés de sentiments plus louables, ont bien cherché par leur exemple à changer cet état de choses, mais ils n'ont eu que fort peu d'imitateurs, et les habitudes invétérées de la classe ouvrière s'opposent malheureusement à toute espèce de réforme autant que l'égoïsme de ceux qui l'exploitent. Evidemment, quelque partisan que l'on soit de la complète liberté individuelle, il faut reconnaître qu'en ce qui touche à la salubrité publique l'intervention du gouvernement est indispensable. Son devoir est de veiller au bien-être de tous et de ne pas permettre qu'il soit compromis par l'impéritie ou la négligence de quelques-uns. Aussi ne peut-on qu'approuver l'institution des Conseils de salubrité auxquels sont soumises toutes les questions de ce genre. C'est à leur prudence éclairée qu'on doit les résultats obtenus jusqu'ici, les sages mesures prises pour arrêter la multiplication des établissements insalubres et pour diminuer les dangers qui les accompagnent. MM. Monfalcon et de Polinière exposent d'une manière très-intéressante les précieux travaux de ces Conseils, non moins distingués par leur zèle que par leurs lumières. Ils ont contribué fortement par leur influence à perfectionner la législation relative à la voirie et à l'assainissement des villes. Leurs recherches savantes ont dévoilé les falsifications pernicieuses que l'appât du gain fait subir aux substances alimentaires, et, en même temps qu'ils attiraient l'attention dé la police sur de si funestes abus, ils indiquaient les

moyens les plus efficaces de les réprimer. Dans tout ce qui dépend de l'administration publique on peut dire que leur action s'est fait sentir d'une manière véritablement avantageuse. Ainsi les hôpitaux et les hospices ont changé d'aspect, les établissements insalubres ont disparu des lieux où leur présence nuisait à la santé publique, les rues se sont élargies, un meilleur système d'égouts et d'arrosage est venu les débarrasser des immondices qui s'y amoncelaient autrefois, la surveillance et le nettoyage des halles ont été singulièrement perfectionnés. Mais, ainsi que le disent les auteurs de l'ouvrage que nous annonçons, ce n'est là qu'une partie de la tâche qu'ils ont à remplir, et, pour le reste, ils auraient également besoin de l'appui du gouvernement afin de vaincre les résistances que leur opposent soit la propriété particulière, soit les habitudes et les préjugés de ceux mêmes dans l'intérêt desquels ils travaillent. Ici MM. Monfalcon et de Polinière abordent une question des plus délicates, celle de l'intervention gouvernementale dans les relations de l'industrie et de la vie privée. Cependant, au point de vue où ils se placent, leurs observations nous semblent assez fondées. Dès qu'on entre dans les détails de l'application, il ne convient pas de prétendre s'en tenir rigoureusement aux principes absolus de la théorie, et les intérêts de la santé publique sont assez graves pour mériter qu'on leur fasse quelques sacrifices de liberté individuelle. D'ailleurs ce que nos auteurs demandent surtout, c'est qu'on étende à tous le pays les mesures énergiques qu'on a osé prendre dans les grandes villes où elles n'ont produit que l'effet le plus salutaire. En accoutumant ainsi le public à comprendre la haute importance des règlements sur la salubrité, l'on éveillera peut-être en lui le désir d'y contribuer par ses propres efforts, et l'on arrivera tout naturellement à lui faire accepter comme parfaitement juste une inter-

vention qui, au premier abord, lui paraissait oppressive et contraire à ses intérêts. La notice sur l'hygiène de la ville de Lyon, par laquelle MM. Monfalcon et de Polinière terminent leur ouvrage, offre un bel exemple de ce que des efforts bien dirigés et bien soutenus peuvent obtenir, même au sein d'une population manufacturière.

Nous recommandons vivement ce travail à nos lecteurs. L'hygiène est une science à la portée de tous, qui a besoin, pour faire des progrès réels, que chacun s'applique dans sa sphère à pratiquer et à en répandre autour de lui les principes. Et si quelques personnes sont rebutées par les objets dont elles s'occupent, nous leur citerons la page suivante de la lettre adressée par nos auteurs au préfet du Rhône :

« Pour qui n'est point médecin ou chimiste, rien n'est plus repoussant que la plupart des sujets dont traite cet Essai ; leur nom seul inspire le dégoût, et on ne saurait penser que l'étude d'objets en apparence si vils, puisse présenter quelque intérêt. Mais plus un agent d'infection affecte nos sens, et plus il est du devoir d'un magistrat municipal de l'aborder avec résolution et de l'attaquer sous toutes ses formes. Il n'y a pas d'ailleurs de substance organique si rebutante que la science ne soit parvenue à rehausser et à changer en produits utiles. Elle cherche, parmi les immondices, des os décharnés qu'elle transforme tantôt en phosphore, tantôt en noir estimé ou en colles recherchées. Ces gelées aux couleurs si vives et à la saveur si agréable dont se pare nos tables, se sont des écailles que la marchande de poisson a soigneusement recueillies sur son éventaire et que autrefois son pied foulait autour de ses baquets. Cette couleur rouge si éclatante et si délicate dont s'imbibent tant d'élégants tissus, c'est le produit de la macération dans l'urine d'une plante qui croît sur des rochers battus par les mers.

Une poudre noire, de peu de valeur, jetée sur les matières les plus fétides, détruit à l'instant même leur infection et les transforme en riches engrais. Injectés dans l'une des artères d'un cadavre, quelques sels arrêtent immédiatement la putréfaction et maintiennent les formes humaines d'une manière plus complète et plus durable que ne faisait l'art antique des embaumements. Ces travaux d'hygiène si peu appréciés, ou plutot si dédaignés, sont plus attrayants, au reste, et plus productifs en gloire qu'on ne pense. Un médecin a trouvé ses titres à une renommée très-brillante dans la fange des égouts de Paris et de lieux encore plus immondes, et ce sont des services multipliés et considérables, rendus à l'industrie par l'application de la chimie aux arts, qui ont élevé quelques noms contemporains au rang des premières illustrations du pays.»

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERD. RAMBOZ.

Revue Critique
DES LIVRES NOUVEAUX.
Novembre 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

The Zincali; or an account of the Gypsies of Spain, by G. Borrow. London, 1 vol. in-12, 9 fr.

La Bible en Espagne nous a déjà fait faire connaissance avec le caractère original de M. Borrow. Nous le retrouvons ici sous un aspect non moins piquant; c'est un véritable type d'excentricité anglaise, et cela seul suffirait déjà pour exciter la curiosité des lecteurs, lors même que les sujets qu'il traite n'offriraient pas en eux-mêmes un vif intérêt. M. Borrow s'est épris de la plus étrange sympathie pour cette race d'hommes que l'on trouve dispersée au milieu de toutes les autres nations, et qui, suivant les pays, est désignée sous les noms de *zincali*, de *gypsies*, de *gitanos* ou de *bohémiens*.

« Je ne puis, dit-il, me rappeler aucune période de ma vie où le seul nom de Bohémien n'ait pas éveillé en moi des sentiments difficiles à décrire. Je ne saurais dire pourquoi, mais c'est un fait que je me borne à constater.

« Quelques Bohémiens auxquels j'ai mentionné cette circonstance, l'ont expliquée par la supposition que l'âme qui anime présentement mon corps a dû sans doute, dans une époque antérieure, appartenir à quelque individu de

leur race; car plusieurs d'entre eux croient à la métempsychose, et, comme les sectateurs de Bouddha, s'imaginent que leurs âmes, en passant à travers un nombre infini de corps, atteignent à la fin une pureté suffisante pour être admises à l'état de quiétude et de repos parfait, qui est la seule idée qu'ils puissent se former du ciel. »

Aussi, partout où l'a conduit sa carrière aventureuse, il s'est donné la tâche d'étudier cette race vagabonde, dont les mœurs et les habitudes à demi sauvages ont résisté toujours au contact de la civilisation européenne. Mais c'est surtout en Espagne qu'il l'a vue de près et qu'il a vécu avec elle sur le pied d'une intimité complète. Possédant une connaissance parfaite du langage des Bohémiens, ne craignant point de partager leurs habitations misérables ainsi que leur nourriture grossière, et se gardant bien de heurter de front leurs préjugés ou de leur faire mal à propos de la morale, M. Borrow a pu gagner leur confiance au point de se voir traité par eux comme un compatriote. Il a fallu beaucoup de tact et beaucoup de courage pour accomplir une tâche pareille, car les Bohémiens professent en général une haine profonde contre toutes les nations au milieu desquelles ils vivent. Le vol et la tromperie sont leurs ressources les plus ordinaires. Les hommes s'adonnent au maquignonage, les femmes disent la bonne aventure; mais les uns et les autres profitent également de toutes les occasions qui se présentent de s'approprier le bien d'autrui par la ruse et même par la violence. Ils sont en perpétuelle révolte contre les lois humaines, et n'ayant aucune croyance religieuse, ils ne se soucient pas davantage des lois divines. La plupart des détails que rapporte M. Borrow ne justifient que trop la sévérité souvent employée pour réprimer leurs brigandages. L'Espagne, à plusieurs époques, essaya par des mesures rigoureuses de se débarrasser de

ces hôtes incommodes, mais ce fut vainement; la persécution ne réussit pas plus avec eux qu'avec les Juifs. Après s'être cachés quelque temps dans les forêts et dans les cavernes des montagnes, ils reparaissaient bientôt aussi nombreux qu'avant, et l'on a fini par se résigner à les subir comme un mal incurable. Seulement ils ont de fréquents démêlés avec la police, qui les surveille avec vigilance, mais n'est pas toujours assez forte pour en venir à bout. L'appui mutuel qu'ils se prêtent partout où ils se rencontrent, les moyens mystérieux par lesquels ils correspondent ensemble d'un bout du royaume à l'autre, les intérêts communs qui sont le but de tous leurs efforts, en font une espèce d'association secrète, dont la résistance à l'ordre légal ne peut pas être facilement détruite. M. Borrow nous les peint comme des sauvages en hostilité ouverte contre la civilisation. Ils chérissent l'indépendance de la vie nomade et montrent une répugnance invincible pour les occupations sédentaires, quoiqu'ils ne manquent ni d'intelligence ni d'activité. Leur principale ressource consiste dans l'impôt que leurs femmes lèvent sur la superstition et les préjugés populaires. On est confondu, en lisant les anecdotes que cite à ce sujet notre auteur, de voir combien, au sein des lumières du dix-neuvième siècle, le prétendu pouvoir merveilleux des Gitanos trouve encore de dupes crédules à exploiter. Une autre manœuvre coupable, à l'aide de laquelle les hommes se procurent d'abondantes provisions, c'est de jeter dans les rateliers des bestiaux certaines substances qui leur causent des maladies souvent mortelles, puis de se présenter ensuite, soit pour administrer des remèdes dont ils savent le secret, soit pour se faire donner les corps des animaux qui succombent. Ce stratagème est quelquefois employé sur une grande échelle, et la tradition conserve même le souvenir de tentatives semblables faites

par les Gitanos pour empoisonner les fontaines d'une ville et piller les maisons, après avoir ainsi détruit la plupart de leurs habitants.

Le Bohémien se considère comme l'ennemi naturel de tous les peuples civilisés. Sa patrie, c'est ce qu'il appelle le Royaume d'Egypte, c'est-à-dire l'ensemble de la race actuellement dispersée sur la surface de la terre, et qu'il prétend être originairement sortie de l'Egypte. Cette croyance repose sur une tradition fabuleuse qui a quelque analogie avec la fuite des Juifs et leur passage de la mer Rouge. Mais elle n'offre aucune vraisemblance, et il est beaucoup plus probable que les Bohémiens viennent de l'Asie centrale, d'où ils se sont d'abord répandus dans le pays des *Roumounes* (Moldavie et Valachie), ainsi que semblent l'indiquer plusieurs mots de leur langue, entre autres le nom de *Rommany* par lequel ils se désignent eux-mêmes. L'idiome qu'ils parlent renferme d'ailleurs des traces évidentes de sanskrit. M. Borrow a rassemblé toutes les données que peuvent fournir à cet égard les recherches des savants, et il y ajoute divers spécimens de poésies traduites par lui. Du reste, une grande obscurité régnera sans doute toujours sur ce point, parce qu'il n'existe aucun document écrit de cette langue qui, par la dispersion de la race bohémienne, a subi des altérations nombreuses. M. Borrow a fait un véritable tour de force en publiant une traduction de quelques fragments de la Bible dans ce dialecte barbare. Aussi les Gitanos étaient-ils frappés d'étonnement lorsqu'ils l'entendaient lire la parabole de Lazare ou celle de l'enfant prodigue.

« Ils écoutaient avec admiration, dit-il, mais, hélas! leur admiration était excitée bien moins par les vérités éternelles que je leur exposais que par la surprise de voir que leur grossier jargon pût s'écrire et se lire. Les seules paroles ressemblant à une approbation de ma doctrine

que j'aie jamais obtenues, sont celles-ci, que m'adressa une femme : — Frère, tu nous dis d'étranges choses, quoique peut-être tu ne mentes pas ; il y a un mois, j'aurais cru volontiers ces contes plutôt que de penser qu'aujourd'hui je verrais quelqu'un qui pût écrire le rommany. »

Les Bohémiens n'ont point de religion quelconque, et en général ne croient pas même à l'immortalité de l'âme, bien que quelques-uns paraissent avoir une notion confuse de la métempsychose. L'essai tenté par M. Borrow pour les amener à la connaissance du christianisme est demeuré sans résultat. Il a trouvé chez eux des auditeurs complaisants, qui ont même quelquefois témoigné du plaisir à l'entendre, mais pour lesquels ses paroles n'avaient d'autre attrait ni d'autre sens qu'un récit amusant propre à piquer leur curiosité. Quoique très-bien vu par eux, il est demeuré sans influence, et pendant son séjour au milieu de cette race indisciplinée, il a dû rester spectateur indifférent des actes de violence ou de fourberie dont il était le confident et le témoin. Son livre, plein d'intérêt et animé d'un esprit de vraie charité chrétienne, contribuera du moins à diriger l'attention publique sur la nécessité de porter remède à un mal si déplorable. Ce serait une tâche bien digne de notre siècle que de chercher à faire disparaître de tels vestiges de barbarie, qui semblent accuser d'impuissance les progrès tant vantés de la civilisation européenne. Déjà l'adoption de plus en plus générale des principes de la tolérance a singulièrement amélioré la position des Juifs. La race bohémienne demande une plus grande sollicitude encore. Ce sont de malheureux enfants perdus auxquels il faut que la société tende une main amie, et peut-être réussira-t-elle aussi, à force de douceur et de bienfaits, à vaincre cette haine instinctive que la rigueur des lois n'a fait qu'accroître sans cesse.

Short Sketches of the wild sports and natural history of the Highlands; from the journals of Charles Saint-John. London, 1 vol. in-12, 8 fr.

M. Saint-John paraît être un grand amateur de la chasse et de la pêche, occupations qu'il considère non-seulement comme un plaisir, mais encore comme un moyen de recueillir des faits curieux sur les mœurs et les habitudes des animaux. C'est dans la partie la plus pittoresque de l'Ecosse, au milieu du pays accidenté des Highlands, qu'il a fixé son séjour. Il ne pouvait choisir un lieu plus en harmonie avec ses goûts. La nature y offre les aspects les plus variés, le gibier abonde et des lacs solitaires fournissent de nombreuses espèces de poissons. Aussi M. Saint-John trouve-t-il à satisfaire amplement sa passion dominante, d'une manière beaucoup plus agréable que dans ces parcs de grands seigneurs où la chasse n'est qu'une espèce de tuerie réglée d'avance, dont toutes les chances sont prévues et calculées avec certitude. Il préfère le charme de l'imprévu et ne redoute pas les fatigues qui viennent donner plus de prix encore à ses jouissances. Puis, s'il n'est pas toujours sûr de rapporter un butin considérable, la diversité des espèces compense bien le nombre. Tantôt c'est le daim ou le chevreuil qu'il cherche à surprendre au milieu de ses pâturages, tantôt il poursuit le lièvre ou le lapin, tantôt il fait lever la perdrix ou va chercher sa proie au milieu d'un vol de canards sauvages. D'autres fois il attaque le renard et déclare la guerre aux oiseaux destructeurs du gibier, ou bien, déposant le fusil pour prendre la ligne et le filet, il se livre aux plaisirs plus calmes de la pêche, en compagnie d'une troupe de paysans écossais qui font retentir les échos de leurs chants nationaux. Il y a chez M. Saint-John un sentiment vrai des beautés de la nature, qui donne à ses récits un

attrait tout particulier. Ce ne sont pas les anecdotes ordinaires du chasseur parlant sans cesse de lui et vantant ses exploits. Il donne des détails intéressants, soit sur les allures du gibier, soit sur les moyens de déjouer ses ruses, de mettre sa vigilance en défaut; il présente des observations curieuses d'histoire naturelle, et sait jeter sur les extraits de son journal un charme qui en rend la lecture fort attrayante. Les chasseurs pourront d'ailleurs y puiser d'utiles directions, d'autant plus précieuses qu'elles sont le fruit d'une longue expérience et se présentent toujours appuyées sur la pratique. Malheureusement il ne leur sera pas facile de trouver, pour les mettre à profit, une contrée aussi favorable que celle exploitée par M. Saint-John.

Kopernik et ses travaux, par Jean Czynski; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

Kopernik était originaire de Bohême. Son grand-père vint s'établir à Cracovie sous le règne de Ladislas Jagellon, vers l'an 1396. C'est là que fut élevé le père du célèbre astronome, qui s'établit plus tard à Thorn, où il exerçait l'état de boulanger. Nicolas Kopernik naquit dans cette dernière ville en 1473. M. J. Czynski met un juste orgueil national à bien établir cette généalogie, que quelques historiens ont contestée. Il prouve par des témoignages dont l'authenticité paraît assez réelle, que la gloire de Kopernik appartient à la Pologne et non point à l'Allemagne, comme on a prétendu le soutenir. L'enfant du boulanger fréquenta d'abord l'école de Thorn et montra de bonne heure un goût prononcé pour l'étude. A l'âge de dix ans, devenu orphelin par la mort de son père, il eut le bonheur de trouver un appui précieux dans son oncle, Luc Wasselrode, évêque de Warmie, qui l'aida de ses conseils

et le fit entrer à l'Université de Cracovie, dont la brillante renommée attirait alors des disciples de tous les pays de l'Europe. Kopernik, tout en se vouant d'une manière plus spéciale à la philosophie et à la médecine, se sentait attiré par les mathématiques, pour lesquelles il montra bientôt une grande aptitude. Le professeur Albert Brudzewski, dont les cours astronomiques jouissaient d'une réputation européenne, distingua le jeune élève, le prit en affection et contribua par son influence à changer la direction de ses études. Kopernik résolut de se rendre en Italie, et après trois ans passés dans les universités de Padoue et de Bologne, il se vit appelé à remplir la chaire de professeur d'astronomie à Rome, où son enseignement attira bientôt un auditoire nombreux. L'état de la science, à cette époque, ne pouvait pas satisfaire un génie semblable; aussi, non content d'exposer à ses auditeurs les connaissances astronomiques acquises par les travaux des savants anciens, il s'efforçait de faire des observations nouvelles et se livrait à des recherches qui devaient le mettre sur la voie de sa grande découverte. Mais le peu de sécurité dont on jouissait à Rome sous la déplorable administration du pape Alexandre VI décida Kopernik à retourner dans sa patrie et à y embrasser l'état ecclésiastique, afin de trouver le calme nécessaire aux travaux qu'il méditait. Consacré prêtre, il fut nommé chanoine à Frauenburg, petite ville de la Prusse polonaise, qui était alors sous la domination du roi de Pologne. Dans cette retraite, Kopernik partagea son temps entre les devoirs de sa charge et les observations astronomiques. Rempli d'une piété vive et profonde, il apportait la plus grande exactitude dans l'accomplissement du service divin, et mettait avec un zèle infatigable sa science médicale au service des pauvres. Cette existence obscure et utile ne lui procura pas toute la paix qu'il croyait y trouver. L'ordre

teutonique, qui vivait de rapines et de brigandages, et dirigeait principalement ses attaques contre les villes de la Prusse polonaise, lui suscita beaucoup d'ennuis. Il lui fallut tout le bon droit de sa cause et toute la protection de l'évêque de Warmie pour obtenir justice contre ses perfides adversaires qui ne respectaient pas plus sa personne que ses biens. Cependant Kopernik ne se laissait point détourner du but que s'était proposé son génie. Cinq années d'observations persévérantes l'amenèrent à renverser de fond en comble l'édifice de l'astronomie ancienne, pour y substituer un système fondé sur le calcul, aussi exact que le permettait l'imperfection des instruments, du mouvement vrai des corps célestes: système dans lequel on a pu relever quelques erreurs de détail, mais dont les points essentiels ont été confirmés par toutes les recherches postérieures de la science. Kopernik fut d'autant plus heureux de sa découverte, qu'elle s'accordait mieux avec l'idée qu'il avait conçue de la sagesse du plan divin. Mais l'Eglise en jugea d'abord tout autrement. On prétendit que l'immobilité du soleil ne pouvait se concilier avec certains faits bibliques, et qu'en conséquence elle était contraire aux enseignements de l'orthodoxie. Kopernik, malgré sa foi profonde et sa piété sincère, vit son système condamné comme hérétique, tandis qu'il était tourné en ridicule par la médiocrité jalouse et par l'ignorance présomptueuse. Comme la plupart des esprits supérieurs qui devancent leur siècle et revèlent des mystères encore inaccessibles à la foule, Kopernik mourut sans jouir de sa gloire, pauvre, méconnu, persécuté.

La notice de M. Czynski est intéressante, quoique écrite dans un style incorrect et entremêlée d'idées fort étranges sur les rapports qui doivent exister entre les lois qui régissent les corps célestes et les principes de l'organisation sociale. Elle renferme de nombreux détails sur la vie et

le caractère du célèbre astronome, et nous paraît offrir un précieux résumé de tous les documents qui le concernent.

Du Rhin au Nil, souvenirs de voyages, par X. Marmier; Paris, 2 vol. in-12, 7 fr.

M. Marmier continue ses excursions, et le public, qui a trouvé du charme dans ses récits faciles, légers, mais instructifs et agréables à lire, ne se plaindra pas de lui voir ajouter deux nouveaux volumes à ceux qu'il a déjà fait paraître. Cette fois son itinéraire est plus étendu, il comprend le Tyrol, la Hongrie, les provinces danubiennes, la Syrie, la Palestine et l'Égypte. Le champ paraîtra bien vaste, sans doute, et l'on se demandera comment l'auteur a pu étudier tant de pays divers dans un voyage rapide qui n'a duré que quelques mois. Mais M. Marmier va franchement au devant de cette objection en donnant, dès l'abord, une bibliographie assez complète des sources, à quelques-unes desquelles il a probablement puisé lui-même pour suppléer à l'insuffisance de ses propres observations. Fidèle au procédé qui lui a déjà réussi dans ses publications précédentes, il met volontiers à profit les renseignements des voyagenrs qui ont visité avant lui les contrées qu'il parcourt. De cette manière il peut, sans faire un long séjour, sans pénétrer dans les habitudes intimes d'un peuple, présenter une esquisse fort intéressante de ses mœurs, de son histoire et de sa littérature. Son talent pour résumer les matériaux recueillis par d'autres, et pour en extraire la substance en lui donnant une forme plus accessible, plus attrayante, est certainement très-remarquable. C'est de la compilation, sans doute, mais faite avec tact, avec goût et dans un but excellent.

D'ailleurs M. Marmier y joint aussi quelques observations qui lui appartiennent et qui portent en général le cachet d'un esprit éclairé, sage et plein de bienveillance. Il sacrifie rarement au préjugé national si vivace chez la plupart des voyageurs français, et quoiqu'il ait jugé nécessaire de protester, dans sa préface, contre la perfide Albion, ainsi que d'exprimer son dévouement aux intérêts du catholicisme; cette concession aux idées du jour n'influe point trop sur ses jugements dans le cours de son ouvrage. Il sait aussi se tenir en garde contre les préventions de l'esprit de parti et apprécier les institutions politiques dans leurs résultats pratiques sans attacher une vaine importance aux théories dont elles peuvent découler. Les réflexions que lui suggère, au passage, l'état actuel de la Suisse, nous paraissent tout à fait propres à montrer la tendance élevée de ses vues et la sagacité judicieuse qui les distingue.

« J'ai, dit-il, traversé la Suisse avec une impression pénible. Je songeais, en retournant vers ses grandes montagnes, au serment du Grütli, à Guillaume Tell, à Winkelried, et je voyais dans toutes les villes le portrait de Steiger appendu aux vitres des boutiques. Je me rappelais ces chants enthousiastes, ces chants religieux des jours héroïques de l'ancienne Helvétie, des batailles de Sempach, de Grandson, de Morat; et j'entendais retentir les dernières rumeurs de l'expédition des corps-francs. De fatales passions divisent aujourd'hui ces cités, ces cantons que jadis la corne d'Uri appelait à la fois à la défense du sol, et qui s'alliaient fraternellement dans une même pensée d'ordre et de mâle énergie. L'orage gronde partout, et partout un trouble funeste agite les esprits. Ici, le vertige des novateurs; là, l'épouvante des gens de bien. Si Byron pouvait contempler encore son *clair et placide* Léman, ah! le murmure de ce lac poétique ne résonnerait

plus à son oreille comme la voix d'une sœur. Une tempête plus terrible que celle du ciel a bouleversé cette terre de Clarens, ces coteaux de Vevey. Dans quelques mois, le pays de Vaud, ce jardin de la Suisse, est devenu le théâtre des plus sinistres désordres. Dans quelques mois, la fièvre démocratique a dépassé là l'effervescence de notre révolution. Plus d'aristocratie! s'écrient les démagogues de Lau anne. Plus d'aristocratie de nom et de fortune! C'est l'A B C de la doctrine, mais plus d'aristocratie d'instruction, ni de vertu! L'instruction leur semble un luxe inutile, et la vertu les gêne. A bas les académies où l'on enseigne la science humaine! La vraie science est dans les pamphlets plébéiens. A bas les temples où l'on prêche la loi de Dieu! Le peuple lui-même s'est fait Dieu.

« Où ira la pauvre Suisse dans cet élan désordonné? Où va cette nation si brave, si noble, et naguère encore si calme? Hélas! ceux qui ont vu cette contrée dans le magique attrait de sa splendide beauté, la regardent maintenant avec une douloureuse sollicitude, et font des vœux ardents pour elle. Puissent ces vœux être exaucés! »

Mais ce qui nous plaît surtout chez M. Marmier, c'est l'absence de toute prétention ambitieuse. Il ne ressemble point à ces touristes littéraires qui s'en vont chercher à l'étranger un théâtre sur lequel ils puissent se mettre en scène d'une manière plus avantageuse, et qui, dans tous les sites qu'ils offrent à leurs lecteurs, dans tous les incidents qu'ils rapportent, ont grand soin de se placer au premier plan comme si tous les objets qu'ils décrivent n'étaient que des accessoires choisis uniquement pour mieux faire ressortir leur précieuse individualité. M. Marmier, au contraire, s'efface plutôt, ou du moins ne cherche jamais à se donner un rôle important. Ainsi, par exemple,

dans sa visite chez le pacha d'Égypte, il reste observateur silencieux, laissant au consul français tous les honneurs de l'entretien avec l'illustre Méhémet-Ali. Cette retenue modeste inspire la confiance et dispose à l'estime. Enfin un mérite qui a bien son prix au milieu de la littérature tarée de notre époque, c'est que les relations de M. Marmier sont pures de tout détail inconvenant ou de mauvais goût, de toute peinture licencieuse ou trop vivement colorée. Elles peuvent être mises entre les mains de tout le monde et offrent une lecture attrayante et variée très-propre à charmer les longues soirées d'hiver autour du foyer domestique. Si l'on n'y trouve pas une instruction bien profonde, on y puise du moins des notions claires et précises sur une foule de sujets intéressants, et l'on n'en retirera que des impressions douces et salutaires.

Lucrezia Floriani, par George Sand ; Paris, 2 vol. in-8°. — **La Mare au Diable**, par le même auteur ; Paris, 2 vol. in-8°.

Voici deux œuvres nouvelles qui nous prouvent que le talent de G. Sand n'a rien perdu de sa souplesse et de sa fécondité. Ce sont en effet deux romans de genres très-différents, qui ne se ressemblent que par le charme du style, mais que sans cela l'on ne croirait pas sortis de la même plume. Le premier nous offre l'histoire d'une femme artiste dont, suivant l'auteur, la conduite était parfaitement « honorable et digne (ce qui ne veut pas dire qu'elle fût très-régulière). » Lucrezia Floriani, célèbre actrice, avait eu de nombreux amants de toutes les espèces, mais cela ne l'empêchait pas d'être très-vertueuse et de conserver même une délicatesse de sentiments tout à fait raffinée. Mme Sand n'explique pas ce phénomène, qui

nous paraît cependant fort extraordinaire, elle se contente de le poser en fait comme une chose simple et naturelle. La Floriani, après avoir amassé une jolie fortune, a quitté le théatre, quoique jeune encore, et s'est retirée dans une charmante villa, sur les bords du petit lac d'Iseo, où elle vit seule avec les deux enfants, fruits de ses amours illicites. C'est là que la retrouve un de ses anciens adorateurs, le comte Salvator Albani, qui voyage avec son ami le jeune prince Karol de Roswald. Albani est une nature italienne, pleine de feu, qui ne comprend guère le caractère rêveur et mélancolique de son compagnon Karol, mais qui n'en a pas moins pour lui l'amitié la plus dévouée. La Floriani accueille cordialement Salvator et, le traitant dès l'abord en intime, lui raconte toutes ses aventures avec une franchise qui scandalise beaucoup le jeune prince, élevé jusque-là dans des principes sévères, loin des intrigues et des séductions du monde. Or, comme il arrive souvent aux novices ingénus qui se trouvent en contact avec une femme expérimentée, du scandale il passe bientôt, par une brusque transition, à l'amour le plus passionné. Les charmes de Lucrezia lui font oublier ses écarts, et il devient l'esclave de cette actrice pour laquelle il croyait ne pouvoir éprouver que du mépris. L'histoire n'est pas neuve, ni, malheureusement, invraisemblable. C'est bien ainsi que les choses se passent et, dans la société, l'on voit fréquemment de telles aventures. Mais, malgré l'art avec lequel l'auteur peint les moindres détails de cette passion depuis ses premiers symptômes jusqu'à son plus haut paroxisme, il est impossible d'y prendre aucun intérêt. Les personnages n'éveillent point nos sympathies, quoique Mme Sand épuise toutes les couleurs de sa palette pour faire de Lucrezia un être accompli et nous montrer dans Salvator le dévouement héroïque sacrifiant l'amour sur l'autel de l'amitié. Ce sacrifice d'une

maîtresse qu'il a déjà partagée avec tant d'autres et qui d'ailleurs ne veut plus de lui, n'est ni bien pénible, ni bien touchant, et, quant aux perfections de la Floriani, nous ne saurions admettre qu'elles puissent effacer le moins du monde les souillures de sa vie déréglée. La femme sans pudeur a quelque chose de monstrueux qui répugne et dégoute. Sans être même moraliste austère, on se sent repoussé par ce dévergondage, qui ressort d'autant mieux qu'il forme un contraste plus choquant à côté de l'élévation de sentiment et de la noblesse de pensée avec lesquelles l'auteur prétend l'allier, contrairement aux lois de la raison et aux règles de l'esthétique. Cette espèce de réhabilitation de la courtisane nous semble de bien mauvais goût, et le mérite de la forme ne rachète point la pauvreté du fonds, car le style languit comme l'action ; sauf les trois ou quatre premiers chapitres, qui servent à exposer le sujet, tout le reste n'est que du remplissage, qu'on peut, sans nul inconvénient, se dispenser de lire.

Dans la *Mare au Diable,* Mme Sand suit une voie bien différente, et l'on doit regretter qu'elle se laisse si souvent détourner de cette bonne route par les étranges caprices de son imagination. En effet, ici tout est simple, vrai, plein de charme et de pureté. C'est dans la vie paisible du villageois, au sein d'une nature calme et sereine, que l'auteur a puisé la donnée de son roman. Un champ, deux charrues, dont l'une conduite par un vieillard à cheveux blancs trace lentement le sillon qui doit recevoir la nouvelle semence, tandis que l'autre, traînée par quatre paires de bœufs vigoureux, qu'anime du geste et de la voix un paysan dans toute la force de l'âge suivi d'un bel enfant qui manie déjà l'aiguillon, défriche avec peine un sol encore inculte : voilà les objets dont s'est inspirée Mme G. Sand. Devant ce tranquille tableau, elle s'est de-

mandé si les rudes travaux de l'agriculture ne pouvaient pas s'unir aux jouissances du cœur; si, à défaut d'un développement intellectuel, sinon impossible du moins encore bien éloigné, le paysan ne pouvait pas trouver dans les vertus de la famille un moyen d'élever son âme au-dessus des mesquins intérêts matériels; si, enfin, l'humble sanctuaire du foyer domestique n'offrait pas, jusque dans la cabane du laboureur, un théâtre où les nobles facultés morales de l'homme pouvaient trouver leur essor plus heureux et non moins utile, loin de la lutte des passions et des rivalités ambitieuses. Et, pour réponse, elle a raconté l'histoire des personnages qu'elle avait sous les yeux : histoire naïve, touchante, empreinte d'un caractère tout à fait local, pauvre en incidents, mais riche de ce véritable intérêt qui s'attache toujours à la peinture bien faite de caractères honnêtes, purs et dévoués. Nous n'essayerons pas d'analyser ce récit, car ce serait lui ôter son charme et sa fraîcheur. Mais nous dirons qu'en le lisant nous avons éprouvé, d'un bout à l'autre, l'impression la plus douce et la plus agréable. C'est une fleur des champs cueillie au coin d'un bois, dont la blanche corolle à demi cachée dans son beau feuillage repose la vue, et dont le parfum salutaire éveille et reconforte sans enivrer. Quel dommage que cette charmante nouvelle se présente accompagnée de deux ou trois dissertations politico-sociales, lourdes et passablement prétentieuses. Pourquoi faut-il que la spéculation vienne ainsi gâter les œuvres les plus délicates, et qu'on ne sache plus livrer au public la moindre production d'un auteur à la mode, sans lui faire subir le supplice des deux volumes in-8°, véritable croix de la littérature moderne.

Nocturnes, poésies, par H. de Lacretelle; Paris, chez P. Masgana, 12, galerie de l'Odéon, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c. — **Valence de Simian**, par le même auteur; Paris, chez Desessart, 8, rue des Beaux-Arts, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

M. H. de Lacretelle s'essaie à la fois sur deux voies différentes. Il se présente au public comme poëte et comme romancier. C'est bien du courage, mais peut-être eût-il mieux fait de se montrer plus timide et de se rappeler le vers de Boileau :

Vingt fois sur le métier, etc.....

Ce n'est pas que le talent et la facilité lui manquent. Au contraire, il en a sa bonne part; mais il la gaspille sans ménagement et ne songe point qu'en y allant de ce train-là, il ne fera pas vie qui dure.

Ses poésies sont de petites pièces dont les vers, en général assez harmonieux, coulent sans effort et offrent çà et là quelques jolis traits pleins de grâce.

Jeune enfant, Dieu t'a fait ton rêve,
Il l'a fait doux, il l'a fait pur :
L'éternelle aurore se lève
Et ton cœur nage dans l'azur.

De tes cils sans ouvrir la frange,
Tu t'en vas loin des bords maudits,
Et peut-être même, ô mon ange,
Tu vois Dieu dans son paradis !

. . . .

Mais quand ton être au ciel se pâme,
Pourquoi ces petits cris discords ?
Toi né d'hier, toi presque une âme,
Souffres-tu déjà dans ton corps ?

Tu pleures, ta mère s'élance
De l'alcove avec un frisson,
Et te berce jusqu'au silence,
D'une monotone chanson.

Et si ta plainte continue
Malgré la voix qui te parlait,
Elle clôt ta bouche ingénue
Avec deux gouttes de son lait.

Et tu repars pour les voyages
Entrepris du fond d'un berceau,
Qui dans l'océan des nuages
Se balance ainsi qu'un vaisseau!

Le poëte aborde même parfois avec succès un genre plus élevé, plus mâle, comme dans les *Champs de bataille* et la *Lettre de César*, ou bien il s'abandonne à la méditation rêveuse et nous fait entendre des accents qui ne sont pas dénués de charme. Mais la vigueur de la pensée et l'énergie de la forme se rencontrent rarement chez lui, ou du moins ne se soutiennent guère. Il effleure tous les sujets, il butine ainsi que l'abeille, et n'a pas la patience d'élaborer le miel ni de modeler la cire en rayons transparents. Sa poésie s'adresse plus à l'oreille qu'au cœur ou à l'âme. C'est une musique qui peut plaire un instant, mais qui ne laisse rien après elle, parce qu'elle n'a pas d'originalité. On y retrouve des sons déjà connus, des thèmes qui ne sont point nouveaux. Cela sent la précipitation du travail; les idées sont peu mûries, l'expression manque souvent de correction et de pureté. M. de Lacretelle est trop enclin à forcer le sens des mots, à employer des images hasardées, à violenter au gré de sa fantaisie les règles de la langue. Il dit, par exemple, *le bout de vos épaules*, *le cou des peupliers*, *un front songeur;* il appelle l'alouette *l'orchestre du sillon*, etc., etc. Ce sont là des

hardiesses qui ne nous semblent pas heureuses et que nous sommes plutôt tenté de regarder comme des fautes. Mais les qualités précieuses que possède à côté de cela M. de Lacretelle nous font espérer dans l'avenir de son talent. Il a seulement besoin de modérer en lui l'impatience de la jeunesse, de s'astreindre à un travail plus réfléchi.

Son roman, dont la lecture nous a pourtant intéressé, présente les mêmes défauts, suggère les mêmes critiques. Il y a de l'imagination, des sentiments élevés, une tendance noble et pure. Mais la mesure manque pour régler tout cela convenablement. L'invraisemblance éclate partout, dans la donnée principale aussi bien que dans les détails et le dénouement. L'auteur s'exalte à propos de questions sociales qui ont le malheur d'être devenues des lieux communs et il dépense ainsi ses forces en pure perte. Son style se ressent aussi de cette ardeur juvénile qui prend l'exagération pour de la vigueur. Du reste, si les caractères qu'il peint, si les incidents qu'il raconte ne se rencontrent guère dans la vie réelle, ils n'offrent du moins rien qui blesse le goût, rien qui puisse produire de fâcheuses impressions. Au contraire, ce sont de belles âmes, des cœurs généreux, des traits de dévouement héroïque qui ne sauraient éveiller que des émotions salutaires et des sympathies bienveillantes. Si le roman est tout à fait invraisemblable, il transporte le lecteur dans un monde honnête où la vertu n'est pas sacrifiée au débordement des passions. A cet égard, on peut dire que M. de Lacretelle est entré dans une bonne voie. Qu'il sache mettre un frein à son imagination, se renfermer dans les limites du vrai, étudier en observateur plus attentif le monde tel qu'il est, et nous ne doutons pas de son succès. En attendant, malgré les écarts que nous avons signalés, *Valence de Simian* est déjà

certainement une œuvre très-supérieure à la plupart des productions du même genre qui remplissent chaque jour les feuilletons de la presse périodique.

Rosa et Gertrude, par R. Töpffer, précédé de notices sur la vie et les ouvrages de l'auteur, par MM. Sainte-Beuve et de la Rive; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Cette nouvelle est le dernier écrit de M. Töpffer; il était déjà malade lorsqu'il en conçut la touchante donnée, et, à peine sa main avait-elle fini de rédiger ce simple et charmant récit, que la mort vint la glacer pour jamais. C'est donc, en quelque sorte, son testament littéraire, qu'on ne lira pas sans éprouver une émotion profonde, en songeant qu'un talent encore si frais, si gracieux, si plein d'avenir, a vu la vie lui échapper au moment où il ne faisait que d'atteindre la maturité de son développement complet. Cette perte est d'autant plus regrettable que M. Töpffer, à côté de ses autres mérites, possédait celui, plus rare aujourd'hui, d'une originalité naïve, dont le cachet, vraiment individuel, se trouve empreint dans toutes ses œuvres. Comme le dit fort bien M. Sainte-Beuve, « il suit à sa manière le procédé de Montaigne, de Paul-Louis Courier; profitant de sa situation excentrique en dehors de la capitale, il s'était fait un mode d'expression libre, franc, pittoresque, une langue moins encore genevoise de dialecte que véritablement *composite;* comme l'auteur des *Essais*, il s'était dit: « c'est aux paroles à servir et à suivre, et que le gascon y arrive, si le français n'y peut aller. » Et nous ajouterons avec M. de la Rive: « Il écrivait souvent, et sa plume facile et gracieuse, cheminant au gré de cet esprit aimable et sensible, produisait ces petits chefs-d'œuvre de fraîcheur et de naïveté dans lesquels une pensée toujours élevée domine au-dessus de détails

charmants de vérité et de naturel. Habile à pénétrer dans les replis les plus secrets de l'âme, non moins habile à rendre avec délicatesse et à exprimer avec bonheur les nuances les plus fines, Töpffer était dans ses opuscules ce qu'il était dans sa conversation : le poëte descriptif du cœur humain. »

Ce double jugement trouve sa confirmation dans *Rosa et Gertrude*, production qui brille surtout par le charme des détails, par les observations fines et ingénieuses, et où le ton particulier du style est en parfaite harmonie avec la couleur générale de l'ensemble. Le sujet est peu de chose, l'auteur s'est montré sobre d'invention mais prodigue de développements qui captivent l'intérêt, habile à féconder l'incident duquel il fait sortir tout un drame riche en émotions salutaires et en précieux enseignements.

M. Bernier, digne pasteur, plus versé dans la science de l'Evangile que dans celle du monde, ne connaissant guère de celui-ci que les lieux et les scènes où l'appellent les devoirs de sa charge, se trouve, par une circonstance fortuite et en elle-même insignifiante, jeté tout à coup au beau milieu de l'une des plus abominables intrigues que puisse enfanter l'esprit d'un libertin audacieux et fanfaron. Par un jour de bise violente, allant visiter un pauvre malade, il rencontre deux jeunes étrangères qui s'adressent à lui pour les aider à retrouver le chemin de leur hôtel. De là naît une relation que des visites subséquentes rendent de plus en plus intime. Le caractère simple et franc du bon pasteur gagne la confiance des jeunes filles, qui le prennent bientôt pour confident de leurs inquiétudes et de leurs chagrins. Seules, sans appui, sans connaissance aucune dans une ville qu'elles n'habitent que depuis quelques semaines, Rosa et Gertrude sentent vivement le besoin de trouver un protecteur, et M. Bernier

leur semble envoyé tout exprès par la Providence pour les aider de ses sages et pieux conseils. Rosa a quitté la maison paternelle pour contracter un mariage secret avec un comte allemand qui l'a conduite à Genève et s'est vu forcé de repartir aussitôt pour Hambourg, ayant reçu la fatale nouvelle de la mort de son père. Gertrude, qui a voulu suivre le sort de son amie, partage avec elle les angoisses d'un exil d'autant plus cruel que, depuis son départ, le comte n'a point encore écrit une seule lettre. M. Bernier n'apprend ces divers détails que successivement, à mesure que les jeunes étrangères osent lui ouvrir leurs cœurs; encore faut-il que son indulgente bonté aille au-devant des aveux et devine ce qu'on lui cache, la pénurie d'argent et les dettes contractées. Rien de plus vrai, rien de mieux décrit que les embarras singuliers dans lesquels se trouve le pasteur chargé de ses deux nouvelles ouailles, qu'il n'hésite pas à prendre sous sa garde dès qu'il aperçoit les dangers dont elles sont entourées et malgré les commérages auxquels il donne ainsi matière, d'autant plus qu'il a un fils, garçon de vingt-trois ans environ, avec lequel il vit seul et qu'il initie à toutes ses bonnes œuvres. La grossesse de Rosa vient compliquer encore la situation. Puis il se dévoile que le comte n'est qu'un infâme séducteur qui a su, par un mariage simulé, abuser de son innocente victime et qui conçoit le projet de s'emparer maintenant de Gertrude et d'abandonner Rosa au complice dont il emploie l'assistance pour réaliser ce plan diabolique. Contre de tels adversaires, auxquels ne manque ni l'astuce, ni l'audace, ni l'habileté, le digne M. Bernier lutte avec l'énergie du chrétien qui se confie en la justice de sa cause et dans la pureté d'un cœur honnête, fort de sa haine pour le vice et plein de vigilance pour déjouer les ruses de la méchanceté. Sa bonhomie fait quelquefois sourire, mais le respect qu'inspire son

noble caractère reprend aussitôt le dessus et ne permet pas au ridicule de l'atteindre. Son intervention active et bienveillante, après avoir démasqué les misérables qui poursuivent ses protégées, travaille à réconcilier celles-ci avec leurs parents et il réussit assez tôt pour obtenir que Rosa, visitée par la mort au milieu des douleurs de l'enfantement, puisse recevoir la bénédiction de sa mère avant de quitter ce monde.

Les incidents de ce récit sont ménagés avec un art d'autant plus admirable qu'il se cache, et que le bon pasteur semble raconter sans apprêt, ni ornement, un épisode emprunté aux vicissitudes habituelles de sa carrière. Il y mêle volontiers ses réflexions édifiantes, ses incertitudes, ses scrupules de conscience, et nous montre, par des fragments de ses sermons aussi bien que par les luttes intérieures de son âme ingénue, combien le préoccupe la tâche difficile qu'il se reproche parfois d'avoir trop légèrement entreprise, tant il craint que ses autres devoirs pastoraux n'en éprouvent quelque relâchement.

On y pourra trouver des longueurs, sans doute, mais ce sont, s'il est permis de le dire, des longueurs vraies qui appartiennent à la nature du sujet et qui, pour des lecteurs capables de sentir et d'apprécier une œuvre de ce genre, n'offriront ni fatigue, ni ennui. La même observation s'applique au style ; il est ce qu'il devait être sous la plume de M. Bernier, et d'ailleurs s'il ne peut assurément pas être cité comme un modèle d'élégance et de pureté, l'on y rencontre aussi maints traits heureux, maintes tournures piquantes, et l'on y remarque un cachet original qui a bien son prix.

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Pensieri sull' Italia, di un anonimo lombardo. Parigi, 1 vol. in-12° avec une carte, 4 fr.

L'affranchissement du joug étranger et la réorganisation politique sur des bases nationales avec des garanties constitutionnelles, sont les sujets qui préoccupent aujourd'hui tous les esprits éclairés en Italie. Reculant devant les nombreux obstacles qui s'opposeraient à l'établissement d'un pouvoir unique et à la fusion des divers Etats italiens en une seule république ou monarchie, l'on commence à diriger ses vues vers des hypothèses plus réalisables. Plusieurs projets de ce genre ont été déjà publiés; celui de l'anonyme lombard nous paraît un des plus sages et des mieux conçus. Il ne prêche pas follement la révolte et n'imite point ces fauteurs de sédition qui ne tiennent aucun compte des funestes résultats de toutes les tentatives révolutionnaires essayées jusqu'ici. Son patriotisme lui fait sans doute détester la domination autrichienne, mais il reconnaît franchement les fautes commises par ses compatriotes et ne leur épargne pas non plus les reproches sévères que mérite le peu d'empressement qu'ils ont mis à profiter des moyens légaux par lesquels ils pouvaient exercer quelque influence utile et contribuer à rendre le sort de l'Italie moins misérable. Mais il veut que, avant que l'on songe à secouer le joug, on travaille d'abord à éclairer le peuple et à lui inspirer le sentiment de ses devoirs. Il comprend quels sont les éléments nécessaires pour assurer à l'Italie une existence nationale forte et durable, et redoute surtout de voir l'avenir du pays compromis encore une fois par une révolution pré-

maturée. La première condition qui lui paraît indispensable est d'avoir une organisation toute prête pour remplacer celle qu'on se propose de détruire. Dans ce but, il croit plus convenable de profiter de ce qui existe que de fonder un ordre entièrement nouveau. Son plan consisterait donc à se concilier l'appui des principaux souverains nationaux, en leur donnant un intérêt direct dans la nouvelle constitution de la péninsule italienne. Il partage pour cela l'Italie en trois royaumes constitutionnels, à la tête desquels il place le roi de Piémont, le grand-duc de Toscane et le roi de Naples. Afin de satisfaire, autant que possible, les prétentions rivales des villes les plus importantes, il assigne à chaque royaume deux capitales, dont l'une serait le siége du gouvernement et l'autre celui de l'assemblée législative. Enfin, il fait de Rome une ville libre, sous la protection des trois royaumes, et ne laisse au pape qu'une souveraineté purement spirituelle. De cette manière, s'il fallait lutter contre l'Autriche, on aurait tout de suite une armée à lui opposer, et, par conséquent, de fortes chances de succès. Quant à l'unité nationale, les trois royaumes formeraient entre eux une confédération assez puissante pour la défense commune, ainsi que pour la protection des intérêts du commerce et de l'industrie. La réalisation d'un semblable projet n'offre rien d'impossible; elle serait certainement très-favorable à la prospérité du pays, et il n'est pas douteux que la nation italienne prendrait un grand essor sous la direction de gouvernements libéraux et sages. Mais la question relative au pape ne nous semble pas si facile à trancher. En le privant de son pouvoir temporel, on lui porterait un coup dont les conséquences peuvent être beaucoup plus graves qu'on ne se l'imagine. Comment son autorité spirituelle n'en recevrait-elle pas quelque atteinte? Il est évident qu'aux yeux de la foule ce serait un échec qui lui

ferait perdre une bonne part de son prestige. En Italie même, où les idées de réforme fermentent aujourd'hui dans un grand nombre de têtes, cette déchéance du pape, comme souverain temporel, déciderait peut-être un mouvement général, et il est aisé de prévoir la complication d'embarras qui en résulterait. Ce serait une source de résistance et d'obstacles que l'anonyme lombard passe sous silence, mais qui n'en présenterait pas moins des difficultés nombreuses à la nouvelle administration. La hiérarchie romaine lui susciterait des ennemis intérieurs, plus dangereux pour elle que les armées de l'Autriche.

L'écrivain anonyme termine son livre par une critique très-mordante de l'administration autrichienne, surtout en ce qui concerne les finances. Il fournit de curieux détails sur le déplorable système établi par l'empereur François I[er] et sur l'espèce d'anarchie qui s'y est introduite depuis l'avénement de son successeur. C'est un tableau fort instructif, mais peu édifiant, des inconcevables abus que peut engendrer le despotisme.

SCIENCES ET ARTS.

Le Déluge, considérations géologiques et historiques sur les derniers cataclysmes du globe, par Fréd. Klee; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

Depuis qué les progrès de la géologie sont venus jeter quelque jour sur les révolutions successives qu'a dû subir notre terre pour arriver à son état actuel, on s'est plus d'une fois vivement préoccupé de l'accord qui peut exister entre les découvertes de la science et le récit de

la création que renferme la Bible. Cuvier et Buckland surtout ont fait ressortir combien les faits viennent en général à l'appui de la Genèse, pourvu que dans celle-ci l'on ne s'attache pas servilement à la lettre et qu'on veuille bien se servir de la raison pour en interpréter le sens. Ainsi dans les six jours de la création l'on a vu tout autant de cataclysmes qui ont précédé l'apparition de l'homme et préparé la terre pour le recevoir. Les traces de ces bouleversements se sont retrouvées dans les diverses couches de terrains où la présence de vestiges de plantes et d'animaux fossiles ont permis de constater, en quelque sorte, le développement successif de l'œuvre du Créateur, suivant l'ordre indiqué par la tradition biblique. Les couches les plus anciennes n'offrent que des débris de végétaux; puis paraissent les poissons, les mollusques et les animaux de plus en plus parfaits à mesure qu'on s'approche de la dernière époque, qui paraît être celle de la création de l'homme. Mais l'absence de fossiles humains a fait rejeter par la plupart des savants la possibilité d'un déluge universel de date plus récente, dans lequel la majeure partie de la race humaine aurait été détruite. On a prétendu n'admettre que des inondations partielles, produites par des phénomènes locaux dont l'action n'était pas assez considérable pour se faire sentir sur l'ensemble du globe terrestre. Cependant de nombreux témoignages historiques ont conservé, chez presque tous les peuples, le souvenir d'un pareil déluge. A cet égard, l'autorité de la Bible est confirmée par les plus anciennes traditions de l'Inde, de la Chine, de l'Amérique, ainsi que de plusieurs nations du nord de l'Europe. Quoique ces données confuses portent sans doute le cachet fabuleux de la mythologie, elles présentent un accord devant lequel on ne peut s'empêcher de reconnaître qu'elles doivent avoir pour base commune un fait vrai. C'est ce qui a conduit M. Klee

à rechercher si les notions fournies par la science ne pourraient pas apporter quelque lumière sur ce point et confirmer le récit des Livres saints, du moins quant à la réalité et à l'universalité du phénomène. Son travail a pour objet de démontrer les deux résultats suivants : « 1° que l'histoire prouve d'une manière irréfutable que *le genre humain doit avoir survécu à la dernière grande catastrophe du globe*, qu'on nomme communément le déluge, et 2° qu'il résulte de la parfaite intelligence des arguments historiques, non moins que de ceux fournis par la géologie, que cette catastrophe a été accompagnée des plus terribles *phénomènes volcaniques.* »

Les traces de l'inondation se retrouvent partout à la surface des continents actuels et jusque sur les sommets de hautes montagnes. L'observation ne laisse aucun doute à cet égard, il est évident que les eaux ont séjourné plus ou moins longtemps sur presque toutes les parties solides de l'écorce terrestre. C'est une conséquence inévitable qui a dû accompagner toutes les révolutions géologiques. Mais pour que le genre humain puisse avoir survécu à la dernière grande catastrophe de ce genre, il faut qu'elle se soit accomplie avec lenteur, de telle sorte que les hommes aient eu le temps de chercher un refuge dans les lieux élevés où ils fussent à l'abri des eaux ; il faut de plus que les phénomènes qui l'ont accompagnée n'aient pas été de nature à détruire subitement l'équilibre de la terre, ni à changer la constitution atmosphérique, car alors il en serait résulté l'anéantissement complet de tous les êtres vivants. On ne peut donc pas supposer que le bouleversement ait eu pour cause le choc d'un corps céleste, hypothèse que d'ailleurs M. Klee repousse comme contraire aux lois admirables de l'ordre universel.

Suivant lui, la cause des révolutions du globe ne saurait

se trouver que dans le développement progressif du globe lui-même.

C'est là l'idée nouvelle que lui suggèrent les découvertes de la science géologique, et qu'il regarde comme le flambeau destiné à diriger sa marche future. L'action des forces cachées dans le sein de la terre n'a jamais cessé de se manifester par des phénomènes extérieurs, qui modifient plus ou moins sa surface. Mais il paraît probable que dans les premiers âges du monde elle eut une puissance tout autre et fut l'agent principal des bouleversements géologiques. Ainsi c'est à cette action que sont dus les soulèvements des montagnes, de même que les effets souvent terribles des tremblements de terre et des volcans. M. Klee pense donc qu'une commotion de cette espèce a pu produire le déluge universel, en déplaçant l'axe de la terre par suite du trouble apporté dans l'équilibre de ses diverses parties. Ce déplacement n'a pas eu lieu d'une manière subite, il a suivi les accidents du déluge qui ont duré pendant environ une année, en sorte qu'il s'est opéré sans que le mouvement régulier du globe en ait reçu nulle atteinte, et les hommes ont pu, en se mettant à l'abri du fléau, échapper à une destruction générale. Du reste le changement apporté dans les climats, par cette grande révolution, expliquerait bien des faits que la science n'a pu jusqu'ici que constater. M. Klee entre à cet égard dans une foule de détails auxquels il fait une application très-ingénieuse de son système. Admettant que les plus terribles phénomènes volcaniques ont accompagné le déluge, il prévient les objections qu'on oppose à ceux qui prétendent expliquer toutes les circonstances géologiques par la seule action des eaux. C'est d'ailleurs une conséquence naturelle de sa théorie, les volcans étant les issues ordinaires par lesquelles se fait l'explosion des forces souterraines. Quant à l'argument

que l'on tire de l'absence, ou du moins de l'extrême rareté des fossiles humains, il croit que l'on ne doit pas trop s'y arrêter, et qu'il faut tenir compte des considérations suivantes : « 1° la durée de la période pendant laquelle il est à présumer que les différentes races d'hommes ont existé sur la terre avant le déluge fut relativement courte, tandis qu'on peut démontrer que le règne animal avec ses nombreuses espèces, comprenant chacune une foule d'individus, a existé sur la terre pendant beaucoup de périodes, dont chacune a eu une durée de plusieurs milliers d'années; 2° les ossements des hommes qui ont péri par le déluge ne peuvent, en général, être trouvés que dans les couches diluviennes les plus récentes (les dépôts sablonneux du terrain erratique, les sables à blocs erratiques); or ces couches sont d'ordinaire près de la surface de la terre, où, en général, la pétrification ne s'opère que très-difficilement; 3° pendant les grandes révolutions de la nature, les animaux cherchent presque toujours un abri, tandis que les hommes quittent leurs demeures de peur qu'elles ne s'écroulent, et se réfugient, quand des inondations les menacent, sur les hauteurs les plus élevées; 4° lors du déplacement de l'axe du globe, les émanations gazeuses et le mouvement violent du déluge, mouvement qui a duré sans doute plus d'une année, ont décomposé les plus solides masses de pierres, et par conséquent, aussi toutes les masses molles; enfin, 5° il faut nécessairement admettre que, durant les quatre ou cinq mille ans qui se sont écoulés depuis le déluge, les terrains diluviens, qui se trouvent ordinairement à la surface du globe, ont subi des changements essentiels, ces changements doivent souvent avoir fait disparaître les restes fossiles d'ossements humains : de sorte que leur apparition doit être moins fréquente que jadis. »

Si donc les résultats de la science ne viennent pas, sur

ce point, à l'appui des témoignages historiques, ils n'offrent rien non plus qui leur soit précisément contraire. Or ces témoignages sont nombreux et l'on ne saurait nier leur importance, du moins comme preuves de la tradition du déluge généralement répandue chez les plus anciens peuples. M. Klee en donne un résumé fort intéressant dans lequel il fait ressortir combien, malgré les fables dont ils sont entremêlés, la plupart de ces récits concordent pour le fond avec celui de la Bible. Il montre comment les recherches de l'érudition la plus profonde sont arrivées à ne laisser presque aucun doute sur la réalité de ce fait si souvent controversé, et conclut que l'autorité de l'Écriture sainte, confirmée par l'histoire et par la mythologie, doit inévitablement trouver un appui nouveau dans les découvertes de la science. Mais il pense que l'on ne doit pas s'attacher aveuglément à la lettre de la Bible, et qu'il ne faut point demander à la géologie l'interprétation de détails dont le sens figuré restera sans doute toujours une énigme pour nous. Usant à cet égard de toute la liberté de sa raison, M. Klee admet comme certaine l'existence de plusieurs races d'hommes avant le déluge. Adam n'est, à ses yeux, que le premier homme de la race caucasique, et il prétend inférer du texte même de la Bible, qu'il existait une autre race antérieure, puisqu'il y est parlé des Élohim ou fils de Dieu, qui prirent pour femmes les filles des hommes. Il croit donc à la création successive de races humaines de plus en plus parfaites, dont Adam serait le degré supérieur, de même que les espèces animales, qui peuplent aujourd'hui la terre, occupent dans l'échelle des êtres un degré plus élevé que celles qui ont été détruites par les diverses révolutions du globe.

Ce sont là des idées assez étranges, qui ne manquent, assurément, ni d'originalité ni de hardiesse. Au point

de vue de la théologie, comme à celui de la science, M. Klee soulèvera de vives discussions; car son livre heurte les opinions le plus généralement accréditées, soit en ce qui concerne le sens du récit de la Genèse, soit en ce qui touche aux phénomènes géologiques.

Etudes sur le passé et l'avenir de l'artillerie, par le prince Napoléon-Louis Bonaparte, tome 1er; Paris, 1 vol. in-4°, fig., 15 fr.

C'est au XIVme siècle que les armes à feu paraissent pour la première fois en Europe. Jusqu'alors la lance, l'épée, la massue, la hache d'armes et l'arc avaient seuls été employés sur le champ de bataille. La cavalerie bardée de fer y jouissait d'une prépondérance très-grande. Pendant longtemps même l'infanterie fut regardée plutôt presque comme un embarras, parce que, en général fort mal armée, elle ne pouvait être que d'un faible secours et gênait souvent la manœuvre ou jetait le désordre dans les rangs. Mais les exploits des Suisses contre la noblesse autrichienne avaient un peu modifié cette manière de voir. Devant les attaques impétueuses de ces bataillons serrés, impénétrables, la chevalerie s'était vue obligée de se faire infanterie, et, lorsque s'introduisit l'usage de l'artillerie, un grand changement avait déjà eu lieu sous ce rapport. On commençait à comprendre les inconvénients d'un équipage trop lourd et d'une armure trop pesante ainsi que les avantages qu'on pouvait tirer d'une infanterie bien exercée.

La première artillerie de bataille consistait en petits tubes de fer qui lançaient des balles de plomb et des traits appelés carreaux, parce qu'ils étaient armés d'un fer pyramidal à base carrée. On plaçait ces tubes, par trois ou quatre à la fois, sur un train à deux roues, traîné par des

hommes ou un cheval et auquel on donnait le nom de *ribaudequin*. Bientôt des canons d'un plus gros calibre furent fabriqués, et, vers le milieu du règne de Charles VII, l'artillerie avait subi d'importantes améliorations. Cependant elle ne produisait pas encore des effets bien décisifs sur le champ de bataille. La lenteur de ses mouvements, la complication de la charge en rendaient l'emploi difficile et, au lieu d'aller chercher l'ennemi pour le chasser de ses positions, il fallait tâcher de l'attirer sous le feu des canons postés avant le combat dans le lieu qu'on jugeait le plus favorable.

Les batailles de Grandson et de Morat nous montrent combien on était inhabile à se servir de ces nouveaux engins de guerre, car le duc de Bourgogne, malgré son artillerie assez formidable pour l'époque, ne put tenir tête aux Suisses, qui ne possédaient que quelques petites pièces très-insignifiantes. Soixante-trois canons de divers calibres tombèrent entre les mains des vainqueurs à la suite du dernier de ces deux mémorables combats.

Sous Charles VIII, l'artillerie prit en France un grand développement. Ce monarque donna beaucoup de soin à l'organisation de son armée et la mit sur un pied respectable qui lui valut les éloges des autres Etats de l'Europe. Seulement on peut se faire une idée des embarras et des dépenses qu'entraînait le transport de l'artillerie, lorsqu'on voit que le double canon était attelé de trente-cinq chevaux, le canon serpentin de vingt-trois, la grosse couleuvrine de dix-sept, la couleuvrine moyenne de sept, les gros faucons de deux et les petits d'un seul. Il était bien difficile de manœuvrer sur le champ de bataille avec un pareil nombre de chevaux. Les pièces de gros calibre ne pouvaient guère servir que dans l'attaque des places, et les petites ne produisaient pas un effet en rapport avec la peine qu'elles donnaient. Il fallait de nouveaux perfection-

nements pour rendre les armes à feu plus efficaces dans le combat. Ce progrès s'accomplit d'abord par la simplification des attelages, puis par l'invention des couleuvrines et des arquebuses portatives qui se tiraient à main libre ou appuyées sur une fourchette plantée en terre devant le soldat. On abandonna dès lors les petits canons où ribaudequins, et, réservant les grosses pièces pour les siéges, on en vint à ne plus employer sur le champ de bataille que des calibres moyens, dont les manœuvres furent de plus en plus simplifiées. Cette amélioration apporta des changements essentiels à la tactique. On diminua peu à peu la profondeur des bataillons, l'importance de l'infanterie fut reconnue, et l'on comprit la nécessité de la faire manœuvrer rapidement, d'assurer par tous les moyens possibles la promptitude et l'ensemble de ses mouvements. L'art de la guerre dut adopter des principes tout différents de ceux qu'il avait suivis jusque-là, et l'invention du fusil à baïonnette vint compléter enfin la révolution commencée par l'emploi des premières armes à feu qui, deux siècles auparavant, avaient ébranlé la prépondérance de la chevalerie sur le champ de bataille.

L'auteur expose d'une manière fort intéressante l'histoire de cette grande découverte, dont les résultats ont eu tant d'influence sur les destinées des peuples. Il entre dans de curieux détails et fait preuve d'une érudition aussi variée que profonde. Son travail, fruit de recherches laborieuses, nous paraît digne d'exciter vivement l'attention des militaires, et nous croyons aussi qu'il offrira de l'attrait à tout lecteur ami de l'instruction solide, basée sur des connaissances positives et présentée sans sécheresse ni pédanterie.

Précis d'analyse chimique quantitative, ou Traité du dosage et de la séparation des corps simples et composés les plus usités en pharmacie, dans les arts et en agriculture, par C. Remigius Fresenius, édition française, publiée par le Dr F. Sacc. Paris, 1 vol. in-12, fig., 5 fr.

La chimie pratique est ordinairement divisée en trois branches principales qui embrassent l'analyse qualitative, l'analyse quantitative et la préparation des produits.

Tous les travaux chimiques, quels qu'ils soient, viennent se classer dans l'une de ces grandes divisions

La marche que l'on suit dans l'enseignement est de faire commencer les élèves par la chimie qualitative, après quoi on leur donne à faire des préparations chimiques, et l'on arrive enfin à les initier aux difficiles opérations de la chimie quantitative.

M. Fresenius a déjà publié un *Précis d'analyse chimique qualitative* qui a obtenu l'accueil le plus favorable, et nous ne doutons pas que le nouveau volume que nous annonçons ici ne soit également apprécié par toutes les personnes qui s'occupent de chimie. Il est en effet composé sur le même plan, et forme en quelque sorte la seconde partie de l'ouvrage, qui peut être ainsi considéré comme une introduction complète à *l'Analyse chimique des corps les plus répandus.*

Le but que l'auteur s'est efforcé d'atteindre a été de faire de son livre un guide convenable pour les travaux pratiques des laboratoires, et en même temps utile aux personnes qui ne peuvent pas suivre des cours et sont obligées de s'instruire seules. Il s'est donc étendu sur les détails des opérations beaucoup plus qu'il n'eut été nécessaire s'il n'avait écrit qu'en vue de la théorie. De nombreuses expériences auxquelles il s'est livré pour donner

à ce *Précis* une valeur plus réelle et plus pratique, l'ont conduit à présenter des résultats parfois en contradiction avec les données qui se trouvent dans d'autres ouvrages de chimie. Aussi n'a-t-il rien négligé pour en vérifier l'exactitude, du moins en ce qui concerne les plus importants. Les équivalents dont il s'est servi ont été choisis avec le plus grand soin, et les nombres consignés dans les tableaux qui en dépendent ont été scrupuleusement contrôlés.

Il vient de paraître à la librairie Cherbuliez, à Paris et à Genève les ouvrages suivants, dont nous rendrons compte dans notre prochain numéro :

TRAITÉ DU CONTRAT DE MARIAGE OU DU RÉGIME DES BIENS ENTRE ÉPOUX, par M. P. ODIER, professeur à l'Académie de Genève; 3 vol. in-8°, 21 fr.

HISTOIRE DU CONCILE DE TRENTE, par M. A. BUNGENER; 2 vol. in 12, 7 fr.

Sous presse, pour paraître vers le 15 décembre :

SCÈNES DE LA VIE DALÉCARLIENNE, par Frédérika BREMER, auteur des *Voisins*; 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

Revue Critique

DES LIVRES NOUVEAUX.

Décembre 1846.

LITTÉRATURE, HISTOIRE.

Etudes sur l'Antiquité, précédées d'un essai sur les phases de l'hi toire littéraire et sur les influences intellectuelles des races, par Philarète Chasles; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

L'étude comparée des diverses littératures ouvre à la pensée un champ fécond et lui permet d'entrevoir les rapports qui existent entre les productions du génie, quel que soit le lieu ou l'époque qui les a vu naître. On embrasse ainsi dans une espèce d'unité l'ensemble des efforts de l'esprit humain, et l'on rétablit l'enchaînement des influences dont l'action cachée n'est pas toujours facile à saisir. Le développement de l'intelligence a sans doute ses lois déterminées, qui ne nous sont pas bien connues, mais qui règlent sa marche à travers les siècles. en dépit de tous les obstacles que nous semblent devoir lui opposer les différences d'institutions, de mœurs et d'idiomes. Cette variété d'éléments paraît même la favoriser par les réactions mutuelles qui s'opèrent entre eux. L'isolement au contraire lui est fatal en paralysant son

essor par l'immutabilité des formes qu'il lui impose. Nous en avons la preuve dans le contraste de la riche fécondité des littératures européennes à côté de l'uniformité monotone des produits littéraires de la Chine. Pour porter tous leurs fruits, les idées ont besoin de voyager; elles gagnent au contact d'individualités diverses et fortement tranchées, qui leur impriment souvent un nouveau cachet d'originalité; on peut les comparer à des diamants que l'inventeur extrait de la mine, encore grossiers et bruts, mais qui, sous la main d'ouvriers habiles, prennent un poli brillant, jettent un éclat plus ou moins vif d'après la forme de leur taille, et vont ensuite produire maints effets variés selon les parures dans lesquelles on les enchâsse. Le mérite de l'invention primitive disparaît devant celui de la mise en œuvre. En ceci la littérature diffère essentiellement de la science; elle n'a pas pour objet de faire des découvertes proprement dites, et en général la gloire de ses plus grands génies consiste plutôt dans l'usage merveilleux qu'ils ont su faire de matériaux déjà existants, que dans l'art avec lequel ils ont élevé des chefs-d'œuvre sur des données dont ils n'étaient point les inventeurs. Les plus beaux drames de Shakespeare, par exemple, quelques-unes de ses scènes les plus frappantes et de ses caractères les plus remarquables se retrouvent en germe, soit dans des légendes populaires très-répandues de son temps, soit dans ces recueils de récits naïfs dont la compilation charmait les loisirs des moines au moyen âge. En remontant plus haut encore, on peut assigner une origine orientale à beaucoup de conceptions qui ont fait le succès de nos écrivains modernes. Shylock, Portia, les Commères de Windsor, Georges Dandin, Perrette sont autant de figures que le souffle du génie a fait sortir de l'obscurité dans laquelle depuis des siècles elles gisaient toutes formées, attendant que l'artiste vînt leur

donner le mouvement et la vie. Il est curieux d'assister à toutes les métamorphoses d'une idée, de suivre les divers détours de sa marche depuis son origine jusqu'à nos jours. La fable du *Chien qui lâche sa proie pour l'ombre* est née sur les bords du Gange. « Cette jolie invention se trouvait dans le livre sanskrit, intitulé *Pantcha Tantra*, ou les *Cinq Sections;* elle faisait partie de la section consacrée *aux biens que l'homme perd*, et raillait, d'une manière aussi ingénieuse que dramatique, la folie qui sacrifie le certain pour l'incertain, l'avenir au présent, le bonheur au plaisir. » Recueillie par le poète arabe Lockman et par un autre fabuliste persan, elle passe de là dans l'hébreu, puis une fois admise dans le trésor des traditions populaires, elle produit mille rejetons. « Esope la résume avec sa brièveté ordinaire; Phèdre la réduit en vers élégants et peu naïfs; le moine Gabrias, Romulus, Nilantius, Galfred, Faërne la réveillent en l'altérant selon les mœurs de leurs pays, les habitudes de leurs couvents et la portée de leurs esprits. » Elle change plusieurs fois de formes encore en traversant le moyen âge, tour à tour exploitée par les Minnes ingers allemands et les trouvères français, jusqu'à ce qu'enfin elle arrive à La Fontaine, qui s'en empare en lui donnant le cachet de son génie original.

C'est ainsi que s'exercent les influences intellectuelles, liens mystérieux qui rattachent l'avenir au passé malgré l'abîme creusé par les révolutions, qui forment une chaîne ininterrompue entre les littératures éteintes et celles qui brillent de tout leur éclat et celles qui sont encore à naître. Les développements de la pensée obéissent à une loi suprême qui est l'éternel progrès de l'humanité. La littérature nous en offre l'expression modifiée dans ses phases successives, suivant les autres conditions diverses de l'état social qui s'y reflètent toujours plus ou moins.

C'est ce point de vue ingénieux et fécond qui établit une espèce d'unité dans les *Etudes littéraires* de M. Chasles, composées d'ailleurs de morceaux détachés les uns des autres, écrits à différentes époques et formant chacun un essai isolé tout à fait indépendant de ceux qui le précèdent ou le suivent. Après les vues générales présentées sous forme d'introduction, nous trouvons une thèse de Sorbonne sur les destinées et les sources des langues teutoniques et latines, travail d'érudition dans lequel l'auteur fait une spirituelle critique des erreurs commises par les étymologistes, et présente des aperçus très-judicieux sur l'action réciproque des langues, sur les influences extérieures qui les modifient sans cesse et sur les causes auxquelles est due leur décadence. Puis vient une série d'études sur l'antiquité. La Bible, ses concordances et ses traductions, Homère, Euripide, les mœurs grecques, le caractère de Cicéron, la vie et les œuvres de Virgile suggèrent à l'auteur des considérations un peu superficielles sans doute, mais piquantes, originales parfois, et bien faites en général pour intéresser vivement les lecteurs. M. Chasles participe au défaut commun des littérateurs du jour, il manque de profondeur et vise moins à se montrer exact qu'à paraître neuf; mais il possède à un haut degré cette faculté éminemment française de perception rapide qui, sans creuser un sujet, saisit dès l'abord ses points essentiels et sait lui donner en quelque sorte un charme d'actualité par la manière dont il l'envisage. Nous avons été frappés sous ce rapport des réflexions que lui suggère la condition des femmes dans la Grèce antique. Il fait voir combien leur fut défavorable l'essor de la démocratie. Cette remarque, fondée sur le contraste qui existe entre la peinture que nous fait Homère de la mère de famille, honorée dans les temps primitifs, partageant les travaux de l'homme, s'associant à sa gloire,

et la femme réduite à n'être plus qu'une servante esclave dans les républiques grecques où trône insolemment la courtisane entourée des hommages les plus flatteurs, nous paraît bien digne de fixer l'attention. C'est un fait de plus qui vient s'ajouter à tant d'autres preuves du péril imminent que court la civilisation dans le mouvement démocratique dont nous sommes aujourd'hui les témoins.

Extraits des Mémoires inédits de feu Claude Victor Perrin, duc de Bellune, pair et maréchal de France; Paris, 1 vol. in-8°, cartes, 7 fr. 50 c.

Ces extraits renferment le récit du siége de Toulon en 1793 et celui de la campagne de l'armée de réserve en l'an VIII. A la suite se trouvent des observations sur les inexactitudes commises par M. Thiers, au sujet de cette dernière campagne, dans son *Histoire du Consulat*, et de nombreuses pièces justificatives, qui forment une collection précieuse de matériaux puisés aux sources les meilleures.

La relation du siége de Toulon, écrite avec verve et entraînement, offre une lecture du plus vif intérêt, même pour les personnes les plus étrangères aux études stratégiques. On y trouve une peinture curieuse de ce qu'étaient à cette époque les armées de la République, souvent commandées par des hommes incapables, que leur réputation de civisme exagéré faisait seule parvenir aux plus hauts grades. Ces généraux sans-culottes étaient en général d'une ignorance profonde en fait d'art militaire. Mais ils imposaient par leur forfanterie, s'appuyaient sur la terreur et remportaient ainsi quelquefois de faciles victoires sur les bandes indisciplinées à l'aide desquelles

le parti royaliste cherchait à se relever. Le général Carteaux venait d'obtenir des succès de ce genre et de soumettre aisément Marseille lorsque, la ville de Toulon s'étant livrée aux Anglais, il dut marcher contre elle et en diriger le siége. C'était évidemment une entreprise au-dessus de ses forces. Carteaux ne connaissait pas plus la théorie que la pratique, et ses ordres inexécutables se succédaient sans autre résultat que d'inspirer le mépris et le découragement aux officiers qui servaient sous lui. Sa défaite eût été inévitable si les représentants qui se trouvaient à l'armée n'avaient pris sur eux d'arrêter au passage le jeune Buonaparte, officier d'artillerie, alors sans emploi, dont ils connaissaient le mérite, et qu'ils chargèrent de surveiller les opérations du siége. Grâce à cette sage mesure, l'incapacité du commandant en chef fut si bien constatée qu'on finit par obtenir son changement de destination. Le Comité de salut public, qui avait à cœur la prompte réduction de Toulon, confia la direction du siége au général Dugommier, que de brillants avantages remportés sur l'armée austro-sarde venaient de montrer comme un habile capitaine. Dès son arrivée, en effet, les choses changent de face et, sous les ordres de ce nouveau chef, le capitaine Buonaparte, dont les vues sont comprises et les talents appréciés, prélude glorieusement au grand rôle qu'il devait bientôt jouer sur la scène du monde. C'est à lui que revient la plus belle part du succès; le général Dutheil, écrivant à Buchotte, rend hautement hommage à sa supériorité: « Je manque d'expression, lui dit-il, pour te peindre le mérite de Buonaparte: beaucoup de science, autant d'intelligence et trop de bravoure, voilà une faible esquisse des vertus de ce rare officier. C'est à toi, ministre, de le consacrer à la gloire de la République. »

A l'exactitude des détails, les mémoires du duc de Bel-

lune joignent le charme d'un style merveilleusement adapté au sujet. Le morceau suivant nous paraît offrir un modèle de description animée, dans lequel le mouvement de l'expression fait image et reproduit en quelque sorte à nos yeux l'élan énergique des soldats montant à l'assaut d'une redoute. Il est impossible de rendre avec plus de force et de simplicité tout à la fois l'effet d'une scène pareille. C'est la prise de la redoute anglaise, l'un des principaux postes, que l'ennemi avait hérissé d'obstacles et qui semblait inexpugnable :

« La nuit est venue, froide, sombre et pluvieuse. Jusqu'à une heure du matin, tranquillité profonde dans le camp des républicains....... Tout à coup, un bruit de tambours se fait entendre, les soldats sortent de leurs quartiers, les colonnes se forment avec promptitude et en silence en avant du village de la Seyne, leurs chefs se sont placés à leur tête ; on n'attend plus que le signal.... il est donné ! les colonnes s'ébranlent aussitôt et se dirigent d'un pas ferme et rapide sur les points d'attaque, malgré les difficultés du terrain et la pluie qui tombe par torrents.

« Mais voilà que des éclairs jaillissent de la redoute ; ils sont suivis de l'effroyable détonation de quarante bouches à feu qui lancent la mitraille à travers les Français ; nos soldats serrent leurs rangs et poursuivent leur route, et tous à la fois entonnent cet hymne marseillais qu'a inspiré le génie de la révolution et de la guerre ! C'était chose étrangement formidable que pareil concert au milieu de cette nuit d'orage et du fracas de l'artillerie ; l'ennemi l'entend, par intervalles, quand ses canons reprennent haleine ; c'est l'annonce de sa défaite ; il veut du moins qu'elle coûte cher aux vainqueurs, et redouble ses feux...

« On avance, on avance toujours.... soit méprise, soit excès d'ardeur, la colonne de Brulé, qui devait tourner le flanc gauche du promontoire, a pris la même direction

que celle de Victor; elles arrivent ensemble au pied de la montagne escarpée sur laquelle la redoute est assise et la gravissent à l'envi. Chevaux de frise, abatis, entraves de toute sorte se multiplient sous leurs pas; la marche en est ralentie, non arrêtée; tout est arraché, franchi; les chefs donnent l'exemple; les représentants du peuple, tantôt à la tête, tantôt sur le flanc des colonnes, prodiguent aux soldats des encouragements dont ils n'ont pas besoin; à la lueur des canons ennemis, on distingue Dugommier, avec sa belle figure et ses cheveux blancs, il sourit à ses troupes et pressent leur triomphe.

« On est sur le bord du fossé, on le comble et l'on passe; d'habiles tireurs, disposés à droite et à gauche et visant aux embrasures, ont éteint le feu des pièces; les échelles sont dressées, on s'y élance. On est repoussé à coups de fusil, à coups de baïonnettes; les grenades pleuvent et éclatent de toutes parts; nombre de braves succombent, mais sont aussitôt remplacés; le parapet est escaladé. Victor, quoique blessé, saute un des premiers dans la redoute, et tous l'ont suivi; Brulé et les siens s'y jettent avec la même impétuosité!...

« O surprise! cette enceinte est déserte! l'ennemi en a disparu comme par enchantement.... pas un seul homme!... silence terrible!... Il est rompu tout à coup par mille décharges meurtrières qui partent d'une seconde enceinte où l'ennemi s'est précipitamment retiré; les républicains reculent et sont forcés de sortir comme ils sont entrés, par les embrasures.... La redoute, par bonheur, n'a points de flancs; on peut donc se rallier dans le fossé: on se rallie et l'on remonte.... même feu, même retraite; mais l'ardeur de ces intrépides soldats, loin de se refroidir, croît avec les obstacles et le péril; d'un troisième et dernier élan, ils emportent le retranchement et abordent l'ennemi corps à corps!... La scène change alors; fusils et

canons se taisent, à l'éclat de leurs explosions succède la plus profonde obscurité ; on n'entend plus que le cliquetis sec et précipité du sabre et de la baïonnette, les murmures entrecoupés des combattants, puis, par instants, le cri aigu de ceux qui sont frappés et le râle de ceux qui expirent....

« C'en est fait. L'ennemi ne peut plus tenir ; il cède, il fuit, il abandonne aux républicains cette redoute qu'il a défendue avec une valeur inutile, et où huit cents des siens sont couchés dans la fange et dans le sang.... Les tambours français battent un rappel ; nos soldats se réunissent et se forment en bataille, l'arme au bras, tout frémissants de la double émotion du combat et de la victoire... »

La campagne de l'armée de réserve présente un intérêt plus spécialement militaire. Cependant on y rencontre aussi de beaux passages, et il est fort piquant surtout de la comparer avec le récit de M. Thiers. On ne saurait mieux mettre en saillie les nombreuses bévues qu'ont fait commettre à l'illustre historien son goût dominant pour décrire des batailles et ses étranges prétentions à se montrer aussi savant tacticien qu'habile homme d'Etat. Les erreurs que relève M. de Bellune dans cette seule campagne suffisent pour faire apprécier quel degré de confiance l'on peut avoir dans son exactitude pour toutes celles qui lui restent encore à nous raconter. La publication de ces *Extraits* impose une rude tâche à M. Thiers, s'il veut que son histoire de l'Empire ne soit pas, sur ce point, tout à fait discréditée aux yeux du public. Du reste, si cela peut réprimer son ardeur belliqueuse, les lecteurs ne s'en plaindront pas, car, en récit comme en tableau, les batailles finissent par être singulièrement monotones et fatigantes.

Etudes sur l'histoire universelle, 3e partie : *Moyen âge, Temps moderne;* par E.-G. Arbanère. Paris, chez Firmin Didot frères, 56, rue Jacob, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Etudier l'histoire au point de vue philosophique, y chercher le développement successif de l'humanité, grouper les faits autour des grandes idées principales dont ils offrent l'expression, et montrer, en quelque sorte, dans la marche des siècles l'évolution de chacun des principes fondamentaux de l'ordre social : tel est le but que s'est proposé M. Arbanère. Il ne raconte pas l'histoire, il se contente de retracer les traits les plus saillants et les plus caractéristiques de ses diverses phases, puis, après les avoir exposés dans une suite de tableaux habilement conçus, de manière à faire bien connaître les hommes et les choses sous leur véritable jour, il les soumet au jugement de la raison éclairée par l'expérience. A ses yeux, les annales du passé sont une mine féconde où l'observateur peut puiser les leçons les plus salutaires pour le présent et pour l'avenir. Mais pour qu'une telle œuvre porte ses fruits, il faut qu'elle soit dirigée par la plus haute impartialité, que toute vue systématique en soit bannie et que l'écrivain ne soit guidé dans ses appréciations que par les principes éternels de la justice et de la vérité. Il ne s'agit point ici de reproduire une image exacte et complète de chaque époque avec ses préjugés, ses mœurs et ses institutions ; il s'agit plutôt de les envisager au point de vue des idées actuelles et de montrer comment, dans les siècles antérieurs, sont nés les abus, les conflits et les maux de toute sorte qui menaçent aujourd'hui de bouleverser l'état social. C'est là ce que M. Arbanère a essayé de faire, et son travail, remarquable à plusieurs égards, nous paraît digne de fixer l'attention publique.

Il commence par un exposé rapide des événements qui accompagnèrent et suivirent l'invasion de l'empire romain par les Barbares. Se dépouillant de toute espèce de prévention nationale, il reconnaît l'heureuse influence exercée par l'élément germanique, supérieur en force morale à la nation gauloise déjà corrompue par la domination romaine. La race franque apporta le germe d'institutions vigoureuses, d'où devait sortir plus tard la liberté moderne ; ses habitudes simples et austères, son respect pour les femmes, son caractère sérieux et ses tendances élevées favorisèrent les progrès du christianisme et hâtèrent le développement de la civilisation nouvelle sur les débris du monde païen. C'est dans les institutions germaniques que se trouve l'origine du sytème féodal qui, malgré tous ses vices, contribua puissamment à la réorganisation de la société, que la corruption et la barbarie menaçaient de dissoudre. M. Arbanère fait avec beaucoup de justice la part du bien et du mal dans les résultats que produisit ce régime nouveau. Prenant la France pour exemple, il fait voir comment la division du sol, entre les seigneurs qui avaient intérêt dès lors à le défendre pour maintenir leur autorité, favorisa le principe national, auquel la détestable administration de la dynastie mérovingienne et les fautes politiques des rois carlovingiens avaient porté de rudes atteintes. Sous le régime de la féodalité, l'aristocratie prit un essor brillant et glorieux, qui survécut à la chute du système, et, entourant de son auréole la puissance royale, servit à lui donner le prestige nécessaire pour accomplir son œuvre de centralisation et d'unité. Le gouvernement monarchique fut regardé comme un bienfait parce qu'il fit cesser l'oppression de cette foule de petits tyrans féodaux, dont le joug, de plus en plus odieux à mesure que l'abus du pouvoir et les excès de l'arbitraire étouffaient l'esprit de l'institution pri-

mitive, était devenu insupportable. D'ailleurs, son intérêt l'engageait à ménager le peuple pour s'en faire un appui contre les résistances de la noblesse. Mais une fois vainqueur, le principe monarchique aspire à son tour à devenir absolu ; il oublie les conditions de son existence et l'auxiliaire à l'aide duquel il a triomphé se tourne contre lui ; la démocratie apparaît sur la scène avec son ardeur impatiente, ses masses indisciplinées mais innombrables, et son agitation fiévreuse, que chaque succès semble accroître, sans qu'on puisse prévoir un terme à ses audacieuses entreprises, qui, après avoir exploité le domaine politique en tout sens, se dirigent maintenant contre l'état social. M. Arbanère signale aussi avec une sagacité judicieuse les périls trop réels qui se cachent sous les tendances humanitaires de notre époque. Il aborde franchement la question du socialisme que tant d'autres éludent en feignant de ne pas comprendre son importance, et il ne craint pas d'arracher le masque de libéralisme et de philantrophie dont s'affuble cet ennemi de la famille et de la propriété, dans lequel il voit le plus redoutable adversaire des progrès de l'esprit humain.

« Le communisme, dit-il, cette expression théorique du jacobinisme, effraye tous les pouvoirs, et ils sont rendus incertains dans leurs projets généreux d'amélioration sociale par la crainte de la fougue de la tourbe, qui, dès l'abord d'une concession, les veut toutes, et qui conserve toujours en sesecret l'idée d'assurer son droit par la violence. Ses plus grands ennemis sont ces démagogues hypocrites qui excitent, par des thèmes absurdes, ses passions incandescentes pour les employer au succès de leur ambition personnelle...

« Il faut que les classes possédantes et lettrées sachent se conserver; il n'est pour cela qu'un moyen, c'est le courage. Si la science, la richesse et le nombre sont fortement organisés en faisceau, le danger de ces invasions de barbares n'est plus qu'une chimère....

« En un mot, dans les dangers qui menacent la société par les classes inférieures, que doit-elle faire? Se retremper ou périr. »

Au milieu de l'inconcevable apathie avec laquelle la France reste témoin indifférent des efforts du socialisme, on est heureux d'entendre de tels avertissements sortir de la bouche d'un historien qui a sondé profondément les causes et les origines du mal, et dont la parole doit avoir l'autorité que donnent les leçons de l'expérience puisées dans l'étude consciencieuse du passé. Notre époque porte la peine des erreurs, des fautes et des imprudences commises dans celles qui l'ont précédée. Son rôle est d'accomplir une transition dont malheureusement il semble que les siècles antérieurs se soient donné la tâche de compliquer les difficultés et d'augmenter les périls. Il s'agit de trouver un moyen terme entre les deux extrêmes qui tendent l'un et l'autre, par des voies différentes, à tuer l'essor individuel et la liberté de la pensée. Il faut opérer la conciliation entre les éléments prêts à se livrer le combat le plus acharné, travailler à rétablir un équilibre sagement pondéré, qui permette aux divers principes de vivre en paix et de contribuer, chacun pour sa part, au mouvement social. La solution de ce problème ne sera pas l'œuvre d'un jour ni d'une année; mais si la société sait comprendre les signes du temps, veiller avec courage à se défendre, et se tenir en garde contre la préoccupation trop exclusive des intérêts purement matériels, on peut espérer qu'elle fera tête à l'orage et traversera la crise actuelle sans que ses bases soient renversées. C'est à cette hypothèse consolante que M. Arbanère consacre ses deux derniers chapitres, intitulés : *Harmonie des éléments sociaux* et *De l'avenir du monde*. On ne peut qu'applaudir aux excellentes vues qu'il développe et faire des vœux pour leur réalisation. En général, tout son livre porte l'empreinte

d'un esprit sage, élevé, plein de nobles inspirations et guidé par un cœur droit et généreux. Nous regrettons de ne pouvoir en offrir une analyse plus complète, mais sa nature et sa forme s'y opposent. Ce sont des considérations qu'il faut lire dans leur ensemble, avec leur enchaînement logique et les aperçus lucides qu'elles jettent en passant sur les institutions, les mœurs et la littérature. On y trouvera le plus vif intérêt, des rapprochements ingénieux et des idées originales qui, si elles n'échappent pas tout entières à la critique, ont le mérite précieux de stimuler l'action de la pensée et de féconder de la manière la plus utile l'étude de l'histoire.

La Guerre des Paysans, par Alexandre Weill; Paris, 1 vol. in-12, 3 fr. 50 c.

La guerre des paysans est un des plus terribles épisodes de la réformation du XVIme siècle. A la voix de Luther le vieil état social s'ébranla jusque dans ses fondements, et les audacieuses attaques du moine allemand contre la hiérarchie romaine firent fermenter dans les esprits des idées de révolte contre toute espèce de joug. Ce résultat était inévitable; la liberté religieuse devait entraîner à sa suite la liberté civile et politique, et, pour la majeure partie du peuple, la domination des seigneurs se faisait sentir d'une manière plus dure encore que celle du clergé. D'ailleurs, le bras séculier avait trop souvent prêté son appui au pouvoir spirituel pour que la foule ignorante ne confondît pas dans sa haine l'instrument qui frappait, avec l'autorité qui en dirigeait les coups. Vainement Luther voulut renfermer la lutte dans la sphère des questions théologiques et séparer la cause du libre examen en

matière de foi, de celle des mécontentements populaires d'une tout autre nature, qui saisirent avec ardeur cette occasion de se faire jour. La violence qu'il mit lui-même dans ses premières manifestations était un exemple dangereux, qui trouva bientôt des imitateurs parmi ses disciples. Il fut débordé. Hutten, Sickingen, Carlstadt, Munzer embrassèrent la réforme religieuse plutôt comme le moyen d'opérer une réforme sociale. Les deux premiers, hommes d'action, caractères ambitieux et hardis, conçurent le plan de soulever l'Allemagne contre la multitude de petits souverains féodaux qui l'opprimaient, et d'en réunir les divers Etats sous l'administration unique d'un empereur national. Dans ce but, ils cherchèrent à s'allier avec la bourgeoisie des villes et à s'assurer l'appui des paysans. Mais les bourgeois redoutaient l'émancipation de ceux-ci bien plus que la tyrannie des seigneurs, contre lesquels ils avaient leurs remparts et leurs priviléges. Ils se montrèrent donc peu disposés à entrer dans le complot, et l'impatience de Sickingen, qui voulut commencer la lutte avec ses seules ressources, compromit le succès. Mis au ban de l'empire, il vit ses domaines envahis par des forces nombreuses, qui l'écrasèrent promptement. Quand Hutten revint de la tournée qu'il avait entreprise pour rassembler des partisans et s'assurer des secours efficaces, il trouva l'affaire déjà terminée et n'eut rien de mieux à faire qu'à prendre la fuite en toute hâte. Ce premier essai de révolution, quelque malheureux qu'il eût été, fut d'un funeste exemple. Bientôt les paysans, excités par les prédications imprudentes d'hommes qui, comme Carlstadt, sans appeler précisément à la révolte, ne mesuraient point la portée de leurs discours violents, se liguèrent à leur tour dans le but de faire la guerre aux châteaux. Ils formulèrent leurs griefs dans une série d'articles qui proclamaient le règne de l'Evangile et l'abolition des droits

féodaux; puis ils se rassemblèrent en armes et répandirent partout la terreur sur leur passage en se livrant aux excès les plus atroces. Au nom de la réforme ils attaquaient les bases mêmes de l'ordre social, ils exerçaient le brigandage, le massacre, le viol, ils mettaient tout à feu et à sang. D'abord comprimés par les troupes mieux disciplinées que leur opposait la noblesse, ils virent bientôt surgir parmi eux des chefs plus ou moins habiles et trouvèrent, surtout dans Munzer, une espèce de prophète fanatique, dont la parole éloquente les rallia et soutint assez longtemps leur barbare enthousiasme, qui offrait un singulier mélange d'exaltation religieuse et de féroce cruauté. Munzer était un révolutionnaire mystique, c'est-à-dire de la plus dangereuse espèce. Les idées religieuses s'alliaient chez lui à des vues systématiques très-arrêtées sur l'organisation de la société. Comme le dit notre auteur: « En lui, toute fibre est une idée, toute parole une menace, tout mouvement un fait; en lui, la volonté et le fait sont toujours identiques. Il pense comme il agit, il agit comme il pense, toujours sans peur ni reproche; un homme chez qui la haine du mal est à la hauteur de l'amour du bien; un homme principe enfin, instrument de la révolution permanente dont il est le premier représentant et pour laquelle il est mort sur la croix, ou, si l'on aime mieux, sur le gibet. » Cette définition, passablement allemande par son obscurité comme par son manque de précision, offre une image assez frappante du caractère de Munzer et fait bien pressentir ce qu'il dut y avoir de fatal dans l'influence exercée par l'homme chez lequel une semblable ténacité se trouvait au service d'idées confuses, de théories nuageuses comme sont celles qu'engendre le mysticisme. Munzer fut le Ziska des paysans d'Allemagne et il ne tint pas à lui que la réforme ne fût complétement noyée dans les flots de sang qu'il fit répandre

Luther comprit dès l'abord le péril qui menaçait sa cause : il s'efforça d'élever une digue contre le torrent, et, quand il vit sa parole impuissante, il n'hésita pas à se tourner vers les princes, afin que la chute inévitable de l'insensé qui avait si follement engagé une lutte dont l'issue ne pouvait pas être douteuse, n'entraînât pas la perte des conquêtes du libre examen, afin que la liberté de la pensée pût survivre aux excès commis en son nom. Cette conduite de Luther lui fait donner par M. Weill le titre de conservateur et il la regarde comme une lâcheté, tandis que Munzer est à ses yeux le véritable réformateur socialiste, dévoué, corps et âme, au bonheur du peuple, digne d'être rangé au premier rang parmi les bienfaiteurs de l'humanité. C'est une étrange manière d'écrire l'histoire que de l'accommoder ainsi aux idées du jour. Nous ne comprenons pas trop comment on peut faire un reproche à Luther d'avoir répudié hautement des excès qui menaçaient d'étouffer sa grande œuvre à peine commencée. En se montrant conservateur de la réforme, en refusant de s'associer à ceux qui voulaient s'en servir comme d'un levier pour bouleverser le monde, il fit plutôt preuve d'une sage prévoyance; car le résultat certain de la tourmente révolutionnaire dans laquelle on prétendait l'entraîner, eût été de produire une réaction violente, qui aurait rendu pour longtemps impossible toute tentative de résistance contre la domination de la hiérarchie romaine, et subitement arrêté l'essor de l'esprit humain. Le génie de Luther sut entrevoir le péril caché sous l'enthousiasme aveugle de la foule; il sentit que la liberté de la pensée trouverait dans l'ignorance, dans les passions et les préjugés populaires des obstacles non moins grands que dans l'ombrageuse tyrannie du despotisme. On l'accuse aujourd'hui d'avoir entravé le progrès par sa prudence, on s'imagine pouvoir se confier à l'infaillibilité du

peuple. Mais cela nous semble une malheureuse illusion, qui ne tombera que trop tôt devant les désastres d'une nouvelle guerre sociale, dont on prend à tâche de hâter l'explosion. Sans doute M. Weill ne se propose pas un but pareil, mais il est du nombre de ces écrivains téméraires qui affectionnent les hardiesses de la théorie et les jettent en avant, les livrant en pâture aux imaginations populaires, sans en mesurer toute la portée ni s'inquiéter des conséquences funestes de leur application.

Histoire des corporations religieuses en France, par M. E. Dutilleul ; Paris, 1 vol. in-8°, 7 fr. 50 c.

De tout temps les corporations religieuses ont excité la défiance du pouvoir civil et se sont trouvées en lutte plus ou moins ouverte contre lui. L'histoire des peuples anciens en offre maints exemples; mais c'est surtout depuis l'établissement de la religion chrétienne que l'on peut suivre la marche non interrompue de cette continuelle lutte dans les nombreuses institutions du catholicisme. La doctrine du renoncement au monde et du détachement des choses de la terre enfanta d'abord le monachisme, l'isolement des cénobites dans le désert et la vie cloîtrée. Puis l'autorité spirituelle des papes eut bientôt besoin d'auxiliaires plus actifs que ne pouvaient l'être les couvents, dans lesquels d'ailleurs s'étaient promptement introduits des abus et des désordres scandaleux. Il fallait d'autres appuis à l'ambition de l'Eglise pour étendre et assurer sa domination sur les souverains, en s'emparant de l'esprit des populations. Des ordres militaires furent alors fondés comme répondant le mieux aux besoins de l'époque où la guerre sainte entraînait vers l'Orient ces

innombrables armées de pèlerins fanatiques, non moins barbares que les musulmans qu'ils allaient combattre. Les Templiers jetèrent un éclat glorieux mais passager, et, dès que la corruption commence à se glisser parmi eux, s'élève un autre ordre destiné à la repression légale, c'est celui des Dominicains, qui fondent en Espagne la redoutable Inquisition. Cependant, une fois que la fièvre des Croisades s'apaise, il faut à l'Eglise un nouveau moyen de renouveler les sources taries de la foi populaire et de ressaisir ainsi l'influence que lui avaient fait perdre les habitudes sensuelles, le luxe et l'avidité dont les chefs de la chrétienté donnaient le triste exemple. Dans ce but, vers la fin des croisades, au XIIIme siècle, sont institués les ordres mendiants, véritable armée « d'apôtres vivant de charité, se mêlant au peuple, les pieds souvent nus, la barbe longue, les reins ceints d'une corde, qui se répandent à travers l'Europe entière, endoctrinant la jeunesse, soignant les malades, professant l'abstinence et l'abnégation. » Les Templiers avaient vu leur ruine consommée par la jalousie du pouvoir temporel ; contre les Mendiants ce fut l'Université qui s'insurgea, et la classe éclairée seconda ses efforts, tandis que le roi Louis IX favorisait les vues de la cour de Rome. Les écrits du poète Rutebeuf témoignent de la vivacité de ce débat, dans lequel les armes de la satire la plus mordante et la plus audacieuse étaient employées contre l'ascendant que les moines exerçaient par leurs prédications et leurs intrigues. Ce genre d'attaques était le plus propre à faire impression sur l'esprit français; aussi les ordres monastiques eurent-ils le dessous, et ils étaient tombés dans un grand discrédit lorsque la réforme du XVIme siècle vint ébranler la hiérarchie romaine et porter un coup fatal à l'unité catholique. Le péril était imminent ; l'Eglise semblait menacée de perdre une autorité qu'elle n'avait plus la force de défen-

dre; elle pouvait craindre que le pouvoir civil ne saisît cette occasion de secouer complétement son joug, lorsque surgit dans son sein un homme de génie, qui sut concevoir et réaliser le plan d'une corporation nouvelle, plus puissante et plus efficace qu'aucune de celles qui avaient existé jusque-là. Ignace de Loyola fonda la société de Jésus. On connaît le rapide essor que prit cette institution, l'influence prodigieuse qu'elle a dès lors exercée, la persistance tenace avec laquelle son organisation a surmonté tous les obstacles, défié toutes les résistances et survécu en dépit de l'antagonisme toujours croissant qu'elle a rencontré dans le progrès des idées. Les Jésuites se sont partagé le monde, et, quoique chassés tour à tour des diverses contrées soumises à leur empire, quoique supprimés même par l'autorité papale et proscrits par l'opinion publique, ils sont encore aujourd'hui l'élément le plus vigoureux, le soutien le plus ferme de l'Eglise romaine. Les embarras qu'ils suscitent à la France ont été précisément le motif qui a conduit M. Dutilleul à publier l'ouvrage que nous annonçons. Il a pensé qu'avant de trancher la question des corporations religieuses, il convenait d'en étudier l'histoire, et ses recherches ont eu pour objet de réunir quelques matériaux propres à montrer que la lutte qui se reproduit maintenant n'est pas un fait nouveau. Guidé par l'esprit le plus impartial, il se contente de poser le problème et ne prétend point le résoudre ni dans un sens ni dans l'autre. Son opinion paraît être en faveur d'une sage liberté, conciliable avec les intérêts de l'Etat. Il croit le moment opportun pour s'occuper de revoir la législation en ce qui concerne ce point difficile. « Il ne s'agit désormais, dit-il, que d'examiner les faits, d'assurer l'exécution des lois et d'en réparer les lacunes si ces lacunes existent. Le cri d'alarme contre les abus convient à peine, aujourd'hui que toutes les passions sommeillent et que, pour les

éveiller, il faudrait commencer par les créer de sa propre main. » Nous aimerions bien pouvoir partager un semblable espoir, mais la confiance exprimée par M. Dutilleul fait plus d'honneur à ses intentions qu'à sa perspicacité. On ne pourra malheureusement admettre avec lui que les passions soient si bien endormies qu'il faille, en quelque sorte, les créer de nouveau, et l'on sera plutôt tenté de croire que, renfermé dans son cabinet, au milieu des documents de son travail, il a perdu de vue ce qui se passait au dehors et fermé l'oreille aux agitations de la place publique. Hélas! le cri d'alarme ne retentit que trop déjà et les passions veillent, toutes prêtes à rentrer dans la lice avec autant d'ardeur et de violence que jamais.

Histoire du Concile de Trente, par L.-F. Bungener; Paris et Genève, chez J. Cherbuliez, 2 vol. in-12, 7 fr.

C'est du concile de Trente que relève le catholicisme actuel; c'est sur les décisions de cette fameuse assemblée que repose l'autorité de l'Église et, en fait de dogme aussi bien qu'en fait de discipline ecclésiastique, c'est là qu'il faut aller chercher l'origine d'une foule de prescriptions qui furent dès lors imposées comme des articles de foi, tandis qu'avant cette époque on s'était prudemment abstenu et l'on avait jugé plus sage de laisser une certaine liberté d'opinion à l'égard de questions aussi difficiles à résoudre que délicates à discuter. Ces questions, le concile de Trente est censé les avoir tranchées définitivement, et l'Église, afin sans doute de rappeler aux fidèles l'importance de cette assemblée, dont les décrets doivent avoir à leurs yeux un caractère divin, annonçait naguère la célébration solennelle du trois-centième anniversaire de

son ouverture. Mais la fête commandée n'a pas eu lieu. Rome aura réfléchi, peut-être, qu'au milieu des circonstances actuelles il valait mieux ne pas s'exposer à une pareille épreuve, qui risquait, en effet, d'être rude. « Un auteur populaire pouvait s'emparer du sujet. Son livre, qu'il n'aurait eu nulle peine à rendre piquant sans sortir du vrai, pouvait avoir un retentissement immense. Le concile de Trente devenait le sujet des conversations de l'Europe ; et ce n'est sûrement pas là ce qu'on avait voulu en ordonnant d'en rappeler la mémoire. » Il est certain qu'il y avait plutôt un danger réel pour l'Église à diriger sur ce point l'attention publique et à lui faire découvrir la fragilité de cette base qui sert d'appui à ses prétentions les plus chères. On courait la chance d'ébranler la foi, au lieu de la raffermir, en dévoilant les intrigues nombreuses et les menées fort peu édifiantes, à l'aide desquelles furent obtenues les décisions que l'on prétend inspirées.

Au commencement de la réformation, Luther et ses partisans, auxquels on a si amèrement reproché d'avoir rompu l'unité catholique, auraient voulu plutôt que l'Église consentît à se réformer elle-même, et dans ce but ils sollicitaient la convocation d'un concile où ils pussent se présenter, exposer leurs griefs et les discuter librement. Cette demande trouva de l'appui, surtout chez les princes allemands, qui favorisaient la réforme par animosité contre la cour de Rome, dont le joug leur était devenu odieux.

L'empereur Charles-Quint, guidé par les conseils de sa politique bien plus que par aucune vue religieuse, parut d'abord approuver cette idée, et, sur le refus du pape, il chargea la diète elle-même d'entreprendre l'œuvre. On se rassembla en effet, on discuta longuement, et l'on aurait peut-être fini par s'entendre, grâce aux conces-

sions que Mélanchthon croyait devoir faire dans un esprit de conciliation et de paix, lorsque l'empereur jugea bon tout à coup de trancher la question, en enjoignant aux luthériens de redevenir catholiques, sous peine de la prison et de la mort. Le pape n'aurait pas mieux fait; aussi trouva-t-il convenable de supposer que le décret avait été soumis à son approbation, et il s'empressa d'écrire aux princes pour leur recommander de le faire exécuter. Mais les princes s'y refusèrent et résolurent de former une ligue contre l'empereur. Alors Charles-Quint, quoique assez fort pour les soumettre, sentit une invincible répugnance à combattre comme soldat du pape et revint à l'idée d'un concile; puis, sur les tergiversations de Clément VII, pressé par l'invasion dont les Turcs menacent ses États, il céda aux vœux des protestants et leur accorda la liberté religieuse, malgré les réclamations du souverain pontife. A son tour celui-ci, comprenant le danger d'un pareil acte, se ravise et entre en pourparlers avec les Allemands pour la convocation d'un concile; mais la mort vient le frapper sur ces entrefaites. Son successeur, Paul III, reconnaissant que la résistance était inutile, se hâte, dès son installation, de déclarer qu'il regarde le concile comme le seul remède aux maux du temps. Cependant dix années devaient s'écouler encore avant que cette promesse se réalisât. Le choix du lieu de l'assemblée soulevait de grandes difficultés. Le pape tenait à ce que ce fût en Italie, les Allemands, au contraire, s'y opposaient de toutes leurs forces. Il désigna d'abord Mantoue en 1537, puis Vicence en 1538. Mais en vain ses légats attendirent pendant trois mois, personne ne vint, et, après avoir, sans plus de succès, prorogé l'ouverture jusqu'à l'année suivante, il fallut y renoncer. En 1541, nouvelle entrevue du pape avec l'empereur, dans laquelle on tomba d'accord sur le choix de la ville de Trente, si-

tuée au cœur du Tyrol, qui offrait l'avantage de n'être ni assez italienne pour que les Allemands refusassent de s'y rendre, ni assez allemande pour que le pape désespérât d'y rester le maître de l'assemblée. Enfin, après quatre ans encore de retard causé par la guerre, l'ouverture du concile est fixée au 15 mars 1545. Mais, à cette époque, il n'était arrivé que quelques prélats, et neuf mois s'écoulent avant qu'on puisse songer à entrer en séance. Bien d'autres difficultés surgissent qui menacent de faire avorter cette tentative comme les précédentes. Les luthériens, auxquels on refuse le droit d'être représentés, protestent; des débats orageux éclatent dans le sein même de l'Église sur le nombre et la qualité des membres qui doivent siéger au concile. Cependant le pape était décidé à ne plus reculer, et le 13 décembre, vingt-cinq évêques, vêtus de leurs habits pontificaux, se rendent processionnellement dans la cathédrale, où le concile est déclaré ouvert. Dès le premier décret qu'il fallut rendre, et qui concernait simplement les règles de conduite pour les membres de l'assemblée, se présenta la question délicate de savoir si l'infaillibilité résidait dans le pape ou dans le concile, si celui-ci constituait une autorité supérieure à celle du souverain pontife, ou bien s'il devait soumettre ses décrets à son approbation. Question épineuse, qui se représenta de même dix-huit ans plus tard, lorsqu'il s'agit de faire sanctionner l'ensemble des décisions par le pape, et que l'on éluda si bien de résoudre, que l'Église, qui se dit infaillible, en est encore aujourd'hui à ne pas savoir d'où émane cette infaillibilité.

Nous ne suivrons pas l'auteur dans les détails de ces interminables débats, qui, pendant tant d'années, préoccupèrent l'attention du monde chrétien, et qui n'aboutirent qu'à faire éclater au grand jour les divergences d'opinions cachées sous l'apparente unité romaine. Nous crain-

drions de gâter, par une analyse incomplète, le tableau dans lequel il a su retracer l'histoire du concile, avec ses luttes intérieures et extérieures, ses embarras sans cesse renaissants, ses intrigues de tout genre et ses impuissants efforts pour échapper à l'influence de la cour de Rome, qui surveillait d'un œil inquiet ses moindres démarches et employait tous les ressorts de son habile politique à etouffer ses plus légères velléités d'indépendance. Il faut lire, d'un bout à l'autre, ce livre plein d'enseignements précieux et de révélations curieuses. Il faut voir comment le concile, assemblé pour réformer les abus de l'Église, trouva moyen de siéger, pendant dix-huit années, sans aborder une seule fois franchement l'objet de sa convocation; comment des points importants de doctrine y furent souvent tranchés par la simple insertion au procès-verbal dè votations qui n'avaient pas été régulièrement constatées; quels futiles arguments ou quels misérables stratagèmes firent adopter tel article de foi contre lequel l'opinion de la majorité s'était prononcée. On se demandera s'il est bien possible que ce soit un pareil chaos d'incohérence et de contradiction qu'on ose opposer à l'autorité de la Bible, et l'on sourira de pitié en voyant ces hommes, réunis pour fixer et coordonner la foi de l'Église, éclater en transports joyeux devant cette œuvre indigeste, comme s'ils avaient à tout jamais raffermi l'unité catholique ébranlée par les premières attaques du libre examen.

« Du haut de sa citadelle récrépie, Rome recommençait à regarder ses ennemis en face, et les derniers mots du concile furent : « Anathème ! Anathème ! »

« Mais, grâce à Dieu, cette citadelle élevée à Trente n'est formidable que pour qui la voit de loin et d'en bas ; c'est de près et de haut que nous avons tâché de la voir et de la montrer. A côté de la montagne de Trente, il y a

la triple montagne de l'Écriture, de l'histoire et de la raison. C'est là que nous avons essayé de conduire nos lecteurs. Nous montions,... l'autre s'abaissait; et nous n'étions pas au sommet que nous plongions en plein dans les remparts dont Rome a chargé la sienne. »

LÉGISLATION, ÉCONOMIE POLITIQUE, ETC.

Système des contradictions économiques, ou philosophie de la misère; par R.-J. Proudhon; Paris, chez Guillaumin, rue Richelieu, 4, 1846, 2 vol. in-8°, 15 fr.

Voici un ouvrage en deux gros volumes, écrit d'un bout à l'autre en style de pamphlet, ou plutôt un énorme pamphlet de plus de huit cents pages sur les questions sociales. Beaucoup de personnes, sans doute, essaieront de le lire, alléchées par le nom de l'auteur; car les paradoxes amusent, et M. Proudhon est le paradoxe incarné, le paradoxe fait homme. Il a débuté dans sa carrière par un ouvrage dont la conclusion était celle-ci: La propriété c'est le vol. Depuis lors, il a beaucoup étendu le champ de ses investigations, mais en restant fidèle au caractère qu'il avait assumé de prime abord, et aujourd'hui, déclarant la guerre à tout ce qui s'est écrit ou enseigné avant lui sur le problème social, il se pose en prophète, disons mieux, en messie chargé de nous apprendre le secret des destinées humaines. M. Proudhon se déclare l'adversaire des économistes, des jurisconsultes, des théologiens, des moralistes, de tous ceux enfin qui ont su, ou cru savoir quelque chose sur les matières dont

il s'occupe. Il n'est pas moins hostile aux démocrates, aux socialistes, aux communistes, aux humanitaires, à tous ceux qui, rompant, comme lui, avec le passé, se sont mis à organiser l'avenir d'après un principe quelconque, ou sans principes. Il est seul de son avis, seul entre tous! Cependant, malgré cette position étrange qu'il s'est faite et qui paraît si propre à exciter la curiosité du public, bien peu de lecteurs auront le courage de le suivre jusqu'au bout; la plupart, peut-être, poseront le livre avant d'avoir achevé le premier volume.

Ce dégoût proviendra de diverses causes, que la critique, même purement littéraire, a mission de signaler, pour l'édification de l'auteur et de ceux qui seraient tentés de s'engager dans la même voie que lui.

D'abord, l'ouvrage de M. Proudhon n'est pas un pamphlet ordinaire; c'est un pamphlet philosophique, où l'auteur aspire à la vérité absolue et sonde, à cet effet, les bases de tout savoir humain. L'homme sait-il, peut-il savoir quelque chose, et comment le sait-il? voilà les questions qui sont l'objet de la philosophie et dont toutes les autres sciences présupposent la solution. La philosophie est donc la science des sciences, le fondement nécessaire de toute connaissance humaine, et, certes, M. Proudhon ne mérite que des éloges pour s'être placé hardiment à ce point de départ primordial. Mais il a suivi, en cela, des allures germaniques, fort étrangères à la science française. Hors des régions officielles de l'académie, et en exceptant deux ou trois penseurs, tels que Pierre Leroux et Lamennais, qui songe à faire de la philosophie, en France? qui s'avise, en exposant une science quelconque, de se demander si elle est possible, comment elle est possible, et d'en rattacher les principes, les résultats et la méthode à un théorème général sur l'existence des êtres? Aussi la faculté d'abstraction est-elle infiniment peu dé-

veloppée chez la plupart des lecteurs français, même chez ceux qui passent pour les plus éclairés. Le nom seul de métaphysique les effraie; ils reculent d'horreur devant la moindre page de spéculation transcendante; le livre de M. Proudhon, fût-il aussi clair qu'il l'est peu, les rebuterait vingt fois dès le premier chapitre.

Malheureusement M. Proudhon n'a pas compris que cette disposition générale des esprits auxquels il s'adressait lui imposait le devoir d'être, avant tout, parfaitement clair et méthodique, et, à cet effet, de se familiariser plus complètement avec les abstractions philosophiques. Il s'est contenté de mettre un pied dans le domaine de la philosophie et d'y jeter un regard curieux et intelligent; mais il n'en a point mesuré ni parcouru l'étendue, et ne s'en est point rendu maître. On trouve dans son livre quelques lambeaux épars d'ontologies allemandes, quelques applications ingénieuses de la dialectique de Hégel, et c'est tout. Or, avec un butin aussi incomplet, formé d'idées recueillies çà et là, presque au hasard, dans une masse énorme de livres, il était impossible de créer un système bien coordonné, dont toutes les parties fussent rigoureusement liées entre elles et dont l'exposition ne présentât d'autre obscurité que celle qui serait provenue de la nature même du sujet.

Ensuite, chose bizarre en apparence, mais pourtant fort commune, M. Proudhon fait de la philosophie sans esprit philosophique. Il n'a de cet esprit que les dehors. Cette hardiesse avec laquelle il énonce les paradoxes les plus choquants, est à la liberté du véritable philosophe, ce que la rudesse d'un bourru est à la franchise d'un homme vraiment sincère. Si un penseur, animé de l'esprit philosophique, arrivait à conclure que Dieu est l'ennemi de l'homme, et que le premier soin de l'homme, dans la recherche du bonheur, doit être de faire abstraction

de l'existence de Dieu, on pourrait repousser avec effroi de telles conclusions, mais on louerait l'homme assez indépendant pour affirmer de telles choses, et la société assez éclairée pour les laisser dire. Sous la plume de M. Proudhon ces paradoxes ne produisent qu'une impression pénible, parce qu'on y aperçoit plutôt le besoin de braver une opinion qui lui est hostile, que celui d'énoncer le résultat de consciencieuses méditations.

Nul ne peut être à la fois juge et accusateur; c'est une vérité dont le public a l'instinct et qu'il applique impitoyablement. Ainsi, M. Proudhon, en accusant tout le monde, s'est ôté le droit de juger personne. En représentant les économistes, les jurisconsultes, les théologiens, les hommes d'État, etc., sans exception, comme des charlatans qui abusent de la pensée et de la parole pour établir à leur profit de fausses doctrines et des institutions iniques, il a dépouillé d'avance ses propres doctrines de toute l'autorité qu'elles auraient pu obtenir, soit auprès de ces classes elles-mêmes, qu'il devait pourtant chercher à convaincre, soit auprès de la masse entière des lecteurs. Le public se dira que tant d'aigreur ne saurait provenir du pur amour de la vérité; il pensera que, si toutes les opinions et tous les systèmes n'expriment, aux yeux de M. Proudhon, qu'un intérêt de position ou d'amour-propre, c'est peut-être parce que cet auteur juge les autres d'après lui-même; puis il se demandera si M. Proudhon n'est point mécontent de la condition où le sort l'a fait naître, s'il n'a point à se plaindre des procédés de quelque académie, si ses premiers essais ne l'ont pas brouillé de prime abord avec l'opinion dominante des classes éclairées. Toutes ces suppositions, qu'elles soient ou non fondées, seront admises comme vraies, et l'énorme pamphlet de M. Proudhon, après avoir causé quelque étonnement aux hommes sérieux et fourni

quelques armes aux frondeurs, tombera dans l'oubli, comme tout autre pamphlet, sans avoir déraciné aucun préjugé, dissipé aucune erreur, modifié aucune conviction.

Et ce sera vraiment dommage; car, parmi tant de critiques amères contre la société, parmi tant d'objections contre la science économique, il en est plusieurs qui vaudraient la peine d'être mûrement examinées; le livre de M. Proudhon ne manque pas d'aperçus ingénieux et de vues originales, et, n'offrît-il même rien de neuf, il aurait l'utilité incontestable de présenter, sous une face nouvelle, des vérités déjà connues, des phénomènes déjà observés.

Un troisième reproche qu'adresseront les lecteurs à M. Proudhon, c'est qu'il ne conclut pas, c'est qu'après avoir tout sapé, tout renversé, il ne met rien à la place, ni croyances, ni institutions. En prenant pour épigraphe ces paroles du Deutéronome : *Destruam et ædificabo,* il s'était imposé un programme dont il n'a rempli que la première moitié. Que veut-il? où tend-il? On n'en sait rien, car il ne le dit nulle part. Qui s'attendrait, en le voyant consacrer beaucoup de pages, sans contredit les meilleures pages de son livre, à montrer le vide et l'absurdité des utopies sociales inventées par d'autres; qui s'attendrait à le voir se résumer dans une utopie encore plus idillique, plus vague, plus impraticable que toutes celles qu'il a si rudement attaquées? C'est pourtant là ce qu'il nous donne comme unique résultat d'un travail si compréhensif et si ambitieux. Et encore, le nom d'utopie est trop beau pour exprimer ce résultat, tel du moins qu'il est exposé dans l'avant-dernier chapitre du second volume. C'est moins qu'une utopie, c'est un vœu, *votum pium,* une hypothèse, quelque chose d'insaisissable, dont la possibilité n'est pas même indiquée. M. Proudhon nous trans-

porte dans un Éden, sans nous apprendre, ne fût-ce que par un mot, comment il sera réalisé. Il a retrouvé le paradis perdu des travailleurs ; il nous en fait la description ; mais la route par laquelle on y arrive demeure parfaitement ignorée du lecteur. C'est un secret que M. Proudhon s'est réservé pour lui-même. Il en a bien le droit, sans doute. Seulement, comme le principal mérite de son travail dépend de la nature de son résultat et gît dans ce secret qu'il refuse de nous dévoiler, il ne s'étonnera pas si, pour le plus grand nombre des lecteurs, ce mérite reste provisoirement à l'état d'hypothèse.

M. Proudhon, en débutant dans sa carrière d'écrivain par ce paradoxe mal sonnant : la propriété, c'est le vol, s'est fermé d'avance toutes les voies pacifiques et rationnelles d'arriver à la persuasion et de faire prévaloir ses idées ; il a transporté la discussion sur le terrain de la polémique, et d'une polémique irritante, qui ne recule ni devant le sarcasme, ni devant les personnalités ; il a rompu pour jamais avec l'esprit philosophique et, par conséquent, avec la vraie philosophie. Le voilà condamné au pamphlet à perpétuité. S'il pouvait remonter un seul instant à cette position élevée de l'intelligence, qu'on nomme le doute philosophique, et qui est la condition indispensable de l'esprit philosophique, il verrait aussitôt combien son étrange définition, surtout sous la forme qu'il lui a donnée, répugne à cet esprit. Mais le choc a été trop violent, l'impression qu'il en a reçue trop puissante, pour lui laisser la faculté de rétrospection. Loin de regretter son premier paradoxe, il le répète avec complaisance, il s'en glorifie ; écoutez dans quels termes : « La définition de la propriété est mienne, et toute mon ambition est de prouver que j'en ai compris le sens et l'étendue. *La propriété, c'est le vol !* Il ne se dit pas, en mille ans, deux mots comme celui-là. Je n'ai d'autre bien sur

la terre que cette définition de la propriété; mais je la tiens plus précieuse que les millions des Rothschild, et j'ose dire qu'elle sera l'événement le plus considérable du gouvernement de Louis-Philippe. »

Hélas! si les ennemis de M. Proudhon avaient formé le projet de le noyer en lui attachant une pierre au cou, ils n'auraient pu mieux faire que de lui suggérer sa fatale définition.

A. C., professeur.

Traité du Contrat de Mariage, ou du régime des biens entre époux, par P. Odier, professeur à l'Académie de Genève. Paris, chez Joubert et chez J. Cherbuliez; Genève, chez J. Cherbuliez, 3 vol. in-8°, 21 fr.

Le titre du *Contrat de mariage* est une des parties du Code civil qui ont été le plus souvent commentées par d'habiles jurisconsultes, et cependant toutes les graves questions qu'il soulève sont loin d'être définitivement résolues. Ses dispositions, destinées à régler les intérêts de la famille, ont jusque dans leurs moindres détails une importance qu'il est facile de comprendre. Elles touchent à la fois à l'élément constitutif de la société humaine et au mode d'après lequel la propriété se transmet, se divise et se conserve. On ne peut même leur refuser une assez grande influence sur les rapports moraux qui naissent de l'union conjugale, ni par conséquent sur le sort de la famille, qui dépend toujours plus ou moins de ses conditions matérielles. La complication des intérêts fait surgir sans cesse une foule de difficultés que la loi n'a pu prévoir que d'une manière générale, et qui exigent une interprétation spéciale pour chaque cas particulier. Aussi, quoiqu'elle

soit depuis longtemps l'objet d'investigations sérieuses et d'études profondes, la matière n'est point épuisée. Chaque jour, en quelque sorte, la pratique vient offrir de nouveaux problèmes aux recherches de la théorie, et M. Odier a pu trouver sans peine, dans cette mine déjà si souvent explorée, de quoi exercer la judicieuse sagacité de son esprit aussi bien que l'activité laborieuse de son zèle pour la science. Il s'est proposé surtout d'exposer l'ancienne doctrine des auteurs dans ses rapports avec le droit actuel; car il lui a paru que les traditions avaient été parfois négligées ou méconnues, et qu'il était nécessaire de remonter à cette source où se trouvent les seuls vrais principes de la matière. On a trop souvent oublié que le Code civil doit en partie son origine aux coutumes antérieures et que c'est là qu'il faut aller chercher la lumière propre à éclairer la plupart des points obscurs ou douteux. Sous ce rapport, le travail de M. Odier présente un incontestable mérite et une supériorité marquée par l'érudition solide qu'il décèle, ainsi que par la sagesse avec laquelle l'auteur s'abstient de trancher à la légère les questions qu'il envisage d'une manière autre que celle généralement reçue aujourd'hui dans la jurisprudence.

Abordant le premier avec franchise la distinction, qu'il estime seule logique, du *régime légal* (ou du droit commun) et des *régimes conventionnels* (ou conventions matrimoniales), il la suit rigoureusement dans toutes ses conséquences et jette ainsi sur le sujet une clarté précieuse, qu'il est rare de rencontrer à un si haut degré dans les ouvrages de cette nature. Son introduction renferme des vues de législation comparée et des notions historiques d'un grand intérêt, auxquelles on regrettera seulement qu'il n'ait pas jugé convenable de donner plus d'étendue. La pratique trouvera du reste de nombreuses directions, essentiellement utiles, dans l'examen approfondi auquel

M. Odier soumet chacune des dispositions de la loi, passant en revue les cas de toute espèce qui peuvent se présenter, citant avec soin les arrêts rendus en sens divers, et ne hasardant jamais une critique sans appuyer son opinion sur des autorités respectables. C'est surtout dans la troisième partie, consacrée au *régime dotal*, que M. Odier touche à des points vivement controversés et ne craint pas d'émettre des idées nouvelles ou du moins encore repoussées par le plus grand nombre des jurisconsultes français. Mais comme le régime dotal est plus généralement pratiqué à Genève qu'en France, le savant professeur était bien placé pour en étudier la marche, pour en apprécier les résultats, et, de plus, il a pu profiter de matériaux qui n'avaient pas été mis en œuvre jusqu'à présent.

Pietro Tassence, o il Curato italiano. Parigi; 1 petit vol. in-32, 1 fr. 50 c.

Cet opuscule a pour objet l'indépendance de l'Italie obtenue par des moyens tout italiens C'est un nouvel écho de l'idée qui a déjà trouvé d'habiles défenseurs dans plusieurs écrivains distingués, tels que Durando de Mondovi, l'Anonyme lombard, etc. Ici la forme poétique a été choisie pour frapper plus vivement les imaginations et réveiller l'enthousiasme, mais elle ne gâte rien à la suite des idées, ni à la force de la logique. L'auteur semble avoir pris le Dante pour modèle, tout en se montrant plus concis et moins vague. Seulement, tandis que le Dante voulait se servir de l'Empire germanique pour sauver l'Italie, Pietro Tassence en appelle au pape Pie IX, au roi de Sardaigne, au roi des Deux-Siciles, pour la délivrer du joug autrichien. Quant au plan qu'il propose dans ce but,

c'est à peu près le même que nous avons exposé en rendant compte des *Pensieri sull'Italia*. Mais cette petite publication nous paraît offrir un intérêt tout particulier comme symptôme du réveil de l'esprit italien, qui se manifeste aujourd'hui de la manière la plus frappante jusque dans le domaine de la littérature. En effet, après le Dante, la poésie italienne avait cessé de combattre pour la cause de la liberté politique et religieuse. Pétrarque, Arioste et le Tasse firent bien quelquefois entendre des plaintes et des regrets sur l'abaissement de leur patrie, mais jamais ils n'eurent la pensée de consacrer leur plume à la défense de la nationalité italienne. Leurs écrits, pleins de louanges flatteuses pour les familles princières, ne pouvaient même inspirer qu'une sorte de répulsion quand on songeait que nul mieux que ces poètes ne connaissait la valeur réelle de ceux dont ils exaltaient l'héroïsme, la bonté, la grandeur et les vertus. L'Italie d'alors était tellement déchue qu'elle n'offre pas une seule plume de poète vouée à la noble tâche de secouer la léthargie du peuple. Dans les temps modernes, Foscolo et Monti osèrent écrire des vers politiques; mais le premier est trop grec pour pouvoir exercer une grande influence en Italie, et le second trop versatile, trop peu indépendant pour trouver de l'écho chez ses compatriotes. Alfieri péchait aussi par la forme, n'était pas assez de son temps, et Parini se montre trop exclusivement satirique. L'un et l'autre cependant commencèrent à produire quelque effet. Quant au sympathique Grossi, au lyrique Manzoni, au doux Pellico, ce sont de grands poètes sans doute, mais ils ne prêchent que la résignation. C'est le Milanais Berchet qui le premier enfin fait résonner dans ses beaux vers de vrais accents nationaux, qui ont un retentissement général en Italie. Après lui viennent Nicolini, dont les tragédies combattent indirectement la domination étrangère, et Giusti, dont les

satires sont empreintes du patriotisme le plus ardent. L'auteur du *Pietro Tassence* poursuit dignement cette œuvre; il est plein de confiance dans les forces matérielles que possède l'Italie, et il ne peut comprendre comment princes et peuples consentent à supporter davantage le joug qui les opprime. Il lui semble que le temps est venu de réunir tous les efforts dans un seul et même but, l'affranchissement de l'Italie; et il exprime la ferme espérance de voir bientôt surgir le poète que réclame notre époque pour la faire sortir de sa torpeur, en ranimant le courage qui distinguait l'Italie dans les anciens temps. Si l'auteur de ce poëme est vraiment un curé italien, le clergé d'Italie peut s'honorer d'une plume qui le représente animé de tant d'énergie et de patriotisme. Quoi qu'il en soit, c'est un écrivain remarquable par les qualités du style aussi bien que par celles de la pensée, et cet échantillon de son talent fera désirer la publication du travail plus important dont il annonce qu'il va s'occuper.

GENÈVE, IMPRIMERIE DE FERDINAND RAMBOZ.

TABLE
DES
OUVRAGES ANNONCÉS DANS LA REVUE CRITIQUE.
11e Année, 1846.

HISTOIRE.

Géographie, Voyages.

Histoire ancienne et moderne.

Biographie, Mélanges.

TABLE DES NOMS D'AUTEURS.

